

PATROUILLE GALACTIQUE

PATROUILLE
GALACTIQUE

Science-fiction

E.E."Doc" Smith

Albin Michel

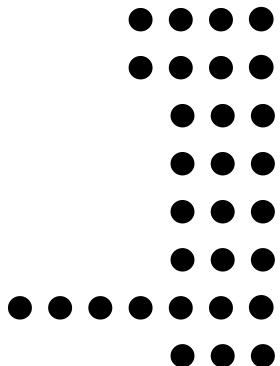
PATROUILLE GALACTIQUE

E.E. « Doc » Smith



Albin michel

Science Fiction
Collection dirigée par
Georges H. Gallet et
Jacques Bergier



La science-fiction l'avait prédit...

À peine si le débarquement de l'homme sur la Lune a émerveillé un moment. Chaque nouveau progrès, chaque nouvel exploit de la science, paraît être accepté comme tout naturel. Mais, au fond, ils n'en excitent que davantage notre insatiable curiosité des merveilles à venir.

De là, sans doute, vient le succès croissant de la « fiction » parmi un public de plus en plus large. Elle imagine, elle invente, elle dramatise, elle prophétise... Pour elle, rien n'est impossible. Elle s'évade de notre monde conventionnel. Elle entraîne le lecteur, hors de l'espace et du temps, dans des univers de possibilités inouïes.

C'est cette évasion, avec des aventures épiques, des émotions neuves, d'une variété infinie et d'un renouvellement incessant, qu'apporte notre collection « Science-Fiction ».

Édition originale américaine :
GALACTIC PATROL
© 1971 by Edward E. Smith, Ph. D.

Traduit de l'anglais par
Richard CHOMET

© Édition Albin Michel, 1974.
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-00011-9

À
Clarissa M. MacD. Hamnett
et
Clarissa MacD. S. Wilcox

Chapitre premier

Le grand jour

Dominant trois cents kilomètres carrés de campus, de terrains de manœuvres, d'aéroport et d'astrodrome, une tour de quatre-vingt-dix étages, faite d'acier et de verre, étincelait, aveuglante, dans le brillant soleil d'un matin de juin. Ce gratte-ciel imposant était Wentworth, l'établissement qui abritait les candidats telluriens au Joyau. Une aile de son étage supérieur était le centre d'une intense activité, celle réservée à messeigneurs les élèves de cinquième année dont c'était la journée de baptême de leur promotion. Dans quelques minutes, la classe cinq devait se présenter dans la salle A.

La salle A, le bureau privé du commandant lui-même, l'effrayante tanière dans laquelle un étudiant n'était appelé qu'une fois, pour disparaître à tout jamais de Wentworth et du corps des cadets. Cette pièce de sinistre réputation, où pénétrait chaque année une poignée d'élus qui en ressortaient tous subtilement transformés.

Dans leurs alcôves d'acier, les élèves se passaient mutuellement en revue s'assurant qu'aucun pli, aucun grain de poussière, ne déparaient leur tenue d'apparat noir et argent de la Patrouille.

Dans la pièce des officiers, Kimball Kinnison, capitaine de la classe dont il était le major, et ses trois lieutenants, Clifford Maitland, Raoul Laforge et Widel Holmberg, s'inspectaient l'un l'autre scrupuleusement en attendant l'heure H dans un climat de tension croissante.

« Maintenant les gars, souvenez-vous pour le saut ! aboya le jeune capitaine. Nous allons nous laisser tomber dans le puits à plus grande vitesse et en formation plus serrée qu'aucune autre classe avant nous. Si l'un de vous loupe son coup alors que c'est

notre dernière exhibition et que tout le corps des cadets nous regarde aujourd’hui...

— Ne t’inquiète pas pour le saut, Kim, conseilla Maitland. Les trois sections manœuvreront comme à la parade. Ce qui me préoccupe le plus, c'est ce qui nous attend réellement dans la salle A.

— Et comment ! s'exclamèrent d'une seule voix Laforge et Holmberg.

— C'est d'ailleurs ce qui nous inquiète tous présentement, reconnut Kinnison. Eh bien, nous le saurons sans tarder, c'est le moment d'y aller », et les quatre officiers sortirent dans le préau, tandis que toute la classe se mettait au garde-à-vous à leur approche.

Kinnison maintenant tout à son rôle de capitaine, inspecta du regard les files d'élèves alignés devant lui et ordonna :

« Au rapport !

— Présent pour la classe 5, monsieur !

— Garde à vous ! Demi-tour à gauche, gauche ! En avant, marche ! »

Parfairement alignée et marchant impeccablement au pas, la petite colonne se dirigea vers le fond de la salle. Sur son chemin bâit le puits, une cage verticale de quelque vingt mètres carrés de section, qui reliait le rez-de-chaussée au sommet du bâtiment. C'était un trou de plus de trois cents mètres de profondeur, totalement dégagé de tout trafic par des feux clignotants rouges. « Go ! » Cinq talons gauches claquèrent simultanément au bord même de ce gouffre. Cinq jambes droites se lancèrent en avant dans le vide. Cinq mains droites se fixèrent au ceinturon et cinq corps raides plongèrent vers le sol à une vitesse telle que, pour l'observateur non averti, ils donnèrent tout simplement l'impression de disparaître. Six dixièmes de seconde plus tard, ces dix talons heurtèrent le sol du hall principal de Wentworth sans la moindre discordance, passant instantanément de presque sept cents mètres à la seconde, comme ils l'étaient au moment de l'impact, à une halte en souplesse – la chute s'étant faite sous neutralisation complète de l'inertie – et cinq pieds gauches jaillirent de la cage. Les talons droits avaient à peine quitté l'intérieur du puits,

que – « Go ! » – le second rang, à quelques centimètres seulement derrière, plongea dans l'espace occupé par les cinq premiers cadets la seconde d'avant.

Rangées après rangées atterrissent et s'éloignèrent avec une précision toute mécanique. La redoutable porte de la salle A s'ouvrit automatiquement à l'approche des élèves, puis se referma derrière eux.

« À droite, droite ! En avant, marche ! » ordonna Kinnison et la classe obéit à la perfection. « À mon commandement, compagnie, halte ! Garde à vous ! »

Face aux cadets, dans l'immense salle carrée et nue, se tenait le vice-maréchal Fritz von Hohendorff, commandant des cadets.

Ogre, tyran, dictateur, il était réputé dans tout le système solaire pour être l'incarnation même du Règlement. Pour autant qu'on ait pu le savoir, jamais il n'avait montré le moindre signe d'émotion ou trahi le moindre sentiment d'humanité devant un élève. Il semblait plutôt se complaire dans la réputation qui lui était faite d'être le chef le plus impitoyable que la terre eût jamais connu. Son épaisse chevelure blanche était rassemblée en un volumineux toupet à la prussienne. Son œil gauche était artificiel et son visage portait des douzaines de minuscules cicatrices filiformes car, même à cette époque, la chirurgie plastique ne pouvait intégralement réparer les ravages causés par les combats dans l'espace. De même, sa jambe droite et son bras gauche, bien qu'apparemment parfaitement normaux, étaient en réalité presque entièrement des produits de la science et de l'art plutôt que de la nature.

Kinnison fit face à ce potentat reconstruit, salua réglementairement et annonça :

« Classe 5 à vos ordres, monsieur le maréchal !

— Regagnez votre place, monsieur. » Le vétéran rendit aussi impeccablement le salut et, alors qu'il saluait, une table semi-circulaire jaillit du plancher, un bureau dont la caractéristique la plus extraordinaire consistait en un mécanisme compliqué entourant une sorte de gouttière.

« Numéro un, Kimball Kinnison, aboya Fritz von Hohendorff, un pas en avant, marche... Prêtez serment, monsieur.

— Devant le Juge tout-puissant, je jure de ne jamais manquer à l'honneur de la Patrouille galactique », dit Kinnison d'un ton solennel, puis, dénudant son avant-bras droit, il l'introduisit dans l'étrange gouttière.

D'une petite boîte sur laquelle était inscrit : « N° 1 Kimball Kinnison », le commandant sortit ce qui était apparemment un bijou, une pierre lenticulaire, composé d'une myriade de minuscules gemmes d'un blanc éblouissant. S'en saisissant à l'aide d'une paire de pinces isolantes, il le passa brièvement sur la peau bronzée de l'avant-bras qui se trouvait devant lui. Durant ce bref contact, un rayonnement polychromatique parcourut le Joyau. Satisfait, von Hohendorff laissa alors tomber le Joyau dans une fente de l'étrange machine qui, aussitôt, se mit à bourdonner.

L'avant-bras fut enveloppé d'une épaisse couche protectrice. Il y eut un éclair d'une intensité insoutenable puis, l'avant-bras une fois libéré, le Joyau se révéla, fixé au solide poignet de Kinnison par un bracelet métallique inaltérable et incassable. De la même façon, chacun des cadets de cinquième année se vit remettre l'insigne symbolisant son rang. Puis le masque toujours austère, le commandant appuya sur un bouton et, du sol nu de la pièce, jaillirent de confortables fauteuils, un pour chacun des Fulgurs.

« Repos ! » ordonna-t-il. Von Hohendorff esquissa un sourire presque juvénile – ce fut pour tous une révélation de voir que ce tyran impitoyable savait parfois sourire – et il poursuivit d'un ton étrangement ému :

« Asseyez-vous les gars, vous pouvez fumer. Nous disposons d'une heure pour mettre un peu d'ordre dans vos idées car, maintenant, il m'est possible de le faire. Chacun d'entre vous trouvera son rafraîchissement préféré dans le bras de son fauteuil.

« Non, ce n'est pas un piège », continua-t-il, en réponse aux regards extraordinairement sceptiques qui accueillaient sa déclaration. Il alluma un énorme cigare vénusien tandis qu'il

reprenait : « Vous êtes maintenant des Fulgurs. Bien sûr, il vous faudra effectuer un stage pratique, mais ce n'est qu'une formalité. En fait, vous avez acquis votre titre au moment où votre Joyau a pris vie.

« Nous connaissons parfaitement vos goûts propres et chacun a donc droit à son poison favori. Nous savons également que vous êtes totalement réfractaires aux drogues véritables. Si vous ne l'étiez pas, vous ne seriez pas ici aujourd'hui. Aussi vous êtes autorisés à fumer et poser toutes les questions qui vous paraîtront utiles. J'essaierai d'y répondre. Il n'y a plus maintenant aucun sujet inabordable et cette salle est parfaitement protégée contre toute tentative d'espionnage. »

Un bref silence embarrassé suivit, puis Kinnison suggéra d'une voix hésitante :

« Ne serait-il pas préférable, monsieur, de tout nous dire à partir du début ? J'imagine que la plupart d'entre nous sommes trop abasourdis pour poser des questions intelligentes.

— Peut-être. Bien que certains aient sans nul doute soupçonné la vérité, je commencerai par vous expliquer la raison du traitement auquel vous avez été soumis ces cinq dernières années. N'hésitez surtout pas à m'interrompre à tout moment. Vous savez que, chaque année, un million de jeunes gens de dix-huit ans sont sélectionnés pour être cadets. Vous savez également qu'au cours de la première année, avant qu'aucun d'eux ait même vu Wentworth, ce nombre se trouve déjà ramené à moins de cinquante mille. Le jour de la sortie de l'école, il reste environ une centaine d'élèves dans la classe terminale. Maintenant, je peux vous avouer que vous êtes ceux qui avez le plus brillamment résisté au processus d'élimination le plus machiavéliquement élaboré et le plus impitoyable qu'il nous a été possible de mettre sur pied.

« Tout garçon ayant fait preuve de la moindre trace de faiblesse a été rejeté. Beaucoup de ceux ainsi laissés pour compte sont exclus de la Patrouille. Il s'y trouve pourtant de nombreux garçons brillants qui, pour des raisons n'ayant rien à voir avec un quelconque défaut moral, ne répondent pas exactement à ce que l'on exige d'un Fulgur. Ce sont ceux-là qui constituent l'épine dorsale de notre organisation depuis les

mécaniciens jusqu'aux officiers supérieurs juste au-dessous du grade de Fulgur. Cela vous explique ce que vous savez déjà, à savoir que la Patrouille galactique est le plus extraordinaire rassemblement d'êtres intelligents servant sous un même drapeau.

« Du million de postulants initiaux, vous êtes les survivants. Chacun de vous a confirmé à plusieurs reprises, même devant la mort, qu'il est, en tout point, digne d'être un Fulgur. Kinnison, par exemple, a eu un entretien particulièrement mouvementé avec une dame d'Aldebaran II et ses amies. Évidemment, il ignorait totalement que nous étions au courant de l'affaire. »

Kinnison devint écarlate jusqu'aux oreilles, mais le commandant poursuivit d'un ton imperturbable :

« Il en fut de même pour Wolker et les hypnotiseurs de Karalow, pour Laforgue et les mangeurs de Bentlam, pour Flewelling lorsqu'il refusa les dix millions en or que les trafiquants de thionite...

— Dieu du ciel, commandant ! coupa, indigné, l'un des jeunes gens. Alors, vous connaissez tout de notre vie privée.

— Peut-être pas tout, mais suffisamment. Aucun homme n'a craqué qui ait un jour porté le Joyau. Aucun de vous d'ailleurs n'a de raison de se sentir honteux de sa conduite, car vous avez passé brillamment tous ces tests. Ceux qui n'y sont pas parvenus furent ceux que nous avons dû écarter.

« Comme vous le savez tous, Virgil Samms, alors chef de la Patrouille triplanétaire, devint le Premier Fulgur Samms, fondateur de notre Patrouille galactique. Le Joyau, qui est à l'abri de toute contrefaçon ou imitation, rend l'identification des Fulgurs automatique et indiscutable. Son principe même permet d'éliminer les indésirables. Chaque année, le niveau de sélection a été relevé et lorsqu'il fut incontestablement prouvé que chaque Fulgur était réellement incorruptible, le Conseil galactique se vit attribuer de plus en plus de pouvoirs. Des systèmes solaires de plus en plus nombreux ayant sélectionné leurs propres Fulgurs, décidèrent de rejoindre les rangs de la Civilisation et demandèrent à être représentés au Conseil galactique, même si cela devait entraîner pour eux une diminution de leur souveraineté.

« Maintenant, l'autorité du Conseil et de la Patrouille est pratiquement admise par tous. Notre armement et notre équipement sont de très loin les meilleurs. Nous sommes en mesure de poursuivre les malfaiteurs partout où ils sont susceptibles de se réfugier.

Plus encore, tout Fulgur peut, en toutes circonstances, exiger matériel ou assistance sur l'ensemble des mondes appartenant à la Civilisation. Dans notre Galaxie, le porteur du Joyau est si respecté que n'importe quel Fulgur peut à tout moment être amené à jouer simultanément le rôle de juge, de jury et de bourreau ! Partout où il se rend, sur terre, sur mer, dans les airs ou dans l'espace, dans toute la Voie lactée, sa décision a force de loi.

« Cela explique ce que vous avez été contraints d'endurer. La seule excuse à cette sévérité, c'est qu'elle entraîne des résultats. Aucun porteur du Joyau n'a jamais déshonoré la Patrouille.

« Quant au Joyau lui-même, comme tout le monde, vous en avez entendu parler depuis votre plus tendre jeunesse, mais vous ne connaissez strictement rien de son origine et de sa nature. Je suis en droit de vous en révéler le peu que j'en sais moi-même. Avez-vous des questions à me poser ?

— Bien sûr, monsieur, nous nous sommes tous interrogés sur le Joyau, s'aventura à dire Maitland. Sur le plan scientifique les hors-la-loi cependant ont toujours su se maintenir à notre niveau. Or, j'avais jusque-là supposé que ce que la science parvient à réaliser est forcément imitable un jour ou l'autre. Le Joyau a certainement dû tomber à plusieurs reprises aux mains de l'ennemi ?

— S'il s'était agi d'une découverte de nature scientifique, le Joyau aurait été depuis longtemps copié, répondit très franchement le commandant. Cependant, c'est un objet qui, par sa nature même, n'est pas vraiment d'essence scientifique. Il repose sur des notions strictement philosophiques et a été mis au point pour nous par les Arisians. Ce sont, vous le savez, des créatures bizarres, poursuivit le commandant. Au lieu d'être nos pires ennemis, comme on le croit généralement, ils sont en fait la cheville ouvrière de notre Patrouille et de la Civilisation.

Personnellement, je n'ai pas réussi à les comprendre et je ne pense pas d'ailleurs que personne y soit jamais parvenu. Ils nous ont donné le Joyau et pourtant aucun d'entre nous n'a le droit de le révéler à quiconque. Pour chaque candidat, les Arisians fabriquent un Joyau spécifique. À l'exception des Fulgurs, les Arisians apparaissent aux yeux du public comme une race totalement asociale. Même les futurs Fulgurs ne se rendent sur Arisia qu'une seule fois dans leur existence. En outre, les Arisians semblent être absolument indifférents à toutes les questions strictement matérielles.

« Chaque être s'apprêtant à devenir Fulgur est envoyé sur Arisia où on lui crée un Joyau correspondant à son élan vital propre. Bien que tout esprit non arisian soit incapable de saisir le processus de fabrication du Joyau, si vous considérez celui-ci comme un objet synchronisé sur votre personnalité et en parfaite résonance avec vous-même, vous serez assez proche de la réalité. Le Joyau n'est pas vraiment vivant, au sens que nous attribuons à ce terme, mais il est cependant doté d'une sorte de pseudo-vie grâce à laquelle il émet ce rayonnement polychrome aussi longtemps qu'il reste en contact avec l'être vivant pour lequel il a été conçu. Du fait de sa pseudo-vie, vous pourrez également communiquer télépathiquement avec d'autres intelligences, même si celles-ci ne disposent ni du langage ni de l'ouïe.

« Le Joyau ne peut être ôté par personne, en dehors de son légitime propriétaire, sans devoir recourir à l'amputation. Il chatoie tant que son détenteur est vivant, et cesse de briller à l'instant même de la mort de ce dernier. Il se désintègre alors quelques minutes plus tard. Il faut aussi savoir – car c'est le facteur qui rend complètement impossible toute tentative visant à se faire passer pour un Fulgur – que non seulement le Joyau reste terne lorsqu'il est porté par un imposteur mais que, si un Fulgur est capturé vivant et son Joyau arraché, celui-ci tuera en quelques secondes toute créature qui tenterait de le porter. Aussi longtemps que le Joyau brille et qu'il demeure en contact avec son légitime propriétaire, c'est un objet inoffensif. Cependant, sa pseudo-vie interfère si violemment avec tout être

vivant auquel elle n'est pas accordée que celui-ci est immédiatement foudroyé.

« Je n'ai fait qu'effleurer le sujet, poursuivit von Hohendorff, j'ai simplement esquissé le rôle que vous êtes appelés à jouer. Durant les semaines qui viennent, avant que vous ayez reçu votre affectation définitive, d'autres officiers vous éclaireront sur les points qui vous paraissent encore obscurs. Il nous reste très peu de temps devant nous, mais peut-être suffisamment cependant pour une dernière question.

— Ce n'est pas une question, monsieur, mais quelque chose d'infiniment plus important, dit Kinnison en prenant la parole. Je m'exprime au nom de toute la classe lorsque je dis que nous avons été atrocement injustes envers vous. Au nom de chacun d'entre nous, je tiens à vous présenter nos excuses.

— Je vous en remercie, bien que votre geste soit parfaitement superflu car vous étiez dans l'impossibilité de juger autrement de moi. Ce n'est pas une tâche plaisante que nous avons là, nous autres les vieux, d'avoir à éliminer tous ceux qui se révèlent inaptes. Mais nous sommes trop âgés pour le service actif car nous n'avons plus les réflexes nécessaires. Aussi faisons-nous ce que nous pouvons... Malgré cela, cette tâche présente un bon côté puisque, chaque année, j'ai le plaisir de voir sortir de cette école cent nouveaux Fulgurs. Aussi, l'heure passée en compagnie des nouveaux compense-t-elle largement les longs mois qui précèdent.

« Pour finir, vous pouvez maintenant comprendre le tempérament et la mentalité de ceux qui seront vos collègues. Vous aurez appris que n'importe quelle créature détentrice d'un Joyau est un Fulgur dans tous les sens du terme, qu'elle soit humaine ou native d'une lointaine et bizarre planète. Malgré l'étrangeté éventuelle de son apparence, vous pouvez être assuré qu'elle a été sélectionnée avec tout autant de rigueur que vous et que vous pouvez lui accorder confiance comme à vous-même. Mon dernier mot sera pour vous dire : « Les Fulgurs meurent mais ne flanchent pas ! Les individus passent mais la Patrouille continue ! »

Puis redevenant de nouveau le parfait adjudant : « Classe 5 ! Garde à vous ! aboya-t-il. Direction le podium de l'amphithéâtre principal. En avant, marche ! »

La classe, reconvertie en une rigide unité militaire, sortit de la salle A et s'engagea dans le long couloir qui menait vers le grand amphithéâtre où, devant le corps des cadets et une foule de civils, les Fulgurs recevaient officiellement leur nomination.

Et tandis que ceux-ci défilaient, les élèves présents comprirent que les porteurs du Joyau qui sortaient de la salle A étaient en tout point différents des candidats qui y étaient entrés quelques instants auparavant. Ceux-ci, en effet, entrés en jeunes gens nerveux, anxieux, doutant un peu d'eux-mêmes – en dépit des cinq terribles années d'épreuves ininterrompues qu'ils avaient derrière eux – quittaient la salle A en hommes sachant pour la première fois la raison profonde des tortures mentales et physiques qu'ils avaient dû supporter. Ils étaient devenus des adultes capables d'employer à bon escient des pouvoirs dont l'étendue et l'importance leur échappaient encore partiellement.

Chapitre II

Prise de commandement

Un mois à peine après sa sortie de l'école et avant même qu'il ait terminé le stage pratique annoncé par von Hohendorff, Kinnison fut convoqué à la Base n° 1 par rien moins que le grand-amiral Haynes en personne. Là, à bord de la vedette amirale dont les lumières clignotantes lui assuraient une priorité de passage à travers l'intense circulation aérienne, le novice et le vétéran survolèrent lentement les infrastructures imposantes de la plus vaste place forte de la Patrouille. Finalement, l'appareil atterrit près d'un long bâtiment relativement bas, sévèrement gardé, quoique dans le périmètre même de la base. Là, Kinnison découvrit à l'intérieur un spectacle qui lui coupa le souffle.

C'était un astronef, mais quel astronef ! En tonnage et en taille, il dépassait nettement les cuirassés de la Patrouille eux-mêmes. Mais au contraire de ceux-ci, ce vaisseau avait la forme parfaite d'une larme, sa silhouette ayant été profilée à l'extrême.

« Qu'en pensez-vous ? demanda le grand-amiral.

— Ce que j'en pense ! » Le jeune officier déglutit à plusieurs reprises avant de pouvoir répondre. « Je ne saurais vous l'exprimer verbalement, monsieur, mais un jour, si je vis assez longtemps et m'en montre digne, j'espère mériter le commandement d'un vaisseau analogue.

— Vous n'attendrez pas longtemps, Kinnison, lui annonça froidement Haynes. Vous prenez le commandement de cet appareil à dater de demain.

— Comment ? Moi ? s'exclama Kinnison qui se reprit d'ailleurs très rapidement. Ah ! je vois, monsieur. Il faut justifier d'au moins dix ans d'expérience pour pouvoir mériter le commandement d'un croiseur de cette catégorie et je n'ai même

pas commencé à faire mes preuves. Vous m'avez déjà laissé entendre que ce vaisseau est d'un type expérimental. Il a donc à bord des mécanismes nouveaux et qui demandent à être expérimentés. Compte tenu du danger, vous ne souhaitez pas risquer la vie d'un capitaine chevronné. Je devrai donc me charger des premiers essais et si je parviens à le ramener à bon port on le rendra alors à son légitime titulaire. Mais, monsieur, je trouve cela merveilleux. Je tiens à vous remercier d'avoir pensé à moi. Quelle chance ! Quelle chance ! » Les yeux de Kinnison brillaient d'excitation et la perspective de commander, ne serait-ce que brièvement, un tel Léviathan...

« C'est vrai et faux tout à la fois. » Telle fut l'étonnante réponse que lui fit le vieil amiral. « Il est exact que ce vaisseau est d'un type révolutionnaire et si dangereux que nous ne tenons à le confier à aucun de nos capitaines. En vérité, ce n'est pas tout à fait un modèle nouveau, le principe sur lequel il repose remontant à bien des siècles en arrière... Ce croiseur revient à l'emploi des explosifs, mais on ne pourra juger de l'efficacité du procédé qu'au cours d'un combat réel. Son arme principale est ce que nous avons appelé un canon K. La charge propulsive est l'heptadétonite, l'obus lui-même renfermant vingt tonnes de duodécaphylatolite.

— Mais monsieur..., commença Kinnison.

— Attendez une minute, j'y reviendrai plus tard. Bien que vos prémisses soient justes, votre conclusion est fausse. Vous êtes sorti major de Wentworth et, l'expérience mise à part, vous êtes tout aussi qualifié qu'un autre pour assumer un commandement. Comme le *Brittania* diffère radicalement des modèles conventionnels, l'expérience du combat n'est pas essentielle. C'est pourquoi, si le navire survit à son premier engagement, il sera à vous pour de bon... En d'autres termes, pour compenser le risque de voir vos atomes constitutifs se disperser dans l'espace, je vous donne la possibilité d'acquérir en une seule sortie ces dix ans d'ancienneté que vous disiez vous manquer tout à l'heure. Cela vous paraît-il correct ?

— Correct ? C'est merveilleux, extraordinaire ! Je ne sais comment vous remercier.

— Vous me remercierez lorsque vous serez rentré. Vous voulez parler, je crois, de l'impossibilité qu'il y a à utiliser des explosifs contre un adversaire en vol aninertiel ?

— Cela ne doit pas être impossible, bien sûr, puisque le *Brittania* a été construit. Simplement, je ne vois pas très bien comment on a pu procéder.

— Vous immobilisez votre adversaire avec des tracto-rayons en vous plaçant écran contre écran, à environ dix kilomètres l'un de l'autre. Vous percez les écrans ennemis jusqu'à la muraille énergétique de coque. La bouche du canon K comprend un projecteur annulaire multiplex qui émet un tube de forces du type K – K 47 SM 9 pour être exact. Comme vous pouvez le constater par la formule, ce projecteur prolongera le tube du canon de navire à navire et maintiendra les gaz résultant de la mise à feu derrière le projectile, tout comme dans une arme normale. Lorsque l'obus percutera l'écran de coque du pirate et y explosera – tous les grands cerveaux sont d'accord là-dessus –, quelque chose devra céder. L'explosion de vingt tonnes de duodec, avec la température de quarante millions de degrés qui s'ensuivra dans la microseconde, ne pourra pas être contenue.

« Le tube de forces et les tracto-rayons étant d'essence purement énergétique ont été calculés en fonction de ce type même d'explosifs et ils tiendront. Or, nos physiciens sont arrivés à la conclusion qu'une colonne de gaz comprimés de dix kilomètres de long offrira une telle inertie et fournira une telle poussée que n'importe quel écran de coque devra lâcher. C'est là le point qui n'a pu être vérifié expérimentalement. Il est tout à fait dans le domaine des possibilités que les pirates aient réussi à mettre au point des murailles énergétiques de coque aussi résistantes que le type de force K que vous emploierez, même si, de notre côté, nous n'y sommes pas encore parvenus.

« Il n'est pas nécessaire d'ajouter que, dans ce cas, le choc en retour mettra en pièces le *Brittania* comme s'il s'agissait d'une coquille d'oeuf. C'est là l'un des risques que vous aurez à courir, et ce ne sera sans doute pas le seul. Je vous signale, par ailleurs, que votre équipage est exclusivement composé de volontaires qui bénéficieront tous d'un sérieux avancement s'ils

reviennent vivants. Consentez-vous toujours à accepter le poste que je vous ai proposé ?

— Amiral, ce n'est même pas la peine de me le demander. Vous connaissez déjà ma réponse.

— Je n'en doutais pas mais, de temps à autre, il y a certaines formalités que je dois respecter. Pour en revenir à notre discussion, comme vous le savez déjà, le problème de la piraterie spatiale devient crucial. Nous ignorons même si Boskone existe vraiment, si ce nom est un symbole ou plus simplement le produit de l'imagination trop débordante d'un Fulgur du temps passé. Quoi qu'il en soit, un être ou un groupe d'êtres a mis sur pied une extraordinaire organisation de hors-la-loi, une organisation si efficace que nous n'avons même pas été capables d'en localiser le port d'attache principal. D'ailleurs, je peux vous révéler quelque chose qui est inconnu du grand public. Même les vaisseaux dûment escortés ne sont pas à l'abri de leurs attaques. Les pirates ont mis au point de nouveaux types de vaisseaux, beaucoup plus rapides que nos unités lourdes et cependant disposant d'une puissance de feu supérieure à celle de nos croiseurs légers. De la sorte, ils surclassent les appareils de la Patrouille susceptibles de les rattraper et peuvent distancer les astronefs capables d'affronter leurs projecteurs.

— Cela explique l'importance de nos pertes récentes, remarqua Kinnison.

— Oui, poursuivit Haynes, d'un ton déterminé. Nous avons ainsi perdu navires après navires, parmi les meilleurs, avant même qu'ils aient pu tenter d'utiliser leurs batteries. Nous ne pouvons contraindre l'adversaire à combattre dans des conditions qui nous soient favorables. Nous devons l'affronter quand et où il le juge bon.

« Telle est l'insupportable situation présente. Il nous faut à tout prix découvrir sur quoi repose le nouveau système d'alimentation en énergie de nos ennemis. Nos savants prétendent qu'il peut s'agir d'à peu près n'importe quoi, depuis des capteurs et des convertisseurs d'énergie cosmique jusqu'à une distorsion contrôlée de la trame même de l'espace. En tout cas, ils ont été incapables d'en rien découvrir et c'est à nous

d'apprendre ce dont il retourne exactement. Le *Brittania* est l'outil que nos ingénieurs ont conçu pour nous procurer les informations qui nous manquent. C'est l'appareil le plus rapide de tout l'espace avec une poussée de plus de 10 G en vol normal. Imaginez vous-même à quoi cela correspond en vol aninertiel, dans le haut espace !

— Vous venez à l'instant de déclarer qu'à bord d'un astronef il fallait faire un choix et qu'on ne pouvait tout avoir, déclara d'un ton pensif Kinnison. Qu'a-t-on donc sacrifié pour obtenir une telle vélocité ?

— Tout l'armement offensif conventionnel, reconnut franchement Haynes. Le *Brittania* ne dispose d'aucune arme à longue portée et n'est doté que de projecteurs permettant au tube du canon K de percer les écrans adverses. En revanche, sur le plan défensif, vos écrans sont particulièrement renforcés. Grâce à sa vitesse, votre vaisseau est en mesure de rattraper n'importe quel astronef. Avec l'aide du canon K, nous espérons que cela se révélera suffisant.

« Maintenant, venons-en au plan de campagne général. Les ingénieurs vous fourniront toutes les explications techniques que vous jugerez utiles durant un vol d'essai dont vous serez seul juge de la durée. Lorsque votre équipage et vous-même serez parfaitement familiarisés avec le *Brittania*, vous ramènerez les ingénieurs ici et partirez immédiatement en patrouille.

« Quelque part dans la Galaxie, vous rencontrerez un vaisseau pirate nouvelle version. Comme je vous l'ai déjà dit, vous vous amarrerez solidement à lui. Vous braquerez le canon K sur sa proue en vous assurant qu'il est pointé de telle façon que la salle des machines et les mécanismes essentiels de propulsion ne risquent pas d'être détruits. Vous partirez alors à l'abordage, revenant ainsi aux méthodes du bon vieux temps. Les spécialistes techniques de votre équipage qui, jusqu'à ce moment-là, n'auront pas fait grand-chose, se mettront alors en quête de ce que nos savants ont besoin de savoir. Si cela est possible, ils nous enverront aussitôt leurs informations par faisceau laser à hyper-ondes. Si, pour une raison ou une autre, il leur est impossible d'entrer en contact avec nous, il vous

incombera de prendre les mesures nécessaires pour assurer la bonne transmission des données recueillies. »

Le grand-amiral s'arrêta, son regard se fixant dans les yeux de son jeune interlocuteur, puis il reprit :

« Ces renseignements doivent impérativement nous parvenir. Dans le cas contraire, le *Brittania* sera un échec et nous serons ramenés à notre point de départ, tandis que le massacre de nos hommes et la destruction de nos navires continueront impunément. Tout ce que je peux ajouter, c'est que vous avez présentement la plus importante mission de tout l'univers. Je vous répète qu'il nous faut absolument entrer en possession de ces renseignements. Maintenant, montons à bord afin que vous fassiez la connaissance de votre équipage et de vos ingénieurs. »

Sous la tutelle experte des créateurs et des constructeurs du *Brittania*, le lieutenant Kinnison mena son vaisseau aux quatre coins de notre galaxie. En vol normal ou aninertiel, il le fit manœuvrer sous toutes les accélérations possibles, attaquant avec un zèle égal des ennemis imaginaires et des météorites bien réelles. Lorsqu'il eut appris à connaître sur le bout du doigt les capacités de son astronef, il décida de regagner la Base n° 1, afin d'y débarquer ses ingénieurs avant de partir en chasse. Il suivit pistes après pistes mais toutes se révélèrent éventées. Il répondit à d'innombrables S.O.S. mais arriva toujours trop tard. Il accourait pour trouver les cargos éventrés et les croiseurs de la Patrouille hors de combat. Il n'y avait régulièrement plus aucune vie à bord et rien n'indiquait dans quelle direction les assaillants s'étaient enfuis. Finalement cependant :

« QBT ! J'appelle QBT ! » Le nom de code du *Brittania* jaillit du haut-parleur réservé aux appels d'urgence. Il s'ensuivit une énumération de chiffres fournissant les coordonnées spatiales du vaisseau marchand malchanceux.

Le chef pilote, Henri Henderson transmit ces chiffres à l'ordinateur et dans le « bac », cette représentation scrupuleusement exacte et merveilleusement miniaturisée de la galaxie, apparut un point rouge étincelant. Kinnison bondit de son étroite couchette, chassant le sommeil de ses yeux. Il se précipita dans le fauteuil voisin de celui de son chef pilote.

« C'est juste à côté ! exulta-t-il. Dix années-lumière à peine. Commencez à brouiller toutes les communications. » Tandis que le croiseur fonçait en un vol vengeur vers l'endroit indiqué, tout l'espace se remplit d'interférences radioélectriques au travers desquelles, du moins l'espérait-on, les pirates seraient incapables de demander les renforts dont ils auraient bientôt besoin.

Mais ce brouillage intensif donna à réfléchir au commandant pirate : n'était-ce pas là un fait entièrement nouveau ? Devant lui se trouvait un cargo lourd de richesses dont l'escorte était pratiquement réduite au silence. Quelques minutes de plus, et la cargaison serait à lui. Néanmoins, il s'éloigna, sondant l'espace de tous ses détecteurs et dès qu'il eut découvert le *Brittania*, prit immédiatement la fuite. En effet, si ce croiseur merveilleusement profilé était suffisamment convaincu de sa puissance pour essayer de brouiller ses communications, cette information serait beaucoup plus importante pour Boskone qu'un simple chargement, aussi précieux fût-il. Mais le pirate se dessinait maintenant sur les écrans d'observation du *Brittania*. Henderson, ignorant complètement le navire en détresse, se lança à la poursuite de sa proie. Après ce qui parut durer une éternité, il abaissa un interrupteur et se détendit suffisamment pour sourire en direction de Kinnison.

« Est-ce qu'on les tient ? demanda le jeune commandant.

— Ça y est, capitaine, déclara d'un ton assuré le pilote. Pendant quatre-vingt-dix secondes, cela a été tangent, mais j'ai maintenant un rayon traceur à pleine puissance sur lui. Ce pirate ne dispose pas des moteurs nécessaires pour réussir à nous lâcher. Je peux désormais le suivre indéfiniment !

— Bon travail, Henderson ! » Kinnison boucla son harnais de sécurité et se munit d'un laryngophone : « Appel général ! Attention ! Tout le monde aux postes de combat ! Les chefs de tourelle au rapport !

— Tourelle 1, tracto-rayons parés !

— Tourelle 2, répulso-rayons parés !

— Tourelle 3, projecteur n° 1 paré ! »

Poste après poste, le vaisseau de combat se préparait à l'affrontement. On arriva à : « Tourelle 58, canon K paré ! »

Kinnison alors prononça à l'adresse du pilote la phrase qui, dans toute la galaxie, annonçait que l'on était prêt à engager le combat.

« Paré, Henderson. À nous de jouer ! »

Le pilote poussa à fond la manette d'accélération et se pencha encore plus attentivement sur ses instruments. Le vaisseau de la Patrouille galactique traversait l'espace à une allure ridiculisant la vitesse de la lumière elle-même. Les systèmes de vision optique auraient été parfaitement inutiles et les observateurs de ce temps-là n'employaient pas des moyens aussi frustes. Leurs radars, dont les signaux n'étaient transformés en spots lumineux qu'au niveau des écrans, fonctionnaient à l'aide d'hyper-ondes subéthériques.

Les étoiles rencontrées traversaient les écrans en un éclair, tandis que poursuivant et fugitif allaient de système solaire en système solaire, franchissant des années-lumière en quelques instants. Henderson cependant ne lâchait pas le navire pirate et réduisait progressivement la distance qui les en séparait. Bientôt, un tracto-rayon jaillit du vaisseau de la Patrouille, effleurant légèrement le pillard, et les deux vaisseaux, alors, se ruèrent à la rencontre l'un de l'autre.

Mais l'ennemi arrivait, préparé au combat. C'était l'un des meilleurs capitaines de Boskone, qui jusque-là n'avait jamais rencontré de difficultés pour se débarrasser des vaisseaux assez rapides pour le rejoindre. C'est pourquoi son commandant ne fit aucun effort pour essayer de se dégager. Bien au contraire, il émit ses propres tracto-rayons et, de la gueule incandescente de ses projecteurs, jaillirent des jets irrésistibles de destruction. Sous l'impact de cet effrayant déluge énergétique, les écrans défensifs du croiseur de la Patrouille furent soumis à rude épreuve. Dans un flamboiement démoniaque, ils passèrent par toutes les couleurs du spectre. L'espace lui-même ressemblait à un arc-en-ciel devenu fou, car la puissance de feu du pirate défiait toute description.

Le jeune commandant serra les poings et jura copieusement tandis que de multiples voyants rouges s'allumaient et que des

sonneries d'alarme retentissaient à tous les niveaux. Ses écrans avaient tout d'une passoire. Ils étaient arrivés au point de rupture. Jets de force après jets de force s'attaquaient à la muraille énergétique de coque elle-même. Quatre tourelles déjà étaient hors de combat et d'autres ne tarderaient pas à subir le même sort.

« Abandonnez le plan initial, hurla-t-il dans un micro. Poussez les générateurs au maximum. Court-circuitez les résistors. Dalhousie, coupez les répulso-rayons. Il faut à tout prix nous rapprocher d'eux. À tous les chefs de batterie, concentrez votre feu sur la zone 5. Il faut me percer ces écrans ! » Kinnison était penché, rigide, sur ses instruments. Sa voix grinçait à travers ses dents serrées. « Il faut absolument que nous arrivions à leur écran de coque pour que je puisse utiliser le canon K ! »

Devant le redoublement des attaques du *Brittania*, les défenses ennemis commencèrent à céder. Les mains de Kinnison volaient au-dessus des commandes. Une ouverture apparut au flanc de la paroi cuirassée du vaisseau de la Patrouille et un tube de redoutable apparence se matérialisa. Son extrémité était pourvue d'un projecteur annulaire prolongeant l'orifice du canon monstrueux. De ce projecteur jaillit, à la vitesse de la lumière, un cylindre immatériel quasi solide qui, en fait, prolongeait le tube de sinistre aspect, un cylindre qui se fraya un passage au travers de l'écran extérieur affaibli de l'adversaire et percuta violemment, en s'y accrochant avidement, le second, appuyé par le feu conjugué des projecteurs courte portée. Ce tube de forces franchit l'obstacle du second, puis du troisième écran. Il s'attaquait maintenant à la muraille de coque du pirate, cette barrière infranchissable destinée à parer aux risques de collision avec les objets en vol inertiel et qui n'avait jamais pu être forcée par aucun moyen matériel.

Sur cette ultime défense, le cylindre immatériel se fixa solidement. Simultanément, les tracto-rayons, dont la puissance jusque-là ne dépassait pas quelques dynes, se changèrent en véritables barres indéformables d'énergie qui transformaient les

deux vaisseaux en un ensemble rigide unique, chacun étant immuablement fixé par rapport à l'autre.

Puis, Kinnison, les doigts voltigeant sur les commandes, appuya sur un bouton et le canon K donna de la voix. De sa gueule béante sortit une énorme torpille. Lentement, le projectile géant poursuivit sa course, observé avec crainte et étonnement par les officiers des deux vaisseaux. Pour ces vétérans endurcis de l'espace, la vitesse de la lumière était proprement dérisoire et ils avaient devant eux un engin qui allait exiger quatre à cinq secondes pleines pour couvrir une distance d'à peine dix kilomètres.

Mais, bien que lente, cette bombe risquait de se révéler dangereuse. C'est pourquoi le commandant pirate utilisa tout son arsenal pour rompre le tube de forces, s'arracher à l'étreinte des tracto-rayons et faire exploser ce missile traînard avant qu'il s'écrase sur son écran de coque. Ce fut en vain. Toutes les batteries de projecteurs du *Brittania*, en effet, s'évertuaient à protéger la torpille et les puissants ancrages énergétiques grâce auxquels la masse aninertielle de la nef adverse n'offrira aucune résistance devant le déchaînement de l'explosion qui se préparait...

Lentement, si lentement que les secondes parurent durer une éternité, s'allongea depuis le navire de la Patrouille presque jusqu'aux flancs du pirate, une bouillonnante colonne d'un blanc incandescent, un geyser de gaz résultant de la combustion de la charge propulsive sous la poussée de laquelle se ruait l'énorme obus du canon K avec son terrible contenu. Qu'allait-il se passer ? L'incommensurable puissance de cette effrayante torpille atomique parviendrait-elle à enfoncer un écran de coque calculé pour supporter les assauts cosmiques des météorites errants ? Et qu'adviendrait-il si cet écran de coque tenait ? En dépit de lui-même, l'esprit de Kinnison s'acharnait à imaginer l'épouvantable tableau : la terrifiante explosion, l'écran de coque du pirate demeurant intact, le torrent gazeux incandescent rebroussant chemin le long du tube de force. Le métal nu du sabord du canon K, il le savait, n'était pas et ne pouvait être protégé par les murailles immatérielles mais infiniment plus résistantes qui enveloppaient le restant du

Brittania. Aucun alliage concevable, aussi résistant fût-il, ne pourrait endiguer même momentanément, l'extraordinaire puissance libérée par l'explosion nucléaire.

Il n'aurait pas le temps matériel d'annihiler le tube de force K entre le moment de l'explosion et l'instant de la propre destruction du *Brittania*, car si l'écran ennemi ne bloquait pas, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, l'inimaginable pression résultant de la déflagration, l'onde de choc en retour se propagerait au travers de la colonne de gaz déjà comprimée et balaierait, comme s'il n'existe pas, l'épais panneau métallique qui recouvraila gueule du canon K. Ce contrecoup causerait au cœur même du vaisseau de la Patrouille des dégâts encore plus importants que ceux qu'il se préparait à infliger à son adversaire. Tout l'équipage était crispé dans l'attente du moment décisif. Chacun savait qu'il s'agissait là d'un instant crucial de son existence et que sa vie même restait suspendue aux résultats de la seconde suivante. Grouille-toi un peu ! Accélère le mouvement ! Quand donc ce maudit projectile lambin allait-il atteindre sa cible !

Certains firent une courte prière, d'autres jurèrent amèrement, mais prières et jurons étaient également inconscients et reflétaient simplement le même état d'esprit : chaque homme, le visage blanc et les dents serrées, attendait, tendu à se rompre, la seconde décisive.

Chapitre III

À bord des chaloupes

Le missile frappa et, à l'instant même de son explosion, la froide brillance des étoiles fut remplacée par un gigantesque globe lumineux d'un intolérable éclat. L'écran de coque du pirate avait cédé et, sous l'effet cataclysmique de la formidable énergie libérée, le nez du vaisseau ennemi s'était intégralement volatilisé, se confondant avec la boule de feu dont le volume allait croissant. En se gonflant, le nuage incandescent se refroidit. Son insoutenable flamboiement se transforma en une buée lumineuse au travers de laquelle les étoiles scintillèrent de nouveau. Puis la sphère gazeuse se dispersa, se refroidit, s'obscurcit, révélant la carcasse mutilée du croiseur pirate. Celui-ci continuait le combat, mais très inefficacement maintenant que toutes ses pièces lourdes de proue avaient disparu.

« Batterie laser, feu à volonté ! » aboya Kinnison, et les derniers îlots de résistance furent réduits au silence. Les servants des lasers, réglant leur tir grâce aux images fournies par les faisceaux sondeurs, estoquèrent le captif, dénichant et détruisant les panneaux de commande des projecteurs et des écrans encore en état de marche.

« Amenez-le sur nous. » Tel fut l'ordre suivant. Les deux nef de l'espace, en un éclair, se rapprochèrent l'une de l'autre, la proue béante du pirate venant au contact même des flancs cuirassés du *Britannia*. Un sas géant s'ouvrit.

« Maintenant, Bus, à toi de jouer ! L'équipage est composé d'humains jusqu'à la sixième décimale. Monte à l'abordage et liquide-les-moi tous ! »

Dans le sas géant s'était massée une centaine de combattants revêtus de leur armure spatiale et munis des armes

les plus redoutables mises au point par les savants de cette époque, armes alimentées en énergie par les énormes générateurs de leur vaisseau. À leur tête se trouvait le sergent Van Buskirk, deux mètres de dynamite, qui avait été exclu du corps des cadets de Valeria uniquement à cause d'une incapacité innée à maîtriser les subtilités des hautes mathématiques. Les assaillants s'élancèrent en une vague noire et urgent. Quatre massifs projecteurs semi-portables ouvrirent le feu sur l'épaisse paroi qu'ils avaient devant eux, paroi qui passa par toutes les couleurs du spectre avant de littéralement se vaporiser. Derrière, apparurent alors quelques groupes de défenseurs, eux aussi en tenue de combat. De nouveau, la bataille fit rage. Explosifs et projectiles ricochèrèrent sur ces scaphandres ultra-résistants, les pinceaux d'énergie des projecteurs de poing Delameter éclaboussaient de leurs rayons mortels les combattants, s'écrasant en éclairs artificiels sur les écrans énergétiques des armures. Mais l'échauffourée fut de courte durée. Les engins semi-portables, dont la puissance de feu était considérable, se déchaînèrent et, dans un holocauste de destruction vibratoire, toute vie disparut de la salle où se tenaient massés les pirates survivants.

« Encore une cloison et nous arriverons au poste de pilotage, s'écria Van Buskirk. Faites-la sauter ! »

Lorsque les projecteurs entrèrent de nouveau en action, rien ne se produisit. Les pirates avaient réussi à brancher un générateur d'écran grâce auquel ils étaient parvenus à couper l'alimentation énergétique des envahisseurs.

« Apportez du plastic, ordonna le sergent. Rapprochez-vous au maximum de la cloison afin de ne pas vous trouver sous le feu direct de leurs armes ! »

Il mit le feu à la charge au moment même où des canonniers ennemis cherchaient à orienter un de leurs projecteurs pour balayer la rangée la moins protégée des assaillants. Entre l'explosion éblouissante de la thermite et le pinceau d'énergie dévorante du projecteur des pirates, la zone des combats devint un véritable enfer.

Cependant l'explosif avait accompli sa tâche et tandis qu'une partie de la cloison s'abattait à l'intérieur de l'épave, les

soldats du Joyau s'engouffrèrent dans la brèche encore incandescente pour aller affronter dans un combat corps à corps le dernier carré des hors-la-loi. Les projecteurs semi-portables et l'armement lourd étaient bien évidemment inutilisables. Les pistolets étaient impuissants devant l'armure d'alliage indestructible des pirates et les projecteurs de poing se trouvaient tout aussi inefficaces devant les écrans défensifs personnels. Bientôt, une pluie de grenades à main s'abattit dans les rangs des combattants, déchiquetant indifféremment pirates et forces de la loi, car les officiers de Boskone se souciaient fort peu de sacrifier bon nombre de leurs propres hommes si, ce faisant, ils parvenaient à faire payer cher leur mort à leurs adversaires. Bien pire, une équipe adverse faisait pivoter un projecteur lourd sur un trépied improvisé, pour le braquer sur l'endroit de la pièce où se tenait la plus forte concentration d'hommes de la Patrouille.

Mais il restait aux défenseurs de la loi une dernière arme qu'ils emportaient avec eux pour parer précisément à une telle éventualité : la hache spatiale, un mélange extraordinaire de hache de combat, de masse d'arme et de hallebarde.

Van Buskirk perçut le premier le danger que cela représentait pour ses gars en voyant le lourd projecteur pivoter lentement et contacta immédiatement son chef. « Kim, dit-il d'un ton calme dans son micro, voulez-vous neutraliser ce projecteur, s'il vous plaît ? Ne m'entendez-vous pas ?... Seraient-ils parvenus à couper nos communications ?... Il semblerait bien...

« Notre liaison radio est coupée, annonça-t-il à ses hommes. Tâchez de me couvrir du mieux possible, je vais me charger moi-même de ce projecteur Delta. »

Aidé par l'intervention massive de ses hommes, il plongea en direction du réflecteur menaçant, frappant d'estoc et de taille dans sa progression. Parvenu enfin à proximité du support improvisé du projecteur, il assena un terrible coup à l'homme qui se trouvait aux commandes de l'appareil. Ce fut pour voir sa hache voler instantanément à la rencontre de son adversaire comme pour le caresser, tandis que la victime présumée flottait sans effort sous l'effet de son geste. Le commandant pirate

venait d'abattre sa dernière carte : Van Buskirk partit à la dérive, se trouvant à la fois privé de pesanteur et d'inertie !

Cependant, le cerveau du colosse hollandais, bien que peu porté sur les mathématiques, était encore plus rapide que ses muscles et ce n'est pas pour rien qu'il avait consacré de laborieuses semaines à s'adapter au vol aninertiel. Crochetant avec ses jambes un volant qui se trouvait là fort à propos, il se saisit du servant ennemi et immobilisa la tête casquée de celui-ci entre le socle du projecteur et le long et lourd levier d'acier qui en commandait le pivotement. Puis, y mettant toute la force de ses incroyables muscles, il cala ses deux pieds contre le sinistre museau du projecteur et pesa de toutes ses forces. Le casque s'émitta telle une coquille d'œuf, du sang et des fragments de cervelle jaillissant alentour. Le projecteur Delta était maintenant irrémédiablement coincé et ce n'était pas de sitôt qu'il constituerait une menace.

Puis, Van Buskirk se fraya un chemin à travers la pièce, fonçant vers le panneau principal de contrôle du croiseur, écartant l'un après l'autre ses opposants, et réenclencha les deux manettes commandant la gravité et l'inertie du vaisseau en perdition.

Pendant ce temps, le cours de la bataille avait tourné à l'avantage de la Patrouille. Bien qu'il restât fort peu de survivants parmi le commando noir et argent, il y en avait encore moins parmi les pirates qui livraient un combat défensif désespéré. Dans un tel corps à corps, il ne pouvait être question de faire quartier et le sergent Van Buskirk se lança derechef dans la mêlée. À quatre nouvelles reprises, son arme hybride, effroyablement efficace, s'abattit, tel le marteau de Thor, se taillant un chemin à travers acier, chair et os. Puis, se dirigeant à grands pas vers la console centrale de commandes, il manipula interrupteurs et verniers, et de nouveau s'adressa d'un ton paisible à Kinnison.

« Maintenant, vous m'entendez, n'est-ce pas ?... Ici, tout est réglé. À vous de partir à la chasse aux renseignements ! »

Les spécialistes, dirigés par l'ingénieur en chef, Laverne Thorndyke, avaient attendu cet instant avec impatience. Ils se ruèrent littéralement sur leur proie dans une hâte furieuse, mais

conformément à un plan soigneusement préétabli. Chaque contrôle et chaque fusible, chaque rupteur et chaque faisceau immatériel de forces, fut relevé et contrôlé. Instruments et machines furent démontés. Des mécanismes scellés furent impitoyablement démantelés à l'aide de vérins, ou éventrés grâce à des chalumeaux. Durant toute l'opération, chaque manœuvre et chaque geste des techniciens fut minutieusement photographié, classé et répertorié.

« Je commence à avoir une vague idée maintenant, Kim, dit finalement Thorndyke durant une brève pause dans son travail, un chouette système !

— Regardez ça, l'interrompit un mécanicien. Voici une de leurs génératrices qui est véritablement à nu ! » La cage isolante, recouvrant un monstrueux objet métallique, apparemment un moteur ou un générateur d'un type extrêmement complexe, avait été littéralement arrachée. L'isolation des conducteurs et des induits avait été carbonisée et gisait en fragments noircis sur le sol. Le cuivre lui-même avait fondu et s'y était répandu en longues traînées visqueuses.

« Voilà ce que nous recherchions, s'écria Thorndyke. Vérifiez les câbles d'arrivée ! Alpha !

— 73-94 ! » Et l'analyse studieuse et méticuleuse se poursuivit.

« Cela suffit, nous possédons maintenant tout ce qu'il nous faut. Vos dessinateurs et vos photographes ont-ils bien tout enregistré ?

— Tout y est, répondirent les intéressés.

— Alors filons !

— Et faites vite, ordonna d'un ton sec Kinnison. Je crains fort dorénavant que le temps ne nous fasse plutôt défaut ! »

Tous les hommes regagnèrent au pas de course le *Britannia*, ne prêtant aucune attention aux cadavres qui jonchaient les ponts. La situation était si critique que chaque homme savait qu'on ne pouvait rien pour les morts, amis ou ennemis.

« Vous serait-il possible d'entrer en contact avec une de nos bases, Nels ? demanda Kinnison à son chef des communications, avant même que le sas se soit refermé.

— Non, monsieur. Nous sommes totalement brouillés, répliqua instantanément l'officier. L'espace est tellement rempli d'interférences que toute communication est impossible. De toute façon, nous ne pourrions joindre personne directement pour le moment. Regardez un peu où nous nous trouvons. » Et il montra dans le bac de navigation leur position exacte.

« Hum...m...m... Nous n'aurions pas à aller beaucoup plus loin pour sortir complètement de la galaxie. Boskone a été averti, soit par ce croiseur, soit par la distorsion de l'espace résultant de notre combat. Ils sont sûrement tous en train de converger sur nous... L'un d'eux va nous coller dessus un tracto-rayon et, comme deux et deux font quatre... »

Le tout jeune commandant enfonça ses deux mains dans ses poches et réfléchit intensément. Il devait à tout prix rapporter ces renseignements, mais comment ? COMMENT ? Henderson avait déjà dirigé le vaisseau droit sur Sol, le poussant au maximum, mais il était hors de question qu'il pût jamais y parvenir. L'existence du *Brittania* était maintenant – il en était fermement convaincu – mesurée en heures assurément fort peu nombreuses. Sans doute y avait-il désormais des centaines de vaisseaux pirates fouillant le vide de l'espace et formant une gigantesque nasse destinée à leur couper le chemin du retour. Aussi rapide que fût le *Brittania*, un des croiseurs de cette horde parviendrait certainement à l'agripper au passage avec un tracto-rayon et, à ce moment-là, toute fuite deviendrait impossible.

Il n'était pas question non plus de combattre. Son vaisseau, bien sûr, était venu à bout d'une unité de ligne de l'ennemi, mais à quel prix ! Un nouvel arrivant les anéantirait sans grande peine. Or, c'était une meute que le *Brittania* devrait affronter. En quelques minutes, dès qu'un rayon tracteur aurait été fixé sur leur coque, ils se retrouveraient encerclés par les meilleures unités de Boskone. Il ne leur restait qu'une seule chance ; lentement, pensivement et finalement héroïquement, le jeune lieutenant Kinnison, qui, pendant un bref laps de temps, avait été le commandant Kinnison, se décida à la saisir.

« Appel général ! annonça-t-il. Il nous faut à tout prix rapporter les informations recueillies à notre Base et cela

s'avère impossible en restant à bord du *Brittania*. Inévitablement, les pirates vont nous repérer et un autre combat nous serait fatal. Nous allons devoir abandonner le navire et embarquer sur les chaloupes, en espérant qu'une au moins trouvera un passage à travers les mailles du filet.

« Les techniciens et spécialistes vont rassembler toutes les données qu'ils ont enregistrées, et les microfilmer. Ils en feront une centaine de copies environ. L'équipage et les Valérians embarqueront sur les vedettes à partir du n° 21, et prendront le large dès qu'ils seront tous en possession de leur microfilm. Une fois éloignés du croiseur, employez au minimum vos moteurs et même évitez de les mettre en route avant de vous être assurés que les pirates sont bien à plusieurs années-lumière de distance, lancés à la poursuite du *Brittania*.

« Le restant d'entre nous, techniciens et officiers valérians, partiront les derniers. Vingt chaloupes, chacune avec deux hommes à bord et leur microfilm respectif. Nous commencerons à éjecter les chaloupes lorsque nous approcherons de la zone d'insécurité. Chaque embarcation sera totalement livrée à elle-même. Agissez comme vous l'entendez mais, d'une façon ou d'une autre, rapportez votre microfilm ! Je crois inutile d'insister sur l'importance que j'attache à votre mission, vous la comprenez tout aussi bien que moi.

« Chaque équipage sera tiré au sort. Le maître d'équipage écrira tous nos noms y compris le sien, sur quarante morceaux de papier analogues et en tirera deux à la fois d'un casque. Si deux navigateurs, tels que Henderson et moi-même, sortent à la fois, ils seront automatiquement remis au tirage. Tous au travail ! »

Deux fois le nom de Kinnison sortit avec celui d'un autre spécialiste en navigation stellaire et il fallut donc à deux reprises procéder à un nouveau tirage. La troisième fois cependant, son nom se trouva associé à celui de Van Buskirk, à la joie manifeste du géant valérian.

« C'est une chance pour moi, Kim, s'exclama le sergent au milieu des applaudissements de ses compagnons. Je suis maintenant sûr de rentrer à bon port !

— Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, mon gigantesque ami, mais sache que je ne pouvais souhaiter avoir de meilleur compagnon », répliqua Kinnison avec un sourire juvénile.

Les équipes furent enfin toutes constituées. Armes, batteries de rechange et équipements divers furent vérifiés et contrôlés. Les microfilms furent placés dans des boîtes étanches, ignifugées, et distribués à chacun. Kinnison, pendant ce temps, discutait avec l'ingénieur en chef.

« Ainsi, ils ont résolu le problème d'une captation et d'une conversion réellement efficaces de l'énergie cosmique ! » Kinnison siffla doucement entre ses dents. « Or, une étoile, même petite, émet par seconde l'énergie produite par la destruction d'un millier de tonnes ou plus de matière. Ce n'est pas rien !

— Voilà où nous en sommes, capitaine, et cela explique parfaitement pourquoi leurs vaisseaux nous surclassent à ce point. Ils auraient d'ailleurs pu installer des moteurs permettant une vitesse supérieure à celle même du *Brittania*. Ils vont certainement le faire puisque cela se révèle indispensable. De même, si les câbles d'alimentation des transformateurs avaient eu quelques centimètres carrés de plus de section, ils auraient réussi à maintenir leur écran de coque, même face à l'explosion de notre torpille atomique. Aussi... leur alimentation énergétique était-elle plus que largement suffisante et c'est au niveau des circuits de distribution qu'il y avait des failles...

— Ils disposent de moteurs nucléaires identiques aux nôtres, tout aussi imposants et efficaces, réfléchit Kinnison, mais ces moteurs sont la source essentielle de notre puissance tandis que les gens de Boskone les utilisent à plein, uniquement pour servir d'excitateur à leurs génératrices à énergie cosmique. Par tous les diables de l'enfer ! quelle différence ! Verne, il faut absolument réussir à rapporter ces informations. Si nous échouons, Boskone étendra sa domination sur toute la galaxie et notre civilisation sombrera sans laisser la moindre trace !

— Je suis bien d'accord, mais j'ajouterais que ceux qui ne reviendront pas, ce ne sera pas faute d'avoir essayé. Je ferais peut-être mieux d'aller vérifier ma chaloupe. Si je ne te revois

pas, Kim, que les dieux de l'espace soient avec toi. » Ils se serrèrent brièvement la main et Thorndyke s'éloigna. Henderson, le chef pilote, avait, quelques minutes auparavant, modifié le plan de vol du croiseur, le faisant passer d'une trajectoire rectiligne à une progression en zigzag. Les sourcils froncés, il se tourna vers Kinnison.

« Nous ferions bien maintenant de commencer à les larguer, je crois, suggéra-t-il. Nous n'avons rien détecté de suspect jusque-là, mais cela ne saurait tarder et, une fois la nasse refermée, il ne nous restera guère de temps pour agir.

— D'accord. » Et l'un après l'autre, mais à plusieurs années-lumière de distance, les dix-huit petites embarcations furent éjectées dans le vide. Dans la salle de pilotage, il ne restait plus que Henderson, Thorndyke, Van Buskirk et Kinnison, qui seraient bien sûr les derniers à quitter le vaisseau.

« Très bien, Henderson. Nous allons maintenant essayer notre pilote automatique basé sur le hasard, dit Kinnison qui poursuivit, en réponse au regard interrogatif de Thorndyke : c'est une bille qui se trouve sur une surface continuellement oscillante. Chaque fois que cette bille se déplace, elle modifie la trajectoire de façon extrêmement brutale, mais parfaitement inattendue. C'est une question de pur hasard et nous espérons de la sorte parvenir à tromper un temps l'ennemi. »

Des rayons lumineux microscopiques recouvriraient la table d'un réseau invisible et chaque fois que l'un d'eux était coupé par la bille dans ses mouvements imprévisibles, le Britannia sursautait et zigzaguait encore plus qu'il ne l'avait fait sous les doigts de Henderson.

En fait, ce perpétuel changement de cap était aussi déconcertant et surprenant pour les passagers eux-mêmes que pour un éventuel observateur extérieur au navire.

Une autre chaloupe quitta le vaisseau et, seuls, demeurèrent à bord le Fulgur et son gigantesque compagnon. Alors qu'ils attendaient que s'écoulent quelques minutes avant de partir à leur tour, Kinnison dit :

« Bus, il y a une dernière chose que nous devrions faire, et je viens juste d'imaginer comment nous pourrions nous y prendre. Nous ne tenons pas à ce que ce vaisseau tombe intact entre les

mains des pirates car il y a à bord tout un équipement qui, pour eux, serait certainement aussi passionnant que pour nous l'a été le leur. Ils savent que nous avons défait une de leurs unités lourdes, mais ils ignorent avec quels moyens. D'un autre côté, nous souhaitons que le *Brittania* continue sa course le plus longtemps possible après que nous l'aurons quitté car plus il s'éloignera de nous, plus grandes seront nos chances de nous en tirer. Nous devons installer un système qui, dès le premier contact par faisceau sondeur, fasse exploser les sept torpilles atomiques qui nous restent. Tout d'abord, pour les empêcher d'étudier notre navire et ensuite pour essayer de leur causer le maximum de dommages possible, car ils passeront en vol normal et attireront à eux notre *Brittania* dès qu'ils auront réussi à lui coller dessus un rayon tracteur. Je pense pouvoir modifier convenablement nos écrans pour qu'un faisceau sondeur éventuel active un relais entraînant l'explosion immédiate des charges atomiques. »

Quelques minutes plus tard, l'immense nef spatiale de la Patrouille galactique fonçait à travers l'espace, sans un seul être vivant à son bord. Ce fut son nautonnier automatique, régi uniquement par les lois du hasard, qui permit une prolongation aussi longue qu'inespérée de la poursuite. En effet, les pilotes des croiseurs pirates étant intelligents, avaient estimé que leur proie était elle-même dirigée par un être pensant. Aussi avaient-ils établi leur route en se fondant sur la trajectoire probable du *Brittania*. Ce fut seulement pour constater avec fureur que celui-ci faisait route vers une tout autre destination.

Comme devenue folle, l'énorme nef fonçait droit sur des soleils géants, en frôlant une fois un de si près que les pirates lancés à ses trousses en eurent le souffle coupé et ne comprirent absolument pas la raison d'une telle exposition à des radiations mortelles. Sans aucune sorte de raison apparente, le *Brittania* fit littéralement demi-tour au dernier moment, piquant en plein sur une escadre adverse pour, en définitive, prendre brutalement la tangente avant que les hors-la-loi stupéfaits soient parvenus à lui fixer un rayon tracteur. Mais finalement, le fugitif fit une manœuvre de trop en se glissant entre deux vaisseaux ennemis et en maintenant son cap une fraction de

seconde de trop. Deux rayons tracteurs jaillirent et les trois vaisseaux, aussitôt soudés entre eux, se rapprochèrent instantanément les uns des autres jusqu'à la limite même de leurs écrans. Les deux nefs pirates repassèrent alors en vol normal pour immobiliser leur proie qui s'envoyait. C'est alors que les faisceaux sondeurs furent branchés pour explorer l'intérieur du *Brittania*. À peine effleuré par ceux-ci, pourtant utilisés avec un minimum d'intensité, le relais de mise à feu se déclencha et les torpilles explosèrent, ces projectiles terrifiants étaient ainsi conçus que, du fait même de leur charge, ils pouvaient détruire n'importe quelle structure inerte connue. Il y eut une explosion défiant l'imagination et qu'aucun mot d aucun langage de la galaxie ne peut décrire fidèlement.

Le *Brittania* vola littéralement en éclats plus qu'à demi fondus et partiellement volatilisés par l'inconcevable furie de la déflagration. Il éclata dans toutes les directions en jets, gouttelettes ou fragments de matières incandescentes. Par ailleurs, chacun de ces débris était bien évidemment en phase inertie et, de ce fait, susceptible d'infliger son énergie cinétique à tous les objets environnants. Une masse en fusion propulsée si brutalement que sa victime n'eut ni le temps de l'éviter, ni le loisir de passer en vol aninertiel, s'écrasa de plein fouet sur le flanc du plus proche attaquant. Les écrans antimétéorites passèrent brièvement au violet puis cédèrent. L'écran de coque, poussé au maximum, résista, mais le choc fut si violent que les quelques rares rescapés perdirent pour quelques heures tout intérêt pour les événements en cours. L'autre croiseur, légèrement plus éloigné que son compagnon, eut plus de chance. Son commandant eut le temps de passer en vol aninertiel et de s'éloigner sans effort au-delà de la zone la plus extrême occupée par les vapeurs incandescentes résultant de l'explosion. Il rapporta fidèlement à son grand quartier général tout ce qui venait de se dérouler. On observa un bref moment de silence, puis un haut-parleur donna de la voix :

« Helmuth, parlant pour Boskone, aboya celui-ci. Votre rapport n'est ni complet ni concluant. Cherchez, étudiez, photographiez et rapportez à votre base tous les débris résultant

de l'explosion, en prêtant une attention toute particulière aux cadavres ou à ce qu'il en reste.

« Helmuth, parlant au nom de Boskone, rugit le récepteur décodeur branché sur la longueur d'onde universelle. Aux commandants de tous les vaisseaux de toutes classes et de tous tonnages, quelle que soit leur mission : attention, le croiseur signalé dans nos messages précédents a été détruit, mais il est à craindre que tout ou partie de son équipage ait réussi à s'échapper. Il ne faut à aucun prix que ces survivants parviennent à communiquer avec une quelconque base de la Patrouille. Aussi, j'annule toutes vos instructions antérieures et vous ordonne de faire route dans les meilleurs délais vers le secteur précédemment désigné. Il faudra me passer cette zone au peigne fin. Détruisez tout navire dont les papiers de bord ne pourraient justifier valablement de la présence de chacun des membres de l'équipage. Etudiez tous les autres moyens qui auraient pu être employés dans leur fuite par les gens de la Patrouille. Chacun d'entre vous recevra des ordres plus détaillés dès qu'il approchera de la zone à ratisser. »

Chapitre IV

La fuite

Complètement engoncés dans leur scaphandre – à l’exception de leurs casques qu’ils gardaient à portée de main –, Kinnison et Van Buskirk étaient installés dans le minuscule poste de pilotage de la chaloupe qui dérivait en vol normal au sein du vide interstellaire. Kinnison était plongé dans l’étude des cartes stellaires provenant du *Brittania*, et le sergent contemplait paresseusement un écran d’observation. « Nous ne sommes pas encore tirés d’affaire, n’est-ce pas ? » fit remarquer le capitaine, tandis qu’il enroulait une carte avant de la rejeter derrière lui.

« Leur attention ne se relâche pas un seul instant. Ils ne semblent pas vouloir prendre le risque de nous voir filer. As-tu une idée d’où nous nous trouvons ? Alsakan devrait être par ici, n’est-ce pas ?

— Ouais. Trop loin cependant, même avec un croiseur. C’est tout à fait hors de question en ce qui nous concerne. Il n’y a pas une seule planète habitée à proximité, et je ne parle pas de monde civilisé. Dans le rayon d’action de notre chaloupe, il n’y en a aucun. D’ailleurs, ne crois surtout pas que je sois déjà venu par ici. Et toi ?

— Tout à fait en dehors de mon secteur. Combien de temps penses-tu qu’il nous faudra attendre avant de pouvoir mettre en toute sécurité nos moteurs en route ?

— Impossible d’allumer les réacteurs avant que nos écrans d’observation soient tous vides. Tout appareil que nous sommes susceptibles de repérer est en mesure de nous détecter dès que nous mettrons nos moteurs en marche.

— Nous risquons d’en avoir pour un bon moment alors... » Van Buskirk s’interrompit soudain, puis son ton trahit une

intense excitation. « Par tous les démons de l'enfer ! Regarde ça !

— C'est le comble de la malchance ! s'exclama Kinnison en contemplant l'écran. Avec l'éternité devant lui et tout le Cosmos pour s'y balader, pourquoi ce croiseur a-t-il présentement trouvé bon de revenir droit sur nous ? »

En effet, à deux cents kilomètres à peine de distance, dans leur voisinage direct pour ainsi dire, se tenaient le *Brittania* et les deux astronefs pirates qui l'avaient capturé.

« On ferait bien de passer en vol aninertiel, tu ne crois pas ? murmura Van Buskirk.

— Je n'ose pas, grommela Kinnison, à cette distance ils nous repéreraient instantanément. Notre seule chance est de jouer les masses métalliques errantes. Nous devrions être en mesure d'éviter les débris de l'explosion. Ça y est ! »

Étant aux premières loges, les deux patrouilleurs purent observer la fin terrible et grandiose de leur vaillant croiseur. Ils virent qu'un des vaisseaux pirates avait été durement éprouvé par l'explosion, tandis que l'autre s'éloignait en vol aninertiel, avant de disparaître. Le vaisseau pirate en vol normal avait maintenant presque exactement la même vitesse que la chaloupe et se dirigeait approximativement dans la même direction. Ce n'était que fort lentement que la gigantesque nef et la petite embarcation se rapprochaient l'une de l'autre. Kinnison restait debout, figé devant ses écrans, ses mains nerveuses posées sur les commandes qui, au premier signe suspect, feraient passer leur chaloupe en vol aninertiel et en pousseraient les réacteurs au maximum. Cependant, minute après minute, le temps s'écoula sans incident.

« Pourquoi ne réagissent-ils pas ? éclata finalement Kinnison. Ils savent parfaitement que nous sommes ici. Il n'existe pas un seul détecteur qui soit déficient au point de ne pouvoir nous repérer à cette distance. En fait, nous sommes visibles à l'œil nu. Il n'est nul besoin d'un radar pour nous découvrir !

— Ils sont inconscients ou morts, diagnostiqua Van Buskirk, et, crois-moi Kim, ils ne sont certainement pas dans les bras de Morphée ! Ce vaisseau a été méchamment secoué. Le fragment

métallique qui l'a percuté a dû mettre pratiquement tout son équipage K.-O. Dis-moi, ce croiseur a un sas de secours réglementaire, ne devrions-nous pas l'emprunter ? »

Kinnison accueillit très favorablement la dangereuse suggestion de son subordonné, mais il ne répondit pas immédiatement. Leur seule et unique préoccupation concernait la sécurité des deux bobines de microfilms. Cependant, si la chaloupe demeurait là en vol inertiel jusqu'à ce que les pirates retrouvent la maîtrise de leur vaisseau, détection et capture étaient inévitables. Le même sort leur était réservé s'ils tentaient de s'enfuir, alors que tout l'espace alentour pullulait d'appareils ennemis. C'est pourquoi, aussi tirée par les cheveux qu'elle pût de prime abord paraître, l'idée de Van Buskirk était sans doute la plus sage.

« D'accord, Bus, on va essayer. On va courir le risque de passer en vol aninertiel durant 1/100^e de seconde. Va dans le sas pour t'occuper des grappins magnétiques. »

La chaloupe, en un éclair, se retrouva collée au flanc cuirassé de l'astronef pirate, et le sergent, grâce à une habile manipulation de ses deux grappins, réussit à amener la petite embarcation vers les réacteurs principaux, emplacement où se trouvait effectivement un sas de secours conçu selon les normes galactiques standard.

En quelques minutes, les deux hommes se retrouvèrent à l'intérieur du vaisseau ennemi, fonçant vers la salle de pilotage. Là, Kinnison jeta un bref coup d'œil sur le tableau de bord et poussa un soupir de soulagement.

« Parfait ! C'est un appareil du même modèle que celui que nous venons d'étudier et c'est la même race qui en compose l'équipage », poursuivit-il en voyant les corps immobiles jonchant les coursives. Se saisissant d'un des matelots inertes, il le cala debout contre une paroi de façon à occulter l'œil d'une caméra électronique.

« C'est l'appareil qui surveille le poste de pilotage, expliqua-t-il de façon parfaitement superflue. Il nous est impossible d'interrompre la liaison video avec leur G.Q.G. sans susciter automatiquement des soupçons. Mais je ne tiens pas à ce qu'on

puisse voir ce qui se passe ici avant d'y avoir fait un peu de mise en scène.

— De toute façon, ils seront immédiatement alertés lorsque nous passerons en vol aninertiel, protesta Van Buskirk.

— Certes, mais nous nous occuperons de cela plus tard. La première chose qui importe, c'est de nous assurer que tout l'équipage, à l'exception peut-être d'un ou deux hommes ici même, est réellement mort. Évite d'employer ton Delameter, sauf cas d'urgence. Il faut faire en sorte que tous aient l'air d'avoir péri du fait de la collision. »

Ils effectuèrent une inspection complète du vaisseau et accomplirent leur triste et sinistre besogne. Tous les pirates n'étaient pas morts ou même hors de combat mais, dépourvus d'armure et pris par surprise, les survivants ne purent offrir qu'une dérisoire résistance. Un des sas principaux fut ouvert et la chaloupe du *Brittania* fut chargée à l'intérieur du croiseur. Puis, de retour dans la salle de pilotage, Kinnison ramassa un autre gisant et se dirigea vers les tableaux de commande.

« Ce type, annonça-t-il, a été grièvement blessé mais a réussi à atteindre les commandes. Il a déclenché le passage en vol aninertiel et mis les moteurs en action. Il s'est ensuite traîné vers le siège du pilote pour essayer de faire regagner à son unité le quartier général, mais n'a malheureusement pas réussi. Il est mort en mettant le cap par là, pas exactement en direction de Sol, tu le remarqueras, car la chose serait par trop flagrante, mais suffisamment pour nous en rapprocher quand même. Voici exactement ce qui devra apparaître aux yeux d'un observateur. Maintenant, nous allons nous mettre hors de portée de l'objectif de la caméra et laisser le cadavre qui la masque s'en éloigner naturellement.

— Et ensuite ? demanda Van Buskirk après qu'ils se furent dissimulés.

— Nous ne bougerons pas, à moins d'y être contraints, telle fut la réponse. J'aimerais bien que nous puissions continuer notre voyage comme cela pendant au moins une couple de semaines mais cet espoir est vain. Leur grand quartier général va se montrer très vite extrêmement curieux et voudra savoir pourquoi nous nous éloignons. »

Pendant qu'ils prononçaient ces paroles, une cacophonie furieuse se déversa par le haut-parleur. Un appel qui voulait dire :

« Vaisseau F.47.U.596, où allez-vous ? Et pourquoi ? Le capitaine immédiatement au rapport ! »

Devant ce brutal rappel à l'ordre, une des formes immobiles lutta pour se redresser et tenta péniblement de prononcer quelques mots mais retomba presque aussitôt, morte.

« Parfait ! souffla Kinnison dans l'oreille de Van Buskirk. Ça ne pouvait mieux se dérouler. Maintenant, ils vont probablement prendre leur temps avant d'essayer de nous rejoindre... Peut-être finalement, arriverons-nous à proximité de Tellus. Ecoute ! Voilà que ça braille encore. Regarde si tu arrives à déterminer d'où provient l'émission. »

« S'il y a des survivants capables de rendre compte, qu'ils le fassent immédiatement ! » Kinnison comprit ce que disait la membrane dynamique du haut-parleur. Puis, la voix se tempéra comme si le speaker s'était détourné de son micro pour s'adresser à quelqu'un à proximité. La voix poursuivit : « Personne ne répond, monsieur. Ce vaisseau est, vous le savez, l'astronef qui se trouvait le plus près du nouvel engin de la Patrouille lorsque celui-ci a explosé. Il en était si proche que son pilote n'a pas eu le temps de passer en vol aninertiel avant d'être frappé par les débris. Apparemment, l'équipage a été tué ou mis hors de combat par le choc.

— Si l'un de ses officiers a survécu, ramenez-le ici, qu'il passe en cour martiale, ordonna une voix plus lointaine, d'un ton furieux. Boskone n'a nul besoin d'incapables sinon pour servir d'exemple ! Saisissez-vous du navire et ramenez-le ici dès que possible. »

« As-tu réussi à relever leur position, Bus ? demanda Kinnison. Même un unique relevé nous serait utile pour localiser leur quartier général.

— Non, le message arrivait brouillé et il était impossible de le séparer du bruit de fond cosmique. Que faisons-nous maintenant ?

— Eh bien, nous mangeons et dormons, et tout particulièrement nous dormons.

— Qui montera la première garde ?

— Ce sera inutile. Grâce à mon Joyau, je serai réveillé suffisamment à l'avance si quelque chose d'imprévu survient. »

Ils mangèrent voracement et dormirent prodigieusement, puis mangèrent et dormirent de nouveau. Ensuite, reposés de corps et d'esprit, ils reprirent l'étude des cartes stellaires. Mais Van Buskirk ne mettait visiblement guère de cœur à l'ouvrage.

« Tu comprenais ce jargon, alors que pour moi ça ne ressemblait même pas à un langage, remarqua-t-il. C'est le Joyau, bien sûr ? Mais peut-être est-ce un domaine qu'il est préférable de ne pas aborder ?

— Cela n'a rien de secret, tout au moins entre nous, lui assura Kinnison. Le Joyau reçoit comme une pensée pure n'importe quelle structure de forces qui représente ou est liée d'une façon ou d'une autre à l'expression d'un langage. Mon cerveau traduit cette pensée en anglais puisque c'est ma langue natale. Au même moment, mes oreilles sont pratiquement court-circuitées, de sorte que j'entends en fait des paroles en anglais au lieu du charabia étranger que tu perçois. Je n'entends strictement rien des sons étrangers prononcés. C'est pourquoi je n'ai pas la moindre idée des sonorités exactes de la langue des pirates puisque je n'en ai jamais rien écouté.

« Inversement, lorsque je souhaite m'adresser à quelqu'un ne connaissant aucun des langages qui me sont familiers, je focalise simplement ma pensée dans mon Joyau et, par son intermédiaire, je parle à mon interlocuteur. De la sorte, celui-ci est persuadé que je m'entretiens avec lui dans sa langue natale. Ainsi, tu m'entends maintenant m'exprimer en parfait néerlandais alors que tu sais fort bien que je ne puis au mieux en prononcer qu'une douzaine de mots et ce avec un épouvantable accent américain. Tu es persuadé ouïr ma voix alors que tu peux constater qu'en fait je ne dis pas un mot puisque ma bouche est grande ouverte et que ni ma langue, ni mes lèvres, ni mes cordes vocales ne bougent. Si tu étais français, tu m'entendrais en français... Si tu étais manarkan et ne pouvais parler, tu croirais que j'emploie l'habituel langage télépathique de leur race.

— Oh ! Je pense que j'ai compris ! dit le Hollandais tout époustouflé, mais alors, pourquoi n'as-tu pas essayé de leur répondre en utilisant ton émetteur ?

— Parce que le Joyau, bien qu'outil extrêmement souple et polyvalent, ne peut tout faire, répliqua Kinnison sèchement. Il n'émet que des pensées, et les messages télépathiques ont une longueur d'ondes très au-dessous de celle des rayonnements éthériques. De ce fait, ils ne peuvent affecter la membrane d'un microphone. Le micro, en effet, n'étant pas intelligent par lui-même, est incapable de capter une pensée. Je peux bien sûr transmettre mentalement un message. Tout le monde le fait plus ou moins, mais sans un autre Joyau pour le recevoir, ma portée d'émission est fort restreinte. La puissance, à ce qu'on m'a dit, vient avec la pratique et, pour le moment, je ne suis pas bien fameux.

— Tu peux recevoir une pensée... tout le monde est un émetteur..., alors tu peux lire dans les esprits ? conclut plutôt qu'il ne demanda Van Buskirk.

— Lorsque je le désire, oui. C'est ce que je faisais pendant que nous procédions à la liquidation des pirates. J'ai demandé à tous les survivants la position exacte de leurs bases mais aucun ne la connaissait. J'ai recueilli beaucoup de descriptions de bâtiments ainsi que des renseignements sur la disposition des lieux et l'importance du personnel, mais aucune donnée quant à l'emplacement précis de leur grand quartier général. Les navigateurs étaient tous morts et même les Arisians ne comprenaient pas la mort. Mais ne nous laissons pas aller à philosopher de la sorte. C'est l'heure de nous mettre à table. Allons-y. »

Les jours s'écoulèrent sans incident, puis finalement le communicateur se réveilla. Deux vaisseaux pirates piquèrent sur la nef apparemment à la dérive, discutant du point exact de convergence de trois trajectoires.

« J'avais espéré que nous aurions pu entrer en contact avec la Base n° 1 avant qu'ils nous rattrapent, remarqua Kinnison, mais je vois qu'il n'y a rien à faire. Je ne peux toucher personne par le Joyau et le brouillage est toujours aussi intense. Ce sont des types méticuleux qui ne laissent rien au hasard.

— As-tu réussi à copier leur décodeur ?

— Oui. C'est lui que tu viens d'entendre. Je l'ai construit avec notre propre matériel et j'ai passé tout le navire au peigne fin. Il n'y a plus une seule trace, pas même une empreinte, susceptibles de trahir notre passage.

— Bon travail ! Notre trajectoire actuelle nous amènera dans quelques minutes à traverser un système solaire et nous devrons en profiter. Voyons... Cette carte indique que les planètes deux et trois sont habitées mais avec cet astérisque rouge cela signifie, sur le plan pratique, qu'elles sont inexplorées et inconnues. Aucun atterrissage... aucune prise de contact ou aucune ambassade... aucun commerce... niveau de civilisation indéterminé... monde étudié lors de la troisième vague d'exploration galactique, voici donc diablement longtemps ! Apparemment, ce n'est pas merveilleux mais au fond peut-être cela vaut-il mieux pour nous... De toute façon, c'est un atterrissage forcé, prépare-toi à l'éjection. »

Ils regagnèrent leur chaloupe, s'installèrent face au sas principal dont ils ouvrirent le panneau extérieur et attendirent. À l'allure effrayante à laquelle ils allaient, le système solaire serait traversé de part en part en un si bref instant qu'observations ou calculs se révéleraient impossibles. Il leur faudrait agir d'abord et réfléchir ensuite.

Ils se trouvèrent soudain au cœur de l'étrange système, une planète parut se précipiter à leur rencontre ; à l'inconcevable vitesse à laquelle ils se déplaçaient, elle ne se matérialisa qu'une microseconde à peine sur les écrans d'observation à hyperondes. La chaloupe jaillit du vaisseau passant en vol normal aussitôt les écrans franchis. Le panneau de sas se referma automatiquement. Jusque-là, la chance avait été avec eux. La planète ne se trouvait qu'à quelques millions de kilomètres. Tandis que Van Buskirk dirigeait leur embarcation droit dessus, Kinnison se livra à quelques hâties observations.

« C'aurait pu être mieux, mais c'aurait pu aussi être pire, annonça-t-il. C'est la planète n° 4. Elle est inhabitée, ce qui est excellent. La n° 3 est exactement de l'autre côté de ce soleil et la 2 est un peu éloignée pour un vol en tenue spatiale. Elle se trouve à plus de cent cinquante millions de kilomètres. Ce n'est

pas tant la distance qui m'inquiète – nous avons tous fait de tels parcours en scaphandre – que le fait que d'ici quinze minutes, nous serons susceptibles d'être repérés. Tant pis, on n'y peut rien... Nous y voilà !

— Tu veux nous faire atterrir ainsi ? rugit Van Buskirk. Tu ne crois pas que tu pousses un peu ?

— Le risque est encore plus grand de passer en vol normal compte tenu du temps que cela exigerait ; les moteurs tiendront, du moins j'y compte bien ! »

La chaloupe s'arrêta instantanément, comme il est de coutume en tel cas et se posa sur le sol rocheux, désertique et désolé de ce monde étrange. Sans un mot, les deux hommes en jaillirent, équipés chacun d'un imposant sac à dos. Un projecteur portable fut extrait de l'appareil et son faisceau incandescent dirigé sur la base de la colline près de laquelle ils avaient atterri. Une caverne fut rapidement creusée et, tandis que ses parois vitrifiées fumaient encore, ils y menèrent la chaloupe. Avec leurs armes de poing, les deux voyageurs taillèrent alors dans le flanc de la butte et grâce au glissement de terrain qui s'ensuivit, toute trace de leur passage fut effacée. Kinnison et Van Buskirk pourraient bien évidemment retrouver leur vedette grâce aux repères qu'ils avaient pris mais, du moins l'espéraient-ils fermement, personne d'autre n'y réussirait.

Puis, toujours sans dire un seul mot, les deux aventuriers bondirent vers le ciel. L'atmosphère de la planète, aussi ténue et glacée fût-elle, retarda fâcheusement leur vol et il fallut plusieurs minutes d'un temps précieux pour que les réacteurs dorsaux de leur scaphandre leur en permettent la traversée. Finalement, cependant, ils retrouvèrent le vide de l'espace interplanétaire et filèrent à plus de quatre fois la vitesse de la lumière. Puis Van Buskirk prit la parole.

« L'atterrissement de la chaloupe, son camouflage et ce trajet sont les instants névralgiques de l'entreprise, n'est-ce pas ? Tu n'as rien entendu jusque-là ?

— Non, et d'ailleurs je m'y attendais. Je pense que très vraisemblablement, nous les avons semés. Impossible de l'affirmer pourtant, jusqu'à ce qu'ils aient rattrapé leur croiseur,

d'ici dix minutes environ. À ce moment-là nous serons arrivés à destination. »

Un globe maintenant tournait paisiblement au-dessous d'eux, une planète engageante, d'apparence tellurienne, entourée de masses nuageuses, avec de vertes forêts, de vastes plaines, des massifs montagneux boisés aux cimes couvertes de neige et des océans moutonneux. De-ci de-là, il y avait ce qui semblait être des villes, mais Kinnison s'en tint soigneusement à l'écart, choisissant de se poser dans une prairie au pied d'une falaise sombre et lisse.

« Ah ! nous arrivons à temps. Ils recommencent à discuter entre eux, annonça Kinnison. Jusque-là, rien d'important. Ils conviennent de la façon d'ouvrir les sas de leur épave, etc. Je te traduirai intégralement leurs dialogues lorsque ça deviendra intéressant. » Il se tut de nouveau, puis reprit d'une voix chantante, comme s'il récitait un texte appris par cœur, ce qui était en fait le cas :

« Les capitaines des croiseurs P4J263 et EQ69B47 appellent Helmuth ! Nous avons stoppé le croiseur F47U596 et nous y sommes introduits. Nous n'y avons rien trouvé d'anormal, ainsi d'ailleurs que le laissaient présager les écrans d'observation. Tout le monde a succombé à bord. Ils ne sont pas tous morts en même temps, mais tous ont été victimes des suites de la collision avec les débris de l'appareil de la Patrouille. Il n'y a aucune trace d'intervention extérieure et le rôle d'équipage correspond exactement au nombre de cadavres découverts.

— Helmuth parlant pour Boskone. Votre rapport ne me satisfait pas. Fouillez minutieusement tout le vaisseau, recherchez traces, empreintes ou éraflures éventuelles. Relevez tout approvisionnement manquant ou tout équipement déplacé. Étudiez soigneusement tous les appareillages et en particulier les communicateurs et les convertisseurs afin d'y rechercher des indices qui laisseraient penser que ceux-ci ont été démontés ou trafiqués. »

« Whew ! siffla Kinnison. Ils vont découvrir que tu as démonté ce communicateur, Bus, ça va se voir comme le nez au milieu de la figure !

— Non. Ils ne verront rien, déclara d'un ton péremptoire Van Buskirk. J'ai tout fait à l'aide de pinces isolantes aux mâchoires enrobées de caoutchouc, et si j'ai laissé une éraflure ou une empreinte, je veux bien manger tout l'appareil, tubes compris ! » Un silence.

« Nous avons étudié tout très attentivement, Helmuth, et n'avons découvert aucune trace suspecte. »

De nouveau, la voix d'Helmuth se fit entendre : « Votre rapport n'est toujours pas concluant. Cette opération a certainement été montée par un Fulgur et lui, au moins, ne manque pas de cervelle. Indiquez-moi les chiffres actuels des compteurs d'ouverture des sas et le nombre exact d'ouvertures de chacun de votre fait. »

« Ouch ! gémit Kinnison. Si cela correspond à ce que je crois, il faut s'attendre au pire d'ici peu ! As-tu remarqué l'existence d'un chiffre quelconque sur ces enregistreurs ? Je n'ai rien vu quant à moi et l'idée ne nous en est venue ni à l'un ni à l'autre. Attention. Voici la suite. »

« Les compteurs indiquent les chiffres suivants... cela ne signifie rien pour nous... nous avons ouvert une seule fois le sas de secours et déverrouillé le panneau de chargement tribord à deux reprises. Aucune autre issue n'a été utilisée. »

Puis, une fois encore, la voix d'Helmuth : « Ah ! C'est bien ce que je pensais. Le sas de secours a été utilisé deux fois par des étrangers ainsi que les panneaux de chargement tribord. Le Fulgur est monté à bord et a dirigé le vaisseau vers Sol tout en y chargeant sa chaloupe. Il a suivi nos conversations et est parti lorsqu'il l'a jugé bon. Et cela en plein milieu de notre flotte dont tout le personnel était censé être à sa recherche ! Comment des astronautes confirmés, réputés intelligents, ont-ils pu faire preuve d'une pareille imbécillité ! »

« Mon vieux Bus, il est en train de leur passer un de ces savons ! mais il est inutile que je te répète tout car je ne saurais y mettre le ton... Voici qui est plus intéressant :

« Appel général. Communiquons le plan de vol de l'astronef F 4 7 U 5 9 6, depuis l'endroit où le vaisseau de la Patrouille a été détruit, jusqu'à son abordage par nos unités... »

« Ce n'est pas la peine que je te traduise tout mot à mot. Sache seulement qu'Helmuth est en train d'ordonner à sa flotte de se conformer à ses instructions afin de se livrer à une exploration systématique d'un large cylindre d'espace dont notre trajectoire serait le grand axe. Les communications radio s'estompent... ils font demi-tour ou poursuivent leur route. De toute façon, ce récepteur n'a qu'une sensibilité fort limitée.

— Si je comprends bien, nous allons tomber de Charybde en Scylla ?

— Non, notre situation présente est quand même bien meilleure. Nous sommes maintenant sur une planète et n'utilisons aucune énergie que nos poursuivants soient en mesure de détecter. En outre, ils ont un tel volume d'espace à ratisser qu'ils n'y parviendront que très approximativement et cela offre une meilleure chance à nos compagnons. Qui plus est... »

Un poids écrasant s'abattit sur ses épaules et les deux patrouilleurs se retrouvèrent en train de lutter pour leur vie. De la paroi nue et lisse de la falaise avaient jailli des monstruosités multotentaculaires en une horde vorace. Dans les sauvages décharges de Delameters, des centaines d'attaquants de cette meute de gargouilles disparurent, transformés en aveuglants nuages de vapeur. Mais l'assaut continuait, lancé par des milliers et des milliers de ces créatures. Finalement, les batteries alimentant les projecteurs s'épuisèrent et les tentacules ondoyants se heurtèrent au tranchant de l'acier tandis que des becs de perroquets avides s'attaquaient furieusement à l'acier trempé des armures et que des têtes bulbeuses éclataient sous l'impact des haches. Les deux hommes ne parvinrent pas à gagner la microseconde de répit qui leur aurait permis de se dégager en passant en vol aninertiell. Kinnison alors envoya son S.O.S.

« Un Fulgur appelle à l'aide. Un Fulgur appelle à l'aide », émit-il télépathiquement, avec toute la puissance de son cerveau et de son Joyau. Aussitôt, une voix sèche et nette parvint à son esprit.

« Porteur du Joyau, j'arrive. Je me dirige à toute vitesse vers la falaise des Catlats. Résistez jusqu'à ce que je vous rejoigne, je serai là dans trente... »

« Trente quoi ? Les unités de mesure relatives à cette chose inconnue et inconnaissable qu'est le Temps peuvent-elles être transmises de façon intelligible par la pensée seule ?

— Ne relâche pas ton effort, Bus, haleta Kinnison. Il y a du secours en vue, un flic local, à la voix on dirait une femme, qui sera ici dans trente je ne sais quoi. J'ignore si ce sera dans trente minutes ou dans trente jours mais nous, nous ne flancherons pas !

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, grogna le Hollandais. À part du renfort, quelqu'un d'autre arrive. Lève un peu les yeux et dis-moi si tu vois ce que je crois voir. »

Kinnison obtempéra. Plongeant du haut de la falaise, il y avait, planant au-dessus d'eux, un véritable dragon, avec une tête hideusement reptilienne sortie d'un cauchemar, des ailes membraneuses, des mâchoires pourvues de crocs impressionnantes, des pattes armées de griffes effrayantes, des membres préhensiles noueux et multiples, un long corps sinueux et écailleux de serpent... Par de brefs coups d'œil jetés au travers des tentacules qui se contorsionnaient, Kinnison réussit à se faire une idée à peu près exacte de l'incroyable aspect du nouveau venu. Accoutumé comme il l'était aux étranges habitants des mondes à peine connus de l'homme, il se sentit néanmoins défaillir.

Chapitre V

Worsel à la rescousse

Tandis que la créature semi-reptilienne descendait du flanc de la falaise, les habitants de celle-ci devinrent littéralement fous. Leurs attaques, déjà féroces, se firent alors absurdement frénétiques. Abandonnant complètement le gigantesque Hollandais, chaque Catlat à portée se jeta sur Kinnison et enveloppa de telle façon la tête, les bras et le torse du Fulgur que celui-ci pouvait à peine bouger un muscle. Les assaillants tentaculaires et l'homme réduit à l'impuissance se dirigèrent lentement vers la plus large des caves taillées dans la paroi d'obsidienne.

Van Buskirk se rua sur la masse en mouvement, la hache brandie, mais tous ses efforts furent vains. Il ne parvint ni à libérer son chef de l'étreinte de l'effroyable horde ni à ralentir sensiblement la progression de celle-ci vers son but. Cependant, il réussit à sectionner les quelques « câbles » qui immobilisaient les jambes de Kinnison.

« Verrouille tes jambes autour de ma taille, Kim », ordonna-t-il. Sa brève pensée ne diminuait en rien l'admirable dextérité avec laquelle il maniait son arme. « Et aussitôt que j'en aurai le loisir, avant que les choses sérieuses commencent, je nous amarrerai l'un à l'autre avec des mousquetons. Où que nous allions, nous irons ensemble ! Je me demande pourquoi ils ne s'attaquent plus à moi et ce que peut bien fabriquer ce lézard ? Je n'ai pas eu le temps de le surveiller, mais j'étais persuadé que j'allais avoir à l'affronter avant longtemps.

— Ce n'est pas après nous qu'il en a. C'est Worsel, le gars qui a répondu à mon appel. Je t'ai dit que sa voix me paraissait étrange. Ici, ils ne peuvent ni parler ni entendre, tout comme les Manarkans. Ils utilisent la télépathie. Il est occupé à faire le

nettoyage par le vide. Si tu parviens à me retenir encore deux ou trois minutes, il aura réglé leur compte à toutes ces bestioles.

— Je peux te maintenir sur place trois minutes, même contre toute la vermine existant d'ici à Andromède, déclara Van Buskirk. Ça y est, j'ai réussi à accrocher les mousquetons.

— Ne nous ficelle pas trop ensemble, lui conseilla Kinnison. Laisse suffisamment de mou pour pouvoir te séparer de moi si cela devient nécessaire. Souviens-toi que les microfilms sont beaucoup plus importants que l'un ou l'autre d'entre nous. Une fois à l'intérieur de cette falaise, nous sommes cuits. Même Worsel ne pourrait nous en tirer. Aussi, largue-moi plutôt que de t'y laisser entraîner.

— Hum ! grogna le Hollandais sans se compromettre. Dis à Worsel que j'ai laissé tomber là mes microfilms et que si ces créatures nous embarquent, il lui faudra les ramasser et les transmettre à qui de droit. Nous irons ensemble dans cette caverne si cela est nécessaire.

— Je t'ai dit de rompre les amarres s'il te devient impossible de me retenir, aboya Kinnison, qui pensait réellement ce qu'il disait. C'est un ordre, souviens-t'en.

— Au diable, les ordres officiels ! répliqua Van Buskirk jouant toujours de sa masse d'armes. Ils ne parviendront pas à te tirer à l'intérieur sans me briser en deux, et dans n'importe quel langage on sait ce que cela veut dire... Maintenant, ferme-la un peu, conclut-il d'un ton farouche. Nous y sommes et je ne vais pas tarder à être extrêmement occupé, trop même pour penser, ne serait-ce que par accident ! »

Il disait vrai. Il avait déjà choisi l'endroit où il avait décidé de résister, et, au moment où il l'atteignit, il bloqua le fer de la hache dans une fissure située derrière le panneau pivotant béant qui protégeait l'ouverture de la caverne. Il coinça le manche de son arme sous son aisselle, cala ses jambes massives et ses bras herculéens contre le flanc rocheux et stoppa tout. Surpris, les Catlats, qui se trouvaient alors à l'intérieur de leur étroit et sombre tunnel, insinuèrent des tentacules dans les crevasses de la roche et halèrent de plus en plus vigoureusement.

Soumis à rude épreuve, le lourd scaphandre de combat de Kinnison gémit tandis que les joints d'étanchéité des articulations s'adaptaient à leur nouvelle et peu orthodoxe position. Cette armure faite d'un alliage résistant même aux conditions rigoureuses du vide ne risquait pas de céder, mais il n'en était pas de même quant à son ancre humaine.

Ce jour-là, il fut heureux pour Kimball Kinnison et par là même pour notre présente civilisation, que le maître d'équipage du *Brittania* ait choisi, comme compagnon d'équipée du Fulgor, Peter Van Buskirk, car la mort, une mort horrible et inévitable, se cachait au cœur de cette falaise. Or, aucun être humain élevé sur la terre, aussi cuirassé qu'il eût pu être, n'aurait bloqué, ne fût-ce qu'une fraction de seconde, la traction furieuse des Catlats.

Mais Peter Van Buskirk, bien que d'ascendance terrestre par ses ancêtres hollandais, était né et avait grandi sur Valeria dont la gravité est de deux fois et demie supérieure à celle de la Terre, ce qui lui avait conféré un physique et une force presque inconcevables pour nous autres, les habitants de notre petite planète verte. Sa tête, comme il a déjà été dit plus haut, se trouvait à plus de deux mètres du sol, mais malgré cela, il paraissait petit à cause de sa fantastique carrure. Ses os étaient éléphanques. Ils se devaient de l'être pour assurer un support adéquat à l'incroyable masse de muscles qui les entourait. Mais même la vigueur valérienne de Van Buskirk avait ses limites.

Les mousquetons vibrèrent et gémirent, tandis que leur métal mordait dans les anneaux où ils étaient fixés. Ses muscles se tordirent et se nouèrent, ses tendons étaient sur le point de se rompre et la sueur baignait son dos puissant. Ses mâchoires étaient serrées par la souffrance et ses yeux menaçaient de lui sortir de la tête à cause des efforts qu'il fournissait. Cependant, le sergent de la Patrouille ne lâchait pas prise.

« Libère-toi de moi, commanda finalement Kinnison. Même un gars comme toi ne peut en supporter plus. Il est inutile que tu te laisses ainsi briser le dos... Largue-moi, je te le répète... je t'ai dit de me larguer, espèce de gros singe abruti de Valérian ! »

Si Van Buskirk entendit les ordres sauvagement exprimés de son chef, il n'en manifesta rien. Avec un farouche entêtement, le gigantesque Hollandais continuait à tenir bon.

Il résistait, tandis que Worsel de Vélantia, leur fantastique et si grotesquement hideux ami reptilien, véritable tornade de crocs déchirants et de griffes coupantes, battant des ailes et jouant de la gueule, se frayait un chemin de sa queue tranchante vers les deux patrouilleurs. Le Valérian s'agrippait tandis que ce démon incarné se rapprochait de plus en plus d'eux, jetant aux quatre vents Catlats entiers et fragments de ceux-ci.

Il tint jusqu'à ce que le corps reptilien de Worsel, câble souple et intelligent d'acier vivant, coiffé de sa double rangée de terrifiants crocs coupants comme des rasoirs, se soit glissé dans le tunnel aux côtés de Kinnison et se soit livré à un épouvantable massacre de Catlats entassés là ! Lorsque brutalement la fantastique traction à laquelle il était soumis cessa, du fait même de son prodigieux effort, Van Buskirk se vit projeté au loin. Il s'effondra sur le sol, ses muscles martyrisés se contractant spasmodiquement et sur lui s'affala le Fulgur enchaîné. Kinnison, maintenant libre de ses mouvements, déverrouilla les attaches qui reliaient entre elles leurs deux armures et pivota pour affronter l'ennemi... Mais le combat était terminé. Avec Worsel, les Catlats avaient eu leur compte et, hurlant vainement, écumant de rage, les derniers d'entre eux disparurent dans leur antre.

Van Buskirk se remit péniblement sur pied : « Merci pour le coup de main, Worsel, on peut dire qu'il est arrivé à temps..., commença-t-il, pour se voir brutalement intimer le silence par une impérative pensée du monstrueux étranger.

— Stoppez cette émission mentale ! Ne pensez pas, si vous êtes capable de camoufler efficacement votre pensée ! » Tel fut l'impérieux conseil de leur sauveur. « Ces Catlats sont une des plus bénignes pestes de cette planète Delgon. Il en existe beaucoup d'autres, bien pires encore ! Heureusement, vos pensées sont émises sur une longueur d'ondes inusitée par ici. Si je n'avais pas été aussi proche de vous, je n'aurais jamais perçu votre appel à l'aide, mais si jamais les Suzerains ont quelqu'un qui surveille en permanence cette bande, vos pensées

non masquées risquent de nous causer un tort considérable. Suivez-moi, j'adapterai ma vitesse à la vôtre, mais hâtez-vous autant que cela vous sera possible. »

Le Vélantien s'élança dans les airs et fila comme l'éclair. À sa grande surprise, les deux êtres humains, grâce à leur neutralisateur d'inertie, soutinrent son allure sans le moindre effort et, au bout d'un moment, Kinnison s'adressa télépathiquement à leur compagnon : « Si c'est une question de temps, Worsel, sachez que mon camarade et moi pouvons vous transporter là où vous le désirez, à des vitesses des centaines de fois supérieures à notre présente allure. »

Il devint évident que le temps jouait un rôle décisif et les trois créatures se rapprochèrent les unes des autres. Les puissantes ailes de Worsel se replièrent. Ses mains et ses griffes s'agrippèrent aux protubérances des armures et le groupe, maintenant en phase aninertielle, fila avec une vélocité que Worsel de Vélantia aurait eu de la peine à imaginer même dans ses rêves les plus fous. Leur but était une petite tente anonyme faite d'une mince paroi métallique et qui était située dans une minuscule clairière au cœur d'une jungle verte et luxuriante. Ils l'atteignirent en quelques minutes et une fois installés à l'intérieur, Worsel en verrouilla l'ouverture et se retourna vers ses invités en armure : « Nous pouvons maintenant nous entretenir librement et penser sans contrainte. Cette paroi est le support d'un écran qu'aucune pensée n'est capable de traverser.

— Ce monde, si je vous ai bien compris, est appelé Delgon, commença par dire Kinnison. Vous êtes un natif de Vélantia, la planète qui se trouve de l'autre côté de ce soleil. C'est pourquoi j'avais pensé que vous nous conduisiez à votre astronef. Où donc se trouve-t-il ?

— Je n'ai pas d'astronef, répliqua le Vélantian d'un ton paisible, et n'en ai nul besoin. Pour ce qui me reste à vivre – et l'on en pourrait mesurer la durée en heures –, cette tente est mon seul...

— Pas de vaisseau ! interrompit Van Buskirk. J'espère que nous n'aurons pas à demeurer sur cette foutue planète pour l'éternité, et je ne suis pas très chaud pour aller beaucoup plus loin à bord de la chaloupe.

— Ces deux solutions ne me paraissent ni l'une ni l'autre souhaitables. » Kinnison rassura son sergent. « Worsel appartient à une race qui vit longtemps et le fait qu'il pense que ses ennemis vont s'emparer de lui dans les heures qui viennent ne signifie pas qu'il en sera immanquablement ainsi, tant s'en faut. Ceux-ci maintenant auront à affronter non pas une mais trois personnes. De même, lorsque nous aurons besoin d'un astronef, nous nous en procurerons un, dussions-nous le fabriquer de nos propres mains ! Pour le moment, faisons un peu le point de la situation. Worsel, commencez par le début et surtout n'omettez rien. À nous trois nous devrions bien découvrir une façon de nous en sortir. »

C'est alors que le Vélantian raconta son histoire. Les habitants de Delgon étaient des créatures foncièrement malfaisantes, qui se caractérisaient par un type de dépravation impossible à envisager pour un esprit humain. Non seulement les Delgonians étaient les ennemis des Vélantians au sens habituel du terme et se comportaient avec eux comme des pirates et des voleurs, mais encore utilisaient-ils les Vélantians à la fois comme bétail et comme esclaves. Cependant, il y avait quelque chose d'infiniment pire et franchement immonde, quelque chose qu'il était difficile de bien faire comprendre télépathiquement, un genre de parasitisme horrible et repoussant, d'un type à la fois mental, intellectuel et biologique. Cet état de fait s'était prolongé pendant des siècles, et, durant tout ce temps, toute rébellion s'était révélée impossible car tout Vélantian capable de faire aboutir un tel mouvement disparaissait avant d'avoir rien pu entreprendre de sérieux. Finalement cependant, un écran mental avait été mis au point, à l'abri duquel Vélantia avait réussi à développer une technologie propre. Les étudiants des universités scientifiques ne vivaient qu'avec une seule idée en tête : libérer Vélantia de la tyrannie des Suzerains de Delgon. Chacun d'eux, lorsqu'il parvenait au summum de sa forme mentale, se rendait sur Delgon pour y étudier et si possible y détruire l'opresseur. Une fois débarqué sur le sol de cette sinistre planète, aucun Vélantian n'en était jamais revenu, qu'il soit étudiant ou savant.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas déposé une plainte contre eux devant le Conseil ? demanda Van Buskirk. Cela vous aurait considérablement aidés dans votre entreprise.

— Jusque-là, nous n'avions pas connaissance de l'existence d'un Conseil galactique, sinon par des bruits aussi vagues qu'imprécis. Pour nous, la Patrouille était un peu un mythe, répliqua le Vélantian. Néanmoins, voici bien des années, nous avons envoyé un astronef vers ce que nous supposions être sa base la plus proche. Comme ce voyage s'étend sur trois générations au moins et qu'il est agrémenté de périls mortels durant tout le trajet, à moins d'un miracle, il est peu probable que notre croiseur arrive à bon port. Bien sûr, même si ce vaisseau devait arriver à destination, les demandes de notre planète ne seraient sans doute pas prises en considération, car nous ne disposons d'aucune preuve tangible pour appuyer nos affirmations. Nul Vélantian vivant n'a jamais contemplé de Delgonian et aucun ne peut témoigner valablement de la validité de mes propos. Bien que nous croyions la situation telle que je vous l'ai décrite, notre conviction est basée, non sur des éléments indiscutables pour un tribunal mais uniquement sur des déductions résultant de pensées accidentellement captées à proximité de Delgon. Cependant, toutes ces pensées trahissaient une même tendance...

— Inutile de poursuivre. Nous considérons votre évaluation de la situation comme correcte, coupa Kinnison, mais rien dans ce que vous m'avez exposé jusque-là ne me convainc de la nécessité de votre mort dans les heures qui viennent.

— Le seul but dans la vie, pour un Vélantian entraîné à cet effet, c'est de mettre sa planète à l'abri des horreurs découlant du joug des Delgonians. Beaucoup sont venus ici dans ce but, mais aucun n'a trouvé de solution efficace. Personne n'est jamais retourné ou n'a même jamais communiqué avec Vélantia après s'être mis au travail ici. Je suis un Vélantian, je suis ici. Bientôt j'ouvrirai cette porte et entrerai en contact avec l'ennemi. Comme d'autres plus valeureux que moi ont échoué, je ne m'attends pas à réussir. Je ne compte pas non plus retrouver un jour ma planète natale. Dès que je me mettrai à l'ouvrage, les Delgonians m'ordonneront de venir à eux. En

dépit de moi-même j'obéirai à cet ordre et mourrai presque aussitôt, d'une façon ou d'une autre.

— Cessez de raisonner de la sorte, Worsel, ordonna brutalement Kinnison. C'est du défaitisme pur et simple et vous le savez très bien... D'ailleurs, une telle attitude ne vous mènera pas loin !

— Vous parlez de ce que vous ignorez totalement. » Pour la première fois, les pensées de Worsel montraient de la passion : « Vos idées sont fausses, vaines et creuses. Vous ne connaissez rien du pouvoir mental des Delgonians.

— Peut-être. Je ne prétends pas être un génie mais je sais que le pouvoir mental seul ne peut subjuguer un esprit dont la volonté est inébranlable. Un Arisian pourrait sans doute venir à bout de mon libre arbitre, mais je parierais ma vie qu'aucune autre créature de l'univers connu n'y parviendrait.

— C'est ce que vous pensez, Tellurien », et une sphère bouillonnante de forces mentales engloba le cerveau du Fulgur. Sous le terrible impact, les sens de Kinnison chancelèrent mais il repoussa l'attaque et sourit.

« Worsel, il faudra faire mieux la prochaine fois. Ça m'a secoué les tripes, mais ça n'a pas été plus loin.

— Vous me flattez, déclara surpris le Vélantian. J'ai à peine pu toucher votre esprit. Je ne suis même pas parvenu à en percer les défenses extérieures et, pourtant, je ne vous ai pas ménagé ! Cela me donne de l'espoir. Bien sûr, mon esprit est inférieur aux leurs, mais puisque je n'ai pas pu réussir à vous influencer, il se peut que vous soyez en mesure de résister aux assauts des Delgonians. Souhaitez-vous toujours tenir le pari que vous avez fait voici quelques instants ? Ou plutôt je vous le demande, par le Joyau que vous portez, êtes-vous disposé à mettre votre vie en danger pour la libération d'un peuple tout entier ?

— Pourquoi pas ? Les microfilms sont, bien entendu, notre principal souci mais, sans vous, nos pellicules seraient maintenant enfouies dans les caves des Catlats. Faites en sorte qu'au cas où nous échouerions, votre peuple puisse les retrouver et les transmettre à qui de droit et je suis votre homme.

Maintenant, j'attends de vous le récit de ce que nous allons devoir affronter et, ensuite, nous combattrons sans tarder !

— C'est justement ce que je ne peux faire. Je sais seulement qu'ils vont diriger contre nous des assauts mentaux tels que vous n'en avez jamais imaginés. Je ne suis pas en mesure de vous prévenir à l'avance de la forme que prendra cette attaque. Je sais cependant que je succomberai dès le premier contact. Aussi, je vous demande, avant de déconnecter l'écran, de me lier solidement avec ces chaînes que vous voyez là devant vous. Physiquement, je suis extrêmement fort, comme vous avez pu vous en rendre compte. C'est pourquoi il faut vous assurer de m'avoir suffisamment entravé pour que je ne puisse en aucun cas me libérer, faute de quoi mon premier souci serait de vous tuer immédiatement.

— Comment se fait-il que vous ayez sous la main tout cet attirail ? demanda Van Buskirk, tandis que les deux patrouilleurs chargeaient tellement de chaînes le Vélantian immobile qu'il pouvait à peine bouger sa queue.

— Cette méthode a déjà été expérimentée bien des fois dans le passé, répondit d'un ton lugubre Worsel, mais ceux qui accoururent à la rescoufle étant eux-mêmes Vélantians, succombèrent à l'attaque mentale de leurs adversaires et ôtèrent les liens... Maintenant, je vous préviens de toute la force de mon esprit que, quoi que vous voyiez, quoi que je vous ordonne ou vous supplie de faire, et même si l'envie vous prenait de m'obéir, ne me délivrez sous aucun prétexte, à moins que tout se passe comme à présent et que cette porte reste fermée. Il faut que vous compreniez pleinement que, si vous me relâchez tandis que cette porte est ouverte, ce sera simplement parce que vous aurez succombé à la force mentale des Delgonians. En ce cas, non seulement nous mourrons tous les trois, et notre agonie sera longue et horrible, mais aussi, ce qui est bien pire, notre mort n'apportera rien à la civilisation. J'espère que vous m'avez bien suivi ? Êtes-vous prêts ?

— Compris et parés, répondirent comme un seul homme Kinnison et Van Buskirk.

— Ouvrez cette porte. »

Kinnison obéit. Pendant quelques minutes, rien ne se produisit. Puis des images tridimensionnelles commencent à se former devant leurs yeux, des images qu'ils savaient n'exister que dans leur esprit seulement et qui cependant avaient une telle apparence de réalité que leur sens de la vision en était considérablement perturbé. D'abord vague et indistincte, la scène – car il ne s'agissait en aucun cas d'une image fixe – leur apparut avec une netteté suffisante puis, l'horreur le disputant à l'horreur, le son s'y surajouta. Devant leurs yeux, leur cachant complètement la paroi de métal qui se trouvait à peine à un mètre d'eux, les deux explorateurs virent et entendirent des choses que l'on ne peut décrire qu'en se référant à l'enfer de Dante.

Dans une grotte sombre et lugubre, se tenait rassemblé un groupe d'êtres bizarre. Ces créatures – la noblesse de Delgon – avaient un corps de saurien quelque peu semblable à celui de Worsel, mais dépourvu d'ailes, et leur tête présentait un caractère plus simien que reptilien. Les yeux de tous les spectateurs étaient rivés sur un gigantesque écran qui, comme dans une salle de cinéma, s'étalait sur la paroi du fond de l'immense grotte.

Lentement, en frissonnant, le cerveau de Kinnison commença à réaliser ce qui se passait sur cet écran, et il ne s'agissait pas d'un simple spectacle. Kinnison en était persuadé. Il ne contemplait ni un film ni une scène imaginaire. Tout se déroulait réellement... quelque part...

Sur cet écran, il y avait des victimes écartelées : des centaines d'entre elles étaient vélantiennes, une autre catégorie était composée de Delgonians ailés et il y avait là également des quantités de créatures que Kinnison n'avait même jamais rencontrées. Tous ces êtres étaient soumis à la question, torturés jusqu'à la mort, comme au temps des Inquisiteurs, et de telle façon que même ces experts n'auraient jamais pu l'imaginer : certains étaient disloqués en tous sens sur des chevalets tridimensionnels. D'autres étaient effroyablement étirés, des chaînes allongeant sans relâche leurs membres impuissants, d'autres encore se voyaient plongés dans des fosses où la température augmentait progressivement ou étaient

soumis à des concentrations continuellement croissantes de vapeurs corrosives, vapeurs qui rongeaient petit à petit leurs tissus. Apparemment, la pièce de résistance de la démoniaque exhibition était un malheureux Vélantian baigné dans un flot de lumière froide, un Vélantian qui se trouvait progressivement aplati contre l'écran comme un insecte écrasé entre deux panneaux de verre. Sous la pression de quelque force terrible et invisible, la victime, malgré les efforts désespérés de son énorme et inhumaine musculature, était littéralement laminée.

Sur le point de vomir, mentalement écœuré par les atroces visions qui défilaient devant lui et les hurlements de damnés qui lui déchiraient les oreilles, Kinnison essaya d'arracher son esprit de ces scènes. Mais il fut brutalement rappelé à l'ordre par Worsel :

« Vous devez demeurer à mes côtés ! Il faut que vous observiez tout attentivement, ordonna le Vélantian. C'est la première fois qu'un être vivant a pu assister à cela. Vous devez m'aider MAINTENANT ! Ils m'ont attaqué immédiatement mais, renforcé par la puissance conjuguée de vos deux esprits, j'ai jusque-là été capable de leur résister et j'ai pu transmettre à Vélantia une image fidèle de la situation. Mais ils s'étonnent de mon opposition et concentrent sur moi leur attention... Je ne vais pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps... il faut absolument que vous m'épauliez ! Lorsque vous percevrez un changement complet dans les images que vous capterez – et cela se produira bientôt –, n'y croyez surtout pas. Tenez bon, frères du Joyau, car c'est votre vie, comme celle des habitants de Vélantia qui est en jeu ! Nous n'avons pas enduré le pire, tant s'en faut. »

Kinnison demeura à son poste, ainsi que Van Buskirk qui luttait avec tout l'acharnement de ses ancêtres hollandais. Révoltés, indignés, à la limite de la nausée, ils tinrent bon cependant. Défaillant avec les victimes tandis qu'on les précipitait dans les engrenages d'un moulin tournant au ralenti, grimaçant de douleur devant les actes commis par les « chauffeurs », les assommeurs, les fouetteurs, les écorcheurs, souffrant mille morts du fait de tortures véritablement incroyables et cauchemardesques...

Les poings crispés, les dents serrées, Kinnison et Van Buskirk ne craquèrent point.

Dans la caverne, la lumière vira soudain, prenant une coloration jaune verdâtre et, avec ce violent éclairage, on put voir que chaque agonisant était entouré d'une aura phosphorescente. Maintenant, horreur couronnant cette épouvantable orgie d'un sadisme exaspéré, l'un des spectateurs de la monstrueuse assemblée enveloppa d'un réseau de forces visibles à l'œil nu l'aura des prisonniers à l'article de la mort et progressivement, celle-ci diminua puis disparut complètement...

Les Suzerains de Delgon se nourrissaient en fait de l'élan vital vacillant de leurs victimes torturées et mourantes !

Chapitre VI

Hypnotisme sur Delgon

Graduellement et si insidieusement que les avertissements vélantians répétés auraient aussi bien pu n'avoir jamais été donnés, la scène se modifia. Ou plutôt, la scène elle-même ne changea point mais l'image qu'en recevait l'observateur extérieur subit progressivement un changement si radical qu'il ne s'agissait plus du tout du même tableau que celui contemplé quelques minutes auparavant. Ils se sentirent presque honteux de constater à quel point leurs premières impressions étaient fausses. Car cette caverne n'était en rien une chambre des tortures, comme ils l'avaient à tort pensé. C'était en réalité un hôpital et les êtres qu'ils avaient cru être les victimes d'impensables cruautés étaient en définitive des malades subissant traitements et opérations destinés à traiter leurs diverses affections. La preuve en était apportée par le fait que les patients – qui auraient dû être morts à ce moment-là si leur idée première avait été exacte – étaient maintenant en train de quitter la salle où tout s'était déroulé. Non seulement chacun d'eux était complètement rétabli physiquement, mais il se trouvait également doté d'une clarté de raisonnement, d'un potentiel intellectuel et d'une appréciation des réalités absolument inespérés pour lui, avant d'être passé entre les mains des super-chirurgiens de Delgon !

De même, les intrus avaient mal interprété le comportement des spectateurs présents. Il s'agissait d'étudiants en médecine et les rayons qui avaient donné l'impression d'aspirer l'élan vital des malades étaient simplement des faisceaux sondeurs au moyen desquels chacun pouvait suivre dans le détail les différents stades des opérations qui l'intéressaient le plus. Les patients eux-mêmes constituaient la

preuve vivante de l'erreur de jugement des visiteurs car chacun des malades, alors qu'il traversait les rangs de l'assemblée d'étudiants, remerciait à haute voix ceux-ci pour les merveilleux résultats enregistrés dans tel ou tel type d'intervention.

Puis, Kinnison se rendit brusquement compte que lui-même avait un urgent besoin de traitement. Son corps, dont il avait été jusque-là si fier, laissait maintenant apparaître de sérieuses déficiences. Son esprit était encore plus atteint que son physique. Aussi estimait-il que son état se trouverait considérablement amélioré s'il pouvait se rendre à l'hôpital delgonian avant le départ des chirurgiens. En fait, il ressentit un besoin presque irrépressible de foncer vers l'hôpital sans perdre un seul instant. Cependant, comme il n'avait aucune raison de douter de ses propres sens, la partie consciente de son esprit ne songea même pas à s'opposer activement à sa décision. Néanmoins, dans son subconscient, au tréfonds de lui-même, de quelque façon qu'on nommât la chose, cette qualité particulière qui faisait de lui un Fulgur, fit qu'un signal d'alarme retentit silencieusement dans son cerveau.

« Délivrez-moi et nous allons tous y aller avant que les chirurgiens ne quittent l'hôpital, telle fut l'insistante pensée émise par Worsel. Mais dépêchons-nous. Le temps nous est compté ! »

Van Buskirk, maintenant complètement sous l'influence des Delgonians, bondit vers le Vélantian, pour se trouver soudain physiquement bloqué par Kinnison qui cherchait, au sein d'un brouillard épais, l'élément de la situation qui ne « collait » pas.

« Juste une minute, Bus. Pousse d'abord cette porte, ordonna-t-il.

— La porte, on s'en fout ! rugit mentalement Worsel. Délivrez-moi immédiatement ! Pressez-vous ! Pressez-vous, ou il sera bientôt trop tard pour nous trois !

— Cette hâte insensée est parfaitement incompréhensible, déclara Kinnison, qui ferma délibérément son esprit aux appels télépathiques désespérés du Vélantian. Je suis tout aussi anxieux que toi d'aller là-bas, Bus, et peut-être même plus, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose de faisandé dans toute cette histoire. Aussi, souviens-toi des

dernières recommandations de Worsel et ferme la porte avant de lui ôter sa première chaîne. »

Puis soudain il y eut un déclic dans le cerveau du Fulgur. « C'est de l'hypnotisme à travers Worsel ! s'exclama-t-il, opposant instantanément une farouche résistance. Ça a été si progressif que je ne me suis absolument pas méfié. Par les cornes du Diable, quel imbécile j'ai pu être ! Combats-les, Bus ! Combats-les ! Ne les laisse plus te mener en bateau et n'écoute pas Worsel ! » Pivotant sur lui-même, il bondit vers la porte ouverte de leur abri hémisphérique.

Mais tandis qu'il s'élançait vers l'ouverture béante, son cerveau fut submergé par une telle vague de forces mentales qu'il s'effondra, physiquement incapable du moindre mouvement. Il devait surtout éviter de refermer cette porte. Il était indispensable qu'il relâche le Vélantian, et l'obligation s'imposait à eux de se rendre à la grotte des Delgonians.

Maintenant parfaitement conscient de l'origine de ces impulsions, il jeta le meilleur de lui-même dans la bataille, et lutta centimètre après centimètre pour atteindre l'ouverture. Sur lui, s'ajoutant à l'impact mental des Delgonians, se déversait, littéralement à bout portant, l'énergie télépathique du puissant esprit de Worsel qui exigeait délivrance et obéissance. Bien pire, il se rendait compte qu'un Suzerain s'efforçait d'amener Van Buskirk à le tuer. Un seul coup de la terrible hache du Valérian lui fracasserait casque et cervelle et ce serait la fin ; une fois de plus les Delgonians auraient triomphé. Mais l'entêté Hollandais, bien que sur le point de succomber, continuait à lutter. Il avançait d'un pas, levait son arme pour la jeter aussitôt derrière lui. Puis, contre son gré, il repartait la ramasser et se dirigeait de nouveau vers son chef qui rampait. À plusieurs reprises, Van Buskirk se livra à cette curieuse et futile pantomime, tandis que le Fulgur se rapprochait de plus en plus de la porte. À la fin, il l'atteignit et la ferma d'une détente de la jambe. Instantanément, l'assaut psychique cessa et les deux patrouilleurs, livides et tremblants, débarrassèrent de ses liens la forme inconsciente du Vélantian.

« Je me demande bien ce que nous pourrions faire pour le ranimer ? » haleta Kinnison. Mais sa sollicitude était superflue car le Vélantian retrouva ses esprits tandis qu'il parlait.

« Grâce à votre extraordinaire pouvoir de résistance, je suis en vie et indemne, et j'en ai appris plus sur nos ennemis et leurs méthodes que personne de ma race jusqu'à maintenant, dit télépathiquement Worsel d'un ton reconnaissant. Mais cela ne nous servira à rien si je ne parviens pas à en informer Vélantia. L'écran mental est supporté par la paroi métallique de cet abri et si j'y fais le moindre trou, aussi petit soit-il, notre mort est certaine.

« Bien sûr, la technologie de votre Patrouille n'a pas encore mis au point un appareil capable de transmettre une pensée à travers un tel écran ?

— Non. Pour le moment d'ailleurs, je crois que nous avons autre chose à faire qu'à nous occuper d'écrans psychiques, remarqua Kinnison. Maintenant, ils savent où nous nous trouvons et vont sans aucun doute se ruer ici. Or, nous ne sommes guère en mesure de nous défendre.

— Ils ignorent totalement où nous sommes et ne s'en soucient pas..., commença le Vélantian.

— Pourquoi donc ? l'interrompit Van Buskirk. N'importe quel rayon espion capable de sonder avec autant de netteté que le vôtre – et je n'en ai jamais vu d'aussi perfectionné – doit sûrement être aussi facile à repérer que la boule de feu d'une explosion atomique !

— Je n'ai utilisé absolument aucun rayon espion ou quoi que ce soit d'analogique, répondit télépathiquement Worsel, pesant ses mots. Puisque notre science paraît être aussi étrange pour vous, je ne suis pas certain de pouvoir vous expliquer convenablement la chose, mais je vais m'y efforcer. D'abord, en ce qui concerne ce que vous avez pu voir... Quand cette porte est ouverte, il ne reste plus de barrière bloquant la pensée. À ce moment-là, j'émets simplement un signal télépathique et me synchronise avec l'esprit des Suzerains delgonians dans leur repaire. Une fois le contact établi, j'entends et je vois ce qu'ils entendent et voient et cela est bien sûr valable pour vous

puisque vous étiez également en rapport avec moi. C'est aussi simple que cela.

— Aussi simple ! s'exclama Van Buskirk. Quel système ! Vous parvenez à réaliser un truc pareil sans le moindre appareil et vous vous contentez de dire : « C'est aussi simple que cela. »

— C'est le résultat qui importe, lui rappela gentiment Worsel. Bien qu'il soit exact que nous ayons enregistré une certaine réussite, c'est la première fois dans l'histoire qu'un Vélantian a affronté l'esprit d'un Suzerain et y a survécu. Il est également indéniable que c'est grâce à votre volonté qu'on y est parvenu et non grâce à mes capacités. Cependant, il demeure vrai que nous ne pouvons quitter cette pièce sans périr.

— Pourquoi n'avons-nous pas besoin d'armes ? demanda Kinnison qui en revenait à son raisonnement premier.

— Les écrans psychiques sont les seules armes qui nous soient nécessaires, affirma Worsel d'un ton définitif, car ils n'utilisent pas d'autre arme que leur esprit. C'est uniquement par leur puissance mentale qu'ils nous contraignent à aller vers eux. Une fois arrivés là-bas, leurs esclaves font le reste. Bien sûr, si jamais un jour ma race doit purger la planète de cette engeance, il nous faudra utiliser des armes offensives. Elles ne nous manquent pas, mais nous avons toujours été incapables de les employer. En effet, pour parvenir à localiser l'ennemi, soit par télépathie, soit par faisceau sondeur, il nous faut pratiquer une ouverture dans la paroi métallique qui supporte l'écran, et, dès l'instant où nous débranchons cette barrière, nous sommes perdus. De ce fait, il n'y a pas d'issue possible, conclut Worsel d'un ton sans espoir.

— Ne soyez pas si pessimiste, ordonna Kinnison. Il nous reste encore bien d'autres voies possibles. De ce que j'ai pu voir de votre générateur et de la nature de votre écran, celui-ci n'a pas plus besoin d'un conducteur métallique qu'un ver de terre d'un slip. Peut-être suis-je dans l'erreur, mais dans ce domaine, je crois que nous sommes quelque peu en avance sur vous. Si un projecteur du type De Vilbiss parvient à recréer un tel écran – et je suis persuadé qu'il le peut, en le réglant correctement –, Van Buskirk et moi-même, d'ici une heure, ferons en sorte que nous puissions sortir tous les trois d'ici sans aucun risque, sur le plan

mental du moins. Pendant que nous allons nous mettre au travail, renseignez-nous sur ce que vous venez d'apprendre concernant nos ennemis et sur tout ce qui pourrait, en général, se révéler utile. Souvenez-vous également que vous nous avez déclaré que c'est la première fois que l'un de vous avait réussi à échapper à l'emprise mentale des Suzerains. Ce fait, à lui seul, devrait alerter ceux-ci et leur causer quelque inquiétude. Ils vont probablement réagir comme jamais ils ne l'ont fait. Bus, mon vieux, allons-y, au boulot. »

Des projecteurs De Vilbiss furent montés et réglés. Kinnison ne s'était pas trompé, cela marchait parfaitement. Ils passèrent alors en revue un certain nombre de plans pour les abandonner au fur et à mesure que des points faibles y apparaissaient.

« De quelque façon que nous envisagions le problème, il y a beaucoup trop de mais et de si pour me plaire, remarqua Kinnison en résumant la situation. Si nous parvenons à les trouver et si nous pouvons nous approcher suffisamment d'eux sans que nos esprits succombent, nous pourrons les éliminer, à condition de disposer d'accumulateurs suffisamment chargés. Aussi, je propose que nous nous occupions en priorité de recharger nos batteries. D'en haut, nous avons remarqué quelques villes, et les agglomérations disposent toujours d'un type ou d'un autre d'énergie. Worsel, conduisez-nous à une source quelconque d'énergie et bientôt nos armes seront rechargées.

— Effectivement, il existe bien des cités. » Worsel n'était absolument pas enthousiaste. « C'est là que résident les Delgonians ordinaires, les êtres que vous avez vu dévorer dans les cavernes des Suzerains. Comme vous avez pu le constater, jusqu'à un certain point ils ressemblent à nous autres les Vélantians, mais, étant donné qu'ils appartiennent à une civilisation de niveau inférieur et sont dotés d'un élan vital bien moindre que le nôtre, les Suzerains nous préfèrent à leur propre race d'esclaves.

« S'aventurer dans l'une ou l'autre des villes de Delgon est hors de question. Chaque habitant de chaque cité est un esclave abject, dont le cerveau est un livre ouvert. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il pense, est instantanément retransmis à son maître. Par

ailleurs, je m'aperçois maintenant que je vous ai induits en erreur quant à la possibilité pour les Suzerains d'employer des armes. Si jusque-là, pour eux, la nécessité ne s'en est jamais fait sentir, il est logique de penser qu'aussitôt que nous serons repérés par un Delgonian, les contrôleurs ordonneront à tous les habitants de la cité de s'emparer de nous et de nous mener à eux.

— Quel type ! remarqua Van Buskirk. On ne peut vraiment pas compter sur lui pour voir le bon côté des choses !

— Uniquement sur le plan du raisonnement, protesta le Fulgur. Lorsque les situations se gâtent, tu as pu t'en assurer, il agit efficacement et sans dire un mot. Mais revenons-en à la question de l'énergie. Il me reste à peine quelques minutes de possibilité de vol aninertiel dans mes batteries, et toi, avec ta masse, tu dois être à zéro. Pendant que j'y pense, n'as-tu pas touché terre un peu brutalement lorsque nous nous sommes posés tout à l'heure ?

— Plutôt ! Je me suis enfoncé dans le sol jusqu'aux genoux.

— C'est bien ce qui m'avait semblé. Il faut absolument que nous puissions nous réapprovisionner en énergie, et la plus proche cité — que l'opération soit praticable ou non — est le meilleur endroit pour en trouver. Heureusement, il en existe une assez près d'ici. »

Van Buskirk grogna : « En ce qui me concerne, celle-ci pourrait aussi bien se trouver sur Mars, compte tenu de la distance à parcourir. Vous pouvez emmener mes batteries et je vous attendrai ici.

— Et tu te retrouveras avec uniquement tes vivres, ton eau, et ton air de secours ? C'est hors de question.

— Que faire d'autre, alors ?

— Je peux élargir mon champ neutralisateur de telle sorte qu'il nous englobe tous les trois, proposa Kinnison. Cela nous assurera au moins une minute de vol aninertiel, suffisamment ou presque pour sortir de cette jungle. Ici aussi le soleil se couche et, tout comme nous, les Delgonians dorment la nuit. Nous partirons à la tombée du jour et cette nuit nous rechargerons nos batteries. »

L'énorme et chaud soleil s'enfonçait lentement derrière l'horizon et l'heure suivante se passa en âpres discussions, mais personne ne put apporter d'amélioration sensible au plan du Fulgor.

« C'est le moment d'y aller, annonça Worsel, orientant l'un de ses yeux pédonculés vers la sphère incandescente qui disparaissait. J'ai enregistré toutes mes découvertes. Déjà, grâce à vous, j'ai vécu plus longtemps et j'ai accompli plus que jamais je n'aurais osé l'espérer. Je suis prêt à mourir. Voici longtemps que j'aurais dû cesser de vivre.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, répondit Kinnison avec un sourire. Amarrons-nous les uns aux autres... Prêts ?... En avant ! »

Il brancha ses appareils et, bien groupés, ils s'élancèrent tous les trois dans les airs. Aussi loin que leurs regards pouvaient porter s'étendait le manteau de jungle vivante mais les yeux de Kinnison n'étaient pas fixés sur ce fantastique tapis végétal vert et hostile. Toute son attention était concentrée sur deux cadrans d'importance vitale et il s'efforçait de diriger leur vol pour pouvoir couvrir la plus grande distance possible avec l'énergie dont il disposait : cinquante secondes d'un vol à toute vitesse. Puis :

« Très bien Worsel, passez devant et préparez-vous à tirer, ordonna Kinnison. Il me reste encore dix secondes de vol mais je peux nous maintenir en aninertie trois à cinq secondes après que mon réacteur aura lâché. À vous de jouer ! »

Le propulseur de Kinnison rendit l'âme, son petit accumulateur complètement épuisé, et Worsel, de ses puissantes ailes, prit le relais. Encore en phase aninertielle, avec Kinnison et Van Buskirk agrippés à sa queue, de chaque battement de ses ailes il franchissait plus d'un kilomètre. Mais très rapidement, la batterie alimentant les neutralisateurs se retrouva elle aussi à plat et les trois compagnons commencèrent à piquer vers le sol sous un angle de plus en plus aigu, en dépit des efforts herculéens du Vélantian pour les maintenir en l'air.

À quelque distance devant eux l'enfer vert cessait, comme coupé net. Au-delà s'étendait une vaste forêt à la végétation relativement clairsemée. Quatre ou cinq kilomètres plus loin se

trouvait la cité représentant leur objectif, un objectif à la fois proche et si lointain !

« Nous allons sans doute atteindre la limite de la forêt, annonça Kinnison d'un ton paisible, en calculant mentalement leur trajectoire. Ce serait, je pense, une décision raisonnable que d'atterrir dans la jungle car celle-ci ralentirait notre chute. Toucher le sol en chute libre, à cette vitesse, serait catastrophique.

— Si nous tombons dans la jungle, nous n'en sortirons pas vivants, prédit Worsel, sans pour autant ralentir l'incroyable rythme de battement de ses ailes, mais, de toute façon, mourir maintenant ou plus tard, quelle importance !...

— Nous, il nous importe, espèce de perroquet pessimiste, fulmina Kinnison. Rengainez un peu votre complexe suicidaire ! Souvenez-vous de notre plan et suivez-le. Nous allons nous abattre dans la jungle, à quatre-vingt-dix ou cent mètres de sa limite extrême. Si vous nous y suivez, vous mourrez automatiquement et tout le reste de notre entreprise tombera forcément à l'eau. Aussi, lorsque nous vous lâcherons, vous poursuivrez votre vol et atterrirez dans la forêt. Nous vous rejoindrons là-bas, soyez sans crainte, notre armure tiendra suffisamment longtemps pour nous permettre de nous frayer un chemin même à travers cent mètres d'une pareille jungle. Bus, prépare-toi. Tchao ! »

Ils se laissèrent tomber et traversèrent une épaisse couche de branchages flexibles qui les ralentit, puis poursuivirent leur chute en heurtant au passage les branches principales plus basses, avant d'atteindre le sol. Là, ils luttèrent pied à pied pour défendre leur vie car les végétaux voraces de cette jungle se nourrissaient non seulement par le sol sur lequel ils poussaient, mais aussi en s'attaquant à toutes les créatures organiques passant par malheur à leur portée. Des tentacules à la fois flasques et solides les enserrèrent, des ventouses se collèrent à eux, qui laissaient exsuder un puissant liquide corrosif et glissaient avec un bruit humide sur leur armure, des massues noueuses et épineuses tapèrent à la volée contre l'acier trempé de leur scaphandre, tandis que les monstrueux végétaux commençaient lentement à réaliser que leurs minuscules proies

étaient enfermées derrière quelque chose de beaucoup plus résistant qu'une peau, des écailles ou une écorce.

Mais le Fulgur et son géant de compagnon ne restaient pas inactifs. Ils touchèrent le sol sachant où se diriger et prêts à combattre. Van Buskirk marchait en tête, balançant de droite à gauche son effroyable hache d'abordage comme un moissonneur manie sa faux et avançant régulièrement d'un court pas à chaque moulinet de son arme. Sur ses talons allait Kinnison, dont l'arme protégeait la tête et le dos du géant. Ils poursuivirent ainsi leur progression car les branches les plus coriaces de ces « arbres » cauchemardesques ne pouvaient résister à la force herculéenne de Van Buskirk, et les tentacules les plus agiles et les plus souples ne parvenaient pas à s'assurer une prise solide sur le Hollandais, du fait de la rapidité des coups de Kinnison.

Une végétation littéralement obscène s'abattait sur leur tête du haut de la forêt. Des ventouses tentaient en vain de se coller à eux avec des bruits de succion révoltants et ils subissaient une douche continue de sève corrosive qui réussissait à attaquer même le métal de leur armure. Mais, malgré la gêne causée à leurs mouvements et bien qu'aux trois quarts aveuglés, ils continuaient à avancer, tandis que derrière eux un véritable couloir marquait leur progression.

« On n'a pas le temps de s'ennuyer, grogna le Hollandais, tandis qu'il brandissait son arme, mais à nous deux on forme une équipe sensationnelle, n'est-ce pas chef ? La tête et les jambes... »

— Ouais, reconnut Kinnison, faisant voltiger sa hache, je dirais plutôt la grâce et l'équilibre ou, si tu veux vraiment être romantique, les œufs et le jambon !

— Ça ne tardera pas à être la ruine et la désolation si nous ne trouvons pas le moyen de sortir d'ici avant que nos armures se transforment en passoires. Mais nous approchons, la végétation s'éclaircit et j'ai l'impression de voir des arbres, là devant nous.

— S'il en est ainsi, tant mieux ! telle fut la froide et claire pensée de Worsel qui leur parvint, car je me trouve en fort mauvaise posture. Hâtez-vous, je péris ! »

Devant cet appel, les deux patrouilleurs accélérèrent encore leur marche, se frayant un passage à travers la végétation qui allait s'éclaircissant.

Ils essuyèrent partiellement leur visière, explorèrent du regard les alentours et virent le Vélanian. Celui-ci se trouvait effectivement sur le point de succomber. Six animaux, énormes, reptiliens, mais agiles et voraces l'avaient cloué au sol. Worsel était à ce point réduit à l'impuissance qu'il pouvait à peine bouger sa queue et les monstres commençaient déjà à mordre dans son flanc écailleux et dur.

« Je vais les arrêter, Worsel », s'exclama Kinnison faisant allusion au fait maintenant bien connu que tout animal, aussi sauvage soit-il, peut être contrôlé par n'importe quel porteur du Joyau. En effet, aussi bas que l'être se trouve placé dans l'échelle de l'intelligence, un Fulgur a le pouvoir d'entrer en contact avec son cerveau, et de le raisonner.

Mais ces monstruosités, comme Kinnison put sans tarder s'en rendre compte, n'étaient pas réellement des animaux. Bien que dotées d'une apparence et d'une agilité tout animales, ces créatures avaient un comportement et une motivation de purs végétaux, réagissant uniquement à des stimuli nutritionnels ou sexuels. Etrangement et complètement hostiles à toutes les autres formes de vie, celles-ci étaient franchement répugnantes et si foncièrement étrangères que, même avec l'aide de son Joyau, Kinnison ne parvint pas à entrer en contact avec elles.

Les deux patrouilleurs se jetèrent sur cette masse confuse et tentaculaire, frappant d'estoc et de taille avec leur terrible hache. Ils furent aussitôt durement pris à partie, mais la bataille ne se prolongea pas longtemps. De son premier coup de hache, Van Buskirk projeta un de ses adversaires cul par-dessus tête. Kinnison se chargea d'un autre, le Hollandais d'un troisième, et, des trois restants, le Vélanian furieux et humilié ne fit qu'une bouchée. Cependant, ce ne fut que lorsque ces monstres eurent littéralement été taillés en pièces, qu'ils cessèrent leurs attaques avides et insensées.

« Ils m'ont eu par surprise, expliqua Worsel de façon totalement superflue, tandis que les trois explorateurs marchaient dans la nuit vers leur but, et six d'entre eux, d'un

seul coup, c'était trop pour moi ! J'ai essayé de contrôler leur esprit, mais apparemment ils n'en ont pas.

— Et les Suzerains ? demanda Kinnison. Supposez qu'ils aient capté certaines de nos pensées, il se peut que Van Buskirk et moi-même ayons involontairement laissé échapper quelque chose ?

— Non, répondit péremptoirement Worsel. Les batteries de l'écran psychique, bien que de fort petite taille et de faible puissance, ont une très longue durée de vie. Maintenant, revoyons un peu les prochaines étapes de notre plan d'action. »

Comme ils ne rencontrèrent pas d'autres obstacles sur leur route, ils atteignirent rapidement la cité des Delgonians. Celle-ci, dans sa plus grande partie, était plongée dans l'obscurité, ses bâtiments sombres se dessinant sur un fond de nuit. De-ci de-là cependant des véhicules automobiles étaient visibles et les trois envahisseurs accroupis derrière un mur providentiel attendirent que l'un de ces véhicules empruntât la rue où ils se cachaient. Finalement, un de ceux-ci s'y engagea.

Alors que la voiture roulait encore dans l'artère, Worsel gagnant de l'altitude, piqua sur l'engin en mouvement, le lourd poignard de combat de Kinnison dans l'un de ses poings noueux. Tandis qu'il plongeait sur sa victime, il lui assena un coup mortel. Avant même que le cerveau du malheureux Delgonian ait pu émettre la moindre pensée, il n'était plus en état de fonctionner car la tête qui le renfermait venait de rouler dans le caniveau. Worsel prit le contrôle du véhicule et l'amena près de l'endroit où se dissimulaient ses compagnons, qui bondirent à l'intérieur, s'allongeant sur le plancher et s'efforçant, de leur mieux, de se dérober à la vue.

Worsel, familier des affaires de Delgon, et ressemblant suffisamment à un autochtone pour ne pas risquer d'être démasqué dans l'obscurité, était au volant. Les rues et les carrefours furent franchis à folle allure et finalement ils s'arrêtèrent devant un long bâtiment bas et sombre. Worsel scruta les environs avec soin, mais il n'y avait personne en vue.

« Vous pouvez y aller les amis ! » annonça-t-il, et les trois aventuriers se ruèrent vers l'entrée de la bâtisse. La porte, puisqu'il semblait y en avoir une, était fermée, mais Van Buskirk

et sa hache en vinrent rapidement à bout. Une fois à l'intérieur, ils bloquèrent l'entrée qu'ils venaient de forcer afin d'éviter toute intrusion intempestive, et Worsel leur montra le chemin au sein des salles plongées dans l'obscurité. Balayant le sol devant lui, du faisceau de sa lampe, il marcha sur un carreau noir d'un dessin particulier et qui était incrusté dans le plancher. Aussitôt une lumière blanche et crue illumina la pièce.

« Éteignez ça avant que quelqu'un donne l'alarme, aboya Kinnison.

— Inutile ! répliqua le Vélantian. Il n'existe aucune ouverture dans ces pièces et nulle lumière n'est visible de l'extérieur. Ici, nous nous trouvons dans la salle de contrôle de l'usine qui fournit toute l'énergie de la cité. Si vous parvenez à convertir cette énergie de façon à pouvoir l'utiliser, ne vous en privez pas ! Il y a également dans ce bâtiment un arsenal delgonian. Que celui-ci puisse ou non vous être de quelque utilité, c'est évidemment à vous de le dire. Je suis, dès à présent, à votre entière disposition. »

Kinnison s'était plongé dans l'étude des cadrans et des commandes. Bientôt, Van Buskirk et lui-même se débarrassèrent de leur armure, ayant pu s'assurer que l'atmosphère de Delgon, bien que moins agréable que celle de leur scaphandre, était éventuellement respirable passagèrement pour l'être humain. À l'aide de pinces, de tournevis et de tout un attirail d'électricien, ils se mirent furieusement au travail. Bientôt, leurs batteries épuisées furent déposées sur le sol, au-dessous des tableaux de commandes, emmagasinant gloutonnement l'électricité provenant des génératrices delgonianes.

« Pendant que ces trucs-là se rechargent, voyons un peu en quoi consiste l'arsenal de ces gens. Worsel, conduisez-nous ! »

Chapitre VII

La fin des Suzerains

Worsel les guidant, les trois cambrioleurs se hâtèrent le long d'un corridor, s'arrêtant à chaque intersection, et, traversant salles après salles, ils se dirigèrent vers une aile lointaine du bâtiment. Là, à l'évidence, on y fabriquait des armes mais, après avoir rapidement passé en revue les curieux engins emmagasinés sur des rayonnages, Kinnison fut rapidement convaincu que cet arsenal ne lui apporterait aucun avantage décisif. Il s'y trouvait effectivement des projecteurs lourds, mais ils étaient volumineux au point d'en être pratiquement intransportables. Ils découvrirent également des armes de poing de différents types, mais, sans aucune exception, celles-ci étaient ridiculement inférieures au Delameter de la Patrouille, tant sur le plan de la puissance de feu et de la portée, que sur celui de la maniabilité et de la capacité des chargeurs. Néanmoins, après en avoir suffisamment essayé pour confirmer ses premières impressions, il en sélectionna une brassée parmi les plus perfectionnées et se retourna vers ses compagnons.

« Revenons à la salle de commande, ordonna-t-il, je suis nerveux comme un chat, j'ai l'impression d'être tout nu sans mes batteries et si jamais quelqu'un s'avisa de faire un tour là-bas et de les emmener, nous serions tous trois irrémédiablement condamnés. »

Munis des armes delgonianes, ils refirent au pas de course le trajet qu'ils venaient d'effectuer. Ses pressentiments, Kinnison put constater qu'ils n'étaient pas fondés, car les batteries étaient toujours là, absorbant myriawatt après myriawatt d'énergie provenant des générateurs delgonians. Regardant fixement les piles à l'apparence anodine, son front se plissa dans un intense effort de réflexion.

« Nous ferions bien d'isoler ces conducteurs un peu plus sérieusement et de remettre nos batteries en place, suggéra-t-il finalement. Elles se rechargeront tout autant de la sorte, et il est fort improbable que ce vol d'énergie puisse se poursuivre pendant le restant de la nuit sans que quelqu'un s'en rende compte. À ce moment-là, les Suzerains prendront obligatoirement des mesures dont nous ignorons tout.

— Vous devez maintenant être en possession de suffisamment d'énergie pour que nous puissions fuir en cas de coup dur éventuel, suggéra Worsel.

— Mais c'est exactement ce que nous n'allons pas faire, déclara d'un ton définitif Kinnison. Puisque nous avons trouvé un bon fournisseur, nous ne partirons pas d'ici avant que nos batteries soient pleinement rechargées. Nous emmagasinons l'énergie plus vite que nous ne sommes en mesure de l'employer le cas échéant et nous sommes partis pour regonfler à bloc nos accumulateurs même si pour cela nous devons affronter toute la vermine de Delgon ! »

La réaction des Delgonians se produisit beaucoup plus tardivement que Kinnison ne l'avait cru. Finalement cependant, un couple d'ingénieurs arriva pour étudier la raison de l'extraordinaire baisse de rendement de leurs génératrices automatiques. Ils ne purent pénétrer dans la salle car la barricade dressée par Van Buskirk n'était pas de celles que de simples outils peuvent mettre à bas. L'arme au poing, les patrouilleurs montèrent la garde, s'attendant à une attaque imminente, mais aucune ne se produisit. La longue nuit s'écoula heure après heure, sans le moindre incident, mais au lever du jour, un commando fit son apparition et de massifs bâliers entrèrent en action.

Tandis que le bruit sourd produit par les chocs répétés résonnait dans tout le bâtiment, les patrouilleurs se saisirent chacun des deux armes placées devant eux et Kinnison s'adressa au Vélantian.

« Amenez deux bancs métalliques là-bas dans le coin et planquez-vous derrière, ordonna-t-il. Ceux-ci mettront automatiquement à la terre toute décharge énergétique qui s'égarerait. S'ils ne peuvent vous voir, ils ne soupçonneront pas

otre présence, et ainsi vous ne devriez pas servir directement de cible ! »

Le Vélantian se regimba, déclarant qu'il ne se cacherait pas tandis que ses deux compagnons livreraient bataille pour lui. Mais Kinnison lui ordonna sèchement de se taire.

« Ne soyez pas stupide ! aboya le Fulgur. Le moindre rayon vous carboniserait en moins de dix secondes, alors que l'écran défensif de notre armure peut dès maintenant encaisser des milliers. Faites ce que je vous dis et faites-le vite, ou je vous assomme et vous traîne moi-même dans ce soin. »

Comprenant que Kinnison ne parlait pas à la légère, et sachant que, dépourvu d'armure comme il l'était, il se trouvait totalement incapable de résister aux Telluriens comme à leur ennemi commun, Worsel en rechignant édifica sa barricade métallique et se dissimula derrière. Il était grand temps...

La barricade extérieure venait de céder et un flot de formes reptiliennes envahit la salle des commandes. Cette fois-ci, il ne s'agissait plus d'une simple enquête technique. Les Suzerains avaient étudié la situation à distance et cette vague d'assaillants était composée de soldats delgonians lourdement armés pour leur planète. Ils s'avançaient, les projecteurs en batterie, persuadés que rien ne résisterait à leur feu. Combien ils se trompaient ! Les deux répugnantes bipèdes debout devant eux ne brûlèrent ni ne s'effondrèrent. Le pinceau des armes les plus puissantes ne les atteignait même pas mais s'écrasait en cascades d'étincelles à quelques centimètres d'eux... Par ailleurs, ces créatures bizarres ne restaient pas inactives. Ne se souciant nullement de la durée de vie des projecteurs delgonians dont ils s'étaient emparés, ils utilisaient ceux-ci avec une ouverture maxima et à pleine puissance. Dans les flots d'énergie qui en résultèrent, les soldats esclaves de Delgon s'écroulaient en tas carbonisés et fumants. Section après section, les réserves alors entrèrent en action pour subir à leur tour exactement le même sort car, aussitôt qu'un projecteur faiblissait, les deux étrangers, invulnérables dans leur scaphandre, le jetait au loin et se saisissaient d'un autre. Mais finalement la dernière arme prise à l'ennemi rendit l'âme et les deux hommes firent alors donner leur Delameter, la plus

puissante des armes portables mises au point par les techniciens de la Patrouille galactique.

La différence fut ahurissante ! Sous l'impact de ces armes, les assaillants reptiliens ne brûlèrent ni ne fumèrent. Ils disparurent tout simplement dans un jaillissement de lumière flamboyante, ainsi d'ailleurs que les murs voisins et une bonne partie du bâtiment au-delà ! Les hordes delgonianes ayant disparu, Van Buskirk stoppa son tir. Kinnison cependant n'en fit rien ; dirigeant son Delameter vers le haut, il désintégra plafond et toit au-dessus de leurs têtes, tout en remarquant :

« Puisque nous y sommes, autant nous arranger à pouvoir filer en vitesse si c'est nécessaire ! »

Puis ils attendirent. Ils attendirent tandis que les aiguilles de leur ampèremètre se rapprochaient de plus en plus de la zone de pleine charge. Ils attendirent tandis que les lointains Suzerains, qui continuaient à se cacher lâchement, préparaient un nouveau plan d'attaque. L'attente fut brève. Une véritable petite armée apparut, protégée par une armure ou plus exactement s'avancant derrière des panneaux métalliques. Conscient de ce qui s'annonçait, Kinnison ne fut pas surpris de constater que le pinceau de son Delameter, non seulement était incapable de percer ces plaques, mais encore n'empêchait en rien la progression de la colonne de Delgonians.

« Très bien ; de toute façon, ici nous en avons fini, du moins en ce qui me concerne, Kinnison sourit en direction du Hollandais tandis qu'il parlait, mes batteries sont totalement rechargées depuis plus de deux minutes ; et les tiennes, où en sont-elles ?

— Idem pour moi », répondit Van Buskirk. Les deux hommes alors bondirent vers le refuge du Vélantian puis, passant en phase aninertielle, tous les trois disparurent vers le ciel à une telle vitesse que, pour les esclaves delgonians, ils semblaient littéralement s'évanouir. En fait, ce ne fut que lorsque la barricade eut été complètement démantelée et que chaque pièce, chaque placard et chaque recoin de l'immense bâtiment eut été soigneusement inspecté par les Delgonians et, à travers leur esprit subjugué, par les Suzerains, que ceux-ci

finirent par admettre que leur proie leur avait échappé d'une quelconque manière mystérieuse et inimaginable.

Pendant ce temps-là, haut dans le ciel, les trois alliés franchissaient en quelques minutes la distance qui leur avait coûté tant de temps et d'efforts le jour précédent. Ils survolèrent brièvement la forêt infestée de monstres et le tapis vert faussement paisible de la jungle avant de piquer sur la tente de Worsel et sa muraille psychique. À l'intérieur de ce refuge, ils débranchèrent leur propre écran mental et Kinnison bâilla prodigieusement.

« Travailler jour et nuit ça va bien un moment, mais à la longue ça devient monotone. Comme sur cette planète cet endroit semble être le seul où nous soyons réellement à l'abri, je suggère que nous prenions une journée de repos et que nous nous accordions le loisir de manger et de dormir. » Ce qu'ils firent.

« La prochaine réjouissance au programme, expliqua alors Kinnison, c'est le nettoyage du repaire des Suzerains. Worsel alors sera disponible et nous aidera dans notre propre mission.

— Vous parlez bien légèrement d'une tâche impossible, le réprimanda Worsel, toujours aussi défaitiste. Je vous ai déjà exposé pourquoi cela est et demeurera irréalisable.

— Oui, mais vous connaissez mal les capacités du matériel dont nous disposons maintenant, répliqua le Tellurien. Réfléchissez un peu : vous ne pouviez jusque-là rien entreprendre car vous ne pouviez ni voir ni travailler à travers votre écran psychique. De même, présentement, ni vous ni nous ne pouvons contrôler un Delgonian de façon que celui-ci nous conduise à cette grotte, car les Suzerains s'en apercevraient infailliblement et l'esclave nous mènerait alors à l'opposé d'où nous voulons aller. Cependant, l'un de nous peut débrancher son écran et se rendre à l'ennemi, peut-être en essayant de garder une relative protection, de façon que celui-ci ne puisse s'emparer entièrement de son esprit et apprendre ainsi qu'il est accompagné. Le grand point d'interrogation est de savoir qui d'entre nous va se dévouer ?

— C'est tout vu, coupa instantanément Worsel. Je suis le candidat logique, et en fait le seul à pouvoir tenir ce rôle. Non

seulement ils trouveront très normal d'avoir pu s'assurer le contrôle de mon esprit, mais aussi je suis le seul d'entre nous suffisamment capable de maîtriser mes pensées pour me trouver en mesure de cacher le fait que je ne suis pas seul. Bien plus, vous n'ignorez pas tous les deux qu'il serait dangereux pour vos cerveaux, habitués comme ils le sont à ce genre d'emprise, de vous livrer mentalement à l'ennemi.

— Là-dessus, je suis d'accord ! reconnut volontiers Kinnison. Je parviendrais sans doute à supporter cela en cas de nécessité, mais je n'apprécierais certainement pas et je pense que je m'en remettrais difficilement. Pourtant, Worsel, je répugne à vous refiler une pareille mission, bien que vous soyez sans nul doute le plus qualifié pour la remplir. D'ailleurs, vous risquez fort d'être dépassé par la situation...

— Oui, dit le Vélantian, d'un ton pensif. Bien que ma tâche ne soit pas impossible, elle est très délicate... Selon toute vraisemblance, il vous faudra m'abattre si nous parvenons à atteindre leur repaire... Les Suzerains feront en sorte de vous y contraindre. Si cela se révèle indispensable, agissez sans hésiter et sachez que je m'y attends et que je suis heureux de mourir de cette façon. N'importe lequel de mes concitoyens souhaiterait être à ma place, compte tenu de ce que cela signifie pour Vélantia. Sachez aussi que ma planète a été avisée du déroulement des événements, et qu'un chaleureux accueil vous y sera réservé, que je vous accompagne ou non.

— Je ne crois pas à la nécessité de vous tuer, Worsel », répondit Kinnison, imaginant en détail ce que ce puissant corps reptilien aux muscles d'acier serait capable de faire, délivré de ses liens, au cas où son cerveau passerait intégralement sous le contrôle d'un Suzerain parfaitement amoral et impitoyable. « Si vous ne réussissez pas à conserver une maîtrise partielle de votre esprit, bien sûr, vous risquez de devenir difficile à manier. Cependant, comme je vous l'ai déjà dit, je pense pouvoir vous réduire à l'impuissance sans avoir à vous tuer. Je devrai peut-être vous rouvrir quelques écailles, mais j'essaierai d'agir de façon à ne pas vous causer de dommages irrémédiables.

— Si vos espérances se confirment, ce sera merveilleux. Sommes-nous prêts ? »

Ils l'étaient. Worsel ouvrit la porte de la tente et s'élança dans les airs, ses ailes géantes le propulsant à une vitesse qu'aucun oiseau terrestre n'aurait pu même simplement approcher. Le suivant sans effort à quelque distance, les deux patrouilleurs utilisaient leur propulseur aninertiel.

Durant tout le long vol, pratiquement aucune pensée ne fut échangée, même entre Van Buskirk et Kinnison. S'adresser télépathiquement au Vélantian était bien sûr hors de question. Tous les canaux de communication avec Worsel avaient été coupés. D'ailleurs, l'esprit de celui-ci, malgré sa puissance, était à la limite de ses possibilités en essayant de remplir la tâche qui lui était assignée. Les deux patrouilleurs hésitaient à s'entretenir même par radio ou vocalement, de crainte que ne s'ensuive quelque fuite mentale révélant leur présence aux Suzerains toujours sur le qui-vive. Si jamais ils gâchaient l'occasion offerte d'anéantir ceux-ci, elle risquerait fort de ne pas se représenter de sitôt.

Le continent fut traversé, puis l'océan, et finalement une gigantesque chaîne de montagnes se dressa devant eux, et Worsel, repliant ses infatigables ailes, plongea vers le sol en un piqué foudroyant. Sur sa trajectoire, Kinnison repéra la bouche obscure d'une grotte, tache plus sombre dans le roc noir de la paroi rocheuse. Sur le rebord en surplomb, se tenait un Delgonian, sans doute un garde ou une sentinelle.

Le Fulgur avait déjà son Delameter à la main et dès qu'il aperçut la reptilienne créature, il visa et tira en un geste rapide. Mais, aussi prompt qu'il ait été, il avait encore été trop lent, et les Suzerains avaient pu se rendre compte que le Vélantian avait deux compagnons dont il leur avait jusque-là caché l'existence. Aussitôt, les ailes de Worsel se redéployèrent, faisant brutalement changer de cap à celui-ci, et bien que les deux patrouilleurs fussent à l'abri de son influence psychique, son comportement ne laissait planer aucun doute... Il essayait de leur faire comprendre de toutes les manières possibles, que la grotte en dessous d'eux n'était pas le repaire des Suzerains, que celui-ci se trouvait par là-bas et qu'il leur fallait le suivre. Lorsque ceux-ci refusèrent, Worsel se rua sur Kinnison en une folle attaque.

« Descends-le, Kim ! hurla Van Buskirk. Ne prends aucun risque avec cet oiseau-là ! » et il leva son propre Delameter.

« Ne bouge pas, Bus ! ordonna le Fulgur. Je peux me charger de lui, beaucoup plus facilement ici qu'à terre ! »

Et Kinnison démontra le bien-fondé de son assertion. En vol aninertiel comme il l'était, les coups assenés par le Vélantian ne l'affectaient nullement et, lorsque Worsel enroula son long corps souple autour de lui et commença à serrer, Kinnison se contenta d'augmenter le diamètre de son écran psychique personnel de façon qu'il les englobât tous deux. De la sorte, il libéra l'esprit temporairement hostile de son ami du joug des Suzerains et aussitôt le Vélantian redevint lui-même, brancha son propre écran, et tous trois reprirent ensemble leur piqué vers l'entrée de la bauge.

Worsel se posa sur le rebord rocheux, à côté du cadavre pratiquement incinéré de la sentinelle car, dépourvu d'armure comme il l'était, il savait qu'avancer plus loin l'entraînerait vers une mort certaine. Ses deux compagnons, protégés par leur scaphandre de combat, s'enfoncèrent, volant toujours, dans le sombre boyau. Au début, ils ne rencontrèrent aucune opposition, les Suzerains n'ayant pas eu le temps matériel d'organiser une défense efficace. Quelques poignées d'esclaves se ruèrent bien sur eux, pour simplement se voir désintégrer lorsque leurs armes se révélèrent impuissantes contre les armures des deux patrouilleurs. Les défenseurs devinrent de plus en plus nombreux au fur et à mesure qu'ils approchaient de la grotte elle-même, mais nul ne parvint à ralentir leur avance. Finalement, une barrière métallique scintillante se dressa devant eux, bloquant leur progression. L'écran de forces neutralisait ou absorbait le feu des Delameters, mais son support matériel lui-même n'offrit que peu de résistance aux coups d'une hache d'un poids supérieur à quinze kilos, maniée par l'un des hommes les plus forts qu'ait jamais engendrés une des planètes colonisées par la Terre.

Ils se trouvaient maintenant au cœur de la grotte, dans le saint des saints des Suzerains de Delgon. Ils y retrouvèrent le diabolique écran aux tortures, maintenant sans aucune victime palpitante. Affolés et courant en tous sens, il y avait cependant

là tous ceux qui avaient suivi avec avidité les scènes indescriptibles dont avaient été témoins les deux Telluriens. Sur une sorte d'estrade se tenaient les gros bonnets de cette race abjecte qui tentaient désespérément de mettre sur pied une force capable d'anéantir les deux étrangers qui venaient de mettre un terme à l'immunité immémoriale dont ils avaient joui jusque-là.

Une dernière vague d'esclaves delgonians se précipita sur les deux hommes, faisant feu de tous leurs projecteurs. Mais ils disparurent en fumée sous l'implacable pinceau des Delameters. Les deux patrouilleurs répugnaient à cette tâche, mais il était indispensable de se débarrasser de ces êtres sans âme. Une fois les esclaves hors de course, le rayon des Delameters s'attaqua aux Suzerains massés là.

Maintenant, Kinnison et Van Buskirk tuaient, sinon joyeusement, du moins sans hésiter et sans ressentir le moindre remords. Cette race monstrueuse, en effet, devait être intégralement anéantie et il n'en fallait laisser subsister aucun survivant qui pût un jour contaminer la civilisation de la galaxie. De droite à gauche, et de haut en bas, le faisceau destructeur des Delameters balaya le vaste volume de cette sinistre grotte où, à part les deux implacables silhouettes, on ne décelait plus une seule trace de vie...

S'étant assurés que leur tâche avait été parfaitement remplie, mais l'arme toujours au poing, les deux justiciers refirent en sens inverse le trajet qu'ils venaient d'accomplir et retrouvèrent, les attendant à l'extrémité du tunnel, un Worsel quelque peu anxieux. La communication enfin rétablie, Kinnison informa le Vélantian de tout ce qui venait de se dérouler et celui-ci abaissa progressivement l'intensité de son écran psychique qui fut ramené à zéro. Worsel, alors, annonça d'un ton triomphant que pour la première fois depuis des millénaires, les Suzerains de Delgon étaient « hors circuit » !

« Mais le danger n'est sûrement pas totalement écarté, protesta Kinnison. Nous ne les avons pas tous tués en un seul raid. Certains d'entre eux ont dû parvenir à s'échapper et il doit exister d'autres repaires de ce genre, quelque part sur cette planète.

— Peut-être bien, peut-être bien..., et le Vélantian commença à secouer sa queue joyeusement, manifestant, contrairement à son habitude, un sentiment de contentement, mais leur pouvoir est définitivement et à jamais aboli. Avec ces nouveaux écrans et les armes que, grâce à vous, nous pourrons maintenant construire, leur anéantissement complet sera relativement simple. J'ai déjà demandé que l'on nous envoie un astronef et, en moins de douze jours, nous serons sur Vélantia où nous nous mettrons à l'ouvrage pour vous aider. Pendant ce temps...

— Douze jours ! Par Nosabkeming ! explosa Van Buskirk, et Kinnison ajouta :

— Évidemment, tu oublies qu'ils ne disposent pas de neutralisateurs d'inertie. Nous ferions mieux, je pense, de faire un saut jusqu'à notre chaloupe. D'une façon ou d'une autre, c'est embêtant, mais à bord de notre propre vaisseau nous ne courrons que pendant une heure le risque d'être repérés, au lieu de douze jours avec les Vélantians. Les pirates peuvent arriver ici d'une minute à l'autre. Il est à peu près certain que l'astronef de Vélantia sera intercepté et inspecté bien avant d'avoir pu regagner sa planète et si nous nous trouvons à bord...

— D'autre part, du fait que l'équipage connaît notre existence, les pirates l'apprendront automatiquement et nous en serons toujours au même point, fit remarquer Van Buskirk.

— Pas du tout, expliqua Worsel. Les quelques personnes de ma race informées de votre présence ont reçu pour consigne de n'en parler en aucun cas. Je dois admettre cependant que je suis très troublé par vos histoires de pirates de l'espace. Vous savez, avant de vous avoir rencontrés, je n'en savais pas plus sur ces hors-la-loi que sur la Patrouille galactique.

— Quelle planète ! s'exclama Van Buskirk. Pas de Patrouille et pas de pirates. À ce compte-là, tout doit y être beaucoup plus simple, surtout sans moteur interstellaire... Ça doit ressembler à la vie telle qu'elle s'écoulait au bon vieux temps des aéroplanes, comme aiment tant à nous la dépeindre les romanciers.

— Ce n'est pas moi qui pourrais vous répondre, bien sûr ! » Le Vélantian était extrêmement sérieux. « Le monde où nous vivons semble appartenir à un secteur quelque peu isolé de la

galaxie. Par ailleurs, il se peut que nous ne possédions rien qui excite l'envie des pirates.

— Le plus vraisemblable, c'est uniquement que, tout comme la Patrouille, ils n'ont pas encore eu le temps de s'organiser dans cette zone, suggéra Kinnison. Il y a plusieurs milliards de systèmes solaires dans cette galaxie et il faudra certainement plusieurs millénaires avant que la Patrouille dispose d'une base dans chacun d'eux.

— Mais, à propos de vos pirates, Worsel en revenait au sujet en discussion, s'ils ont un esprit semblable à celui des Suzerains, ils seront en mesure de sonder mentalement nos astronautes. Cependant, d'après ce que j'ai pu en apprendre par vos pensées, leurs cerveaux n'ont pas la puissance nécessaire ?

— Non, pour autant que je sache, répondit Kinnison. Vous autres, Vélantians, vous avez les cerveaux les plus capables que j'aie jamais rencontrés, les Arisans mis à part, et puisqu'on en est à parler de puissance mentale, vous pouvez capter des pensées à beaucoup plus grande distance que moi, même avec l'aide de mon Joyau ou de ce récepteur des pirates dont je me suis emparé. Voulez-vous me dire si vous repérez des pirates alentour ? »

Tandis que le Vélantian se concentrait, Van Buskirk demanda :

« Pourquoi, si son esprit est doué de telles capacités, les Suzerains sont-ils parvenus à le contrôler beaucoup plus aisément que celui de nous autres, pauvres Terriens un peu simples ?

— Tu confonds esprit et volonté. Des siècles de soumission aux Suzerains ont fait des Vélantians des êtres sans énergie, tout du moins en ce qui concerne leur comportement vis-à-vis de leurs oppresseurs. Nous, par contre, nous avons de l'entêtement à revendre. En réalité, si les Suzerains avaient réussi à briser notre résistance là-bas, il y a de grandes chances pour que nous soyons devenus fous.

— Tu as sans doute raison. Nous, nous rompons mais ne plions point, n'est-ce pas ? »

Le Vélantian se disposait à faire son rapport.

« J'ai scruté l'espace jusqu'aux étoiles les plus proches, à environ onze années-lumière et je n'ai rencontré aucune entité étrangère, annonça-t-il.

— Onze années-lumière ! quelle portée ! s'exclama Kinnison. Cependant, cela ne représente guère plus de deux minutes pour une nef pirate à pleine vitesse. Mais il y a des moments où il faut savoir prendre des risques, et plus vite nous partirons, plus vite nous reviendrons. Nous vous récupérerons ici, Worsel. Il est inutile que vous regagniez votre tente. Nous serons de retour avant que vous ayez eu le temps de la rejoindre. Ici, vous devriez être en sécurité, surtout avec votre Delameter de rechange. Allons-y, Bus. »

De nouveau, ils s'élancèrent dans les airs et traversèrent les profondeurs du vide interplanétaire. Il ne leur fallut que quelques minutes pour localiser la tombe de leur chaloupe et quelques autres pour la déterrer. Puis, de nouveau, ils risquèrent la détection dans l'espace, Kinnison tendu devant ses commandes, Van Buskirk aux aguets devant ses écrans d'observation, ses détecteurs et ses décodeurs. Mais l'éther était toujours désert lorsque la chaloupe pénétra dans l'atmosphère de Delgon. Les détecteurs restèrent muets pendant que le petit vaisseau, passant en vol normal, ralentissait rageusement pour se poser sur Delgon.

« Parfait !... Worsel, grimpez à bord », ordonna Kinnison ; puis il poursuivit à l'intention de Van Buskirk : « Maintenant, espèce de grand pied plat d'astronaute valérien, j'espère que ton dieu à la noix veillera à ce qu'il nous soit encore accordé un quart d'heure de chance. De la veine, nous en avons déjà eu plus que nous n'étions en droit d'en attendre, mais un supplément ne nous serait cependant pas inutile !

— Nosabkeming est favorable aux cosmonautes, insista le géant qui fit un salut grimaçant vers une petite image dorée collée à l'intérieur de son casque, et le fait que vous autres, ridicules petites mouches spatiales de Tellus, ne soyez pas assez intelligentes pour le reconnaître ne change strictement rien à l'affaire. Vous n'avez même pas suffisamment de bon sens pour croire en vos propres dieux et en Klono tout le premier...

— Excellente oraison, Bus ! applaudit Kinnison. Si cela doit te soutenir le moral, ne te prive pas... Prêt à décoller ? Allons-y ! »

Le Vélantian avait réussi à grimper à bord et le petit sas était de nouveau clos. La chaloupe s'éloigna de Delgon, se dirigeant vers la lointaine Vélantia. L'espace restait toujours aussi vide dans la limite de portée des détecteurs de bord. Cela n'avait rien de surprenant, malgré les inquiétudes du Fulgor, car les patrouilleurs avaient contraint les pirates à couvrir un tel secteur d'espace qu'il leur faudrait sans doute encore bien des jours avant qu'ils s'avisent de visiter ce système solaire inexploré, sans importance, et quasiment inconnu. En route vers sa planète natale, Worsel entra en contact avec l'équipage du vaisseau vélantian qui avait déjà décollé, leur ordonnant de retourner en toute hâte à leur base de départ et leur indiquant la conduite à tenir au cas où leur vaisseau serait arraisonné et fouillé par l'un des croiseurs de Boskone. Le temps de donner ces instructions et Vélantia tournait déjà sous la minuscule vedette. Puis, avec Worsel comme guide, Kinnison survola un vaste océan sur la rive opposée duquel se trouvait la grande cité où habitait leur passager.

« Mais j'aurais souhaité qu'on vous prépare un accueil digne de ce que vous avez fait pour nous. J'aurais voulu vous conduire jusqu'au Dôme, gémit le Vélantian. Pensez, vous avez réussi là où, pendant des siècles, toute une planète a échoué et pourtant vous insistez pour que tout le mérite m'en revienne.

— Je n'insiste pas particulièrement là-dessus, contesta Kinnison, bien qu'en fait ce soit pratiquement la stricte vérité. J'insiste seulement sur la nécessité de nous tenir en dehors de tout ça, nous et la Patrouille, et vous savez très bien pourquoi. Racontez-leur ce que vous voudrez, je vous en laisse juge... Dites-leur qu'un couple de Chickladorians roux et velus vous a aidé avant de repartir chez lui. Cette planète est suffisamment lointaine pour que, si les pirates se lancent à leur poursuite, ils en aient pour leur argent... Une fois que cette histoire sera réglée, vous pourrez dire la vérité, mais certainement pas avant.

— Quant à nous rendre au Dôme pour une réception officielle, c'est totalement impensable. Nous n'irons pas ailleurs

que sur votre plus grand aérodrome. Nous ne vous demandons rien d'autre qu'une aide matérielle et la collaboration d'un certain nombre de techniciens hautement qualifiés, aptes par ailleurs, à dissimuler leurs pensées.

« Il nous faut nous mettre à l'ouvrage immédiatement, car nous avons à fabriquer tout un équipement lourd dans les plus brefs délais et nous allons nous y atteler dès que Klono et Nosabkeming voudront bien nous y autoriser. »

Chapitre VIII

Le gibier rend coup pour coup

Worsel connaissait parfaitement le Haut Conseil des sciences car il se trouvait que lui-même en était un membre éminent. Tenant ses promesses, il fit en sorte que le plus grand aéroport de la planète soit immédiatement évacué par le personnel qui y travaillait habituellement et ordonna que, dès le lendemain matin, s'y trouve rassemblée une équipe tout à fait différente.

Il s'agissait en effet de techniciens jeunes, capables et brillants, provenant tous de derrière les écrans psychiques des centres de recherche. Il est vrai qu'ils n'avaient pas la moindre idée de la tâche qui les attendait car aucun d'entre eux n'avait même jamais rêvé de créer des moteurs tels que ceux qu'ils allaient avoir à construire.

Mais, d'un autre côté, versés comme ils l'étaient, tant en physique théorique qu'en mathématiques, il n'y avait pour eux qu'un pas à franchir depuis le calcul jusqu'à son application pratique. En outre, ils avaient tous un cerveau susceptible de raisonner logiquement et efficacement et il n'était nul besoin de les pousser à travailler ou de les surveiller. Il suffisait de leur donner des instructions... Et il y avait encore un autre avantage : chacune des pièces qu'ils auraient à fabriquer se trouvait représentée en miniature à bord de la chaloupe du *Brittania*, ce qui en permettait une étude aisée avant de passer au stade de la production sur une plus grande échelle. Ce ne fut pas le manque de compréhension qui fut cause du retard apporté dans le travail, mais simplement le fait que la planète ne disposait pas d'équipements et de machines-outils suffisamment importants pour manipuler et tailler les énormes blocs métalliques nécessaires à la construction de moteurs interstellaires.

Pendant que la mise sur pied de cette industrie lourde était menée tambour battant, Kinnison et Van Buskirk consacrèrent tous leurs efforts à la fabrication d'un récepteur ultra-sensible capable de capter les messages codés des pirates. Avec la parfaite connaissance qu'ils avaient de ce type d'appareils et l'aide des plus habiles techniciens et des meilleurs équipements de Vélantia, le montage en fut rapidement achevé.

Kinnison terminait un dernier et fort délicat réglage des bobinages lorsque Worsel, se glissant onduleusement dans le laboratoire, s'adressa gaiement au Fulgur :

« Hello, Kimball Kinnison du Joyau ! » Entourant quelques mètres de sa longue queue sinuuse autour d'un pilier qui se trouvait là fort à propos, il fit du restant de son corps une barre horizontale et laissa tomber l'une de ses extrémités d'aile sur le plancher, puis, pratiquement la tête en bas, il sortit trois ou quatre de ses yeux pédonculés et les fit passer par-dessus l'épaule du Fulgur pour mieux apprécier le résultat des efforts de celui-ci. Le Worsel morose, pessimiste et hanté par la mort avait complètement disparu pour céder la place à un être gai, insouciant et quelque peu plaisantin, si vous parvenez à imaginer un facétieux python ailé de dix mètres de long, avec une tête de crocodile !

« Hello, votre reptilienne Majesté ! répliqua sur le même ton Kinnison. Vous êtes encore ici ? Je vous avais cru parti sur Delgon pour en parachever le nettoyage.

— Nos équipements ne sont pas encore prêts et il n'y a rien d'urgent. » Le joyeux reptile déroula deux ou trois mètres de sa queue du pilier et la balança allègrement en tous sens. « Leur pouvoir est anéanti et leur race condamnée. Vous vous préparez à essayer le nouveau récepteur ?

— Oui. Je vais tenter de repérer les gens de Boskone », et Kinnison commença à manipuler avec dextérité les verniers micrométriques de son appareil. Les yeux fixés sur les aiguilles, il écouta..., écouta encore. Il augmenta la puissance et se mit de nouveau à l'écoute. Accentuant progressivement la sensibilité de son appareil, il écoutait toujours. Soudain il se raidit, ses mains s'immobilisant brusquement. Il écoutait encore plus attentivement, si cela était possible, et son visage se rembrunit

et se ferma. Il manipula lentement ses boutons comme s'il essayait de localiser la provenance d'un message.

« Bus ! branche-moi l'antenne parabolique, ordonna-t-il. Il va me falloir jusqu'au dernier milliwatt de puissance pour arriver à intercepter cette émission sur bande étroite, mais je crois que je reçois Helmuth en direct, au lieu de le capter par le relais d'un navire pirate ! »

Il vérifia à de multiples reprises les chiffres de ses cadrans et l'orientation de son antenne, notant chaque fois l'heure exacte de la journée vélantianne.

« Ça y est ! Aussitôt que nous en aurons le loisir, Worsel, j'aimerais étudier ces relevés avec vos astronomes. Ces chiffres devraient me fournir une ligne directe jusqu'au quartier général d'Helmuth, du moins je l'espère. Un autre jour, si le Ciel y consent, j'essaierai d'en obtenir une autre !

— Quelles nouvelles avez-vous reçues, chef ? demanda Van Buskirk.

— Bonnes et mauvaises à la fois, répondit le Fulgur, bonnes du fait qu'Helmuth ne croit pas à notre présence prolongée à bord de son vaisseau. C'est un type extrêmement soupçonneux, tu le sais, et il est pratiquement certain que nous avons tenté de lui jouer le même tour que précédemment. Comme il ne dispose que d'un nombre insuffisant de croiseurs pour ratisser tout le secteur parcouru, il a concentré ses efforts à l'autre extrémité de notre trajectoire de fuite. Cela signifie qu'il nous reste encore pas mal de temps. Les mauvaises nouvelles, c'est qu'ils ont déjà intercepté quatre de nos chaloupes et qu'il faut s'attendre à ce qu'ils en capturent d'autres. Seigneur, comme je souhaiterais pouvoir contacter les survivants ! Certains d'entre eux devraient vraisemblablement être en mesure de parvenir jusqu'ici sans se faire prendre !

— Puis-je me permettre une suggestion ? demanda Worsel, d'un ton subitement hésitant.

— Certainement, répliqua, surpris, le Fulgur. On ne peut pas dire que, jusque-là, vos idées aient manqué d'intérêt. Pourquoi êtes-vous soudain devenu si timide ?

— Parce que celle-ci est si... si strictement personnelle, du fait que vous autres, les hommes, attachez tant de prix au

respect de votre intimité psychique... Nos deux sciences, comme vous avez déjà pu le constater, sont très différentes. Vous nous dépassiez largement sur le plan de la mécanique, de la physique, de la chimie et des autres sciences appliquées. Nous, d'un autre côté, nous sommes allés beaucoup plus loin que vous dans le domaine de la psychologie et des différentes études introspectives. Pour cette raison, je suis positivement certain que le Joyau que vous portez est capable de vous offrir des possibilités infiniment supérieures à ce que vous êtes en mesure de lui demander actuellement. Bien sûr, je ne peux l'utiliser directement, puisqu'il est accordé sur votre personnalité. Cependant, si l'idée vous agrée, je pourrais, avec votre accord, occuper votre cerveau et user convenablement de votre Joyau pour vous permettre d'entrer en contact avec vos compagnons. Je ne vous avais jamais entretenu de ce pouvoir auparavant, car je sais à quel point votre esprit est hostile à tout contrôle étranger.

— Je ne suis pas foncièrement opposé à un contrôle étranger, corrigea Kinnison, mais seulement à un contrôle hostile. L'idée d'une intervention amicale ne m'avait jamais effleuré l'esprit. Cela est évidemment une tout autre histoire ! Allez-y ! »

Kinnison mit son cerveau totalement au repos et l'esprit du Vélantian commença à s'y glisser en vagues successives d'un pouvoir mental amical et bienveillant. En fait, il ne s'agissait pas exactement et uniquement de pouvoir. C'était beaucoup plus que cela : c'était une violence dynamique, une pénétration renversante, une profondeur et une clarté de vue telles que Kinnison, dans ses meilleurs moments, n'en avait jamais envisagé l'éventualité. Le possesseur de cet esprit appréhendait les choses avec une minutie dans le détail que les plus brillants cerveaux de la Terre auraient confondue avec le chaos, avec un carnaval d'ombres et de lumières mentales, sans aucune trame perceptible derrière !

« Indiquez-moi la structure psychique de celui à qui vous souhaitez parler en priorité », demanda télépathiquement Worsel s'adressant cette fois au Fulgur directement depuis l'intérieur de son propre cerveau.

Kinnison ressentit une étrange impression de malaise devant ce dédoublement de la personnalité éminemment curieux, mais répondit mentalement d'un ton ferme : « Désolé, je ne peux pas.

— Excusez-moi, j'aurais dû savoir qu'il vous est impossible de penser selon nos normes. Songez alors à lui en tant qu'individu. Cela me fournira, je pense, les données nécessaires. »

Dans le cerveau du Terrien apparut brusquement, avec une netteté et une clarté particulière, l'image de Henderson. Le Fulgur alors sentit son Joyau littéralement le picoter et se mettre à vibrer tandis qu'une concentration d'énergie vitale, comme il n'en avait jamais connu, baignait tout son organisme, y compris la création quasi vivante des Arisiens... Aussitôt après, il entra en communication mentale avec le chef pilote ! Face à lui, assis de l'autre côté de la petite table de leur cambuse, se tenait Laverne Thorndyke, l'ingénieur en chef.

Henderson bondit sur ses pieds avec un cri lorsque le message télépathique atteignit son cerveau et il lui fallut plusieurs secondes pour se convaincre qu'il ne souffrait pas d'une attaque de folie spatiale ou de tout autre forme d'hallucination. Une fois persuadé du contraire, il agit, et sa chaloupe se dirigea vers la lointaine Vélantia de toute la puissance de ses réacteurs.

Puis : « Nelson ! Allerdyce ! Thompson ! Jenkins ! Uhlenhuth ! Smith ! Chatway !... » Kinnison énuméra tout le rôle d'équipage.

Nelson, le spécialiste des communications, répondit à l'appel de son capitaine, de même qu'Allerdyce le quartier-maître, et Uhlenhuth, le technicien. Il en fut de même pour les trois autres chaloupes. Deux de ces dernières étaient apparemment en plein dans la zone dangereuse et risquaient fort de se faire repérer en bougeant, mais toutes, sans aucune hésitation, décidèrent de tenter leur chance. Comme il a déjà été dit, quatre vedettes avaient été capturées par les pirates. Quant aux autres...

« Seulement huit chaloupes, murmura Kinnison. Ce n'est pas fameux, mais ç'aurait pu être pire. Ils auraient aussi bien pu

nous avoir capturés tous présentement, et peut-être, d'ailleurs, certaines embarcations sont-elles simplement hors de portée de notre appel. » Puis, se tournant vers le Vélantian qui avait évacué son esprit dès sa tâche accomplie : « Merci, Worsel, dit-il. Les gars qui arriveront ici sont vraiment sensationnels et les tâches à leur confier ne nous manquent pas ! »

Une par une, les chaloupes atteignirent le port où leur équipage fut brièvement mais chaleureusement accueilli avant d'être mis au travail. L'un des derniers à rejoindre fut particulièrement bien reçu : « Nels, nous avons bigrement besoin de vous, l'informa Kinnison dès que les salutations d'usage eurent été échangées. Les pirates disposent sur bande étroite d'une hyper-onde porteuse capable de transmettre un message codé à travers n'importe quelle zone et vous êtes le plus apte à étudier la question. Certains des savants vélantians pourront, je crois, vous être utiles. La race qui sait mettre au point une barrière psychique doit en connaître un bon bout sur les phénomènes vibratoires en général. Nous disposons d'instruments appartenant aux pirates et qui sont en état de marche, aussi vous devriez parvenir à en élucider les principes de fonctionnement. Le résultat obtenu, je voudrais qu'aidé des Vélantians vous élaboriez un dispositif susceptible de brouiller toutes les lignes de communication des gens de Boskone aussi largement que cela vous sera possible. Si vous réussissez à faire en sorte que, tout comme nous, ils ne puissent communiquer entre eux, croyez-moi, cela nous sera d'un grand secours !

— D'accord chef, on va s'y mettre », et l'officier radio demanda outils, matériel et électriques.

À travers l'immense aéroport, les Vélantians et la poignée de patrouilleurs travaillaient côté à côté d'arrache-pied avec d'ailleurs d'excellents résultats. Progressivement, les pistes d'atterrissement furent un peu partout encombrées par de gigantesques machines. Il y avait là des projecteurs en abondance, démons voraces aux museaux dotés d'un revêtement réfractaire, prêts à vomir toutes les formes d'énergies connues des experts en armement de la Patrouille. Bientôt, le brouilleur à haute puissance de Nelson se trouva en état de marche.

Tous ces mécanismes avaient une apparence rustique, brute, inachevée, car on n'avait perdu ni temps ni labeur vain sur ce qui n'était pas essentiel. Cependant, chaque appareil était parfaitement ajusté et équilibré, et tous, sans exception, fonctionnaient à la perfection. À l'appel de Worsel, Kinnison sortit d'une sorte de gigantesque fosse blindée dont tout le rebord était composé d'un anneau de projecteurs à tracto-rayons. S'arrêtant seulement au passage pour s'assurer qu'un interrupteur commandant l'un des générateurs d'écrans, et qui avait tendance à se bloquer, avait bien été remplacé, il se hâta vers la salle de commandement puissamment protégée, où sa petite poignée de patrouilleurs l'attendait.

« Ils arrivent, les gars, annonça-t-il. Vous savez tous ce que vous avez à faire. Il y a beaucoup de choses que nous aurions pu envisager si nous avions eu un peu plus de temps, mais il faudra que ça marche en s'accommodant des circonstances. » Et Kinnison, redevenu un efficient capitaine, se pencha sur ses instruments.

Normalement, les pirates se seraient rués vers la planète, tous leurs faisceaux sondeurs en batterie, exigeant de celle-ci l'assurance d'une totale neutralité dans le conflit en cours, et ordonnant qu'on leur livrât les éventuels fugitifs qui auraient pu s'y poser récemment. Or, il n'était pas question pour Kinnison de laisser les choses se dérouler de la sorte. Les faisceaux sondeurs, il le savait, révéleraient la présence d'un armement, à l'évidence, n'appartenant pas à cette planète. C'est pourquoi il agit le premier et tout sembla se réaliser en un instant. Un rayon traceur fut émis, qui devait servir de guide à l'anneau de projecteurs de tracto-rayons. Sous leur terrible traction, le navire en phase aninertielle fut littéralement happé. Au même moment, le brouilleur de Nelson entra en action et le vaisseau des pirates fut enfermé sous un écran hémisphérique bloquant toute possibilité d'alimentation en énergie cosmique, tandis que des batteries d'armes lourdes ouvraient le feu.

Tout cela se passa en un clin d'œil et, à bord du croiseur de Boskone, qui commençait juste à être ralenti par l'atmosphère de Vélantia, le capitaine stupéfait parvenait à peine à comprendre qu'il était l'objet d'une fantastique attaque.

Seuls les écrans défensifs à déclenchement automatique sauvèrent le navire d'une destruction immédiate et, dans les instants qui suivirent, toutes les batteries du pirate se déchaînèrent.

Ce fut en vain. Les défenses montées par Kinnison pouvaient sans danger encaisser ce déluge de feu. Elles étaient alimentées par des dispositifs capables d'absorber sans difficulté le tir de n'importe quelle base mobile et, à sa grande consternation, le pirate constata que son alimentation en énergie cosmique était et demeurait coupée. Il lança appel sur appel, mais ne parvint pas à entrer en contact avec une quelconque de ses bases. L'éther et le subéther étaient totalement bloqués et ses messages étaient systématiquement brouillés. De même ses moteurs, bien que fonctionnant au-delà même de leurs limites de sécurité, se révélèrent impuissants à l'arracher du centre de cette fosse flamboyante tant la puissance des tracto-rayons fixée sur lui était grande.

Bientôt, ses défenses s'affaiblirent. Son croiseur, conçu pour fonctionner à partir de l'énergie cosmique, ne disposait que des accumulateurs nécessaires à la stabilisation des contrôles de poussée des réacteurs, ce qui représentait une somme d'énergie notoirement insuffisante dans un affrontement aussi violent que celui-ci. Mais étrangement, parallèlement à l'affaiblissement de ses défenses, décrut l'intensité de l'attaque. Il n'entrait point dans les plans du Fulgur de détruire ce cuirassé de l'espace.

« Il était assez remarquable, ce bon vieux *Brittania*, remarqua-t-il, tandis qu'il diminuait progressivement son assaut énergétique, la puissance dont il disposait, personne ne pouvait la lui bloquer ! »

Bientôt, l'énergie emmagasinée par le croiseur fut totalement épuisée et il gît là, inerte. Alors, des électro-aimants gigantesques entrèrent en action et le vaisseau de ligne fut sorti de la fosse et déposé sur un espace dénudé tout proche. Il était certes à l'air libre, mais toujours sous le dôme de forces.

Kinnison ne possédait pas encore de laser, le temps dont il avait disposé ne lui ayant pas laissé le loisir de construire autre chose que les éléments les plus indispensables de son

équipement. Aussi, tandis qu'il discutait avec ses compagnons de la partie du croiseur à détruire pour pouvoir en éliminer l'équipage, les pirates eux-mêmes mirent fin au débat. Des sas s'ouvrirent dans le flanc du navire et de ceux-ci jaillirent les hors-la-loi, l'arme au poing.

Ils n'étaient pas gens à se laisser mourir comme des rats pris au piège et ils savaient parfaitement que, demeurer à l'intérieur de leur vaisseau, c'était pour eux se vouer infailliblement à la mort, au moment et de la manière dont ceux qui les avaient capturés en décideraient. Ils savaient aussi qu'il n'y avait d'autre alternative que vaincre ou périr. Leur reddition, même si elle avait été acceptée, n'aboutirait simplement qu'à repousser leur mort à plus tard, dans les chambres d'exécution de la Patrouille. En combattant, ils auraient au moins la consolation d'entraîner quelques ennemis avec eux dans l'au-delà.

Par ailleurs, n'étant pas des hommes au sens où nous entendons le terme, ils n'avaient aucun point commun, ni avec les êtres humains ni avec les Vélantians. À leurs yeux, ceux-ci étaient de la vermine et dans ce coin reculé de la galaxie les sentiments des défenseurs de cette forteresse imprenable étaient les mêmes à l'égard des troupes de Boskone. C'est pourquoi, tout vétérans endurcis de l'espace qu'ils étaient, ils combattirent avec la froide férocité et la résolution farouche de gens ayant abandonné tout espoir. C'est ainsi que, jusqu'au dernier, ils furent anéantis.

Dès que la bataille eut pris fin, avant même que la zone de brouillage bloquant les lignes de communication du pirate ait été levée, Kinnison inspecta sa prise, détruisant au passage les caméras automatiques reliées directement au quartier général d'Helmuth, ainsi que tous les émetteurs susceptibles de transmettre éventuellement des informations à une quelconque base de hors-la-loi. Alors seulement le brouillage fut interrompu et la coupole énergétique supprimée.

Le navire capturé fut alors éloigné de la zone des opérations. Aussitôt, Thorndyke et ses alliés reptiliens, eux-mêmes experts en matière de communications, s'échinèrent à installer à bord une puissante station de brouillage, tandis que

Kinnison et Worsel se mettaient en quête d'une nouvelle proie. Ils en découvrirent bientôt une, beaucoup plus éloignée que ne l'avait été la précédente. Elle était en effet à plus de deux systèmes solaires de distance, dans une direction diamétralement opposée. Traceurs, tracto-rayons et brouillages redevinrent aussitôt à l'ordre du jour et, sous le feu des projecteurs, un autre immense croiseur du vide se retrouva aux côtés du premier. L'exploit fut répété à plusieurs reprises puis, durant une longue période, l'espace demeura vide.

Le Fulgur alors mit en route son récepteur ultra-sensible en dirigeant l'antenne dans la direction exacte de l'emplacement présumé de la base d'Helmuth, telle qu'avaient pu la déterminer les astronomes de Vélantia. De nouveau, les communications d'Helmuth se faisant sur bande extrêmement étroite, il dut pousser au maximum ses appareils, à tel point que le bruit de fond noyait presque les signaux captés, mais il fut récompensé de sa patience lorsqu'il entendit derechef faiblement la voix du directeur des Opérations de Boskone.

« ... Quatre vaisseaux, tous à l'intérieur ou dans les parages des cinq systèmes solaires suivants, ont cessé d'émettre. Chaque fois, cette cessation s'est accompagnée d'une période de brouillage intense, brouillage d'un type jusque-là inconnu. Aux deux vaisseaux qui reçoivent mes instructions, j'intime l'ordre d'explorer cette région avec les plus grandes précautions. Il faut vous y rendre tous écrans branchés et chacun à son poste de combat. Des caméras automatiques me retransmettront continuellement le déroulement de votre mission. On ne pense pas que la Patrouille soit en cause dans cette affaire car les techniques employées sont très supérieures à celles dont elle est censée disposer. Comme hypothèse de travail, je pense que l'un de ces systèmes solaires, jusque-là pratiquement inexploré et inconnu, est en réalité le berceau d'une race hautement évoluée, qui a peut-être pris offense de l'attitude ou de la conduite du premier de nos vaisseaux à la visiter. C'est pourquoi il vous faudra procéder avec la plus extrême prudence et exécuter un balayage à distance par rayons espions, avant d'entamer une procédure d'approche. Si vous deviez vous poser, substituez tact et diplomatie à votre comportement habituel. Efforcez-vous de

découvrir si nos vaisseaux et leurs équipages ont été détruits ou seulement retenus. Souvenez-vous que vos magnétoscopes doivent être branchés en permanence. Helmuth parlant au nom de Boskone. Terminé. »

Pendant plusieurs minutes, Kinnison manipula vainement ses boutons, mais il ne put intercepter aucun autre message.

« Que cherches-tu encore à apprendre, Kim ? demanda Thorndyke, tu en sais suffisamment.

— Non et de très loin, répliqua le Fulgur. Helmuth n'est apparemment pas un imbécile. Il est certainement en train d'essayer de déterminer les limites de notre zone de brouillage et j'aimerais bien savoir ce qui va en sortir. Pour le moment, rien à faire. Il est si éloigné et son faisceau maser si étroit que je ne parviens à le capter que lorsqu'il parle exclusivement dans notre direction. Eh bien, nous n'allons pas tarder à lui donner vraiment du fil à retordre ! Réfléchissons maintenant pour décider de la conduite à tenir concernant les deux croiseurs qui se dirigent par ici. »

Bien que procédant avec les plus grandes précautions dans leurs investigations et suivant à la lettre les instructions d'Helmuth, les mesures préventives prises n'aboutirent, pour les deux arrivants, strictement à rien. Se conformant aux ordres donnés, ils commencèrent par effectuer un sondage préalable par rayons espions à longue portée, mais même à cette distance, les traceurs de Kinnison étaient opérationnels et les communications des pirates avec leur base cessèrent dans une explosion de brouillage intense. Puis l'histoire récente se répéta avec néanmoins quelques changements de détail, puisqu'il y avait là deux vaisseaux au lieu d'un. Mais la fosse était amplement suffisante pour accueillir deux astronefs et les tracto-rayons pouvaient tout aussi facilement en immobiliser deux qu'un seul. La bataille dura un peu plus longtemps, le feu ennemi fut un peu plus intense, mais l'issue resta la même. Des brouilleurs et d'autres appareillages spéciaux furent installés à bord des navires arraisonnés et Kinnison rassembla ses hommes.

« Nous sommes maintenant prêts à reprendre de nouveau l'espace. Deux fois déjà, cette technique de fuite nous a réussi et

elle devrait réussir une fois de plus si nous parvenons à lui apporter suffisamment de variantes pour maintenir Helmuth encore longtemps dans l'incertitude. Peut-être même, si le flot de croiseurs pirates se maintient, parviendrons-nous à obtenir de celui-ci qu'il nous fournisse les moyens nécessaires pour regagner notre Base n° 1 !

« Voici ce que nous allons faire : nous disposons de six croiseurs et d'un nombre suffisant de volontaires vélantians pour les piloter, en dépit du fait que ceux-ci risquent fort de ne jamais revoir leur planète. Six vaisseaux, bien sûr, ce n'est pas une force assez puissante pour nous frayer un passage au travers des flottes d'Helmuth. Aussi, nous allons nous disperser en produisant un maximum de brouillage de tout type et de toute intensité sur des parsecs de distance. De la sorte, nous ne pourrons pas communiquer les uns avec les autres, mais tout le monde en sera au même point, ce qui devrait nous donner une chance. Chaque navire agira à sa guise comme nous l'avons fait auparavant avec les chaloupes. La seule différence, et elle est de taille, c'est que nous serons à bord de cuirassés du vide.

« Je viens d'entendre une question : « Devons-nous de nouveau nous séparer ou demeurer ensemble ? » Je crois préférable que nous restions tous à bord du même navire. Des microfilms, évidemment, seront confiés aux croiseurs à équipage vélantian. Qu'en pensez-vous ? »

Un accord unanime se fit sur ce plan et Kinnison s'adressa télépathiquement à son compagnon vélantian :

« Maintenant, Worsel, en ce qui concerne vos amis, vous allez avoir vous aussi des moments difficiles à passer. Tôt ou tard, et sans doute plus tôt que tard, les gars d'Helmuth vont partir sur le sentier de la guerre... Ils arriveront en force, l'arme au poing et les yeux injectés de sang. Cette fois-ci, ce sera une bataille et non un massacre.

— Laissez-les venir aussi nombreux qu'ils le désireront. Plus ils seront pour nous attaquer ici, moins il en restera pour vous bloquer le chemin du retour. L'armement dont nous disposons est constitué par ce qu'il y a de mieux, tant du côté de la Patrouille que des pirates, à quoi il faut ajouter les perfectionnements apportés conjointement par nos savants

respectifs. Nous en connaissons parfaitement le maniement et la maintenance ainsi que les procédés de fabrication. Vous pouvez être assurés que les pirates ne sont pas près de nous faire passer sous leurs fourches caudines et que tout appareil de Boskone pénétrant dans ce système y demeurera de façon définitive !

— Worsel, je vous souhaite longue et heureuse vie ! dit Kinnison, puis d'un ton plus sérieux : Peut-être, lorsque tout cela sera terminé, aurai-je l'occasion de vous retrouver. Sinon, adieu, adieu à tout Vélantia. Tout est-il paré ? Bonne route à tous. Décollez ! »

Six vaisseaux, tous pris aux pirates et maintenant devenus unités de la Patrouille galactique, traversèrent en quelques secondes l'atmosphère de Vélantia, s'élancèrent dans le vide interplanétaire puis, s'égaillant, gagnèrent l'immensité de l'espace interstellaire... Six vaisseaux, chacun produisant une zone de brouillage d'une intensité et d'une étendue prodigieuses, à travers laquelle on ne pouvait même pas faire passer un traceur C R X...

Chapitre IX

En panne

Kimball Kinnison, assis devant son tableau de bord, fumait en souriant une cigarette bien méritée. Il était en paix avec l'univers entier. En effet, sa situation présente était totalement différente de l'ancienne. Naguère à bord d'une chaloupe vulnérable et sans défense où il jouait à cache-cache, il se trouvait maintenant aux commandes de l'un des plus puissants vaisseaux de ligne de l'époque, fonçant à pleine vitesse, presque directement vers sa planète natale. Bien que les patrouilleurs, du fait même de leur nombre restreint, dussent assurer des quarts d'une durée inusitée – Kinnison et Henderson à eux seuls devaient assumer la navigation et le pilotage du croiseur –, ils avaient sous leurs ordres un équipage complet de Vélantians diligents et compétents. Quant à l'ennemi, au lieu de se présenter avec toute la cohésion souhaitable, informant sans relâche Helmuth des développements de la situation et obéissant instantanément à ses instructions, il se trouvait avec ses lignes de communication coupées et sans aucun contact avec son quartier général. Dans la noirceur absolue de l'espace interstellaire, il manœuvrait à l'aveuglette, au propre comme au figuré.

Thorndyke fit irruption dans la salle des commandes les sourcils froncés : « Kinnison, tu ressembles au chat Cheshire de la fable. Je suis désolé d'interrompre ta méditation, mais je suis ici pour te dire que nous ne sommes pas encore sortis de l'auberge, tant s'en faut.

— Peut-être, répliqua le Fulgur, mais en comparant le pétrin dans lequel nous étions il y a quelque temps à la présente situation, j'ai l'impression de planer sur les cimes. Ils ne peuvent émettre ou recevoir messages ou ordres et sont dans

l'incapacité de communiquer entre eux. Même leurs détecteurs en sont affectés et tu sais à quel point on peut se fier au radar et aux moyens de détection visuelle... En outre, il n'existe plus aucun numéro d'identification, symbole ou nom sur la coque de cette balle. Si jamais il y en eut, le frottement de l'atmosphère a dû l'effacer. Que peut-il donc bien nous advenir d'insurmontable ?

— Un lâchage des moteurs, répondit brutalement le technicien. Le Bergenholm manifeste des sautes d'humeur qui ne me disent rien qui vaille.

— Est-ce qu'il cogne ou cliquette ? demanda Kinnison.

— Pas encore, avoua à regret Thorndyke.

— Quelles sont les différences d'intensité enregistrées ?

— De l'ordre de 2.000 unités au maximum et en moyenne de 1.500.

— Ce n'est pas bien méchant, on en a vu tourner pendant des mois avec de telles variations.

— Ouais, mais parmi tous les ennuis qui ont jamais pu être rencontrés jusqu'à ce jour, avec un Bergenholm, je n'ai pas entendu parler d'un tel phénomène, et c'est pourquoi je commence à me poser des questions. Je n'essaie pas de t'effrayer, pour le moment du moins. Je te tiens simplement informé. »

La machine à laquelle il se référait était le neutralisateur d'inertie, le sine qua non de la propulsion interstellaire et il n'y avait rien d'étonnant à ce que la moindre anomalie dans son fonctionnement constituât un grave sujet de préoccupation pour le technicien. Les jours passèrent cependant et l'énorme mécanisme continua à fonctionner, absorbant et restituant ses indispensables torrents d'énergie. Il n'alla même pas jusqu'à cliqueter et les sautes d'aiguille sur les cadrans ne s'aggravèrent point. Durant tout ce temps, ils franchirent d'incommensurables distances.

Leurs instruments de détection demeurèrent muets ; pour les dispositifs optiques de repérage, l'espace était vide, à l'exception des corps célestes s'y trouvant normalement. De temps à autre, des objets invisibles, ou au-delà du spectre visible, apparaissaient sur les écrans des détecteurs

électromagnétiques, mais ces instruments étaient si lents qu'on ne pouvait rien tirer de ces signaux. En fait, au moment où l'alarme était donnée, l'objet qui en était responsable se situait habituellement déjà très loin.

Un beau jour cependant, le Bergenholm lâcha d'un seul coup. Il n'y eut ni difficulté de fonctionnement, ni choc, ni échauffement, et cela se produisit sans le moindre avertissement. L'instant d'avant, le vaisseau fonçait en vol aninertiel et, brusquement, il se retrouva en vol normal, pratiquement immobile, car les vitesses obtenues par une quelconque accélération dans ces conditions sont dérisoires, comparées à celles atteintes lorsqu'on passe en phase aninertuelle.

Tout l'équipage se mit à travailler en redoublant d'ardeur. Dès qu'on eut dépouillé le mécanisme de l'épais blindage, Thorndyke en passa l'intérieur au crible, puis se tourna vers Kinnison :

« Je pense pouvoir le réparer mais cela ne se fera pas rapidement. Peut-être serais-tu plus utile dans la salle de pilotage, car il est sans doute malsain de se retrouver présentement en vol normal, tu ne crois pas ?

— La majorité des mécanismes offensifs et défensifs est à déclenchement automatique, mais, de toute façon, je ferais peut-être bien quand même d'aller y jeter un œil. Tiens-moi au courant de la manière dont les choses avancent ici », et le Fulgur s'en retourna vers ses commandes. Il était grand temps...

En effet, une unité pirate venait déjà d'ouvrir violemment le feu sur eux et seul le fait que leurs dispositifs défensifs avaient été réglés pour réagir automatiquement, sauva le cuirassé volé d'une destruction instantanée.

Et tandis que le Fulgur, surpris, commençait à étudier ses différents cadrons, un autre croiseur ennemi se matérialisa à bâbord et se mit aussitôt à l'ouvrage.

Comme Kinnison en avait déjà fait plus d'une fois la remarque, Helmuth était loin d'être un imbécile, et ce nouveau et étonnant procédé brouillant tous ses moyens de communication était pour lui un problème dont la solution était primordiale. Presque tous ses vaisseaux disponibles avaient,

pendant des jours, croisé aux limites des zones d'interférences, observant et rapportant continuellement les données recueillies. Cependant, le déplacement de ces zones était si rapide, leur contour si fluctuant et les relevés directionnels obtenus si contradictoires que les ordinateurs d'Helmuth n'avaient rien pu en tirer.

C'est alors que le Bergenholm de Kinnison avait rendu l'âme et qu'en conséquence le navire avait été pratiquement immobilisé. En quelques minutes, l'emplacement exact de cette zone de brouillage avait été déterminé. Une fois ses coordonnées connues, une demi-douzaine de croiseurs avaient reçu l'ordre de s'y rendre. Le premier corsaire à arriver avait fait les habituels signaux optiques et sonores d'identification et, devant leur manque de réaction, avait fixé un tracto-rayon sur le vaisseau immobile, avant d'ouvrir le feu. Le résultat d'ailleurs n'aurait pas été modifié si tout le monde, au contraire, s'était trouvé dans la salle de pilotage au moment de la procédure de reconnaissance. Kinnison aurait sans doute déchiffré les signaux, mais ni lui ni aucun autre à bord, n'aurait pu leur répondre convenablement.

Les deux croiseurs assaillants devinrent bientôt trois et le Fulgur demeurait impassible devant ses commandes. Ses cadrans n'indiquaient aucune surcharge alarmante et son navire encaissait sans broncher tout ce que ses frères pouvaient lui assener.

À ce moment-là, Thorndyke, en bleu de chauffe et sous-vêtements, couvert de graisse et de crasse, pénétra dans la cabine, n'ayant plus rien d'un coquet officier de l'espace... Ce qui restait visible des traits de son visage dénotait une extrême fatigue... Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, puis la referma vivement lorsque son regard fut attiré par un écran d'observation flamboyant.

« Par les Saintes Griffes de Klono ! s'exclama-t-il, on les a déjà sur le dos ? Pourquoi me l'avoir caché ?

— Qu'y aurait-il eu de changé, je te le demande bien ? répondit Kinnison. Bien sûr, si j'avais pu penser que tu traînais pour effectuer les réparations, je t'aurais fait accélérer le mouvement. Dans l'immédiat cependant, il n'y a rien qui presse.

Il en faudra au moins quatre d'entre eux pour venir à bout de nos défenses et j'espérais fermement que tu réussirais à nous permettre de reprendre notre route avant que cela se produise. Que voulais-tu donc me dire ?

— Je suis venu te prévenir : premièrement, que nous sommes prêts à repartir ; deuxièmement, qu'il faudra ménager le Bergenholm au départ ; troisièmement, te demander si tu sais où je pourrai trouver du savon. Mais tu peux tirer un trait sur les deux derniers points. Nous ne tenons pas à continuer à jouer avec ces lascars plus longtemps. Ils sont trop brutaux et je ne me laverai pas avant de savoir si mes réparations vont tenir ou non. Mets toute la gomme et je crois que les gens d'en face vont avoir une sacrée surprise !

— Pour ça oui. Certains de nos dispositifs sont véritablement révolutionnaires ! »

Le Fulgur tourna une couple de boutons, puis enfonça d'un coup de poing trois touches, et, ce faisant, les cadrans d'observation virèrent soudain au noir : ils étaient de nouveau seuls dans l'espace. Quant aux pirates confondus, ils eurent l'impression que leur proie s'était enfuie dans la quatrième dimension. Leurs tracto-rayons n'agrippaient plus rien, leurs batteries de projecteurs déversaient en vain leur énergie à travers l'emplacement précédemment occupé par d'impénétrables écrans défensifs et leurs faisceaux traceurs se révélaient parfaitement inefficaces. Ils ne comprenaient rien à ce qui venait de se passer et ne saisissaient absolument pas pour quelle raison ils ne pouvaient ni en informer le maître cerveau de Boskone ni être guidés par lui !

Pendant quelques minutes, Thorndyke, Van Buskirk et Kinnison restèrent figés et crispés, dans l'expectative, ne sachant trop à quoi s'attendre. Mais, comme il ne se produisit rien, la tension se relâcha progressivement dans le poste de pilotage.

« Qu'est-ce qui te tracassait ? demanda finalement Kinnison.

— Qu'ils grillent le Bergenholm, telle fut la sèche réponse de Thorndyke.

— Le griller ? Tu rêves ! aboya le Fulgur. Comment pourraient-ils mettre le Bergenholm en surtension ? et même dans cette éventualité, pourquoi, par les neuf enfers de Valéria, voudraient-ils le faire ?

— Ils auraient facilement pu réussir, de la même façon qu'ils y sont déjà parvenus, en branchant leurs séries d'accumulateurs en parallèle. Quant à la raison, je te laisse le soin de la deviner. Lorsque le Bergenholm ne fonctionne pas, tu te trouves en vol normal, lorsqu'il tourne à plein régime, ton inertie est totalement supprimée, donc, aller plus loin, ça me paraît complètement idiot. Mais je pense que tous les pirates ont une case de vide, sans quoi d'ailleurs ils ne seraient pas ce qu'ils sont.

— Je ne sais si je dois t'approuver et pourtant je souhaiterais que tu sois dans le vrai. Mais je crains bien que non. Personnellement, je ne pense pas que ces êtres soient véritablement des pirates, au sens habituel du terme.

— Hum ? Que sont-ils donc alors ?

— À mon avis, la piraterie implique une équivalence de culture, expliqua d'un ton pensif le Fulgur. Les pirates ordinaires sont habituellement des renégats quelque peu tarés, comme tu le disais, en rébellion contre l'autorité constituée qu'ils ont pourtant eux-mêmes reconnue pendant toute une période de leur existence et dont ils ont toujours la frousse ! Ce tableau ne correspond vraiment pas à la situation présente, c'est évident.

— Et alors ? À moi maintenant de te demander si tu rêves. En tout cas, pourquoi t'en inquiéter ?

— Ce n'est pas exactement de l'inquiétude, mais il faudra bien, un jour, que quelqu'un s'en préoccupe, ou autrement...

— Je n'aime pas réfléchir, ça me donne mal à la tête, l'interrompit Van Buskirk. En outre, nous nous éloignons du problème du Bergenholm.

— C'est là que tu vas attraper une véritable migraine, lui dit en riant Kinnison, car je te parierais volontiers un solide beefsteak tellurien que ces pirates tentaient de rendre notre inertie négative lorsqu'ils ont saturé le Bergenholm. Songer à un

tel état de la matière est suffisant pour causer des maux de tête à n'importe qui !

— Je savais que quelques-uns, parmi les plus calés des docteurs ès sciences, s'étaient déjà penchés là-dessus, reconnut Thorndyke, mais je ne vois pas très bien comment ils auraient pu espérer résoudre ce problème en employant la méthode que les pirates ont adoptée ?

— Toutes les méthodes utilisées jusque-là n'ont rien donné et si une telle chose se révèle possible, les résultats en seront véritablement stupéfiants. Mais vous deux, vous feriez bien d'aller vous doucher et de prendre un peu de repos, car vous êtes totalement vidés. Le Bergenholm tourne comme une horloge et, pour le moment, tout baigne dans l'huile. Tu trouveras une boîte de savon noir dans mon placard, je crois.

— Peut-être notre neutralisateur tiendra-t-il suffisamment longtemps pour nous accorder de dormir un peu ? » Le Tellurien contempla un cadran d'un air dubitatif, bien que l'aiguille ne bougeât pas d'un cheveu de la zone de sécurité. « Mais je suis prêt à proclamer publiquement que ce que nous avons fait, c'est du bricolage pur et simple. Vous ne pouvez pas compter dessus plus d'une heure, jusqu'à ce qu'il ait été intégralement remonté et révisé, et tu sais aussi bien que moi que cela exige un atelier remarquablement bien outillé. Si tu veux m'en croire, nous nous poserons le plus rapidement possible quelque part tant que nous sommes encore en mesure de le faire. Le Bergenholm, crois-m'en, est en piteux état ! Nous pouvons le faire fonctionner à la force du poignet pendant un moment encore, mais avant qu'il soit longtemps, il va nous lâcher définitivement. Mieux vaudra alors que nous nous trouvions à cinquante minutes de vol d'un atelier de révision, plutôt qu'à cinquante années.

— Je suis tout à fait d'accord, reconnut le Fulgur, mais néanmoins, nous ne tenons pas à ce que ces oiseaux-là nous tombent dessus à la minute même où nous nous poserons. Voyons un peu où nous nous trouvons. Où sont donc nos bases les plus proches ? Hum... hum... hum... Les bases de secteur sont représentées par des anneaux blancs, les bases de sous-

secteur par des étoiles rouges... » Trois têtes se penchèrent sur les cartes.

— Le plus proche point rouge semble se trouver dans le système 240 – 16 – 37, annonça finalement Kinnison. J'ignore le nom de la planète, je ne suis jamais allé dans ce coin...

— C'est trop loin, l'interrompit Thorndyke, nous n'y arriverons jamais. On aurait aussi vite fait d'essayer de rejoindre directement la Base n° 1, sur Tellus. Si tu ne peux en dénicher une rouge plus près, cherches-en une orange ou une jaune.

— Il ne semble pas y avoir beaucoup de nos bases par ici, remarqua le Fulgur, on aurait pu les croire plus nombreuses. Ah ! voici un triangle violet mais cela ne nous serait pas d'un grand secours... C'est seulement un avant-poste... Si nous essayions ce carré bleu ? Il est à peu de chose près sur notre trajectoire vers Tellus et je ne vois rien d'autre que nous puissions avoir quelque espoir d'atteindre.

— Cela semble être notre meilleure chance, reconnut Thorndyke après quelques minutes de réflexion. C'est sans doute à plusieurs parsecs d'ici, mais avec un peu de veine, peut-être y parviendrons-nous. Les carrés bleus représentent des astroports assez rudimentaires, mais de toute façon, nous y trouverons de l'outillage. Quel en est le nom, Kim ? ou cette escale est-elle simplement désignée par un numéro ?

— C'est la très fameuse planète Treco, annonça le Fulgur après en avoir recherché les coordonnées dans l'atlas galactique.

— Treco ? s'exclama d'un ton étonné Thorndyke, la plus farfelue, la plus cinglée, la plus folle des planètes de la galaxie. Il fallait bien que ce soit à nous que cela arrive et c'est là-bas qu'il nous faudra effectuer nos réparations. Très bien. J'ai du sommeil en retard. Prévenez-moi si nous repassons en vol normal avant que je me réveille.

— Tu peux compter sur moi ; pendant ce temps je vais m'employer à mettre au point une tactique nous permettant de nous poser sans être menacés de voir surgir tous les pirates de l'espace. »

Puis Henderson arriva pour prendre son quart. Kinnison dormit, et le puissant Bergenholm continua à maintenir le

vaisseau en phase aninertuelle. En fait, tous les hommes eurent le temps de se reposer et de reprendre des forces avant que la panne prévue survînt. Celle-ci d'ailleurs ne fut pas pour eux une surprise, ils l'attendaient tous, plus ou moins. Le délai de remise en route ne fut pas suffisamment long pour permettre aux pirates de les retrouver. Pourtant, depuis l'endroit où avait eu lieu cette seconde panne jusqu'au monde de sinistre réputation qui était leur destination, le trajet se fit par une série de bonds.

Grognant, jurant, suant, les ingénieurs effectuèrent réparation sur réparation, à l'aide d'astuces, de bricolages et d'improvisations issues du cerveau fertile de Laverne Thorndyke. L'ingénieur en chef, l'un des plus remarquables et des plus intelligents techniciens de tout le système solaire, n'était pas habitué à travailler de ses mains. Bien qu'encore très jeune, il avait uniquement recours à son cerveau, se contentant de diriger les travaux et de canaliser l'énergie des autres.

Néanmoins, il travaillait maintenant comme un nègre. Il était perpétuellement sale et couvert de graisse. Leur unique boîte de savon décapant était vide depuis longtemps et ses ongles étaient noirs et cassés, ses mains et son visage brûlés et couverts d'ampoules. Ses muscles lui faisaient mal, et jusqu'à ce qu'ils s'y soient habitués, ils regimbèrent devant l'effort inaccoutumé qui leur était demandé. Mais malgré tout, c'est avec enthousiasme que l'ingénieur poursuivit sa tâche, sans jamais se plaindre. Un jour, durant une période de vol aninertiel, Thorndyke pénétra dans la salle de pilotage et considéra les radio-compas chargés de guider leur vol. Puis il se dirigea vers le bac de navigation.

« Toujours sur notre trajectoire d'origine, je vois ? T'est-il venu, par hasard, une idée de génie ?

— Rien de bien fameux. C'est pourquoi je me maintiens sur cette trajectoire jusqu'à ce que nous atteignions le point le plus proche de Trenco. Voilà ce que j'ai réussi à élaborer avant que ce qui me sert de cerveau ait décidé de se mettre en grève : j'ai diminué et augmenté le volume de notre zone d'interférences en modifiant les contours aussi souvent que possible et même en supprimant de temps à autre l'existence, de façon à brouiller au maximum notre piste. Lorsque nous atteindrons

l'endroit où il nous faudra changer de cap, nous arrêterons tout ce qui est susceptible d'émettre des radiations repérables. Le Bergenholm, bien sûr, devra continuer de fonctionner, mais il n'irradie guère et il nous sera facile de le masquer convenablement. Pour les réacteurs, par contre, c'est une tout autre histoire ! Il va nous falloir en diminuer la poussée jusqu'au point où nous pourrons en étouffer valablement le rayonnement.

— Comment penses-tu pouvoir en camoufler l'éclat ? » Thorndyke sortit de la poche de son bleu son inséparable règle à calcul.

« J'ai déjà demandé au Vélantian de nous fabriquer quelques pare-flammes, nous disposons de suffisamment de tungstène, de tantalum et d'aciers spéciaux, ainsi que de tous les matériaux réfractaires nécessaires. »

Puis Thorndyke indiqua :

« Il apparaît bien qu'à mille huit cents fois la vitesse de la lumière, tes caches lâcheront, annonça-t-il. C'est à mon gré beaucoup trop près de la limite des radiations décelables. De toute façon, il faudra bien que ça fasse l'affaire, mais je tremble à l'idée de ce que nous allons devoir imaginer pour que le Bergenholm tienne aussi longtemps.

— Oui, c'est plutôt tangent et je ne suis moi-même guère satisfait de mon plan, admit franchement Kinnison. Tu peux sans doute en mettre sur pied un meilleur avant que...

— Qui ? moi ? avec quoi ? l'interrompit Thorndyke dans un éclat de rire. Pour moi, ton plan est notre atout majeur, et n'es-tu pas, sans conteste, notre grand chef bien-aimé ? Allons-y ! »

Beaucoup plus tard, le moment vint où le Fulgor stoppa son brouillage, arrêta ses moteurs, déconnecta tous les mécanismes dont le fonctionnement entraînait des vibrations susceptibles de révéler leur position aux appareils de détection de l'ennemi. Des mécaniciens en scaphandre sortirent du sas de poupe et fixèrent sur les événets encore incandescents des réacteurs les pare-flammes qu'ils avaient précédemment fabriqués.

Il est bien sûr connu de tous que les navires de l'espace sont propulsés par l'éjection de particules du quatrième ordre, accélérées au moyen de champs magnétiques intenses. Ces

particules prennent naissance à l'intérieur du neutralisateur d'inertie par la conversion d'une certaine forme d'énergie en matière. Cette conversion entraîne un relatif échauffement et produit une grande quantité de lumière visible. Cette lumière se déversant directement dans le gaz éminemment ténu formé par les particules ainsi projetées, fait qu'un astronef à pleine poussée est l'un des spectacles les plus extraordinaires connus de l'homme. C'était justement ce côté spectaculaire que Kinnison et son équipage devaient éliminer s'ils voulaient que leur audacieux plan ait quelque chance de réussite.

Les pare-flammes étant en place, les moteurs, au lieu de cracher des traînées luminescentes révélatrices, voyaient celles-ci pratiquement supprimées mais cela, hélas ! entraînerait aussi l'absorption d'environ trois pour cent de la chaleur totale produite par les réacteurs. Cette production de chaleur devait impérativement être abaissée afin que la température ne dépasse pas le point de fusion du revêtement réfractaire des caches. Cela évidemment diminuerait de beaucoup leur vitesse mais d'un autre côté ils seraient ainsi à l'abri de tout repérage et finiraient par toucher Trenco, si le Bergenholm tenait jusque-là. Bien sûr, il existait toujours le risque d'une détection optique ou électromagnétique, mais il était minime. Chercher une aiguille dans une meule de foin n'était rien, comparé au fait de vouloir repérer, avec une lunette, un écran d'observation ou un magnétomètre, un vaisseau d'un noir d'ébène naviguant toutes lumières éteintes dans l'infini de l'espace. Non, leur Bergenholm était leur seul et plus grand souci et les ingénieurs montraient, pour cette monstrueuse construction métallique, des attentions comparables à celles qu'accorderait un bataillon de nourrices à l'enfant malade d'un multimillionnaire.

Cette polarisation des efforts porta ses fruits. Les ingénieurs continuèrent à trouver indispensable de grommeler, jurer et suer, mais, d'une façon ou d'une autre, ils parvinrent à maintenir l'engin en état de marche, du moins la plupart du temps. Durant toute cette période, ils échappèrent à la vigilance de leurs poursuivants.

En effet, l'attention du Haut Commandement des pirates était concentrée sur cet extraordinaire volume mobile et

fluctuant d'interférences qui demeurait pour eux totalement mystérieux et restait impénétrable à tous leurs systèmes de communication. C'était là l'ouvrage d'un Fulgur, le même sans doute que celui qui s'était emparé d'un de leurs supervaisseaux et qui, après en avoir examiné tous les secrets, était parvenu à s'enfuir à bord d'une chaloupe et à passer au travers des mailles d'un filet pourtant serré. Pour couronner le tout, ce même Fulgur devait certainement avoir capturé croiseur après croiseur parmi les meilleures unités de Boskone et faisait maintenant tranquillement route vers Tellus. Cet état de fait était intolérable et inadmissible. Cela constituait une insulte qu'on ne pouvait et qu'on ne laisserait pas passer.

C'est pourquoi, utilisant tous les vaisseaux pirates du secteur, Helmuth, ses ordinateurs, ses navigateurs, lentement mais implacablement, établirent les éléments de la trajectoire de cette zone de brouillage. Les points obscurs allaient en diminuant. Tous les croiseurs plongèrent simultanément dans ce brouillard subéthérique, calquant leur vitesse sur la vitesse de déplacement de celui-ci, et finalement ils s'attaquèrent à chacun des foyers de brouillage dès que les coordonnées en furent connues avec précision.

Ainsi, en un sens, et bien que Kinnison et ses amis n'en aient alors rien su, ce fut seulement grâce à la défaillance de leur Bergenholm qu'ils parvinrent à sauver leur vie et, avec elle, notre présente civilisation.

Lentement, par à-coups, et pour les raisons expliquées précédemment, Kinnison poursuivit sa dérisoire progression vers Trencō sans être repéré, maudissant également dans son impatience, le navire, son neutralisateur d'inertie, ses précédents utilisateurs et sa conception même... Mais finalement Trencō grossit sur leurs écrans d'observation et le Fulgur employa son Joyau.

« Au Fulgur de l'astroport de Trencō ou à tout autre Fulgur à proximité, émit-il clairement, Kinnison de Tellus – Sol 3 – vous parle : mon Bergenholm est pratiquement hors d'usage et je dois me poser sur votre piste pour effectuer des réparations. J'ai réussi jusque-là à échapper aux pirates, mais ils peuvent

aussi bien être derrière que devant moi. Quelle est la situation chez vous ?

— Je crains de ne pouvoir vous apporter aucune aide, répondit une pensée faiblissante, sans l'habituelle identification. Je suis en perdition. Cependant, Tregonsee est dans le... »

Kinnison ressentit un choc mental dont la violence l'ébranla jusqu'au plus profond de lui-même, un choc qui joignait à la brutalité d'un coup de masse, l'acuité d'un atroce déchirement psychique. Cela faillit faire exploser toutes les cellules de son cerveau. C'était comme si un gigantesque poing armé d'aiguilles d'un mètre de long, s'était amusé à poignarder les centres nerveux les plus sensibles de son organisme.

La communication cessa et le Fulgur sut, avec une effroyable certitude et alors qu'il était en train de lui parler, qu'un autre Fulgur venait de mourir.

Chapitre X

Trenco

Par rapport aux normes terrestres, la planète Trenco était et reste un monde plus que bizarre. Son atmosphère, qui n'est pas à proprement parler gazeuse, et son hydrosphère, qui ne contient pas d'eau, sont deux de ses particularités les plus extraordinaires, et d'où d'ailleurs découlent la plupart des autres. Pratiquement, la moitié de l'atmosphère et la plus grande partie des masses liquides de la planète sont composées d'une substance ayant un très bas seuil de vaporisation et un point d'ébullition qui fait que, pendant la journée, tout y est sous forme de vapeur alors qu'à la nuit la phase liquidienne prédomine. Aggravant les choses, les autres constituants de l'enveloppe gazeuse de Trenco ont un très faible pouvoir absorbant, une chaleur spécifique très basse et une haute perméabilité, de telle sorte que, là-bas, les jours sont intolérablement chauds et les nuits affreusement glaciales.

Durant celles-ci cependant, il pleut, et les mots sont insuffisants pour dépeindre à quelqu'un qui ne s'y est jamais rendu ce que sont les pluies nocturnes de Trenco. Sur Terre, une chute de trois centimètres d'eau en une heure représente un véritable déluge. Sur Trenco, une telle précipitation passerait tout au plus pour une modeste bruine, car, tout au long de la ceinture équatoriale, en moins de treize heures telluriques, il tombe exactement quatorze mètres cinquante-deux d'eau chaque nuit, et ce tout au fil de l'année.

Il y a aussi des éclairs. Il ne s'agit pas de ces brèves et occasionnelles traînées lumineuses terriennes, mais d'un incessant et aveuglant bombardement qui interdit les nuits telles que nous les connaissons. Ces décharges électriques prodigieuses, assourdissantes et terrifiantes, font qu'éther et

subéther sont semblablement impénétrables à toute sorte de signaux, à l'exception de faisceaux masers à pleine puissance. Le jour y est pratiquement aussi détestable. Le tonnerre y est nettement moins intense, mais les rayons du monstrueux soleil de Trenco, au travers d'une atmosphère aux propriétés si curieuses, produisent quasiment les mêmes résultats.

À cause des différences de pression engendrées par la masse des précipitations sur Trenco, le vent souffle partout en permanence, et quel vent ! Excepté au pôle même, où il fait trop froid pour que la vie trenconnaise puisse exister, il n'y a pas un endroit où, à tout moment, un ouragan terrestre ne puisse être assimilé à une zone de calme plat. Tout au long de l'équateur, à chaque lever et coucher du soleil, le vent souffle de la face éclairée vers la face obscure à plus de mille cinq cents kilomètres à l'heure !

Pendant d'innombrables milliers d'années, le vent et les vagues ont plané et modelé la planète Trenco, la transformant en un sphéroïde légèrement aplati. Sa surface strictement uniforme ne présente ni bosse ni creux. Aucune végétation fixe, au sens où nous l'entendons sur Terre, n'existe ou ne pousse sur ce sol. Aucune structure n'a jamais pu être construite, capable de demeurer au même endroit un jour durant, dans cet environnement cataclysmique dont les phénomènes météorologiques quotidiens ne constituent qu'un des multiples facteurs.

Il existe sur Trenco deux types principaux de végétation présentant chacun d'innombrables variantes. L'une pousse dans la boue du matin, grandit au milieu du vent et de la chaleur du jour en collant au sol par de profondes et puissantes racines, arrive à maturité en fin d'après-midi et meurt à la tombée de la nuit pour être ensuite balayée par le flot des précipitations nocturnes. L'autre est un végétal en flottaison libre, dont certaines des espèces ressemblent vaguement à des ballons de football ou à des nénuphars, et dont des centaines d'autres n'ont pas le moindre équivalent terrestre. Cependant, leurs habitudes de vie sont identiques. Ces plantes peuvent s'enfoncer dans « l'eau » de Trenco, s'enterrer dans la boue d'où elles tirent une partie de leur subsistance, puis émerger au milieu de la journée,

pour profiter de l'ensoleillement. Elles peuvent également sans dommage dériver ou rouler sous la poussée des vents éternels de Trenco. Elles peuvent aussi s'enrouler, s'accrocher ou même saisir et maintenir tout ce qui les frôle et qui, par extraordinaire, se révèle comestible.

La vie animale, de son côté, est abondante et diverse. Elle est caractérisée par trois qualités bien précises. Du haut en bas de l'échelle, elle est amphibienne, omnivore et aérodynamiquement profilée. L'existence sur Trenco est dure et n'importe quel être vivant y évoluant doit par nécessité être soucieux de manger tout ce qui se révèle éventuellement consommable. C'est pourquoi toutes les formes survivantes de vie, qu'elles soient animales ou végétales, font preuve d'une voracité et d'une fécondité pratiquement inégalées partout ailleurs dans la galaxie.

La thionite, cette drogue éminemment nocive, dont on a précédemment parlé, est le seul motif de l'importance galactique de Trenco. La thionite en effet est sur Trenco l'équivalent de ce qu'est la chlorophylle sur terre. Trenco est à ce jour la seule planète connue produisant cette substance et, jusqu'à maintenant, nos savants les plus qualifiés ont été incapables de l'analyser ou de la synthétiser. La thionite n'est susceptible d'affecter que les races consommant de l'oxygène et dotées d'un sang rouge et chaud, riche en hémoglobine. Cependant, les planètes peuplées par de telles races sont légion et, très vite après la découverte de cette drogue, des hordes d'intoxiqués, de contrebandiers, de trafiquants et de pirates en tous genres se ruèrent vers ce nouvel eldorado. Des milliers de ces aventuriers périrent, soit du fait de leurs congénères, soit sous l'avalanche de la vorace faune trenconnaise. Néanmoins, la thionite étant ce qu'elle est, des milliers d'autres prirent la relève. C'est alors qu'intervint la Patrouille qui, pour juguler le trafic à sa source, abattit systématiquement toute créature essayant de mettre la main sur le moindre fragment de végétation trenconnaise.

C'est ainsi qu'entre la Patrouille et le Syndicat de la drogue se livre un continual et impitoyable « combat. S'interposant entre les deux parties, il y a la faune de cette bruyante planète,

une faune éternellement affamée et éminemment omnivore dont la férocité naturelle et la puissance individuelle, jointe à une densité numérique non négligeable, en font un adversaire redoutable. Se déchaînant en permanence contre toutes ces factions rivales, il y a le vent, les éclairs, la pluie, les inondations et les mortels rayons de l'énorme et malsain soleil blanc bleuté de Trenco.

C'était l'endroit choisi par Kinnison pour réparer son Bergenholm défaillant. On ne dira jamais à quel point ce choix put être heureux !

« Kinnison de Tellus, salut ! Ici Tregonsee de Rigel IV qui vous parle depuis l'astroport de Trenco. Avez-vous déjà atterri sur cette planète ?

— Non, mais quel...

— Laissons cela de côté pour le moment ! Ce qui importe c'est de vous poser ici rapidement et sans anicroche. Quelle est votre position par rapport à ce monde ?

— Votre diamètre apparent est d'environ six degrés. Nous sommes tout proches du plan de votre écliptique et presque sur votre terminator du côté du jour.

— Parfait. Vous avez amplement le temps. Placez votre croiseur entre Trenco et son soleil. Pénétrez dans l'atmosphère d'ici à exactement quinze minutes, placez-vous vingt degrés après le méridien et aussi près que possible de l'écliptique qui est aussi notre équateur. Passez en vol normal dès que vous serez dans l'atmosphère, car un atterrissage en phase aninertielle est impossible ici. Synchronisez votre vitesse d'entrée avec celle de notre rotation quotidienne dont la durée est de vingt-six heures et douze minutes en temps universel. Descendez à la verticale jusqu'à ce que la pression atmosphérique atteigne sept cents millimètres de mercure, ce qui vous mènera à une altitude de mille mètres environ. Puisque vous vous reposez essentiellement sur ce sens que vous appelez la vue, permettez-moi de vous conseiller de ne lui faire nulle confiance. Lorsque la pression extérieure sera de sept cents millimètres de mercure, votre altitude sera effectivement de mille mètres, que vous le croyiez ou non. Stoppez à ce moment-là et tenez-moi informé, tandis que vous chercherez à demeurer

en vol stationnaire autant que cela vous sera possible. C'est bien enregistré jusque-là ?

— Parfaitement, mais vous voulez dire qu'à mille mètres de distance, on ne peut se repérer l'un par rapport à l'autre ? » La pensée stupéfaite de Kinnison lui échappa : « Quel genre de... »

« Je peux vous situer, mais pour vous, cela vous sera impossible. » Telle fut la sèche réponse qui lui parvint. « Tout le monde sait que Trenco est bizarre, mais personne n'y ayant jamais résidé ne peut réaliser à quel point elle l'est vraiment ! Ici, détecteurs et rayons espions sont inopérants, les instruments électromagnétiques sont pratiquement paralysés et les dispositifs optiques particulièrement trompeurs. Ici, vous ne pourrez vous fier à votre vue. Ne croyez rien de ce que vous verrez. Naguère il fallait des jours pour faire atterrir une nef à cet astroport, mais avec nos Joyaux et mon sens de la « perception » comme vous lappelez, ce sera une question de minutes. »

Kinnison amena son navire à la position requise.

« Stoppez le Bergenholm, Thorndyke, nous n'en avons plus besoin. Il nous faut aligner notre allure en vol normal à la vitesse de rotation de cette planète et atterrir ainsi... »

— Grâces soient rendues à tous les dieux de l'espace ! » L'ingénieur poussa un immense soupir de soulagement. « Je m'attendais à le voir tomber en pièces depuis plus d'une heure et je me demandais ce coup-ci si nous parviendrions à le rafistoler. »

« Nous sommes sur l'orbite prévue, à l'emplacement indiqué, annonça quelques minutes plus tard Kinnison à l'astroport toujours invisible. Maintenant, que s'est-il passé avec ce Fulgur ? Comment cela a-t-il pu arriver ?

— La routine habituelle. » Telle fut la réponse sans compassion. « Cela arrive beaucoup trop souvent à de très nombreux Fulgurs dotés du sens de la vue, et ce en dépit de tout ce que nous pouvons leur dire. Il a insisté pour se lancer à la poursuite de malfaiteurs à bord d'un véhicule terrestre et, bien sûr, nous n'avons pu l'en empêcher. Il a commencé à perdre le contrôle de ses nerfs, du fait qu'il était dans l'incapacité de s'orienter et il a laissé une de ces crapules balancer une grenade

entre ses chenilles. Le vent et les créatures de cette planète ont fait le reste. C'était Lageston de Mercator V, un type par ailleurs remarquable. Où en êtes-vous sur le plan de la pression atmosphérique ?

— Cinq cents millimètres de mercure.

— Ralentissez. Maintenant si vous ne parvenez pas à contrôler votre propension à en croire vos yeux, vous feriez mieux de débrancher vos écrans d'observation et de ne tenir compte que des chiffres de votre baromètre.

— Etant ainsi prévenu, je crois que je réussirai à tenir le coup ! » Et pendant une minute ou deux la ligne de communication devint muette.

À la suite d'un sonore juron de Van Buskirk, Kinnison jeta un œil sur un des écrans et il lui fallut toute sa volonté pour s'empêcher de se ruer sur les commandes. La planète tout entière oscillait, zigzagait, tournoyait, pivotait comme une toupie folle, et tandis que les patrouilleurs contemplaient stupéfaits cette véritable danse de Saint-Guy, une énorme masse indistincte parut se précipiter sur le navire !

« Vire de bord, Kim ! hurla le Valérien.

— Calme-toi, Bus ! lui conseilla le Fulgur. C'est ce à quoi nous devions nous attendre. J'ai retransmis au sol au fur et à mesure tout ce qui apparaissait sur nos écrans. Parfait, Tregonsee ! Nous voici à sept cents millimètres, j'essaie de nous maintenir stationnaires, du moins je fais de mon mieux.

— Ça ira comme ça, mais vous êtes trop éloignés pour que notre grille d'atterrissement puisse vous prendre en charge. Employez un brin vos propulseurs... virez légèrement vers le bas et à gauche... encore un peu... remontez d'un poil... ça y est... ne bougez plus... vous y êtes pile ! »

Il y eut comme un choc amical et Kinnison de nouveau traduisit pour ses compagnons les pensées de l'étranger.

« Ça y est, nous vous avons parfaitement cadré, coupez tous vos moteurs et mettez vos commandes au point mort. Ne bougez pas jusqu'à ce que je vous ordonne de sortir. »

Kinnison obéit et, débarrassés de tout souci, les visiteurs contemplèrent d'un air fasciné et incrédule le spectacle qui s'offrait à eux.

En effet, ce qu'ils regardaient était et demeure impensable sur notre bonne vieille planète et c'est seulement par l'imagination que nous pouvons en avoir une modeste idée. Des créatures monstrueuses nées dans une crise de delirium tremens et devenues soudain réelles et vivantes... Projetez-les dans les airs, secouées par des tempêtes de sable dignes du Sahara ! Imaginez cette scène comme si elle était vécue et non comme résultant de miroirs déformants dont l'image aurait varié sans cesse, sans aucune logique ni aucun rythme apparent. Si l'imagination se révélait suffisamment fertile, chacun pouvait y trouver ce qu'il avait envie d'y voir.

Tout d'abord, ils ne purent rien distinguer. Lorsqu'ils se rapprochèrent du sol cependant, la fantastique distorsion diminua et l'étendue plane retrouva un semblant de consistance... Directement au-dessous d'eux, ils aperçurent quelque chose qui ressemblait à une immense cloque aplatie se détachant sur un paysage d'une rare uniformité. C'est vers cette coupole que leur navire fut entraîné. Un sas s'ouvrit, apparemment minuscule et ressemblant à une simple fenêtre du fait de l'immensité de la construction dont il était l'une des entrées. À travers le panneau, l'énorme masse de l'astronef fut attirée vers un berceau d'appontage. Derrière lui, les massives portes d'acier et de bronze se refermèrent avec un bruit sourd. L'atmosphère fut évacuée du sas jusqu'à ce que le vide y régnât, puis il y eut le siflement de l'air qui y était introduit et un brouillard impalpable bagna toute la surface du vaisseau. Kinnison de nouveau perçut la pensée calme de Tregonsee, le Fulgur rigellien.

« Vous pouvez maintenant ouvrir votre sas et sortir. Si j'ai bien compris, notre atmosphère est suffisamment proche de la vôtre au point de vue oxygène pour que vous n'en ressentiez aucun effet fâcheux. Il serait préférable pourtant d'enfiler votre scaphandre jusqu'à ce que vous vous y soyez accoutumés, car elle est beaucoup plus dense.

— Et comment ! rouspéta de sa voix de basse Van Buskirk, lorsque son chef lui eut traduit la pensée. J'ai tellement respiré de votre espèce de fluide gazeux que j'en ai la tête qui tourne.

— Voilà bien la gratitude, rétorqua Thorndyke. Nous autres, à cause de toi, nous nous sommes astreints à respirer un air à couper au couteau, et qui nous abrutit littéralement. Si l'atmosphère de cet astroport est encore pire qu'à présent, je ne manquerai pas de porter un scaphandre durant tout mon séjour ici ! »

Kinnison ouvrit la porte du sas, trouva l'atmosphère de l'astroport à sa convenance, et sortit. Il fut accueilli cordialement par Tregonsee, le Fulgur. Ce... Cette apparition au moins se tenait droite, ce qui était déjà quelque chose. Son corps avait la taille et la forme d'un baril de pétrole soutenu par quatre pattes courtes et trapues qui le propulsait avec une surprenante agilité. À mi-corps, au-dessus de chaque jambe, il y avait un bras tentaculaire de plus de trois mètres de longueur, sinueux, ondoyant, souple, dont l'extrémité se divisait en une douzaine de minuscules appendices allant, quant à la taille, depuis celle d'une radicelle jusqu'à celle de doigts solides et puissants de plus de quatre centimètres de diamètre. La tête de Tregonsee, dépourvue de cou, était simplement constituée d'un dôme osseux coiffant la surface supérieure plate de son corps. Un dôme qui n'avait ni yeux ni oreilles, mais était pourvu de quatre bouches également réparties et édentées et de quatre narines séparées et palpitantes.

Malgré tout, Kinnison n'éprouva aucune répugnance devant le monstrueux aspect du Rigellien car, incrusté dans le tégument plissé de l'un des bras, se trouvait le Joyau. Kinnison, de ce fait, savait qu'il avait, en face de lui, un être intelligent, peut-être même superintelligent.

« Bienvenue sur Tenco, Kinnison de Tellus, lui dit Tregonsee. Bien que nous soyons proches voisins sur le plan de la distance, je ne suis jamais venu visiter votre planète. J'ai bien sûr rencontré des Telluriens ici, mais ils n'étaient pas du genre à être reçus comme des invités.

— Évidemment, une crapule n'est pas le meilleur représentant de notre monde, reconnut Kinnison. J'ai souvent souhaité pouvoir posséder votre sens de la perception, ne serait-ce que pour un jour. Cela doit être merveilleux d'avoir la faculté d'appréhender un objet dans son entier, intérieurement et

extérieurement, au lieu de sentir sa vue bloquée par l'obstacle, comme l'est la nôtre, d'être indépendant de la lumière ou de l'obscurité, de ne jamais se perdre, de n'avoir aucun besoin d'instruments pour savoir en permanence où l'on se trouve par rapport à ce qui vous entoure...

— Cela est valable aussi pour la vue et l'ouïe. Ces deux phénomènes remarquables étant pour nous parfaitement incompréhensibles, j'ai rêvé, j'ai dévoré des volumes sur la couleur et sur le son. La couleur dans l'art et la nature, le son sous forme de musique et dans les voix de ceux que nous aimons... Mais tout cela me reste aussi étranger que des symboles inintelligibles dessinés sur une page. Cependant, de telles pensées sont vaines ; selon toute probabilité, aucun de nous deux n'apprécierait beaucoup l'équipement mental de l'autre et cet échange, ce transfert, ne nous serait daucun intérêt matériel. »

En quelques brèves réflexions, Kinnison indiqua alors à l'autre Fulgur tout ce qui lui était arrivé depuis leur départ de la Base n° 1.

« Je perçois que votre Bergenholm est un modèle standard de la série 14, annonça Tregonsee, tandis que le Tellurien terminait son histoire. Nous avons ici pas mal de pièces de rechange et puisqu'elles sont toutes aux normes standard des navires de la Patrouille, je crois préférable de vous fournir un Bergenholm neuf plutôt que de réparer l'ancien, cela prendra moins de temps.

— C'est vrai. Par ailleurs, je n'avais jamais espéré que vous disposeriez d'éléments complets de rechange, et nous nous sommes déjà suffisamment attardés. Quel sera le délai nécessaire pour effectuer ces réparations ?

— Une journée de travail pour procéder à l'échange des supports, au moins huit heures pour tout réviser de façon à vous permettre de regagner la Terre sans anicroches.

— Nous allons donc procéder à ce changement. Je vais réunir mes gars...

— Ce n'est absolument pas indispensable. Nous possédons tout l'équipement voulu et ni vous ni les Vélantians ne pourriez manipuler nos outils. »

Tregonsee n'avait fait aucun geste visible et Kinnison n'avait perçu aucune faille dans le rythme de sa pensée, mais tandis qu'il conversait avec le Tellurien, une demi-douzaine de ses massifs congénères rigelliens venaient d'abandonner leur tâche présente et se dirigeaient vers le vaisseau des visiteurs. « Maintenant, je dois vous laisser pendant un moment car j'ai une autre affaire en cours cet après-midi.

— Pourrais-je faire quelque chose pour vous aider ? demanda Kinnison.

— Non, répondit Tregonsee. Je serai de retour dans trois heures, bien avant que la tombée de la nuit rende impossible le franchissement du sas par mon véhicule. Je vous montrerai alors pourquoi vous ne pouvez nous être d'un grand secours. »

Kinnison passa ces trois heures à regarder les Rigelliens travaillant sur son Bergenholm. Il n'avait ni ordres ni conseils à leur donner, car ils savaient ce qu'ils avaient à faire et œuvraient avec diligence. Leurs minuscules doigts filiformes effectuaient les manœuvres délicates avec une incomparable dextérité et une extraordinaire rapidité. Lorsqu'il fallait en venir à des travaux de force, les doigts les plus robustes et même les bras, s'enroulaient autour des pièces à déplacer. De plus, grâce aux solides points d'appui fournis par les quatre jambes courtes et massives, ils étaient d'une vigueur que même la gigantesque carcasse de Van Buskirk n'aurait pu approcher.

Au bout de la troisième heure, Kinnison observa l'extérieur avec un faisceau espion. Sur le côté exposé au vent, il n'existant aucune fenêtre. En dépit des étranges mouvements du soleil de Trencō qui tournoyait, sautillait, apparaissait et s'évanouissait, il savait que celui-ci se retirait présentement derrière la ligne d'horizon. Bientôt, il repéra le véhicule terrestre qui approchait, se déplaçant en crabe, le nez face au vent et progressant de côté et en marche arrière. Bien que la visibilité fût extrêmement mauvaise à cette distance, la distorsion était nettement moindre et il remarqua que, comme l'astroport, le véhicule terrestre était également en forme de dôme. Ses bords, en fait, touchaient partout le sol et l'engin escaladait la pente et basculait de l'autre côté de telle façon que plus le vent soufflait avec violence, plus il se trouvait plaqué contre la surface. Le panneau s'escamota

juste de la hauteur du véhicule qui se faufila à l'intérieur. Il fut alors copieusement arrosé de partout et Tregonsee en sortit.

« Pourquoi ce shampooing ? demanda télépathiquement Kinnison, tandis que le Rigellien pénétrait dans la salle de contrôle.

— À cause de la faune d'ici... La plupart des formes de vie de cette planète se développent à partir de spores minuscules. Celles-ci grossissent rapidement pour atteindre des tailles considérables et dévorent littéralement toute créature organique à portée. Cette base a été à plusieurs reprises à peu près totalement dépeuplée jusqu'à ce que fût mise au point cette procédure de décontamination. Maintenant, braquez de nouveau votre faisceau sondeur vers la face exposée au vent. »

Pendant les quelques minutes qui s'étaient écoulées, le vent avait augmenté, sa furie atteignant une telle intensité qu'elle avait effacé les traces laissées par le véhicule de Tregonsee, et des tourbillons se formaient malgré le profil plus qu'aérodynamique de la base. Et cette tornade, surpassant de beaucoup en violence n'importe laquelle des tempêtes terrestres représentait pour les habitants de Trenco un merveilleux havre de grâce, où ils pouvaient s'arrêter et se reposer, manger et être mangés.

Une monstruosité en forme de goutte venait d'enfoncer une partie de ses pseudopodes dans la poussière surchauffée, tandis que d'autres se saisissaient d'un massif de plantes épineuses qui poussaient là. Ce dernier se débattit furieusement mais ses efforts se brisèrent sur le tégument caoutchouteux de son agresseur. Puis une créature plus petite, glissant sur la courbure lisse de l'astroport, se fit agripper par le bouquet d'épineux. Il s'ensuivit l'extraordinaire spectacle d'une moitié de plante en train de dévorer le nouvel arrivant pendant que l'autre, durant le même temps, servait de pâture à l'étrange globe.

« Maintenant, regardez plus loin encore, ordonna Tregonsee.

— Je ne peux pas, les objets paraissent être pris d'imprévisibles mouvements et sont tellement étranges qu'on ne parvient pas à les reconnaître.

— Parfait. Si vous repérez un trafiquant par ici, sur qui tireriez-vous ?

— Sur lui, bien sûr. Pourquoi ?

— En tirant en direction de l'endroit où vous croiriez qu'il se tient, non seulement vous le rateriez, mais votre décharge pourrait très bien effectuer un cercle complet pour venir vous frapper dans le dos. Beaucoup d'hommes sont morts ici de cette façon. Nous autres, nous sommes en mesure de discerner le but à atteindre, d'en évaluer avec exactitude la position et de corriger notre tir en fonction des facteurs de distorsion du moment. C'est bien sûr ce qui vous explique pourquoi seuls des Rigelliens ou des races dotées du sens de la perception globale ont le pouvoir d'intervenir efficacement sur cette planète.

— J'avoue quant à moi, qu'après ce que je viens de voir, la chose me paraît indiscutable. » Et le silence retomba.

« Pendant plusieurs minutes, les deux Fulgurs observèrent le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Des centaines de créatures variées s'étaient agglutinées à l'abri de la tempête sous les murs de l'astroport et se massacraient et se dévoraient à qui mieux mieux. Finalement, une étrange créature apparut, se déplaçant contre le vent qui soufflait en bourrasque, une sorte de tortue aplatie et aérodynamique dont la silhouette rappelait un peu celle du véhicule terrestre de Tregonsee. Enfonçant l'une après l'autre ses longues pattes épineuses dans le sable pulvérulent, l'animal progressait centimètre après centimètre, ne prêtant pas la moindre attention aux assauts d'une myriade de créatures mineures qui se jetaient sur son dos cuirassé, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à proximité de la plus volumineuse des créatures en forme de globes réfugiées dans le tourbillon de sable. Là, frappant comme l'éclair, l'étrange animal plongea un dard de près de vingt centimètres de long dans la masse coriace de sa victime. Se débattant convulsivement, la créature ainsi poignardée souleva d'à peine un centimètre la tortue, et aussitôt toutes deux furent emportées en un instant dans les airs, disparaissant du champ de bataille. Bien qu'empalé sur le poignard de la tortue et certainement condamné, le ballon vivant continuait à dévorer un savoureux morceau de sa proie du moment.

« Dieu du ciel ! qu'est-ce que c'était donc ? demanda Kinnison.

— Le machin plat ? C'était un spécimen de la forme de vie la plus évoluée de Trenco. Il se peut d'ailleurs qu'un jour celle-ci atteigne un certain degré de civilisation car présentement elle est déjà fort avancée.

— Songez un peu aux difficultés, protesta le Tellurien, la construction de cités ou même de maisons dans ces conditions.

— Ni cités ni maisons ne sont nécessaires ici, ni même désirables. Pourquoi voulez-vous en construire ? Rien sur ce monde ne peut demeurer, ne serait-ce qu'un instant, immobile, et comme n'importe quel endroit ressemble strictement à un autre, pourquoi souhaiter habiter toujours au même emplacement ? Ces êtres se débrouillent très bien avec leur nomadisme. Ah ! voici la pluie qui arrive. »

Le déluge commença avec ses quatre-vingts centimètres d'eau horaire et ses éclairs incessants. La poussière fit d'abord place à de la boue, puis l'« eau » boueuse, sous forme d'embruns, fut projetée en tous sens. Maintenant, à l'abri de l'astroport, les extraordinaires habitants de Trenco étaient en train de s'enterrer dans la boue tout en continuant à s'entre-dévorer les uns les autres.

La couche liquide se fit de plus en plus épaisse. Sa surface supérieure était maintenant recouverte d'un copieux tapis d'écume. L'astroport flottait et Kinnison nota avec étonnement que, réduite comme l'était la surface de la base exposée au vent, elle suffisait à tirer à une vitesse terrifiante, à travers les flots, l'éventail d'ancres marines qui permettaient de tenir tête à la tempête.

« Puisque vous n'avez pas de points de référence utilisables, comment pouvez-vous savoir où nous allons, demanda-t-il.

— Nous l'ignorons et nous en moquons complètement, répondit Tregonsee avec un haussement d'épaules mental. Nous ressemblons en cela aux autochtones. Comme sur ce globe rien ne distingue un endroit d'un autre, pourquoi s'attacher à l'un d'eux en particulier ?

— Quelle planète ! Quelle planète ! Cependant je commence à comprendre pourquoi la thionite est si coûteuse », puis,

dépassé par la violence toujours croissante des éléments, Kinnison regagna sa couchette.

Le matin vint, qui vit en sens inverse la répétition des événements de la nuit précédente. La masse liquide s'évapora, la boue sécha et la végétation rampante se mit à pousser à une allure époustouflante, les animaux firent de nouveau leur apparition et le carnage reprit de plus belle. Finalement, Tregonsee vint et annonça qu'il était environ midi et que, à cette heure du jour, pendant une demi-heure environ, il régnerait un calme suffisant pour permettre à un astronef de quitter la base.

« Vous êtes certain que je ne pourrais en rien vous être utile ? demanda d'un ton mi-suppliant le Rigellien.

— Désolé, Tregonsee, mais je crois que vous ne vous intégreriez pas plus dans mon équipe que moi dans la vôtre. Mais voici le microfilm dont je vous ai parlé. Si vous l'emportez avec vous lorsqu'on viendra vous relever, vous rendrez à la Patrouille et à la civilisation un beaucoup plus grand service qu'en m'accompagnant aujourd'hui. Merci pour le Bergenholm dont je vous ai réglé le montant et mille remerciements pour votre aide et votre courtoisie qui ont été inestimables. Adieu ! » Et le croiseur, de nouveau en état de prendre l'espace, jaillit du sas géant, traversa l'atmosphère particulièrement toxique de Trencō et regagna l'immensité du vide.

Chapitre XI

La Grand-Base

À quelque distance de la galaxie et cependant rattachée à elle par les liens souples mais irréfragables de la gravitation, la petite et confortable planète qui était la base d’Helmuth, tournait autour de son soleil natal. Cette planète avait été choisie avec le plus grand soin et son emplacement était un secret plus que jalousement gardé. À peine une personne sur un million, au sein des cohortes de Boskone, savait qu’un tel monde existait, et parmi ces élus rares étaient ceux qu’on avait invités à la visiter, et plus rares encore ceux qui, après cela, avaient été autorisés à le quitter.

La Grand-Base couvrait plusieurs centaines de kilomètres carrés de la surface de la planète. Elle était équipée de l’armement le plus raffiné de l’époque, et au centre de l’immense citadelle s’élevait un gigantesque dôme.

La face intérieure de ce dôme était tapissée d’écrans d’observation et de communicateurs, au nombre de plusieurs centaines de milliers. Des kilomètres de passerelle précairement suspendue à la paroi intérieure incurvée en permettaient la surveillance. Des instruments de contrôle et de commandement encombraient le sol, travées après travées, ne laissant entre eux que d’étroits boyaux sombres. Quant au personnel, il y avait là des Solariens, des Crevenians, des Siriens, des Antaréens, des Vandemarians, des Arcturiens... Il s’y trouvait aussi des représentants d’une foule d’autres systèmes solaires de la galaxie. Mais quelle que fût leur apparence extérieure, ils étaient tous des consommateurs d’oxygène, au sang rouge et chaud. Mentalement également, ils étaient tous semblables. Chacun avait obtenu son important poste actuel en écrasant ses subordonnés et en « démolissant » ses supérieurs hiérarchiques

dans la branche de l'organisation pirate où ceux-ci sévissaient. Ils se caractérisaient tous par une totale absence de scrupule, par une froide et impitoyable passion pour la puissance et le pouvoir.

Kinnison était effectivement dans le vrai lorsqu'il prétendait que Boskone n'était pas simplement un gang de pirates au sens courant du terme. Mais sa conception de la nature réelle de l'adversaire était très loin en deçà de la réalité. Il s'agissait en fait d'une culture déjà d'ampleur galactique, mais basée sur des idéaux diamétralement opposés à ceux de la civilisation représentée par la Patrouille galactique.

C'était une tyrannie, une monarchie absolue, un despotisme que les dictatures du temps passé n'avaient jamais approchés, même de loin. Son seul credo était : « La fin justifie les moyens. » N'importe quoi – littéralement n'importe quoi – susceptible d'aboutir au résultat désiré, était considéré comme louable. L'échec était le seul crime. Ceux qui réussissaient pouvaient demander eux-mêmes leur propre récompense. Ceux qui échouaient étaient punis avec une sévérité glaciale et impersonnelle, exactement proportionnelle à l'étendue de leur carence.

De ce fait, il ne se trouvait pas d'incapables à l'intérieur de cette forteresse. De cette garnison implacable et impavide, le plus insensible, le plus dépourvu de scrupule et le moins impressionnable était Helmuth, « le porte-parole de Boskone », assis derrière un vaste bureau au centre géométrique du dôme principal. Cet individu était presque humain, d'apparence et de stature du moins, ayant vu le jour sur une planète fort proche de notre Terre par sa masse, son atmosphère et son climat. En réalité, seule une coloration bleue marquée de ses téguments, qui semblait lui conférer une aura azuréenne, témoignait du fait qu'il n'était pas un natif de Tellus.

Ses yeux étaient bleus, sa chevelure également et même sa peau était d'un bleu pâle sous son hâle. Sa personnalité intensément dynamique et dominatrice semblait irradier un bleu arrogant, évoquant non le bleu aimable du ciel de la Terre, ou le bleu ravissant d'une fleur tellurienne, mais le bleu impitoyable et violent d'un rayon delta, le bleu dur et glacé d'un

iceberg polaire, le bleu inflexible et sinistre d'un acier au tungstène chromé.

Un froncement de sourcils se dessinait sur son visage hautain de patricien, tandis que son regard plongeait sur un écran placé devant lui, d'où émanaient les mots prononcés par un de ses assistants.

« ... le cinquième navire a piqué dans l'océan le plus profond de Corvina II, là où tous les instruments de détection sont inutilisables. Les croiseurs qui l'y ont suivi n'ont pas encore fait leur rapport, mais le feront dès que leur mission aura été achevée. Aucune trace du sixième n'a pu être découverte et c'est pourquoi nous pensons qu'il a dû être détruit...

— Qui a raisonnable de la sorte ? demanda d'un ton méprisant Helmuth. Il n'existe aucune base sérieuse pour de telles affirmations. Poursuivez vos recherches !

— Le Fulgur, s'il existe et s'il est encore vivant, doit forcément se trouver à bord du cinquième vaisseau, celui qui est sur le point d'être rejoint.

— Votre rapport est incomplet et fort peu concluant et je n'apprécie guère que vous laissiez sous-entendre que la présence du Fulgur n'est peut-être rien d'autre que le fruit de mon imagination. Qu'un Fulgur soit en cause, c'est pourtant la seule hypothèse logique, car nul autre au sein des forces de la Patrouille n'aurait pu justifier d'un tel degré de réussite. À partir de cela, il me semble que sa fuite, au lieu de n'être qu'une simple probabilité, est quasiment certaine et qu'il nous a derechef échappé et se trouve de nouveau à bord de l'un de nos vaisseaux, cette fois à bord sans doute de celui que vous avez si légèrement considéré comme détruit. Avez-vous reconstitué les principaux points de sa trajectoire ?

— Oui, monsieur. Tout l'espace et toutes les planètes à portée de sa trajectoire ont été inspectés avec soin, excepté bien sûr Vélantia et Trenco.

— Vélantia est, pour le moment du moins, sans intérêt. Notre sixième croiseur a bien quitté ce monde, mais à ce jour, il n'a pas encore regagné sa base. Mais Trenco, pourquoi ? »

Helmuth appuya sur une série de touches. « Ah, je vois... Pour résumer, un seul navire, celui qui selon toute

vraisemblance transporte le Fulgur, n'a toujours pas été retrouvé. Où est-il ? Nous savons qu'il n'a pas atterri sur l'une ou l'autre des planètes solaires et des mesures sont prises pour qu'il ne puisse en aucun cas se poser à proximité d'aucun des mondes appartenant à la civilisation. Maintenant, je crois qu'il est devenu nécessaire de passer cette planète Trencō au peigne fin.

— Mais monsieur, comment..., commença à dire le sous-ordre aux yeux anxieux.

— Depuis quand est-il devenu nécessaire de vous mâcher le travail et de vous préparer des plans ? demanda d'un ton rogue Helmuth. Nous avons des croiseurs avec des équipages d'Ordoviks et d'autres races qui sont dotées du sens de la perception. Trouvez-les et envoyez-les là-bas d'urgence ! » Puis il appuya sur un bouton pour remplacer l'image de son écran par une autre.

« Il est maintenant primordial pour nous d'étudier plus à fond le Joyau de la Patrouille, commença-t-il sans préambule ni salutations. Êtes-vous parvenus à en déterminer l'origine ?

— Je le pense mais n'en suis pas certain. Cela s'est révélé une tâche d'une telle difficulté...

— Si ce travail avait été facile, ce n'est pas à vous que je l'aurais confié ! Poursuivez.

— Tout semble indiquer qu'il s'agit de la planète Arisia sur laquelle je n'ai rien pu apprendre sinon que...

— Un instant ! » Helmuth appuya sur plusieurs autres touches et écoute : « ... inexplorée... inconnue... redoutée de tous les astronautes ».

« Ah ! Encore un de ces mythes de l'espace, aboya-t-il, une autre de ces planètes hantées ?

— C'est quelque chose de plus sérieux qu'une simple superstition, monsieur, mais ce qu'il y a en réalité là-dessous, je n'ai pas encore été capable de le découvrir. En cherchant bien dans mon service, j'ai réussi à réunir un équipage composé de gens qui, soit ne sont pas au courant de cette légende, soit ne s'en soucient guère ! Celui-ci est maintenant en route vers Arisia.

— Qui a la charge de ce secteur ? Je veux avoir la possibilité de contrôler vos conclusions. »

Le chef de département énuméra une liste de noms et de chiffres qu’Helmuth considéra quelques instants.

« Gildersleeve le Valérian, décida-t-il. C'est un garçon de valeur qui a l'air de faire son chemin. En dehors d'une croyance inébranlable en ses propres dieux, il n'a jamais manifesté aucun signe de faiblesse. Aviez-vous pensé à lui ?

— Certainement », répondit l'intéressé d'un ton aussi froid que son chef, tout en sachant que cette explication ne satisferait pas Helmuth et c'est pourquoi il ne chercha pas à en offrir une autre : « Il est actuellement en raid, mais si vous le désirez, je vais vous le passer.

— Allez-y. » Et sur l'écran d'Helmuth apparut une scène de pillage et de massacre spatial.

Le croiseur de la Patrouille qui servait de convoyeur avait déjà été anéanti et il n'en restait plus que quelques débris dérivant paresseusement, derniers témoins de son existence. Des rayons laser étaient maintenant à l'œuvre et bientôt le navire marchand se retrouva immobilisé et sans défense. Les pirates, ne daignant même pas emprunter les sas d'entrée réglementaires, firent purement et simplement sauter l'un des panneaux de chargement du cargo. Puis, essaim d'hommes en scaphandre de combat, ils s'élancèrent à l'abordage, leurs Delameters semant mort et destruction devant eux.

Les matelots, surclassés en nombre et en armement, combattirent héroïquement, mais en vain. Séparément ou en groupe, ils succombèrent. Ceux qui n'étaient pas déjà morts furent sommairement jetés dans le vide avec des scaphandres tailladés et des réacteurs inutilisables. Seules, les femmes les plus jeunes – les hôtesses, les nurses et certaines passagères – furent épargnées à titre de butin. Tous les autres voyageurs partagèrent le sort de l'équipage. Puis, le vaisseau ayant été systématiquement pillé et tous les objets de valeur ayant été chargés à bord du pirate, celui-ci s'éloigna, baigné par une lueur d'un bleu éblouissant, lueur produite par l'explosion des bombes à retardement qui effaçaient toute trace du cargo. C'est alors et seulement alors, qu’Helmuth révéla sa présence à

Gildersleeve. « Un beau travail, proprement exécuté, capitaine, le complimenta-t-il. Maintenant, comment apprécierais-tu une mission sur Arisia pour mon compte personnel ? »

Le teint habituellement coloré du Valérian blanchit subitement et un incontrôlable tremblement secoua sa gigantesque carcasse. Mais tandis qu'il considérait ce qu'impliquait la conclusion de la dernière phrase d'Helmuth, il passa sa langue sur ses lèvres et dit :

« Je ne voudrais en aucun cas refuser, monsieur, si vous m'en donnez l'ordre formel, et si l'on peut, par un moyen quelconque, persuader mon équipage de m'accompagner. Mais nous sommes passés à proximité de ce monde une fois et je... nous... ils... enfin, monsieur, j'ai vu des choses et j'ai été... j'ai été averti !

— Tu as vu quoi ? et tu as été averti de quoi ?

— Je ne saurais vous décrire ce que j'ai vu, monsieur, et même à ce jour je ne peux encore y penser de façon cohérente. Quant à l'avertissement, lui, il était fort clair. J'ai été avisé que si l'idée me venait de m'approcher de nouveau d'Arisia, je périrais d'une mort plus cruelle que celle que j'ai infligée à n'importe quel autre être vivant.

« Comme je vous l'ai déjà dit, monsieur, l'équipage s'y opposera, poursuivit Gildersleeve avec entêtement. Si j'étais désireux de m'y rendre, les hommes se mutineraient dès que je mettrais le cap dessus.

— Rassemble-les immédiatement et dis-leur que tu viens de recevoir l'ordre de te rendre sur Arisia. »

Le capitaine obéit, mais il avait à peine commencé à parler qu'il fut stoppé de façon péremptoire par son second, lui aussi un Valérian, qui dégaina son Delameter et déclara d'un ton sauvage :

« N'insiste pas, Gil ! Nous n'irons pas sur Arisia. J'étais là-bas avec toi la dernière fois, tu le sais. Essaie de mettre le cap sur cette maudite planète et je te descends sur place !

— Helmuth parlant au nom de Boskone, aboya le haut-parleur relié au quartier général. C'est de la mutinerie pure et simple. Vous savez ce que cela signifie, n'est-ce pas ?

— Certainement, et alors ? rétorqua en retour le second.

— Supposons que je vous ordonne personnellement de vous rendre sur Arisia. » La voix d’Helmuth s’était faite douce et mielleuse, mais cachait une terrible menace.

« En ce cas, je vous dirais que vous pouvez aller vous faire foutre, ou vous y rendre vous-même si cela vous chante !

— Quoi, vous osez me parler de la sorte ? s’exclama le chef pirate stupéfait par l’audace de son interlocuteur au point qu’il parvenait mal à contrôler sa fureur croissante.

— Et comment, déclara le rebelle, dont l’indomptable résolution se lisait sur chaque trait de son visage de brute. Le pire que vous puissiez nous faire, c’est de nous tuer. Vous pouvez réunir suffisamment d’unités pour nous rayer de l’espace, mais c’est tout... Il s’agirait là simplement de notre mort et nous aurons au moins la satisfaction d’emmener avec nous dans l’au-delà un certain nombre de vos gars. Si nous retournons sur Arisia, ce sera entièrement différent. Non Helmuth, et j’ajouterai ceci : si je dois quelque jour m’approcher de nouveau de ce monde, ce sera à bord d’un vaisseau dont vous, Helmuth, en personne aurez le commandement. Si vous croyez que c’est un défi gratuit et ne l’appréciez pas, restons-en là. Envoyez-nous donc vos chiens courants !

— Ça suffit ! Regagnez immédiatement la base D sous l’inculpation de... »

La passagère explosion de colère d’Helmuth céda la place à son habituelle froideur calculatrice. Il se passait là quelque chose d’absolument sans précédent, un équipage entier de maraudeurs de l’espace se mutinant ouvertement. En fait, cela allait plus loin qu’une simple mutinerie, c’était bel et bien une rébellion ouverte face à Helmuth lui-même, non pas une révolte typique, soigneusement et silencieusement préparée, mais un acte de pur désespoir de la part d’hommes qui se trouvaient soudain le dos au mur. En vérité, il devait s’agir d’une superstition solidement ancrée pour que ce ramassis de coupe-jarrets consente à une mort certaine plutôt que de faire front aux imaginaires périls d’une planète inexplorée et inconnue des planétographes de Boskone, ces périls devant obligatoirement n’être qu’imaginaires. Cependant, ils n’étaient que de simples astronautes de peu d’envergure mentale et sans grandes

capacités particulières. Mais, même ainsi, cette situation montrait à l'évidence qu'il fallait éviter toute décision hâtive. C'est pourquoi il poursuivit d'un ton calme, en enchaînant dans la foulée : « Annulez tout ce qui vient d'être prononcé durant ces dernières minutes. Poursuivez votre mission conformément à vos instructions de départ en attendant les résultats d'investigations plus approfondies. » Il reprit immédiatement contact avec son chef de département : « Je viens de vérifier vos conclusions, elles me paraissent correctes, annonça-t-il, comme si rien d'extraordinaire n'avait eu lieu. Vous avez bien fait d'envoyer là-bas un croiseur. Où que je sois et quoi que je fasse, informez-moi aussitôt du premier symptôme alarmant dans le comportement de n'importe lequel des membres de l'équipage de ce vaisseau. »

Il n'eut pas longtemps à attendre. L'équipage, soigneusement sélectionné, simplement à cause de sa complète ignorance concernant la planète qui était son objectif, naviguait sans bien comprendre le but réel de sa mission et sans savoir quelle effroyable conclusion devait y mettre fin. Quelques instants après l'entretien peu satisfaisant d'Helmuth avec Gildersleeve et son second, le malheureux vaisseau de reconnaissance atteignit la muraille que les Arisians avaient dressée autour de leur système solaire et qu'aucun étranger non invité ne pouvait franchir.

Le vaisseau en vol aninertiel heurta la frêle barrière et s'arrêta. Au moment même du contact, une vague de forces mentales envahit l'esprit du capitaine qui, délivrant de terreur panique, éloigna instantanément son vaisseau de cet écran générateur d'épouvante et adressa appel désespéré après appel désespéré à son quartier général. Le premier appel, dès qu'il arriva, fut retransmis directement sur l'écran du bureau d'Helmuth.

« Du calme, capitaine ! Faites-moi intelligemment votre rapport ! » aboya le directeur des opérations de Boskone, dont les yeux, qui occupaient maintenant presque tout l'écran que contemplait le capitaine épouvanté, observaient fixement et presque hypnotiquement ceux du chef de l'expédition.

« Reprenez un peu le contrôle de vous-même et dites-moi exactement ce qui vient de se passer, je veux tous les détails !

— Bien, monsieur. Lorsque nous avons heurté ce que nous avons supposé être une sorte d'écran, nous avons été arrêtés et quelque chose s'est introduit à bord. C'était... oh... ay... ay-e-e ! » La voix de son interlocuteur se transforma en un cri déchirant mais, sous le regard dominateur d'Helmuth, elle se calma rapidement et reprit : « Un monstre, monsieur, si jamais il en fut ! Un démon crachant des flammes, monsieur, avec des crocs, des griffes et une horrible queue cornue. Il s'est adressé à moi dans mon propre langage crévenin. Il m'a dit...

— Ne vous occupez pas de ce qu'il vous a dit, je n'en ai rien entendu, mais je peux aisément deviner. Il vous a menacé d'une mort horrible n'est-ce pas ? » Le ton froidement ironique d'Helmuth fit beaucoup plus, pour rétablir l'équilibre psychique du capitaine, que ne l'auraient fait des tirades de reproches.

« Eh bien, oui, monsieur, c'est à peu près ça, reconut-il.

— Et cela vous paraît raisonnable, à vous, le commandant d'un vaisseau de ligne de la flotte de Boskone ? demanda d'un ton méprisant Helmuth.

— Eh bien, monsieur, présenté de cette façon, cela semble quelque peu ridicule, répondit le capitaine un peu honteux.

— C'est une histoire de fou ! » Helmuth, bien à l'abri sous son dôme, pouvait se permettre le luxe d'être affirmatif. « Nous ne savons pas exactement ce qui a causé cette hallucination et apparemment, vous avez été le seul à en être frappé, car rien n'est apparu sur nos écrans de surveillance. Il s'agissait probablement d'une forme quelconque de suggestion ou d'hypnotisme. Vous savez aussi bien que moi qu'une suggestion peut être bloquée si l'on est suffisamment déterminé. Mais évidemment, vous n'avez pas fait le moindre effort dans ce sens ?

— Non, monsieur, je n'en ai pas eu le temps.

— De même, vous n'avez pas eu l'idée d'approcher d'Arisia tous écrans branchés et les enregistreurs automatiques directement reliés ici. En fait, vous ne semblez guère avoir pensé à grand-chose... Je crois que vous feriez mieux de rentrer ici pour y faire votre rapport dans les meilleurs délais.

— Oh ! non, monsieur, s'il vous plaît ! » Le capitaine savait trop bien quelle récompense était accordée à ceux qui échouaient et les mots soigneusement choisis d'Helmut avaient déjà donné le résultat escompté par celui qui les avait prononcés.

« Tout à l'heure, ils m'ont eu par surprise, mais la prochaine fois, je passerai !

— Très bien, je vous donne une dernière chance. Lorsque vous approcherez de cette barrière, passez en vol normal et branchez tous vos écrans. Que chacun se tienne à son poste car tout ce qui peut hypnotiser peut être tué. Arrivez là-bas à toute vitesse, sous une accélération maximum. Frayez-vous un passage et éliminez tous ceux qui pourraient tenter de bloquer votre progression. Liquidez-moi tout ce que vous pourrez détecter ou voir. Y a-t-il quelque chose d'autre qui vous vienne à l'esprit ?

— Cela devrait être suffisant, monsieur. » Le capitaine avait retrouvé tout son calme et maintenant les préparatifs guerriers semblaient estomper le soudain et nébuleux message d'Arisia.

« À vous de jouer ! »

Le plan fut mené à bien dans ses plus menus détails. Cette fois, le navire heurta en vol normal la frêle barrière dont l'intensité fort modeste n'offrait aucun obstacle particulier à la prodigieuse masse de métal du croiseur. Mais alors, du fait que la barrière avait été effectivement franchie, il n'y eut ni avertissement mental ni possibilité de retraite.

Beaucoup d'hommes ont des squelettes dans leur placard, beaucoup souffrent de phobies, de craintes dont ils ont ouvertement conscience. D'autres, en revanche, ont des phobies enfouies profondément dans leur subconscient, des fantômes qui ne resurgissent que très rarement au niveau du seuil de perception active. Chaque être pensant a, sinon de tels phantasmes, au moins des craintes, des dégoûts ou des peurs franches. Cela est vrai, même si l'existence de l'intéressé a toujours été calme et paisible.

Ces pirates cependant représentaient la lie de l'espace. C'était des créatures aux passions sans frein, menant la vie dure et violente de criminels. Leurs haines et leurs méfaits

inexpiables étaient légion, le décompte de leurs crimes, interminable. C'est pourquoi l'effort à fournir fut bien faible pour découvrir dans leur esprit conscient, sans parler des profondeurs nauséabondes de leur subconscient, de quoi susciter des visions d'horreur capables de foudroyer des intellects plus puissants que les leurs. C'est exactement ce que fit le gardien arisian. De la totalité de l'esprit de chaque pirate, véritable tombeau d'immondices, il exhuma les actes les plus atroces et les plus innommables, les choses les plus soigneusement dissimulées et dont l'intéressé avait la plus vive terreur. Avec tous ces faits, il composa un carnaval d'horreur incompréhensible et incroyable, qu'il rendit visible et concrétisa aux yeux du pirate qui en était l'involontaire créateur, une évocation aussi palpable que s'il s'agissait de chair et de sang, de cuivre et d'acier. Aussi n'y eut-il rien d'étonnant à ce que tous les membres de l'équipage pirate, contemplant une si épouvantable matérialisation, devinssent instantanément fous.

Il est absolument inutile d'entrer dans le détail des formes monstrueuses ainsi évoquées, même si cela était possible, car chacune n'était visible qu'à un seul homme en particulier et aucune n'était perceptible pour ceux qui surveillaient la scène à distance, dans le calme de leur lointaine base. Pour ceux-ci, tout l'équipage parut soudain abandonner son poste, chacun de ses membres attaquant insensément l'autre avec la première arme qui lui tombait sous la main, dans un accès de folie furieuse.

En réalité, beaucoup d'entre eux combattirent à main nue, leurs armes restant pendues à leur ceinture, frappant, griffant, mordant, jusqu'à ce qu'ils eussent exterminé leur antagoniste. Dans d'autres secteurs du vaisseau, des Delameters flamboyèrent brièvement, des barres métalliques firent éclater des crânes, des couteaux et des haches tranchèrent et sectionnèrent. Bientôt, tout fut terminé ou presque. Le pilote était toujours vivant, immobile et rigide devant ses commandes. Puis, lui aussi, il bougea, s'activant avec méthode. Il coupa le Bergenholm, fit faire un demi-tour complet au croiseur, en poussa les réacteurs au maximum et le mit sur une trajectoire bien déterminée. Lorsque Helmuth eut pris connaissance de cette trajectoire, ses nerfs d'acier eux-mêmes le lâchèrent

momentanément, car ce vaisseau fonçait, non vers son port d'attache habituel, mais directement vers la Grand-Base, cette planète ignorée de tous, dont les coordonnées spatiales étaient inconnues, tant du pilote que de tous les autres membres de l'équipage !

Helmuth transmit des ordres auxquels le pilote n'obéit point. Sa voix, pour la première fois de son existence, se transforma en hurlement, mais le pilote continua à ne rien entendre. Au contraire, les yeux exorbités par l'épouvante et les doigts crispés comme de véritables griffes, celui-ci se dressa soudain et bondit en avant comme pour saisir et déchirer quelque indescriptible adversaire. Il plongea par-dessus ses commandes, ses bras ne saisissant que de l'air.

Il s'effondra dans un dédale de conducteurs haute tension, et, dans un éclair d'énergie dévorante, son corps se transforma en un nuage d'épaisse fumée grasse. Les câbles d'alimentation se nettoyèrent eux-mêmes de ce qui les avait si effroyablement court-circuités, et le grand navire, maintenant uniquement piloté par des cadavres, poursuivit sa route.

« ... Chiens puants, ignobles lâches ! » Le chef de département qui, lui aussi, était en train de hurler des ordres tapait encore du poing sur son bureau tandis qu'il vociférait : « Si ces maudits froussards sont tout juste bons à devenir fous et à se massacer les uns les autres sans qu'on les touche, il va falloir que j'aille là-bas moi-même... »

— Non, Sansteen, l'interrompit sèchement Helmuth, tu n'iras pas là-bas. Après tout, je pense qu'il y a sur Arisia quelque chose qui risque fort de te dépasser, car, vois-tu, tu as laissé échapper un point essentiel », et il lui rapporta ce qui l'avait si durement secoué.

« Restons-en là. » Il mit un terme au flot de questions et de protestations de l'autre. « Cela ne servirait à rien de te charger maintenant d'une telle mission. Fais en sorte que ce croiseur soit ramené à sa base. »

Dès lors, Helmuth savait que ce n'était pas la superstition qui commandait aux astronautes d'éviter Arisia. Il était parfaitement conscient que, de son point de vue du moins, il y avait là un mystérieux sujet de préoccupation, mais il n'avait pas

idée de la situation réelle, ni du terrible pouvoir que les Arisians détenaient et, le cas échéant, utilisaient.

Chapitre XII

Kinnison ramène le gros lot

Helmuth assis derrière son bureau réfléchissait. Il réfléchissait avec toute la précision froidement analytique dont il était capable. Le Fulgur était tout aussi compétent que plein de ressources. Le propulseur à énergie cosmique mis au point par la science d'un monde dont la Patrouille ignorait tout, constituait le principal atout de Boskone. Si la Patrouille ne parvenait pas à en percer rapidement le secret, d'ici un an la lutte serait terminée et la poigne de fer de Boskone s'appesantirait, sans aucune opposition, sur toute la galaxie. Cependant, si la Patrouille réussissait à s'emparer du principal secret de Boskone, la guerre entre les deux cultures pourrait bien se prolonger indéfiniment. Or, le Fulgur qui connaissait ce secret était toujours libre. De cela il n'était que trop certain et c'est pourquoi il fallait absolument l'abattre. En conséquence, se posait de nouveau le problème du Joyau.

Qu'était-ce donc ? Une pierre bien particulière en vérité, qu'il était impossible de reproduire à cause de quelque caractéristique subtile de sa structure intra-atomique, et qui, de ce fait, recélait des pouvoirs aussi redoutables qu'extraordinaires. Le vieil adage selon lequel seul un Fulgur pouvait porter un Joyau restait vrai, il en avait suffisamment eu la démonstration lui-même. Le Joyau devait expliquer au moins partiellement les prodigieuses capacités des Fulgurs et cela devait être lié d'une façon ou d'une autre avec Arisia et la question des écrans psychiques. Le Joyau faisait partie des armes de la Patrouille dont ses propres forces ne disposaient pas. Il devait à tout prix en percer le mystère car c'était sans aucun doute un puissant instrument. Son importance n'était peut-être pas comparable à celle de leur monopole de l'énergie

cosmique, mais ce monopole actuellement était fort menacé. Il était impératif que ce Fulgur soit supprimé.

Mais comment ? Il était facile d'ordonner de passer Trenco au peigne fin, mais cette opération risquait de se révéler une tâche herculéenne. Supposons que ce Fulgur s'échappe une fois de plus dans ce milieu aux si étranges distorsions. À deux reprises déjà il y était parvenu et dans un environnement beaucoup moins favorable que celui de Trenco. Cependant, si les données qu'il avait recueillies n'étaient jamais transmises à la Base n° 1, le mal ne serait pas grand et un véritable blocus de tous les systèmes solaires à portée du Fulgur avait été organisé. Même un microréseau ne pouvait en franchir les barrages sans être détecté, et cela devrait régler le problème du Fulgur. L'important, c'était d'élucider cette histoire de Joyau.

Mais le plus difficile était d'en découvrir le moyen. Il y avait quelque chose sur Arisia, quelque chose qui se rattachait au Joyau et aux phénomènes liés à la pensée, d'où peut-être d'ailleurs ces écrans psychiques.

Son esprit revint en arrière en se remémorant la façon peu orthodoxe dont il s'était procuré ces appareils. Peu orthodoxe, car il n'avait pas eu à les voler, ni à tuer leur inventeur. Une personne s'était présentée à lui avec des accréditifs et des mots de passe qu'on ne pouvait ignorer. Elle lui avait remis une boîte hermétiquement scellée qui, lui avait-elle dit, provenait d'une planète nommée Ploor, et avait ajouté, d'un ton paisible : « Il s'agit de données se rapportant à des écrans psychiques, vous jugerez vous-même du moment où celles-ci vous seront utiles. » Puis le messager était reparti...

Quelle que soit la nature exacte, des Arisians, ceux-ci étaient dotés d'une puissance mentale hors du commun, de cela on ne pouvait douter. Ayant tout l'espace devant lui, quelle était la probabilité mathématique pour que le pilote de ce croiseur maudit ait pu accidentellement mettre le cap sur la Grand-Base précisément. Infinitésimale. La trahison seule ne fournissait pas la réponse à cette question. Non seulement le pilote s'était révélé complètement fou lorsqu'il avait établi sa trajectoire, mais encore il ignorait totalement où se trouvait le grand quartier général.

Expliquer le phénomène en l'attribuant uniquement à une intervention mentale pouvait paraître fantastique, mais il ne voyait pas d'autre possibilité. Cela d'ailleurs était confirmé par l'incroyable, le définitif refus de l'équipage de Gildersleeve, qui pourtant avait fait ses preuves, de simplement approcher cette planète. Il fallait une énergie psychique absolument effarante pour affecter de la sorte de tels vétérans du crime. Helmuth n'était pas homme à sous-estimer un ennemi. Existait-il sous ce dôme, en dehors de lui-même, un homme d'un calibre mental suffisant pour entreprendre maintenant l'indispensable voyage vers Arisia ? Non. Il avait l'esprit le plus délié de cette planète, d'ailleurs s'il en avait été autrement, on ne l'aurait pas trouvé présentement derrière le pupitre central de commandes. Il était intimement persuadé qu'aucune volonté étrangère n'était en mesure de venir à bout de sa détermination et, pour plus de sécurité, il y avait l'écran psychique dont il n'avait jusque-là divulgué à personne l'existence. Le temps était venu de l'utiliser.

On a déjà insisté sur le fait qu'Helmuth était tout le contraire d'un imbécile. Ce n'était pas non plus un lâche. S'il se considérait comme le plus apte à remplir une mission, il n'hésitait pas à payer de sa personne avec la froide et impitoyable efficience qui marquait tant ses actes que ses pensées.

Comment s'y rendrait-il ? Devait-il accepter le défi et conduire lui-même l'équipage d'égorgeurs de Gildersleeve vers Arisia ? Non. Au cas où sa mission ne rencontrerait pas un succès complet, il serait fâcheux de perdre la face devant ce ramassis de ruffians. En outre, à l'idée de voir un tel équipage devenir fou dans son dos, Helmuth préférait de loin agir seul.

« Wolmark, je vous attends à mon bureau », ordonna-t-il. Lorsque l'intéressé se présenta, il expliqua : « Asseyez-vous, car notre entretien sera long et important. J'ai suivi avec sympathie et admiration, ainsi d'ailleurs qu'avec quelque ironie, le développement de votre réseau d'information, particulièrement pour ce qui touche aux problèmes qui ne sont pas de votre ressort. Il est, je dois le reconnaître, efficace. Vous êtes déjà au courant de ce qui s'est passé. » C'était là une affirmation, non une question.

« Oui, monsieur. » Wolmark, quelque peu décontenancé, ne se démonta pas.

« C'est d'ailleurs la raison pour laquelle vous êtes ici aujourd'hui. J'approuve en tous points votre conduite. Je dois quitter pour quelques jours cette planète et vous êtes actuellement le meilleur élément de la garnison. De ce fait, vous en assurerez le commandement durant mon absence.

— Je me doutais de votre décision, monsieur.

— Je le sais, mais je dois vous informer, simplement pour vous éviter toute tentative hasardeuse après mon départ, qu'il y a encore un certain nombre de choses dont vous ignorez totalement l'existence. Ce coffre, par exemple », montrant d'un hochement de tête un curieux et scintillant globe de forces immobile et comme ancré dans un coin de la pièce. « Même votre réseau d'espionnage éminemment efficace n'a rien pu apprendre à son sujet.

— Non, monsieur, jusque-là du moins, ne put s'empêcher d'ajouter Wolmark.

— Et vous n'y parviendrez jamais, car cet objet est hors de portée des moyens humains d'investigation. Mais continuez à essayer, cela m'amuse. Je suis au courant, croyez-moi, de toutes vos tentatives. Mais poursuivons. Je dois maintenant vous aviser et dans votre propre intérêt, soyez-en sûr, que si je ne devais pas regagner ce bureau, vous vous trouveriez dans une situation extrêmement fâcheuse.

— Je suis tout prêt à l'admettre, monsieur. N'importe quel être intelligent prendrait les mêmes précautions s'il en avait la possibilité. Mais monsieur, supposons que les Arisians...

— Si ? Votre « si » implique un doute de votre part, alors agissez, la leçon sera rude, remarqua Helmuth d'un ton glacial. Vous devriez maintenant savoir que je n'ai pas l'habitude de bluffer, ni de miser sur la chance. J'ai pris des dispositions pour assurer ma protection, tant à l'égard de mes ennemis, comme les Arisians, ou la Patrouille, que de mes amis, comme les jeunes loups de votre genre qui rêvent de me supplanter... Si je n'étais pas absolument certain de revenir ici, mon cher Wolmark, je n'essaierais même pas de me rendre sur Arisia.

— Vous vous méprenez complètement, monsieur. Il n'est nullement dans mes intentions de vous supplanter...

— Certes, tant qu'une occasion favorable ne se présentera point, c'est cela que vous voulez dire. Comme j'ai déjà eu l'occasion de vous l'indiquer, j'approuve entièrement votre conduite. Poursuivez donc vos plans. Jusque-là, je me suis toujours arrangé pour avoir un temps d'avance sur vous et si un jour je n'y parvenais plus, cette place, derrière ce bureau, cesserait d'être la mienne. Vous avez bien sûr compris que dans l'immédiat le problème essentiel est celui de la localisation de ce Fulgur ; le ratissage de Tenco et le blocus des bases de la Patrouille ne sont que deux mesures prises à cette fin.

— Oui, monsieur.

— Très bien. Je peux, je pense, vous passer le commandement. Si vous aviez connaissance d'un incident vraiment sérieux, tel qu'un développement dans l'affaire du Fulgur, faites-le-moi savoir immédiatement. Autrement, ne mappelez pas. Je vous laisse mon bureau », et Helmuth s'éloigna.

Il se rendit sur l'astroport où l'attendait sa vedette spéciale équipée depuis longtemps de divers appareillages dont il était seul à connaître les fonctions exactes.

Pour lui, le voyage vers Arisia ne fut ni long ni ennuyeux. Le petit coursier de l'espace était entièrement automatique et, tandis qu'il dévorait la distance, Helmuth travailla aussi calmement que s'il était installé derrière son bureau. En fait, il travailla même plus efficacement car il put se concentrer sans jamais être interrompu. Nombreux furent les plans qu'il élabora et les décisions qu'il prit tandis que le volume de ses notes allait croissant.

À l'approche de sa destination, il mit de côté ses papiers, brancha ses appareils et attendit. Lorsque la vedette heurta la barrière et stoppa, Helmuth eut un faible et dur sourire. Mais ce sourire s'effaça brutalement alors qu'une pensée pénétra dans son cerveau qu'il croyait inviolable.

« Vous êtes surpris que votre écran psychique soit inefficace ? » La pensée était froidement méprisante. « Je suis parfaitement au courant de ce que vous a dit le messager de

Ploor concernant ces appareils lorsqu'il vous les a remis. Mais celui-ci parlait dans une complète ignorance du problème. Nous autres d'Arisia, connaissons la pensée d'une façon telle qu'aucun membre de cette race n'est ou ne sera jamais en mesure de la connaître.

« Sachez, Helmuth, que les Arisans ne veulent pas et ne toléreront pas de visiteurs non autorisés. Votre présence nous est particulièrement désagréable, car vous représentez à travers vous-même une culture despote, dégradante et antisociale. Le bien et le mal sont évidemment des notions purement relatives et on ne saurait affirmer que cette culture en elle-même est mauvaise. Cependant, elle repose sur la haine, la cupidité, la corruption, la violence et la peur. Elle ignore la justice, la pitié et même la vérité, sinon en tant que facteur d'utilité scientifique. Elle est fondamentalement opposée à la liberté. Or, qu'il s'agisse des personnes, des pensées ou des actes, la liberté est le fondement et le but de la civilisation à laquelle vous vous opposez et avec laquelle tout esprit quelque peu philosophe doit forcément se trouver en accord.

« Bouffi d'orgueil, l'esprit faussé par vos conceptions perverses, exalté par votre succès momentané dans la domination de votre poignée d'acolytes qui, en fait, ne vous sont attachés que par les liens de l'avidité, de la passion et du crime, vous venez ici pour nous arracher les secrets du Joyau, à nous, une race qui, tant par l'âge que par les capacités, vous dépasse de cent coudées !

« Vous vous considérez vous-même froid, dur et impitoyable. Comparé à moi, vous êtes faible, mou, vulnérable et aussi impuissant qu'un nouveau-né. La seule raison pour laquelle vous vivez encore présentement, c'est pour vous permettre de vous en persuader. Votre leçon maintenant va commencer.

Helmuth, alors, figé, incapable de remuer un muscle, sentit de minuscules sondes mentales s'insinuer dans son esprit. L'une après l'autre, elles s'enfoncèrent chacune vers un centre bien déterminé de son cerveau. Il lui sembla que ces vrilles immatérielles portaient avec elles la quintessence ultime de

l'angoisse tolérable, mais l'une après l'autre, elles entraînaient progressivement un insupportable surcroît de douleur.

Helmut n'était plus ni calme ni froid, il se serait laissé aller à hurler si la chose lui avait été permise, mais il ne pouvait même pas murmurer. Tout ce qu'il était capable de faire, c'était de rester là, assis, à souffrir...

Puis il commença à voir des formes se matérialiser devant lui, à l'intérieur même de la vedette et il contempla l'interminable procession des méfaits dont il s'était rendu coupable soit directement, soit par personne interposée, aussi bien durant son ascension vers le poste élevé qu'il occupait actuellement que depuis le moment où il y était parvenu. Cette liste était longue et accablante. Tandis qu'elle s'étalait devant lui, sa torture devint de plus en plus effroyable, jusqu'à ce que finalement, après un intervalle qui aurait pu se chiffrer, soit en secondes, soit en heures, il ne put en supporter davantage. Il s'évanouit, sombrant au-delà de la souffrance, dans l'océan profond et sombre de l'inconscience.

Il se réveilla, blême et tremblant, trempé de sueur et si faible qu'il pouvait à peine se tenir assis, mais avec l'ineffable soulagement de réaliser que, pour le moment du moins, sa punition était terminée.

« Ceci, vous le noterez, n'a été qu'une bien modeste leçon, poursuivit la voix froide de l'Arisian à l'intérieur de son cerveau. Non seulement vous vivez encore, mais avez conservé intacte votre raison. Nous en venons maintenant au second motif pour lequel vous n'avez pas été définitivement éliminé. Votre destruction par nos soins serait nuisible pour les premiers pas de la jeune civilisation qui s'oppose à vos ambitions.

« Nous avons fourni à cette civilisation un instrument dont le rôle sera décisif face à vous et à tout ce pourquoi vous combattez. Si cet objectif n'est pas atteint, c'est que cette civilisation n'en sera une que de nom, et votre répugnante culture se verra autorisée à fleurir et à prospérer, un certain temps du moins.

« Maintenant, regagnez votre dôme et ne revenez jamais ici. Je sais que vous n'aurez pas la témérité de renouveler vous-

même cette tentative. N'essayez pas, non plus, d'agir par l'entremise d'autres personnes. »

Il n'y eut aucune menace, aucun avertissement, aucune mention de conséquences possibles, mais le ton mesuré et incisif de l'Arisian causa à Helmuth une peur telle qu'il n'en avait jamais éprouvée de son existence.

Il fit pivoter sa vedette et la dirigea à pleine puissance vers son point de départ. Ce ne fut qu'après plusieurs heures qu'il récupéra un peu de son habituel aplomb, et bien des jours s'écoulèrent avant qu'il puisse analyser intelligemment l'incroyable, le choquant traitement qui lui avait été infligé. Il aurait voulu croire que cette créature avait bluffé et qu'elle n'avait pu le tuer malgré ses efforts. À sa place, il aurait agi sans hésiter et ce comportement lui paraissait le seul logique. Son froid intellect cependant ne lui permettait pas de se bercer d'une telle illusion. Tout au fond de lui-même, il savait à n'en pas douter que l'Arisian aurait pu le supprimer aussi aisément qu'il pouvait faire disparaître le plus modeste de ses subordonnés, et cette pensée le glaçait jusqu'à la moelle des os.

Mais que pouvait-il y faire ? Aucune solution ne se présentait à lui. Sans cesse, tandis que défilaient les années-lumière, cette question le tourmentait et lorsque sa planète natale grossit sur l'écran, il n'avait toujours pas trouvé de réponse !

Comme Wolmark avait implicitement prêté foi aux propos d'Helmuth selon lesquels il serait regrettable pour lui de s'opposer à son retour, les écrans de la planète s'ouvrirent à son signal. Son premier acte fut de réunir tous les chefs de département pour un conseil de guerre de la plus haute importance. Là, il leur exposa tout ce qui s'était passé, calmement et avec concision, puis conclut :

« Ils sont lointains, désintéressés et se refusent à intervenir jusqu'à un point que je ne parviens pas à comprendre. Ils sont en désaccord avec nous sur des questions purement philosophiques mais ne prendront aucune part active à la campagne actuelle tant que nous demeurerons à distance de leur système solaire. Voici donc pourquoi il s'avère impossible d'obtenir des renseignements sur le Joyau par une enquête

directe sur place. Mais il existe d'autres méthodes que nous utiliserons le moment venu.

« Les Arisians apportent leur soutien à la Patrouille et sont allés jusqu'à lui fournir le Joyau. Là cependant s'est arrêté leur appui. Si les Fulgurs ne savent pas user correctement de leur Joyau, et pour ce que j'ai pu en saisir tel est bien le cas, il nous sera temporairement permis de prospérer et de conquérir. Pour ce qui est de conquérir, ils peuvent compter sur nous et nous veillerons à ce que notre période de prospérité soit de durée suffisante.

« La situation actuelle se résume donc à ceci : notre énergie cosmique contre le Joyau de la Patrouille. Notre atout est sans nul doute le meilleur des deux, mais notre seul espoir d'une prompte victoire réside dans le maintien d'un strict secret vis-à-vis de la Patrouille quant à nos récepteurs et convertisseurs à énergie cosmique. Un Fulgur, pourtant, détient ce secret. C'est pourquoi, messieurs, il crève les yeux que la mort de ce Fulgur s'impose impérativement à nous. Il nous faut le découvrir, serait-ce au prix de l'abandon de toutes nos autres activités dans la galaxie. Informez-moi des mesures que vous avez prises pour isoler les planètes sur lesquelles ce Fulgur serait susceptible de se poser.

— Dans ce domaine, monsieur, tout a été fait. » Telle fut l'immédiate réponse. « Tous les systèmes en cause sont complètement encerclés. Les navires sont si rapprochés les uns des autres que même les détecteurs électromagnétiques se recoupent à plus de 500 %. Les instruments de repérage optique ont au moins 250 % de chevauchement. Tout objet de plus d'un millimètre de diamètre ne pourrait franchir notre blocus sans être repéré !

— Où en est la fouille de Trenco ?

— Les résultats en sont toujours négatifs. Un de nos navires, avec tous ses papiers en ordre, a visité ouvertement l'astroport de Trenco. Il n'a vu là-bas personne d'autre que l'habituelle équipe de Rigelliens. Notre capitaine n'était pas en mesure de se montrer trop curieux, mais le navire manquant ne se trouvait certainement pas sur cette base et il a pu s'assurer qu'il était le premier visiteur à s'y arrêter depuis un bon mois. Nous avons

appris sur Rigel IV que Tregonsee, le Fulgur de service sur Tenco, était là depuis un mois et ne serait pas relevé d'ici un autre. Il était le seul Fulgur présent. Nous poursuivons évidemment le ratissage du restant de la planète et environ la moitié du personnel de chaque vaisseau à s'y être posé a été perdue. Mais nous avons démarré avec des équipages doublés et des techniciens en surnombre ; de plus, des renforts sont actuellement envoyés sur les lieux.

— Ce que vous a dit le Fulgur Tregonsee peut être vrai ou faux, réfléchit Helmuth. Cela d'ailleurs n'a que fort peu d'importance. Il serait évidemment impossible de dissimuler ce vaisseau sur l'astroport de Tenco, même lors d'une simple inspection de routine, et si ce navire n'est pas là-bas, notre Fulgur non plus ! Continuez néanmoins vos recherches. Il se peut qu'il se cache à quelque distance de la base mais j'en doute. Il y a tant de choses qu'il a pu faire que je me dois de les examiner une à une. »

Mais Helmuth eut très peu de temps pour réfléchir sur ce que Kinnison avait pu entreprendre, car le Fulgur avait depuis longtemps quitté Tenco. À cause des pare-flammes sur ses réacteurs, son allure était ralentie, mais pour compenser ce désavantage, la distance à couvrir était considérablement réduite. C'est pourquoi, tandis qu'Helmuth cogitait sur ce qu'il allait devoir ordonner, le fulgur et son équipage approchaient de la première ligne des vaisseaux boskonians investissant tout le système solaire.

Franchir ce cordon sans être découvert relevait du miracle et, avant que Kinnison réalisât qu'il était en danger, six tracto-rayons se matérialisèrent, se saisissant de son navire et le contraignant au combat. Le Fulgur, cependant, était prêt à tout et de nouveau les événements se précipitèrent.

Un signal retentit sur le lointain grand quartier général des pirates, et Helmuth, tendu derrière son bureau, prit personnellement en main le commandement de sa puissante flotte. Sur place, les écrans défensifs de Kinnison flamboyèrent, mais tinrent bon et les tracto-rayons lâchèrent devant ces cisailles énergétiques, tandis que les pare-flammes se volatilisaient sous la brutale poussée des réacteurs et derechef

l'espace fut saturé par les interférences produites par son extraordinaire brouilleur multiplex.

À travers cette purée de pois, à l'aide de son Joyau, le Fulgur émit de toutes ses forces un appel télépathique :

« Au grand-amiral Haynes sur la Base n° 1 ! Au grand-amiral Haynes sur la Base n° 1 ! Message urgent. Kinnison appelant depuis la direction de Sirius. Message urgent. »

Or, à ce moment-là, à la Base n° 1, c'était le milieu de la nuit et le grand-amiral Haynes dormait à poings fermés, mais, avec ses réflexes exacerbés de vétéran de l'espace, il s'éveilla pleinement en un instant. Il avait à peine ouvert un œil que sa réponse fusait : « Ici Haynes. Message bien reçu. À vous Kinnison !

— J'arrive à bord d'un croiseur pirate avec tous les hors-la-loi de l'espace à mes trousses, mais quoi qu'ils fassent, nous passerons ! N'envoyez aucun navire à notre secours car les gens de Boskone sont en mesure de nous balayer de l'espace en un clin d'œil, bien qu'ils soient incapables de nous stopper. Préparez-vous à nous recevoir, notre arrivée est imminente ! »

Le grand-amiral, après avoir déclenché l'alerte générale, reprit contact avec Kinnison qui poursuivit :

« Notre vaisseau n'a aucun signe distinctif, mais comme nous sommes seuls, vous n'aurez guère de difficulté à nous identifier. Vous nous verrez zigzaguant en tous sens. Ils seraient totalement cinglés d'essayer de nous suivre dans l'atmosphère terrestre, compte tenu de votre puissance de feu. Mais leur comportement actuel est insensé, et de leur part on peut s'attendre à tout. S'ils cherchent à nous poursuivre jusqu'au bout, préparez-leur un accueil chaleureux. Nous voilà ! »

Poursuivants et poursuivis venaient d'atteindre la couche la plus externe de l'atmosphère. Du fait de la présence d'une atmosphère, même ultra-raréfiée, la bataille s'agrémenta d'une débauche pyrotechnique. L'astronef de Kinnison partait en vrille, tournoyait, s'élançait de-ci de-là, effectuant les manœuvres les plus inattendues qu'aient pu concevoir les esprits les plus fertiles et les plus agiles de la Patrouille, afin d'essayer de décramponner les croiseurs lancés à sa poursuite.

De l'autre côté cependant, les pirates étaient farouchement déterminés à empêcher l'appareil du Fulgur de se poser, quel qu'en soit le prix. Les tracto-rayons n'avaient aucune prise sur un navire en phase aninertielle. Il apparaissait impossible d'éperonner le fugitif. C'est pourquoi leur stratégie fut basée sur une méthode qui, quatre fois auparavant, avait déjà parfaitement fait ses preuves. Puisque les tracto-rayons se révélaient incapables de bloquer le navire en vol aninertielle, ils s'employèrent à encercler complètement le fugitif avant de le détruire. Et tandis qu'ils tentaient d'entourer le croiseur, les pirates s'efforçaient en même temps d'éloigner le Fulgur des puissantes et sinistres fortifications de la Base n° 1, qui s'étendaient juste au-dessous d'eux.

Mais les quatre vaisseaux qui avaient été repris portaient des équipages vélantians, tandis que le croiseur qu'ils avaient en face d'eux avait pour capitaine Kinnison le Fulgur, et comme pilote Henderson, un maître dans sa partie. Les deux hommes firent appel aux ressources combinées de leurs réflexes et de leur intelligence pour s'efforcer d'éviter ce piège fatal et ils y parvinrent au prix de séries répétées de manœuvres folles et ahurissantes ne figurant dans aucun des manuels de tactique spatiale.

Aussi puissantes que fussent les batteries de la Base n° 1, au sein de l'atmosphère, leur portée ne dépassait pas soixante-dix kilomètres. C'est pourquoi les servants des pièces, désœuvrés derrière leurs commandes, et les officiers des unités lourdes, à qui l'on avait strictement interdit de prendre l'espace jurèrent et fulminèrent, impuissants qu'ils étaient à secourir leurs camarades en difficulté. Ils durent rester là à regarder sur les écrans d'observation le furieux affrontement qui se déroulait, là-haut, très loin au-dessus de leurs têtes.

Mais lentement, imperceptiblement, Kinnison s'approchait du sol, tout en demeurant aussi près de la base qu'il le pouvait sans se laisser encercler. À la fin, il atteignit la limite de la zone de portée extrême des gigantesques projecteurs de la Patrouille. Seules les batteries les plus lourdes pouvaient atteindre ce tourbillon échevelé de vaisseaux. Mais chacune d'elles se déchaîna sur le même objectif au même instant. Dans cet enfer,

même l'écran de coque poussé au maximum des croiseurs ne put résister et un large trou apparut là où s'était trouvée une muraille de navires pirates. Le feu cessa au moment choisi par le Fulgur qui était en contact télépathique avec les hommes au sol et son navire s'engouffra dans cette brèche avant qu'elle ait pu être colmatée, plongeant vers le sol de toute la poussée de ses réacteurs.

Il fut suivi, navire après navire, par la horde des pirates qui, dans une dernière tentative suicidaire, tentèrent de le rayer de l'espace, fonçant follement malgré le fantastique armement de la Base n° 1, la plus redoutée et la plus lourdement armée, la plus imprenable des forteresses de la Patrouille galactique ! Aucune unité spatiale ne pouvait même menacer cette citadelle et les attaquants trop présomptueux disparurent en brefs éclairs de vapeur coruscante.

Kinnison, avant même de passer en vol normal pour atterrir, appela son chef.

« Est-ce que l'un ou l'autre de mes gars est arrivé ici avant nous, monsieur ? demanda-t-il.

— Non, monsieur. » Telle fut la brève réponse. Congratulations, félicitations et réjouissances seraient pour plus tard. Haynes était maintenant le grand-amiral en train de recevoir un rapport officiel.

« Alors, monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que notre mission a été remplie », et il ne put s'empêcher d'ajouter avec l'impétuosité de la jeunesse et devant le succès de sa première véritable expédition : « Nous vous avons ramené le gros lot ! »

Chapitre XIII

Les pilonneurs du vide

Une puissante flotte avait été envoyée pour secourir ceux de l'équipage du *Brittania* qui ne seraient pas tombés aux mains des pirates. La folle et enthousiaste célébration du retour de Kinnison au bercail était terminée. Hors des murailles de forces de la Réserve, cependant, les choses ne faisaient que commencer. Vélantians et spécialistes telluriens venaient de se mettre à l'ouvrage. Personne sur terre ne connaissait quoi que ce soit des Vélantians, eux-mêmes parfaitement ignorants des coutumes telluriques. Néanmoins, du simple fait de l'aide accordée aux patrouilleurs, on avait pratiquement donné aux visiteurs les clés de la planète et ceux-ci appréciaient considérablement l'expérience.

« Nous voulons Kinnison, nous voulons Kinnison ! » criait la foule en liesse, conduite par les journalistes de la télévision galactique. Enfin, le Fulgur fit son apparition, mais après être resté quelques instants devant les objectifs et avoir prononcé quelques mots, il s'excusa : « On m'appelle, c'est urgent ! » et il regagna précipitamment la Réserve. Le flot en délire se dirigea alors vers la cité, entraînant au passage avec lui tous les patrouilleurs en permission.

Ingénieurs et dessinateurs passaient au crible le vaisseau pirate que Kinnison avait réussi à ramener. Tous étaient dotés d'une pile de bleus qui avaient été tirés à partir des fameux microfilms, chacun dirigeant une équipe de mécaniciens chargés de démonter l'une ou l'autre des machines du maraudeur de l'espace. C'était vers cette ruche bourdonnante d'activité que Kinnison avait été rappelé. Il était là, répondant de son mieux au feu roulant de questions dont il était assailli

jusqu'à ce que quelqu'un vînt à son secours : l'amiral Haynes, en personne.

« Messieurs, vous obtiendrez, à partir de ces plans, plus d'informations que ne peut vous en fournir Kinnison, fit-il remarquer avec un sourire, et je veux que celui-ci me fasse son rapport dans les plus brefs délais. »

Le prenant par le bras, le Fulgur âgé conduisit le jeune vers son bureau personnel où il n'y avait ni secrétaire ni magnétoscope. Au contraire, il appuya sur une série de touches qui isolaient complètement la pièce, puis il dit :

« Maintenant, fils, raconte-moi un peu tout ce que tu as gardé pour toi depuis que tu as atterri. J'ai bien reçu ton avertissement.

— Eh bien, oui ! je n'ai pas tout dit, admit Kinnison. Je ne me sens pas de taille à me mettre en vedette en pareille compagnie, même s'il s'agit d'un sujet dont on puisse discuter en public, ce qui n'est pas le cas. Je suis heureux que vous ayez pu m'accorder cet entretien aussi rapidement ; j'ai une idée qui me trotte par la tête et dont je ne veux m'entretenir qu'avec vous, et vous seul. Elle est peut-être aussi délivrante que l'atmosphère de Trenco, vous en serez juge, mais vous saurez aussi que mes intentions sont bonnes, aussi bizarres puissent-elles paraître.

— Voilà un discours prometteur, répliqua d'un ton sec Haynes, poursuivez.

— La grande particularité du combat spatial, c'est que, si nous naviguons en vol aninertiell, nous devons nous battre en vol normal, commença Kinnison apparemment de façon un peu décousue mais choisissant ses mots avec soin. Pour contraindre un ennemi au combat, un vaisseau doit d'abord fixer un rayon traceur sur son adversaire, puis s'amarrer à lui par des tracto-rayons en vol normal. Ainsi, la vitesse relative détermine la possibilité d'être contraint ou d'éviter un engagement, et c'est la puissance propre à chacun qui décide de l'issue. C'est pourquoi les pirates jusque-là nous surclassaient et, en passant, nous mésestimions nos adversaires et faisons un dangereux complexe de supériorité en les traitant de pirates. Ils n'en sont pas, ils ne peuvent pas l'être, Boskone doit représenter beaucoup plus

qu'une race ou un système, c'est probablement une culture de taille galactique. Tout s'inspire d'un despotisme impitoyable qui ne maintient son autorité que grâce à un système rigide de punition et de récompense. À nos yeux, cela se présente comme fondamentalement mauvais, mais ça marche, pas de problèmes ! Ils sont organisés tout comme nous et apparemment disposent d'autant de bases, de vaisseaux et d'hommes que nous.

« Boskone avait l'avantage, tant sur le plan de la vitesse – à l'exception très momentanée du *Brittania* – que sur celui de la puissance. Cette supériorité ayant cessé d'exister, nous allons donc avoir deux camps de force égale, tous deux d'envergure galactique et chacun possédant armes, équipement et personnel en grande quantité. Les deux parties disposent exactement des mêmes moyens d'attaque et de défense et chacune paraît décidée à supplanter définitivement l'autre. Nous arriverons fatalement à une impasse et ce sera une guerre d'usure qui se poursuivra pendant des siècles et qui se terminera finalement et inévitablement par la destruction tant de Boskone que de notre civilisation.

— Mais nos nouveaux projecteurs et nos nouveaux écrans ? s'exclama le plus âgé des deux, ils nous confèrent un indéniable avantage. Nous pouvons au choix accepter ou refuser le combat. Vous connaissez le plan conçu pour les écraser puisque vous avez contribué à le mettre au point.

— Oui, je le connais. Je sais aussi que nous ne les écraserons pas, et vous en êtes tout aussi conscient que moi. Nous savons que notre avantage ne sera que temporaire. » Le jeune Fulgor s'exprimait d'un ton préoccupé sans se soucier des réactions de son interlocuteur.

L'amiral garda quelques instants le silence. Au plus profond de lui-même, ce doute l'avait bien effleuré mais ni lui ni ceux de sa génération n'avaient jamais exposé aussi brutalement leur manière de voir que venait de le faire Kinnison. Il savait très bien que, d'un côté comme de l'autre, qu'il s'agisse d'armes, d'équipement ou de procédés défensifs, on ne parviendrait pas à en garder longtemps l'exclusivité et que, tôt ou tard, le secret en serait percé, comme en témoignait l'odyssée désespérée de

Kinnison et son heureuse conclusion. Il savait que les dispositifs installés à bord des vaisseaux capturés sur Vélantia avaient été détruits avant que ceux-ci tombent aux mains de l'ennemi, mais il savait aussi qu'avec des flottes entières ainsi équipées, le mystère ne pourrait être maintenu indéfiniment. C'est pourquoi il répondit finalement :

« Ça se pourrait bien. » Il s'arrêta puis poursuivit, en indomptable vétéran qu'il était : « Mais pour le moment, nous avons l'avantage et j'ai bien l'intention d'en profiter au maximum tant que cela durera. Après tout, peut-être nous sera-t-il donné de le conserver assez longtemps.

— Je viens juste de penser à quelque chose qui pourrait nous y aider : le problème des communications. » Kinnison ne poursuivit pas sa discussion sur le point précédent mais enchaîna : « Il semble qu'il soit impossible de faire passer même une émission maser à travers notre actuel système de brouillage...

— Ce n'est pas « il semble », aboya Haynes. C'est impossible, seule la pensée...

— C'est exactement cela : la pensée, l'interrompit en retour Kinnison. Les Vélantians pourraient réaliser des prodiges avec un Joyau. Pourquoi ne pas en sélectionner quelques-uns pour en faire des Fulgurs ? Je suis sûr que Worsel y parviendrait sans difficulté et, avec lui, sans doute pas mal d'autres. Ils peuvent émettre télépathiquement à des distances inimaginables et seuls les arrêtent les écrans psychiques. Ils feraient d'excellents officiers de transmission !

— Cette idée ne manque pas d'intérêts et sera approfondie. Cependant, ce n'est pas de cela dont vous voulez discuter. Poursuivez.

— D'accord. » Et Kinnison passa à un échange de vues télépathique, de Joyau à Joyau.

« Je désire une espèce de muraille ou d'écran capable de neutraliser ou de rendre inopérants les instruments de repérage. J'ai demandé, sous le sceau du secret, à Hotchkiss, le spécialiste des transmissions, ce qu'il en pensait. Il m'a fait savoir que la question n'avait jamais été envisagée, même en

tant que recherche d'ordre purement académique, mais que c'était théoriquement réalisable.

— Cette pièce est protégée, vous le savez. » Haynes était surpris devant l'usage des Joyaux. « Pensez-vous que ce soit important à ce point-là ?

— Je ne sais pas. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, il se peut que je sois totalement dans l'erreur, mais si je ne me trompe pas, un tel appareil serait d'une importance primordiale, et s'il se produisait une seule fuite tout tomberait à l'eau. Vous voyez, monsieur, devant la longue route qui s'étend devant nous, le seul avantage permanent que nous ayons sur Boskone, c'est le Joyau, et cela Boskone ne l'obtiendra jamais. Il doit exister différentes façons de l'utiliser. Si ce neutralisateur de détection se révélait possible et si l'on pouvait garder son existence secrète au moins un certain temps, je crois que cela nous ouvrirait des horizons. Je voudrais essayer quelque chose, ça ne marchera peut-être pas, il y a même toutes les chances pour cela, mais, en cas de succès, nous devrions être en mesure de liquider Boskone en quelques mois et d'éviter ainsi une interminable guerre d'usure. D'abord, je veux aller...

— Un instant, coupa Haynes. J'ai réfléchi, moi aussi, je ne vois aucun lien logique entre un tel appareil, un engin d'utilité purement militaire, et le Joyau. Or, si je ne saisis pas, peu nombreux seront ceux qui devineront et c'est là un point en votre faveur. S'il y a vraiment quelque chose de valable dans tout cela, il est impératif que je n'en sache rien, moi ou tout autre d'ailleurs. Gardez vos suggestions pour vous.

— Mais c'est un engin très spécial et qui risque de ne servir strictement à rien, protesta Kinnison. Vous souhaiterez peut-être en arrêter la fabrication.

— Non, répliqua d'un ton définitif le grand-amiral. Vous en savez plus à propos des pirates, excusez-moi, à propos de Boskone, que n'importe quel membre de la Patrouille. Vous entrevoyez une possibilité de réussite... Fort bien. Ce fait, à lui seul suffit à vous assurer de notre concours le plus total. Prenez soin d'enregistrer votre idée et mettez la bande sous sceau « Fulgur » de façon qu'on puisse en retrouver la trace au cas où vous seriez absent pour un motif quelconque. S'il se révèle

possible de mettre au point un tel neutralisateur, ce sera fait. Hotchkiss dirigera les recherches et, s'il en a besoin, je lui affecterai tous les Fulgurs nécessaires. En dehors de vous autres, personne ne travaillera à ce projet ou n'en connaîtra quoi que ce soit. Il n'y aura pas d'archives, et jusqu'à ce que vous nous en révéliez l'existence, rien de tout cela n'existera officiellement.

— Merci, monsieur. » Et Kinnison quitta la pièce.

Durant les semaines qui suivirent, la Base n° 1 fut le centre d'une furieuse activité. De nombreux appareils, de nouveaux générateurs, de nouveaux brouilleurs, de nouvelles cisailles énergétiques furent mis au point et testés, et cette liste de nouveautés n'était pas exhaustive. Chaque appareil fut conçu et essayé jusqu'à ce que, même les plus sceptiques des ingénieurs de la Patrouille, ne pussent en rien trouver à y redire. Puis, à travers toute la galaxie, les navires de la Patrouille furent chacun rappelés à leur base de secteur et reconstruits. Il y avait désormais deux grandes classes de vaisseaux. La première était constituée d'appareils de reconnaissance dotés d'une vitesse exceptionnelle et de défenses considérables. C'étaient les engins les plus rapides de l'espace et qui devaient se révéler capables de se défendre contre toute attaque. C'était tout. Les astronefs de la seconde catégorie devaient être construits à partir de zéro car rien d'approchant n'avait jusque-là été envisagé. Il s'agissait d'énormes unités, lentes et maladroites, qui abritaient simplement d'impensables moyens offensifs. Elles étaient équipées de batteries de projecteurs d'une taille et d'une puissance inconcevables jusque-là sur des unités mobiles et ne dépendaient pas de l'énergie cosmique. Ces mastodontes transportaient avec eux, sous forme d'innombrables rangées d'accumulateurs, leur propre énergie. En fait, chacune de ces monstrueuses forteresses volantes était capable d'engendrer un champ inhibiteur tel qu'aucun vaisseau à proximité ne pouvait recevoir d'énergie cosmique.

C'était l'arsenal que la civilisation s'apprêtait à lancer contre Boskone. En théorie, cela apparaissait comme d'une extrême simplicité. Les croiseurs ultra-rapides rattraperait l'ennemi et s'amarraient par des tracto-rayons d'une telle intensité qu'ils en

seraient insécables, puis passeraient en vol normal afin d'immobiliser l'ennemi dans l'espace. À ce moment-là, tandis qu'ils neutraliseraient et encaisseraient tout ce que l'adversaire était susceptible de leur infliger, ils émettraient en même temps un signal bien caractéristique dont la source serait facile à localiser. Les forteresses mobiles alors accourraient, bloqueraient l'alimentation en énergie des vaisseaux de Boskone et les liquideraient. Il fallut du temps à la Civilisation pour se forger une telle armada, mais lorsque celle-ci fut prête, tout le monde espéra qu'elle assurerait une décision rapide dans le présent conflit avec Boskone. Chaque base de secteur et de sous-secteur était parée et l'heure zéro avait été fixée. Sur la Base n° 1, Kimball Kinnison, le plus jeune Tellurien à avoir jamais porté les quatre barrettes de capitaine, était assis devant les écrans d'observation du croiseur lourd *Brittania*, ainsi baptisé à sa propre demande. Il jubilait intérieurement à la pensée de la vitesse de son vaisseau. Telle était la poussée des réacteurs du *Brittania* qu'il avait fallu, malgré le profilage de l'appareil, prévoir des écrans de coque spéciaux et un dispositif d'évacuation calorique pour dissiper dans l'espace la chaleur résultant de la friction engendrée par le milieu ambiant. Autrement, le navire se serait désintégré à pleine vitesse même dans le vide poussé de l'espace interstellaire. Et, dans son bureau, le grand-amiral Haynes surveillait son chronomètre. L'heure H n'était plus qu'à quelques minutes, puis à quelques secondes.

« Que les Dieux de l'espace soient avec vous ! » Sa voix de basse trahissait son émotion contenue. « Cinq, quatre, trois, deux, un... partez ! » Et la Flotte s'élança dans les airs. Le premier objectif de l'escadre tellurienne était fort proche de son monde natal car les Boskonians avaient une base sur une des lunes de Neptune, en plein cœur du système solaire. Celle-ci était si proche de la Base n° 1 que seul un barrage permanent et une vigilance constante avaient permis d'en maintenir au large les faisceaux sondeurs. Cette citadelle était si puissante que, du fait même de son invulnérabilité, aucun des vaisseaux de ligne de la Patrouille ne s'était avisé de l'affronter.

Bien que le temps nécessité par le trajet fût fort court, les Solariens furent repérés et interceptés par les vaisseaux de Boskone, mais à peine la bataille avait-elle commencé que ceux-ci se rendirent compte que cet affrontement prenait un tour inhabituel ; seulement il était déjà trop tard. La fuite était devenue impossible et l'espace alentour était si brouillé qu'ils ne purent même pas informer Helmuth de la tragique situation dans laquelle ils se trouvaient. Les vaisseaux en forme de larme de la Patrouille refusaient absolument tout combat. Ils s'accrochaient comme des bulldogs, encaissant sans riposter tout ce que déversaient des projecteurs portés à l'incandescence, leurs écrans défensifs flamboyant furieusement et tirant sur le violet sous l'effrayant bombardement auquel ils étaient soumis, tant de la part des astronefs que des batteries au sol. Cependant, ceux-ci ne lâchèrent point. De même, aucun des tracto-rayons ne céda. Puis, quelques minutes plus tard, apparurent les lourds et inélégants pilonneurs du vide. Ils émirent leurs champs inhibiteurs, bloquant ainsi la captation de l'énergie cosmique, lâchèrent bordées après bordées de tracto-rayons, tandis que leurs projecteurs déversaient un torrent d'énergie destructrice comme on n'en avait jamais vu, du moins au niveau d'une unité en vol.

Les écrans extérieurs des Boskonians cédèrent presque instantanément devant la prodigieuse violence de l'assaut. La seconde ligne de défense flamoya brièvement avant de craquer. L'écran n° 3 résista avec acharnement tandis qu'il passait par toutes les couleurs du spectre dans une débauche pyrotechnique. Mais celui-ci vira finalement vers l'ultraviolet, puis vers le noir. Maintenant demeuraient uniquement les écrans de coque eux-mêmes, ces murailles immatérielles incroyablement résistantes protégeant les parois métalliques des installations de Boskone de l'épouvantable fureur du pilonnage des mastodontes de la Patrouille, murailles que seules vingt tonnes de duodec avaient été capables d'enfoncer. L'énergie rejaillissait devant cette barrière en véritables cascades. Les forces antagonistes étaient si intenses que leur neutralisation apparaissait à la fois visible et tangible. Séparément ou globalement, en terribles tourbillons secouant la

trame même de l'espace, en éclairs de plusieurs kilomètres de long, en immenses jets de feu, ces énergies se dissipaien dans le vide.

Les officiers boskonians contemplaient leurs instruments, complètement surpris d'abord, puis frappés d'épouvante lorsqu'ils constatèrent que leur source d'énergie était tarie. Tandis que les écrans de coque commençaient à faiblir et que l'assaut ne ralentissait pas, il leur paraissait impensable qu'un tel déluge d'énergie puisse ainsi se prolonger à partir d'unités mobiles. Mais ces centrales volantes en avaient la possibilité et ne manquèrent point de s'en servir. L'attaque se poursuivit avec une intensité qui ne se démentait pas. Ce n'était pas de simples batteries d'accumulateurs qui alimentaient les puissantes batteries de projecteurs, et les câbles d'arrivée avaient été conçus en conséquence, de façon à pouvoir tolérer sans problème les ampérages fantastiques indispensables. Ces forteresses du vide avaient été construites dans un seul but : faire mal, et il faut bien avouer qu'elles y réussissaient à merveille, faisant preuve d'une parfaite efficacité.

Les écrans de coque, après avoir passé dès le premier assaut par toutes les couleurs du spectre, commencèrent à tirer sur l'ultraviolet et devinrent invisibles à l'œil nu. Seuls les instruments de bord enregistrèrent des éclairs momentanés de noirceur.

Bientôt ils cédèrent et, à l'instant même de leur défaillance, les vaisseaux de Boskone se vaporisèrent. En effet, cette dernière barrière forcée, il ne restait plus que le métal nu pour stopper le feu irrésistible de ces projecteurs titaniques.

Ainsi disparurent du schéma universel des choses les vaisseaux du détachement solaire de Boskone. Il n'y eut pas un seul survivant, les croiseurs y veillèrent. L'attaque alors se déchaîna contre la base elle-même. Là, les croiseurs n'avaient plus la moindre utilité et ils se bornèrent à suivre les événements en observateurs, tandis qu'ils continuaient à brouiller tous les systèmes de communication de façon à empêcher les pirates d'informer leur quartier général de ce qui se passait. Les rouleaux compresseurs de l'espace s'avancèrent et se mirent avec méthode et acharnement à l'ouvrage.

Comme une base fixe est toujours beaucoup plus solidement fortifiée qu'un astronef, son élimination exigea plus de temps que celle de la Flotte. Cependant, ses récepteurs ne pouvaient plus capter l'énergie du soleil ou des autres corps célestes et ses autres sources de puissance étaient relativement faibles. C'est pourquoi ses défenses finirent par céder sous l'assaut. Les uns après les autres, ses écrans cédèrent, et avec le dernier disparurent les constructions que celui-ci protégeait. Les rayons des projecteurs des forteresses spatiales traversèrent métal et maçonnerie aussi facilement qu'une balle traverse une motte de beurre et poursuivirent leur œuvre de destruction jusqu'aux couches rocheuses sous-jacentes avant d'épuiser leur potentiel de charge.

Balayant systématiquement le terrain, elles firent en sorte que plus rien ne subsistât des ouvrages fortifiés de Boskone et qu'il n'existant simplement qu'un lac de laves en fusion au milieu de l'étendue glacée et désertique du satellite, témoignant seul de ce qui s'était dressé là auparavant.

L'idée d'une reddition n'était venue à l'esprit de personne. Nul n'avait proposé de faire quartier et nul ne l'avait demandé. La victoire en elle-même ne constituait pas un aboutissement. De par son origine même, cette guerre ne pourrait s'achever que par l'élimination totale et impitoyable de l'adversaire.

Chapitre XIV

Libre

L'insultante place forte ennemie, si proche de la Base n° 1 ayant été réduite, les flottes régionales, en formation souple, commencèrent à ratisser les divers secteurs galactiques. Pendant quelques semaines, la chasse fut fructueuse. Des centaines de maraudeurs furent rattrapés et immobilisés par les croiseurs de la Patrouille avant d'être vaporisés par les forteresses du vide.

De même, de nombreuses bases de Boskone furent détruites, dont l'emplacement était depuis longtemps connu des services de renseignements de la Flotte. D'autres d'ailleurs furent détectées ou découvertes par les unités ultra-rapides de la Patrouille, ou bien encore localisées grâce aux vaisseaux pirates eux-mêmes qui réussirent à les atteindre avant d'être rattrapés par les croiseurs. Certaines enfin furent repérées grâce aux radars et aux antennes du service des transmissions.

Fort peu de ces bases étaient véritablement dissimulées ou offraient de réelles difficultés d'approche et la plupart d'entre elles succombèrent sous les coups d'un seul mastodonte du vide. Mais si un seul n'y suffisait pas, on en rassemblait plusieurs. Une forteresse jusque-là inconnue et particulièrement bien défendue nécessita la concentration du feu de tous les Léviathans telluriens, mais ceux-ci, finalement, en vinrent à bout. Comme on l'a déjà dit, il s'agissait d'une guerre totale et chaque base pirate découverte fut intégralement anéantie.

Mais un beau jour, un croiseur trouva une base dont même l'écran antisondeur n'était pas en place et une inspection sommaire la révéla totalement vide. Machines, équipements, stocks et personnel avaient été évacués. Méfiants, les vaisseaux de la Patrouille prirent du champ avant de la liquider, mais il ne

se passa rien d'anormal. Les constructions se transformèrent en un flot de lave et ce fut tout.

Par la suite, chaque base visitée présenta les mêmes caractéristiques tandis que, simultanément, les nef de Boskone, si nombreuses jusque-là, disparurent de l'espace. Jour après jour, les croiseurs de la Patrouille ratissèrent en tous sens l'immensité du vide sans découvrir la moindre trace d'une unité boskonienne. Plus extraordinaire encore, et pour la première fois depuis des années, l'éther était complètement purgé des interférences radioélectriques de Boskone.

Suivant alors une de ses intuitions, Kinnison demanda et obtint l'autorisation de partir avec son vaisseau en mission de reconnaissance. À vitesse maximum, il se dirigea vers le système de Vélantia, regagnant la ville d'où il avait pu effectuer un relevé d'une des lignes de communication directe d'Helmuth. Partant de là, il remonta cette ligne pendant des jours, s'arrêtant seulement lorsqu'il eut dépassé les limites de la galaxie. Devant lui, il n'y avait pratiquement rien, sinon quelques amas stellaires. Derrière lui s'étendait, dans toute sa splendeur, l'immensité de la lentille galactique. Mais ce jour-là, le capitaine Kinnison ne s'attachait pas aux merveilles de la nature.

Il immobilisa alors le *Brittania* pendant plus d'une heure tandis qu'il torturait son esprit pour essayer de trouver le sens de tout cela. Il savait qu'il avait fidèlement suivi cette ligne, depuis l'endroit où elle avait été interceptée, jusqu'au-delà des frontières de notre univers-île. Aucun brouillage n'étant intervenu, il savait aussi que ses détecteurs, qui avaient fonctionné dans les meilleures conditions possibles, n'avaient pu raisonnablement manquer un ensemble aussi vaste que devait l'être la base d'Helmuth, si celle-ci se trouvait effectivement quelque part sur sa présente trajectoire. En effet, la portée efficace de ses appareils était considérablement plus grande que la plus importante erreur qui aurait pu être commise lors de la détermination radiogoniométrique de cette ligne de communication ou en suivant celle-ci. Il y avait donc, conclut-il, quatre explications possibles, et seulement quatre.

D'abord, le quartier général d'Helmuth avait peut-être également été évacué. C'était une hypothèse impensable, car

pour ce qu'il en savait, celui-ci était à peu près aussi imprenable qu'on pouvait le concevoir et n'était guère plus susceptible d'être abandonné que la Base n° 1 de la Patrouille. Ou alors, peut-être cette base était-elle souterraine, enfouie sous une épaisse couche de minerai métallifère susceptible d'absorber toutes les radiations. Cette éventualité était tout aussi improbable que la précédente. Helmuth, aussi, pouvait déjà posséder ce dispositif que Kinnison lui-même souhaitait si ardemment obtenir et sur lequel Hotchkiss et les autres experts travaillaient depuis si longtemps : un neutralisateur de détection.

Cette supposition était envisageable, tout à fait envisageable même, et méritait au moins d'être retenue pour approfondissement ultérieur. Enfin, cette base pouvait ne pas se trouver dans la galaxie proprement dite, mais dans l'un des amas stellaires situés juste devant lui, ou même beaucoup plus loin encore. Cette idée lui paraissait la plus valable des quatre. Cela impliquait évidemment l'existence de communicateurs ultra-puissants, mais Helmuth pouvait très bien en avoir. Cette hypothèse « collait » à l'ensemble des données dont disposait Kinnison et correspondait parfaitement à la présente situation.

Mais si cette base était là-bas au loin... elle y resterait... pour le moment du moins... un croiseur de bataille étant totalement inadapté à une mission de ce genre. Il rencontrerait une violente opposition et ne disposait pas d'un vaisseau suffisant... ou peut-être, au contraire, celui-ci était-il trop volumineux. De toute façon, il n'était pas prêt. Il avait besoin d'un autre relevé concernant la base d'Helmuth. C'est pourquoi, haussant les épaules, il fit effectuer un demi-tour à son vaisseau afin de rejoindre la Flotte. Lorsqu'il ne se trouvait plus qu'à une journée de distance de celle-ci, Kinnison reçut un message. Sur l'écran de son communicateur, se matérialisa le visage du grand-amiral Haynes.

« Avez-vous découvert quelque chose d'intéressant au cours de votre mission ? demanda-t-il.

— Rien de bien précis, monsieur. Il en ressort simplement un ou deux points qui méritent réflexion, mais je dois dire que je n'aime pas ce qu'ils sous-entendent, mais alors pas du tout.

— Moi non plus, reconnut l'amiral. Il semble que votre prédiction, à propos d'une inévitable impasse, soit sur le point de se réaliser. Vers où vous dirigez-vous présentement ?

— Je regagne la Flotte.

— N'en faites rien. Poursuivez votre mission de reconnaissance et, à moins qu'un fait vraiment important n'intervienne, revenez ici me rendre compte. Nous aurons à ce moment-là quelque chose qui pourrait vous intéresser. Les gars ont... »

L'image de l'amiral fut remplacée brutalement sur l'écran par des zébrures aveuglantes et ses mots se transformèrent en un rugissement incompréhensible. Un appel au secours venait juste d'être capté par le *Brittania* avant d'être rendu inaudible par un flot de brouillage boskonian, brouillage qui ne s'était pas manifesté depuis longtemps. Le jeune Fulgur utilisa son Joyau.

« Excusez-moi, monsieur, il faut que je m'informe de ce qui se passe.

— Certainement, mon vieux.

— Vous avez localisé l'endroit d'où proviennent ces interférences ? demanda Kinnison à son officier radio. Elles sont tout près, à portée de main pour ainsi dire.

— Oui, monsieur ! et le spécialiste ès communications énuméra des chiffres.

— Fonçons ! » ordonna bien inutilement le capitaine, car le pilote avait déjà établi sa trajectoire et poussait ses réacteurs au maximum. « Si c'est bien ce que je pense, ça ne va pas tarder à barder ! »

Le *Brittania* piqua vers l'endroit d'où émanaient toutes ces perturbations radioélectriques, tout en émettant un flot de brouillage modulé qui non seulement bloquait toutes les communications non télépathiques dans tout ce secteur de la galaxie, mais constituait aussi un appel impératif à tout pilonneur du vide se trouvant à proximité. Le croiseur s'était trouvé si proche du lieu de l'attaque qu'il ne lui fallut que quelques minutes pour s'y rendre. Il y avait là un cargo aux prises avec l'une des unités de Boskone. Enhardie par la cessation de l'activité des pirates, une compagnie avait affrété un navire marchand probablement chargé de transporter une

cargaison ultra-urgente. Kinnison contemplait maintenant le résultat de cette décision. Le maraudeur, maintenant en vol normal, avait immobilisé sa proie avec ses tracto-rayons et s'efforçait d'en obtenir la reddition. Le cargo résistait encore, mais bien faiblement. Il était évident que ses écrans étaient sur le point de céder. Son équipage devrait bientôt ouvrir le sas pour signifier sa reddition ou se laisser littéralement rôtir, et il préférerait sans doute la seconde solution.

C'est ainsi que se présentait la situation, par ce qu'il put en juger d'un seul coup d'œil.

L'instant d'après, tout était changé. Au lieu d'avoir à réduire les faibles défenses d'un cargo, le Boskonian découvrit soudain que ses projecteurs ne parvenaient même pas à ioniser les puissantes enveloppes protectrices du vaisseau de ligne de la Patrouille. Le pirate passa donc d'un cône calorique de vaste diamètre tel qu'il l'avait utilisé sur le navire marchand à des pinceaux d'énergie destructrice jetant toutes leurs forces dans la bataille. Cela cependant ne parut guère modifier le cours des événements. Les écrans du *Brittania* avaient été pratiquement conçus pour encaisser indéfiniment le feu de n'importe quel vaisseau de ligne.

Kinnison disposait de batteries de projecteurs extrêmement puissants, mais il ne les utilisa point. Il faudrait les moyens offensifs extraordinaires d'un pilonneur du vide pour obtenir une réponse concluante à la question qui le tracassait. Le pirate avait beau augmenter désespérément la violence de ses assauts jusqu'à risquer une catastrophique surtension de ses convertisseurs, il ne parvint pas à venir à bout des écrans de Kinnison, ni, malgré toutes ses manœuvres, à pouvoir derechef s'attaquer à sa proie précédente.

À la fin cependant, le pilonneur arriva qui, par chance, se trouvait à relative proximité. Il émit de puissants tracto-rayons et dirigea le feu de ses batteries principales en plein sur les défenses du Boskonian, frappant celui-ci par le travers. Les faisceaux dévorants agirent et le navire pirate disparut, mais ce ne fut pas dans une explosion de métal volatilisé. Le pillard s'échappa bel et bien, totalement indemne. Il avait utilisé un système de super-cisailles énergétiques qui avait brisé comme

du verre les tracto-rayons du pilonneur pourtant réputés insécables.

La brutalité de la fuite du maraudeur était due presque autant à l'effet de pression des rayons offensifs du Léviathan de la Patrouille qu'à la poussée de ses propres réacteurs.

C'était de nouveau l'impasse que Kinnison avait prévue.

« C'est bien ce que j'avais craint », murmura le jeune capitaine et, sans prêter la moindre attention au cargo, il contacta le commandant du pilonneur. À si courte distance, aucun appareil de brouillage ne pouvait troubler les communications et, sur son écran, il découvrit le visage de Clifford Maitland, celui qui s'était classé second lors des épreuves de sortie de sa promotion.

« Salut Kijn, ma vieille noix ! s'exclama chaleureusement Maitland. Oh ! pardon, monsieur », poursuivit-il en manifestant une pseudo-déférence et en saluant d'un geste pompeux : « À un gars à quatre barrettes, je devrais dire...

— Ne commence pas, Cliff, ou je te flanque ma main sur la figure à la prochaine occasion, répliqua Kinnison. Ainsi, ils t'ont confié un *El ponderoso* ? C'est de la folie de laisser une telle puissance entre les mains d'un nouveau-né de ton espèce ! Qu'est-ce que nous faisons de cette balle là-bas ?

— Je n'en sais fichtre rien, ce n'était pas prévu au programme. Il faudra que vous me l'indiquiez, capitaine !

— Pour qui me prends-tu ? Comme tu viens de le dire, cela n'est pas prévu dans le règlement. En outre, ça va à l'encontre des théories officielles qu'on puisse ainsi sectionner nos tracto-rayons. Mais je te laisse ce cargo, je dois filer. Tu pourras peut-être découvrir ce qu'il transporte, d'où il vient, où il va et pour quelles raisons. Puis, si tu le désires, tu pourras, à ton gré, l'escorter soit jusqu'à son point de départ, soit jusqu'à son port d'arrivée. Si ce brouillage ne cesse pas, tu ferais peut-être bien de contacter télépathiquement la Base n° 1, afin de demander des instructions. De toute façon, agis avec bon sens si jamais tu en as eu un peu ! Bon retour, Cliff ! Il faut que je me grouille ! Que les dieux soient avec toi, vieux coureur d'espace !

« Maintenant, Hank, dit Kinnison en se retournant vers son pilote, un travail urgent nous attend à la Base n° 1, et quand je

dis urgent, j'espère que je me fais bien comprendre. Débrouille-toi pour faire un trou dans le continuum. »

Le *Brittania* fila vers la Terre et à peine avait-il touché le sol que Kinnison fut convoqué au bureau du grand-amiral. Dès qu'il fut annoncé, Haynes fit évacuer rapidement la pièce et mit en place les dispositifs de protection. Il avait considérablement vieilli depuis que les deux hommes avaient tenu leur fameuse conférence dans cette même salle. Son visage était ridé et soucieux, ses yeux et toute son attitude témoignaient de jours et de nuits d'un travail harassant et ininterrompu.

« Vous aviez raison Kinnison, commença-t-il en s'exprimant de Joyau à Joyau. C'est l'impasse, l'impasse totale. Je vous ai appelé pour vous dire qu'Hotchkiss tient à votre disposition votre neutralisateur qui semble marcher parfaitement contre les appareils de détection à longue portée. Sous l'angle du repérage électromagnétique, par contre, c'est beaucoup moins concluant. Il semble que tout ce qui reste à faire, c'est d'en déterminer la portée efficace et si le système ne gêne en rien la vision.

— Je crois que ça ira comme ça. Je resterai la plupart du temps hors d'atteinte des instruments électromagnétiques. Personne ne surveille plus de très près ce genre de détecteur. Merci beaucoup. Est-ce que c'est prêt à être installé ?

— Ça ne nécessite pas d'installation. C'est un appareil tellement petit que vous pourriez le mettre dans votre poche. Il dispose d'une alimentation intégrée autonome et fonctionne dans n'importe quel milieu.

— De mieux en mieux. Dans ce cas, j'en aurai besoin de deux, ainsi que d'un navire. Je souhaiterais disposer d'une de ces nouvelles vedettes automatiques. Elles ont un rayon d'action, une vitesse et des écrans parfaitement adaptés à ce que je veux entreprendre. Evidemment, elles n'ont qu'un seul projecteur, mais je n'aurai sans doute même pas à l'utiliser.

— Vous partez en solo ? l'interrompit Haynes. J'aurais préféré vous voir utiliser au moins votre croiseur. Je n'aime guère vous savoir tout seul dans le haut espace.

— Moi-même, je n'apprécie guère cette perspective, mais cela est indispensable. La flotte au grand complet, y compris les pilonneurs, n'y suffirait pas. Ce n'est pas par la force que l'on

parviendra à réussir, et même deux hommes c'en serait un de trop, compte tenu de la seule méthode que l'on puisse envisager. Vous voyez, monsieur...

— Pas d'explications s'il vous plaît. Tout cela est sur la bande, nous le retrouverons le cas échéant. Êtes-vous au courant des derniers développements de la situation ?

— Non, monsieur, mes renseignements sont plus que fragmentaires.

— Nous en sommes presque revenus là où nous en étions avant que vous partiez aux commandes du premier *Brittania*. Le commerce est virtuellement paralysé. La plupart des firmes sont en sommeil, mais ce n'est pas là le pire. Vous ne réalisez peut-être pas à quel point le trafic interstellaire est important. Sur le plan pratique, son arrêt a entraîné un ralentissement général de toutes les activités. Et comme on pouvait sans doute s'y attendre, des plaintes nous parviennent par milliers pour ne pas avoir déjà purgé l'espace des pirates. On nous somme d'agir sans délai. Les gens ne réalisent pas la précarité de la présente situation et ne veulent pas croire que nous faisons le maximum. Nous ne pouvons faire accompagner chaque cargo ou chaque paquebot par un pilonneur et seuls les vaisseaux ainsi escortés arrivent à destination.

— Mais pourquoi ? Avec des cisailles énergétiques sur tous les navires, comment peuvent-ils les immobiliser ? demanda Kinnison.

— Des aimants ! aboya Haynes. De bons vieux et classiques électro-aimants. À distance, bien sûr, ils n'ont guère de puissance, mais avec le pirate en vol aninertiel, cela n'est pas nécessaire. Il leur suffit de s'approcher, de s'amarrer, de passer à l'abordage et de piller !

— Ouais..., cela change tout. Il va me falloir dénicher un vaisseau boskonian. J'avais pensé suivre un cargo ou un paquebot faisant route vers Alsakan, mais s'il n'y a personne à suivre, je vais devoir me mettre en chasse...

— Cela peut être facilement arrangé. Les candidats ne manquent pas. Nous en autoriserons un à partir avec un pilonneur qui l'escortera discrètement, hors de portée de toute détection.

— Tout sera ainsi réglé, sinon peut-être ma mission proprement dite. Je peux difficilement vous demander une permission, mais vous serait-il éventuellement possible de me mettre en congé spécial afin de n'avoir à faire mes rapports qu'à vous ?

— J'ai beaucoup mieux que cela, et Haynes eut un sourire qui dénotait un profond contentement. Tout est déjà conclu. Votre mise hors cadre vient d'être inscrite dans nos archives. Vous abandonnez votre grade de capitaine qui vient de vous être enlevé. Aussi, vous laisserez votre tenue dans vos précédents quartiers. Voici votre carnet de crédit et le reste de votre matériel. Vous êtes dorénavant un Fulgur libre. »

La libération ! Le but vers lequel tendaient tous les Fulgurs, mais que si peu d'entre eux atteignaient. Il était devenu un agent indépendant, qui n'avait de comptes à rendre à personne, sinon à sa propre conscience. Il n'était plus maintenant de Tellus, du système solaire, mais de la galaxie tout entière ! Il n'était plus un infime rouage dans l'immense machine qu'était la Patrouille galactique. Partout où il irait, d'un bout à l'autre de l'univers-île, il incarnerait la Patrouille elle-même.

« Oui, c'est bien réel ! » le plus âgé des deux hommes s'amusait de la stupéfaction de son cadet devant sa promotion, car cela lui rappelait, voici bien des années maintenant, comment il avait accueilli la sienne. « Vous pouvez désormais aller n'importe où et faire n'importe quoi. Dorénavant, vous prendrez tout ce dont vous aurez besoin, à charge pour vous d'en fournir ou non la raison, bien que dans la pratique vous devrez donner en contrepartie un chèque où figurera l'empreinte de votre pouce. Vous me ferez votre rapport quand, où, et comme il vous plaira. Vous pourrez même vous abstenir de me le faire. Vous n'aurez plus de salaire fixe. Ce sera à vous de le déterminer en fonction des circonstances et de vos besoins.

— Mais, monsieur... vous... je veux dire... c'est... » Kinnison déglutit à deux ou trois reprises avant de pouvoir s'exprimer clairement. « Je n'y suis pas prêt, monsieur. Par ailleurs, je ne suis pour ainsi dire encore qu'un gamin et je ne fais vraiment

pas le poids. Rien qu'en pensant à cela, je suis sur le point de faire une crise de nerfs !

— Ça n'a rien d'étonnant, ça fait toujours cela. » Haynes maintenant était redevenu sérieux malgré sa joie et sa fierté. « Vous allez devenir un agent jouissant d'une liberté quasi absolue. Pour l'homme de la rue, une telle situation apparaîtrait comme le summum de la félicité. Mais seul un Fulgor Gris peut savoir quelles charges effrayantes cela représente. Pourtant c'est une responsabilité qu'un tel Fulgor est heureux et fier d'assumer.

— Oui, monsieur. Évidemment, s'il...

— Cela vous tracassera pendant quelque temps. Si tel n'était pas le cas, vous ne seriez pas ici, mais ne vous rongez pas inutilement les sangs. Tout ce que je peux vous dire, c'est que, de l'avis de ceux qui ont pris cette décision en parfaite connaissance de cause, non seulement vous avez fait la démonstration que vous y étiez prêt, mais aussi que vous l'aviez méritée.

— Comment peuvent-ils être aussi affirmatifs ? demanda vivement Kinnison. C'est la chance et elle seule – un Bergenholm défaillant – qui m'a permis de réussir ma dernière mission et d'ailleurs, à ce moment-là, j'ai pris cela pour de la déveine. Et puis, il y a eu Van Buskirk, Worsel, et tous les autres, qui m'ont chaque fois tiré du pétrin. J'aimerais terriblement croire que j'y suis prêt, monsieur, mais vraiment je ne le suis pas. Je ne peux m'attribuer le mérite d'une affaire dans laquelle la chance et les capacités d'autrui ont été déterminantes.

— Ma foi, la coopération est quelque chose de naturel et nous préférons choisir nos Fulgurs Gris parmi ceux qui ont de la chance. » Haynes se mit à rire, d'un rire franc : « Si cela d'ailleurs peut vous rassurer, j'ajouterais deux autres choses : d'abord, jusqu'à ce jour, vous êtes celui qui s'est le mieux comporté de tous les cadets sortis de Wentworth, ensuite, nous autres, de la Cour, pensons que même sans Van Buskirk, Worsel et le claquage heureux du Bergenholm, vous auriez réussi dans cette mission pratiquement impossible. Sans doute de façon différente et maintenant totalement imprévisible, mais vous

auriez néanmoins abouti. Je ne vous dis pas cela pour diminuer en quoi que ce soit les très réels mérites des autres, ni pour nier que la veine, la chance, cela existe. C'est simplement en se fondant sur des faits que nous avons acquis la certitude que vous aviez la stature d'un Fulgor Gris.

« Fermez-la et disparaissez ! », ordonna-t-il, tandis que Kinnison essayait encore de discuter, et, le saisissant par l'épaule, Haynes le fit pivoter et le poussa gentiment vers la sortie. « Bonne route, mon garçon !

— Merci, monsieur. Je continue de penser cependant, que vous-même et le restant de la Cour vous êtes quelque peu fourvoyés, mais j'essaierai de ne pas vous décevoir », et le tout nouveau Fulgor libre sortit en vacillant. Il buta sur le seuil, se heurta à une sténographe qui se hâta dans le couloir et faillit embrasser le chambranle de la porte d'entrée au lieu de passer par l'ouverture. Une fois dehors, il retrouva son habituel équilibre physique et marcha comme dans un rêve vers son cantonnement. Il ne put jamais se souvenir par la suite, de ce qu'il fit ou de ce qu'il rencontra durant ce long trajet de retour. Une seule pensée revenait sans cesse à son esprit : Libre ! Libre ! Libre !

Derrière lui, dans le bureau du grand-amiral, le titulaire de ce haut poste restait assis, immobile, apparemment absent, le regard heureux, contemplant sans la voir la porte toujours ouverte que Kinnison venait de franchir en trébuchant. Ce garçon s'était vraiment révélé parfaitement à la hauteur. Il ferait un homme remarquable. Il se marierait un jour. Sans doute, présentement, n'y pensait-il pas encore, car il considérait son existence comme toute tracée, mais cela viendrait. Si nécessaire, la Patrouille elle-même y veillerait. Il existait diverses manières d'y parvenir et de tels individus ne devaient pas rester sans descendance. Et, dans une quinzaine d'années, s'il était encore en vie, lorsqu'il ne serait plus apte à mener la vie exaltante mais épuisante qu'il abordait ce jour avec tant d'enthousiasme, il choisirait sur terre le poste sédentaire le mieux approprié et deviendrait un parfait directeur, car c'est ainsi qu'étaient recrutés les dirigeants de la Patrouille. Mais ce rêve tout éveillé ne le menait nulle part et il se secoua avant de se replonger dans

son travail. Kinnison retrouva ses quartiers, réalisant soudain qu'ils n'étaient plus les siens. Dorénavant, il n'avait plus de quartier, de résidence, d'adresse. Partout où il se trouverait, au sein de l'espace illimité, là serait sa demeure. Mais au lieu d'être découragé par l'avenir qui l'attendait, il était rempli de joie...

Quelqu'un cogna à sa porte et une ordonnance entra portant un volumineux paquet.

« Votre tenue, monsieur, annonça-t-il avec un salut réglementaire.

— Merci. » Kinnison rendit tout aussi réglementairement le salut et, avant même que la porte se soit refermée, il se dépouillait de l'uniforme noir et argent qu'il portait.

Une fois dénudé, il eut un geste prompt et révélateur qu'il n'avait jamais espéré pouvoir faire car aucune entité n'a eu à endosser et n'endossera jamais cette tenue sans renouveler le serment de défendre jusqu'à la mort ce qu'elle représente.

Ce *gris*, cette tenue de cuir neutre, dépouillée, c'était le signe distinctif de la branche de la Patrouille à laquelle dorénavant il appartenait. Cet uniforme avait été fait à sa mesure et il ne put s'empêcher de contempler avec satisfaction son image dans un miroir : la casquette ronde, presque sans visière, avec son épais rembourrage destiné à protéger du casque de l'armure de combat, les épaisses lunettes fumées opaques à toutes les radiations dangereuses pour la vue, la veste mettant en valeur la largeur des épaules et la minceur de la taille, l'élégant pantalon et les bottes hautes protégeant des jambes longues et musclées.

« Quelle tenue ! quelle tenue ! s'exclama-t-il. Au fond, j'ai l'impression que ça ne me va pas si mal que ça ce gris ! »

Il ne réalisait pas alors, il ne réalisa d'ailleurs jamais, qu'il portait le plus simple, le plus neutre, le plus utilitaire des vêtements de son époque car pour lui, comme pour tous les autres Fulgurs Gris, la simplicité de leur tenue de cuir d'un gris terne, dépassait de très loin l'attrait que pouvaient avoir les uniformes plus ou moins chamarrés des diverses branches du service. Tout comme un gamin, il s'était admiré dans sa glace, se sentant quand même un peu honteux de son attitude, mais l'élégance de sa silhouette ne lui apparut pas, tandis qu'il

quittait son ancienne chambre et descendait la large avenue menant vers le berceau d'appontage du *Brittania*.

Il était fort satisfait qu'il n'y ait eu aucune cérémonie officielle à l'occasion de cette promotion, la plus importante depuis sa sortie de Wentworth. Car, tandis que ses amis et non seulement son propre équipage mais tous ses copains de la Réserve se pressaient autour de lui pour le congratuler et l'acclamer, il se rendit compte qu'il ne pourrait en supporter beaucoup plus. Si cela devait durer, se dit-il soudainement, il allait soit tomber dans les pommes, soit se mettre à pleurer comme un mioche. Il ne savait pas très bien d'ailleurs laquelle des deux hypothèses retenir.

Une foule hurlante l'entourait, le bousculant et le bourrant de coups de poing amicaux, considérant comme un honneur le fait de porter le moindre de ses bagages personnels et formant une escorte bruyante et joyeuse. Dans cette cohue bon enfant, le code de la route et les règlements militaires restaient, temporairement du moins, lettre morte. Les voitures n'avaient qu'à faire un détour, les passants, aussi galonnés fussent-ils, n'avaient qu'à prendre leur mal en patience ; voitures, camions et même les trains n'avaient qu'à attendre qu'ils soient passés. Place à Kimball Kinnison ! Kimball Kinnison ! Kimball Kinnison, le Fulgor Gris ! Et le chemin fut ouvert du berceau du *Brittania* à travers toute la base jusqu'à l'emplacement où se tenait la nouvelle vedette du Fulgor.

Cet engin en forme de fuseau lui coupa le souffle. Nette, impeccable, ultra-profilée, la vedette se tenait là, au repos, mais sa puissance latente était évidente. On aurait presque dit un être vivant, cet appareil racé, aux membrures faites d'un alliage résistant aux tensions du vide.

Evidemment, personne dans la foule ne monta à bord avec lui. Celle-ci recula, agitant toujours frénétiquement les bras et jetant en l'air tout ce qui passait à sa portée, tandis que Kinnison appuyait sur un bouton et disparaissait dans les airs. Il déglutit à plusieurs reprises en essayant vainement de se débarrasser de l'espèce de boule qu'il avait dans la gorge.

Chapitre XV

L'appeau

Il se trouva que, depuis maintenant plusieurs semaines, il y avait en attente sur l'astroport de New York une cargaison urgente pour Alsakan, cargaison dont l'urgence d'ailleurs n'était pas unilatérale car, à l'exception peut-être de quelques paquets que leurs heureux possesseurs avaient enfermés dans des coffres et qu'ils ne voulaient à aucun prix céder, il ne restait pas une seule cigarette alsakanite sur Terre !

Les produits de luxe à cette époque-là comme de nos jours voyaient leur prix varier en fonction de la demande. Seuls les gens fortunés fumaient des cigarettes alsakanites et, pour ceux-ci, le prix importait peu. Or, tous voulaient de ces cigarettes et les attendaient désespérément. Cela était indéniable. Les cours du marché étaient du genre :

« Mise à prix par paquet de dix. Aucune offre à aucun prix ? » Voyant les chiffres qui ne cessaient de grimper, un des princes marchands nommé Matthews se mit en tête d'organiser un vol vers Alsakan. Il était parfaitement conscient qu'une seule cargaison de cigarettes alsakanites parvenue à destination sur n'importe lequel des astroports telluriens lui rapporterait plus que sa flotte entière pendant dix ans de trafic normal. C'est pourquoi, durant des semaines, il avait sonné à toutes les portes, tiré toutes les ficelles et était intervenu, tant sur le plan politique que financier, allant même par moments jusqu'à frôler de très près le milieu, mais tout cela sans aucun résultat.

Car, même s'il parvenait à dénicher un équipage prêt à en courir le risque, affréter un navire sans escorte restait hors de question. Il n'y aurait aucun bénéfice à retirer d'un vaisseau qui ne regagnerait pas la Terre. Le navire lui appartenait et il pouvait l'utiliser à son gré, mais les pilonneurs d'escorte étaient

attribués uniquement par la Patrouille galactique et celle-ci ne voulait rien savoir.

En réponse à sa première demande, il avait été informé que seuls les cargos classés comme « nécessaires » pouvaient bénéficier d'une escorte régulière. Les cargaisons semi-nécessaires se voyaient de temps à autre accorder une escorte lorsque l'occasion s'en présentait et qu'il s'agissait d'un produit particulièrement utile et commode. Les chargements d'objets de luxe tels que le sien se voyaient refuser toute escorte. On l'avertirait si par hasard il pouvait lui en être assigné une. C'est alors que le prince marchand fit jouer toutes ses relations.

Des politiciens de haut rang, tant locaux que nationaux, adressèrent des pétitions plus ou moins diplomatiques. Des financiers offrirent d'abord des pots-de-vin, puis menacèrent de se fâcher et utilisèrent tous les moyens de pression chers à cette engeance. Les suppliques, les demandes, les menaces restèrent uniformément vaines. La Patrouille ne pouvait être circonvenue, bousculée, cajolée, achetée ou amenée à composition et toutes les communications ultérieures sur le sujet, quelle qu'en fût l'origine, restèrent ignorées.

Ayant épuisé toutes les ressources de la diplomatie, de la finance et de la ruse, le prince marchand se résigna à l'inévitable et abandonna ses tentatives. Puis la base de New York reçut de la Base n° 1 un message non codé qui disait :

« Autorisez l'astronef *Prometheus* à décoller pour Alsakan à son gré, escorté par le croiseur de la Patrouille B 42 T C 838 dont les instructions précédentes sont annulées. Signé : Haynes. »

Une bombe explosant dans cet astroport n'aurait pas causé une plus grande excitation que ce message. Personne ne comprenait, ni le commandant de la base, ni le capitaine du pilonneur, ni celui du *Prometheus*, ni Matthews dont la surprise le disputait à la satisfaction. Mais tous firent le maximum pour accélérer le départ du cargo. Celui-ci, en effet, était depuis fort longtemps paré à appareiller.

Tandis que le commandant de la base et Matthews étaient assis dans le bureau quelques instants avant le moment prévu du départ, Kinnison arriva ou plus exactement leur fit savoir

qu'il était là. Il les convoqua tous deux dans le poste de pilotage de sa vedette et les convocations d'un Fulgur Gris sont toujours acceptées sans question ni murmure.

« Je suppose que vous désirez savoir ce que cela veut dire, commença-t-il. J'essaierai d'être aussi bref que possible. Je vous ai demandé de venir ici, car c'est le seul endroit disponible où je suis certain de ne pas être espionné. Il y a, sur cet astroport, que vous le sachiez ou non, une remarquable abondance de faisceaux sondeurs. Le *Prometheus* est autorisé à se rendre sur Alsakan car c'est par là que les pirates semblent être les plus nombreux, et nous ne souhaitons pas perdre de temps à fouiller de fond en comble le Cosmos pour en dénicher un. Votre vaisseau, monsieur Matthews, a été choisi pour trois raisons et cela en dépit des tentatives que vous avez faites pour obtenir certains priviléges spéciaux et non à cause de ces tentatives. D'abord, parce qu'il n'y a pas de cargaisons nécessaires ou même semi-nécessaires en transit pour cette zone. Ensuite, parce que nous ne souhaitons pas voir votre firme s'écrouler. Nous ne connaissons aucune autre compagnie importante en aussi fâcheuse posture que la vôtre et aucune pour laquelle une seule cargaison représenterait autant sur le plan financier.

— Là, Fulgur, vous avez certainement raison, reconnut de tout son cœur Matthews. D'un côté, c'est la banqueroute et de l'autre la fortune.

— Voici ce qui va se passer. Votre vaisseau et le pilonneur prennent l'air comme convenu d'ici quatorze minutes. Ils seront déroutés sur Valéria, car des ordres urgents parviendront au pilonneur afin qu'il participe à une mission de sauvetage. Le pilonneur fera demi-tour, mais votre capitaine, selon toute vraisemblance, poursuivra sa route en disant qu'il est parti pour Alsakan et qu'il est bien décidé à s'y rendre.

— Mais il ne... jamais il n'osera, dit d'un ton faible l'affréteur.

— Et comment qu'il osera ! insista Kinnison sur un ton fort cordial. C'est la troisième bonne raison pour laquelle votre vaisseau est autorisé à partir. Il sera presque certainement attaqué. Vous l'ignoriez jusque-là, mais votre capitaine et plus de la moitié de votre équipage sont des pirates et s'apprettent à...

— Quoi ! des pirates ! rugit Matthews. Je m'en vais descendre et...

— Vous ne bougerez pas, monsieur Matthews et vous contenterez d'observer ce qui se passe à partir de cette pièce. La présente situation est totalement entre nos mains.

— Mais mon navire ! Ma cargaison ! se mit à gémir l'armateur. Nous serons ruinés s'il...

— Laissez-moi finir s'il vous plaît, l'interrompit le Fulgor. Dès que le pilonneur aura fait demi-tour, il est pratiquement certain que votre capitaine enverra un message aux pirates pour leur indiquer que vous êtes une proie facile. Dans la minute qui suivra, cet homme mourra. Il en sera de même pour tous les autres pirates à bord. Votre navire alors atterrira sur Valéria et prendra comme équipage une compagnie de soldats valérians, conduits par Peter Van Buskirk. Puis il poursuivra sa route vers Alsakan et lorsque les pirates aborderont ce navire, après une résistance de pure forme et une reddition sans problème, ils s'apercevront de leur erreur. D'autant plus que, pendant ce temps-là, le pilonneur, de retour de sa mission de secours, se tiendra derrière vous à distance raisonnable.

— Alors, en définitive, mon vaisseau se rendra sur Alsakan et en reviendra en toute sécurité ? » Matthews en était époustouflé. Les événements le dépassaient de plus en plus et la situation se modifiait si vite qu'il ne savait vraiment à quel saint se vouer. « Mais si mon propre équipage est composé de pirates, certains d'entre eux peuvent... et bien sûr je pourrais, si nécessaire, demander la protection de la police.

— À moins de quelque chose d'entièrement imprévu, le *Prometheus* accomplira son trajet aller et retour sans histoire et sans dommage pour la cargaison. Vous aurez une escorte adéquate durant tout le voyage. Pour le restant, il est entendu qu'il vous faudra voir la question avec votre police locale.

— Quand l'attaque devrait-elle avoir lieu, monsieur ? demanda le commandant de la base.

— C'est le sujet qui préoccupait le capitaine lorsque je lui ai annoncé ce qui l'attendait, dit en souriant Kinnison. Il souhaitait pouvoir se rapprocher subrepticement un peu avant l'instant fatidique. Or, j'aurais bien aimé moi-même savoir à

quoi m'en tenir mais ce sera aux pirates de jouer lorsqu'ils auront reçu le signal convenu. Néanmoins, je pense que cela aura lieu durant le voyage aller car la cargaison à ce moment-là offrira beaucoup plus d'intérêt pour Boskone qu'un chargement de cigarettes alsakanites.

— Vous comptez de la sorte vous emparer du croiseur pirate ? demanda le commandant d'un ton dubitatif ;

— Non, mais nous ferons des coupes sombres dans son personnel de telle sorte qu'il se verra obligé de regagner sa base.

— Et c'est cette base qui vous intéresse. Je comprends. »

Il était assez loin du compte, mais le Fulgur ne fit rien pour éclairer sa lanterne.

Il y eut un double éclair au moment où cargo et pilonneur prirent l'air, et Kinnison reconduisit l'armateur.

« Est-ce que je ne ferais pas mieux d'y aller moi aussi ? demanda le commandant, ce sont les ordres, vous savez.

— Je vous demanderai encore une couple de minutes. J'ai un autre message pour vous qui, lui, est officiel. Matthews n'aura pas longtemps besoin d'une escorte de police, si tant est que celle-ci lui ait jamais été nécessaire. Lorsque ce cargo sera attaqué, ce sera le signal du nettoyage du Grand New York, le pire nid de pirates de tout Tellus. Ni vous ni vos hommes n'y participeront directement mais vous pouvez les en informer afin qu'ils ne l'apprennent pas par l'intermédiaire des chaînes de télévision.

— Merveilleux ! Voilà longtemps qu'une telle mesure semblait nécessaire.

— Certes, mais vous savez qu'il faut un temps considérable pour identifier tous les membres d'une aussi vaste organisation criminelle. Nous désirions les coincer tous sans faire courir le moindre risque aux populations innocentes.

— Qui va s'en charger ? La Base n° 1 ?

— Oui, elle enverra suffisamment d'hommes pour régler la question en moins d'une heure.

— Voilà ce que j'appellerai d'excellentes nouvelles. Bonne chance Fulgur ! » Et le commandant de la base s'en fut rejoindre son poste.

Tandis que les portes du sas se verrouillaient derrière le visiteur, Kinnison fit prendre l'air à sa vedette et se dirigea vers Valéria. Adoptant une allure de croisière, il rattrapa en quelques minutes les deux navires qui étaient partis avant lui. Il se rapprocha d'eux à moins d'une année-lumière et ralentit encore sa vitesse afin de l'adapter à celle des vaisseaux qu'il suivait. Il prit soin par ailleurs de conserver en permanence un certain intervalle entre eux et lui.

N'importe quel vaisseau aurait été repéré depuis longtemps, mais la vedette de Kinnison sortait de l'ordinaire. Son bolide était indétectable hormis observation visuelle ou repérage électromagnétique et c'est pourquoi, même à si faible distance – celle-ci en effet représentait à peine une demi-minute de vol pour un cargo –, il était invisible. En effet, les radars sont inopérants à ce stade et les engins d'observation optique, même renforcés par des convertisseurs subéthériques, ne portent au mieux qu'à quelques milliers de kilomètres, à moins que l'observateur ne sache avec exactitude, où et quand regarder.

Kinnison alors brancha son pilote automatique et surveilla le *Prometheus* et son escorte. Alors que les deux navires approchaient du système solaire de Valéria, le message rappelant le pilonneur fut expédié. Aussitôt, comme on s'y était attendu, le capitaine renégat du cargo adopta la conduite escomptée et avertit de ce changement le haut commandement pirate. Le pilonneur fit demi-tour et le navire marchand poursuivit sa route. Soudain, cependant, il s'arrêta, repassant en vol normal et de ses sas furent éjectés quelques discrets fragments de matière, sans doute les éléments boskonians de l'équipage. Puis le *Prometheus*, reprenant son vol aninertiel, remit le cap sur Valéria.

Un atterrissage en phase aninertielle est bien sûr hautement irrégulier et ne peut être effectué que lorsque le vaisseau doit redécoller presque immédiatement. Cela évite évidemment les pertes de temps inhérentes à la mise en orbite et à la décélération de l'appareil. Cette manœuvre cependant est dangereuse et exige une véritable débauche d'énergie. Il faut en effet maintenir le champ qui neutralise la masse de l'astronef et si, par malheur, à la surface d'une planète, ce champ lâchait, les

résultats en seraient éminemment désastreux. C'est que dans le phénomène de neutralisation de l'inertie, il n'y a pas de miracle. Il n'est pas question d'obtenir quelque chose à partir de rien et il ne s'y produit aucune violation des lois de la nature concernant la conservation de la matière et de l'énergie. À l'instant où le champ neutralisateur disparaît, le navire retrouve exactement la même vitesse, la même masse et la même inertie que celles qu'il avait avant que le processus de neutralisation ait été mis en train. De ce fait, si une fusée quitte la Terre avec une vitesse orbitale de trente-cinq kilomètres par seconde, passe en vol aninertielle, file sur Mars, y atterrit toujours en phase aninertielle et alors seulement stoppe son neutralisateur d'inertie, elle retrouve instantanément sa vitesse et sa trajectoire initiale, avec les conséquences que l'on peut facilement imaginer. Une telle vitesse, bien sûr, pourrait projeter sans danger l'appareil dans les airs, mais une pareille éventualité est fort improbable...

Les vaisseaux en phase aninertielle ne prennent généralement pas de fret. Cependant, ils embarquent des passagers et en particulier du personnel militaire habitué à se déplacer dans l'espace à l'aide de scaphandres à réacteur incorporé. Dès qu'ils ont quitté la planète, les hommes et les navires doivent alors repasser en vol normal et cela, bien sûr, séparément. Il faut que les hommes calquent leur vitesse intrinsèque sur celle du vaisseau, mais cela n'exige qu'une très faible partie du temps nécessaire par un atterrissage normal.

Aussi le *Prometheus* atterrit-il en phase aninertielle, tout comme d'ailleurs le fit Kinnison. Ce dernier sortit de sa vedette engoncé dans son armure afin de se protéger de l'atmosphère épaisse de Valéria. Il eut quelque peine à se mouvoir à la surface de ce monde à l'énorme gravité. Il fut accueilli là cordialement par le lieutenant Van Buskirk, dont les hommes montaient déjà à bord du cargo.

« Salut Kim ! » l'interpella gaiement le Hollandais. Tout marche comme sur des roulettes. Nous ne te retarderons pas longtemps. Nous décollons dans dix minutes.

— Salut gorille ! » répondit le Fulgur tout aussi cordialement, tout en saluant l'officier nouvellement promu,

avec toutes les marques d'un respect exagéré. « Dis-moi, Bus, j'ai réfléchi. Est-ce que ce ne serait pas une bonne idée de... »

— Certainement pas, répliqua d'un ton définitif le Valérian. Je sais d'avance ce que tu vas me dire. Tu veux venir avec nous et être de la fête, n'est-ce pas ? Ma réponse est NON ! Ce n'est pas la peine d'insister.

— Mais je... voulut discuter Kinnison.

— Rien à faire, déclara d'un ton définitif Van Buskirk. Tu dois rester à bord de ta vedette. D'ailleurs, je n'ai pas de place pour elle dans le cargo. J'ai déjà eu assez de difficulté pour caser mes hommes et la cargaison. Il n'est pas question que tu t'amarres à nous extérieurement, car cela flanquerait tout par terre ! En outre, pour la première et sans doute la dernière fois de ma vie, j'ai l'occasion de donner des ordres à un Fulgur Gris... Tu dois te maintenir à distance de ce vaisseau et j'y veillerai personnellement, petit gringalet de Tellurien ! Nom d'un chien, voilà qui me plaît !

— Pour ça, je te crois sur parole, espèce de grand singe abruti de Valérian. Tu as toujours eu l'esprit mesquin, rétorqua Kinnison. Entre nous..., c'est Haynes, n'est-ce pas ?

— Uh ! Uh ! acquiesça Van Buskirk. Autrement, pourrais-je te parler de la sorte sans que cela me retombe sur le nez ? Cependant, ne prends pas ça au tragique, tu ne perdras pas grand-chose. Tout cela, c'est déjà du réchauffé. Songe un peu à ce qui t'attend, là-bas, quelque part. En passant, d'ailleurs, permets-moi de te féliciter. C'était à prévoir. Tu sais que nous sommes tous derrière toi, d'ici aux nuées de Magellan s'il le faut !

— Merci. Quant à tes compliments, je te les retourne. Eh bien, si vous ne voulez vraiment pas de moi, je vais devoir vous suivre discrètement. Bon vol ou plutôt bons pirates d'ici à demain ! Pourtant, cela risque d'être un peu tôt car je ne pense pas qu'ils se manifestent avant que nous soyons presque arrivés. »

Et Kinnison fila le cargo pendant des milliers et des milliers de parsecs sans que rien se produisît. Il passa une partie de son temps dans sa vedette, poussant des pointes de-ci de-là, mais il était le plus souvent à bord du pilonneur à l'incomparable

confort. Il fixait son minuscule appareil au flanc cuirassé du Léviathan grâce à des crampons magnétiques, tandis qu'il y dormait, mangeait, bavardait, lisait, jouait et s'entraînait avec les officiers et l'équipage, dans le climat de camaraderie propre aux vols spatiaux. Il advint cependant que lorsque l'attaque attendue se produisit, il se trouvait à bord de sa vedette et put ainsi voir et entendre tout ce qui se passait depuis le début.

L'espace était rempli du bon vieux brouillage habituel. Le pirate se matérialisa brusquement, lança ses grappins magnétiques et ouvrit le feu. Il avait calculé l'intensité de son assaut de façon à se contenter d'exciter les écrans défensifs de sa proie. Kinnison fouilla le croiseur de Boskone à l'aide d'un rayon espion. « Ce sont des Terriens ! des Nord-Américains ! s'exclama-t-il à haute voix brièvement interloqué, mais au fond, c'est naturel puisque cette opération est montée de toutes pièces et que plus de la moitié de l'équipage était composée de gangsters new-yorkais. »

« Cet abruti a maintenu ses écrans antisondeurs », annonça dans un grognement le pilote à son capitaine. Le fait qu'il s'exprimât en anglais n'affecta point le Fulgur. Celui-ci aurait tout aussi aisément saisi n'importe quelle autre forme de communication ou d'échange de pensée. « Cela n'était pas prévu dans notre plan, n'est-ce pas ? »

Si Helmuth ou l'un ou l'autre des cerveaux de la Grand-Base avait dirigé l'opération, celle-ci se serait arrêtée là. Le pilote avait eu une réaction qu'un brin d'encouragement aurait pu transformer en soupçon, mais son capitaine cependant n'était pas un homme très imaginatif. C'est pourquoi il répondit :

« Dans ce domaine, ni d'un côté ni de l'autre, rien n'a été décidé, c'est sans doute le second qui est aux commandes et il n'est pas des nôtres. Le capitaine rectifiera la chose. S'il ne déverrouille pas rapidement ses sas, je me charge d'éventrer moi-même sa baillie... Ça y est... les sas s'entrouvrent. Rapprochez-vous un peu... Halte ! À l'attaque, les gars ! »

Des hommes par centaines, armés et cuirassés, se ruèrent vers les panneaux de chargement du cargo. Mais dès que le dernier eut disparu à l'intérieur, il se produisit quelque chose

qui n'était décidément pas au programme : les portes extérieures des sas se refermèrent et les verrous en furent tirés !

« Maudits soient ces écrans ! Réduisez-les immédiatement ! Employez les projecteurs multiplex ! » aboya le capitaine pirate. Il n'était pas de ces âmes fortes et déterminées qui, tel Gildersleeve, menait en personne l'assaut. Il imitait plutôt les hauts responsables de Boskone et dirigeait ses égorgueurs depuis le calme de son poste de pilotage. Mais, comme on a déjà eu l'occasion de le remarquer, il n'était pas du calibre de ces hommes-là. Ce ne fut qu'après que tout fut consommé qu'il s'avisa de s'étonner du déroulement des événements : « Je me demande si quelqu'un n'est pas en train de nous doubler ?... Des indépendants ?

— Nous allons bientôt le savoir », lui répondit hargneusement le pilote, et, au moment même où il répliquait de la sorte, un rayon espion révéla aux intéressés la vérité. En effet, Van Buskirk et ses Valérians n'avaient pas été pris au dépourvu et eux n'avaient rien à voir avec un équipage mal armé, sans armure et déchiré par la mutinerie et les luttes intestines, comme l'escomptaient les pirates.

Bien au contraire, les assaillants se trouvèrent face à une force qui les surclassait de loin. Non seulement les pirates étaient dépassés sur le plan de la vigueur et de l'agilité, mais aussi sur celui de la puissance de feu, car un projecteur semi-portable couvrait chaque coursive du cargo. Sous les rayons de ces projecteurs, la plupart des pirates périrent instantanément, sans même comprendre ce qui leur arrivait.

Ceux-là furent encore les plus fortunés. Les autres pressentirent aussitôt ce qui les attendait et d'ailleurs le virent venir, car les Valérians ne daignèrent même pas dégainer leurs Delameters. Ils savaient parfaitement que l'armure des pirates pouvait impunément encaisser pendant plusieurs minutes la décharge d'armes de poing et ils se refusèrent à remonter les lourds projecteurs semi-portables. Ils s'avancèrent donc, la hache de combat à la main, et, à cette vue, les pirates se débandèrent et, pris de panique, s'enfuirent en hurlant. Mais il leur était impossible de s'échapper, le verrouillage des sas se révélant inviolable. C'est pourquoi les pirates périrent jusqu'au

dernier homme et, comme l'avait prédit Van Buskirk, il n'y eut pas à proprement parler de combat. Un scaphandre, en effet, est une protection dérisoire face à une hache de combat valériane.

Le rayon espion du capitaine se fraya un passage dans les défenses du cargo, juste pour le final de cette sinistre scène et son visage s'empourpra, puis blanchit d'un seul coup.

« La Patrouille ! bafouilla-t-il. Des Valérians ! Une compagnie entière ! Nous avons été trahis !

— Et comment ! Ils nous ont proprement eus ! renchérit le pilote. Et vous n'avez pas encore tout vu. Des renforts leur arrivent en force... Si jamais un pilonneur nous immobilise, je ne donne pas cher de notre peau ! Quoi ?

— Fermez-la, aboya le capitaine. Est-ce ou non un pilonneur ?

— Il est encore un peu tôt pour le dire avec certitude, mais c'en est sans doute un. Ils n'auraient jamais envoyé ces Ostrogoths-là sans une telle couverture, mon vieux. Ils savent très bien que nous sommes en mesure de forcer les écrans défensifs de ce cargo en moins d'une heure. Nous ferions mieux de nous apprêter à filer, n'est-ce pas ? »

Le commandant acquiesça, des pensées contradictoires se heurtant dans son crâne. Si jamais un de ces mastodontes du vide parvenait à fixer sur eux ses grappins magnétiques, ils étaient perdus. Leurs projecteurs lourds échaufferaient à peine les écrans du pilonneur et leurs défenses ne tiendraient pas plus d'une seconde sous le déluge de feu de l'appareil de la Patrouille. De toute façon, il avait reçu l'ordre de regagner sa base.

« Hissons la grand-voile, vieux frère ! et le pilote poussa ses réacteurs au maximum. C'est un pilonneur et nous avons été roulés dans les grandes largeurs. Nous mettons le cap sur notre base ?

— Oui », et le capitaine dépité alluma son communicateur pour rendre compte à son supérieur direct de l'humiliante issue d'une opération pourtant apparemment si bien montée.

Chapitre XVI

Kinnison rencontre les hommes-roues

Tandis que le pirate s'enfuyait, Kinnison s'appliqua à le suivre. Il calqua sa vitesse et sa trajectoire sur celles de sa proie, puis il brancha le contrôle automatique de poussée, la caméra électronique de poursuite et s'affaira à régler son faisceau sondeur. Cependant, il se rendit rapidement compte que, sans une attention permanente, son rayon espion ne resterait pas fixé sur le poste de pilotage des pillards et que des corrections répétées seraient nécessaires. Il s'y était d'ailleurs quelque peu attendu. Les mécanismes automatiques les plus précis, alimentés par des flots d'électrons soigneusement stabilisés, sont susceptibles d'un certain glissement même à des distances aussi minimes que les vingt millions de kilomètres qui séparaient les deux appareils, particulièrement dans l'espace quelque peu tourmenté qui entoure les systèmes solaires. Il n'y avait pas moyen d'éviter un tel glissement et il s'en voulait de ne pas y avoir songé auparavant, ayant l'habitude de compter sur le pilote pour les éventuelles corrections de trajectoire, comme si cela allait de soi.

Mais présentement, il était déchiré entre deux tentations. Il désirait écouter la discussion qui ne manquerait pas d'avoir lieu entre le capitaine pirate et ses supérieurs, tout particulièrement si Helmuth intervenait, car il souhaitait vivement localiser le quartier général de Boskone grâce à un autre relevé radiogoniométrique. Il craignait maintenant ne pouvoir mener à bien de front ces deux projets, crainte qui se révéla très rapidement tout à fait fondée. Et pendant quelques instants, il souhaita intensément posséder la faculté de se dédoubler. Un Vélantian, lui au moins, dispose de suffisamment d'yeux et de bras, et son compartimentage cérébral lui permet de réaliser

dans le même temps une demi-douzaine de choses sans se tromper. Cela évidemment lui était impossible, mais néanmoins, il ferait de son mieux.

Le contact avec son port d'attache étant établi, le capitaine pirate commença à faire son rapport. Une main sur la commande du rayon traceur et l'autre sur celle du faisceau sondeur, Kinnison parvint à obtenir un enregistrement partiel de la conversation. L'élément essentiel de cet épisode lui échappa cependant : le moment où le commandant de la base pirate mit en communication directe l'infortuné capitaine avec Helmuth lui-même. C'est pourquoi Kinnison fut fort surpris de la brusque disparition de la ligne de communication qu'il essayait si laborieusement d'intercepter, alors qu'il entendait Helmuth terminer son admonestation de l'officier malchanceux, avec ces mots :

« ...n'est pas entièrement de votre faute et je ne vous punirai pas trop sévèrement cette fois. Regagnez votre base sur Aldébaran I et confiez votre vaisseau au commandant là-bas. Faites tout ce qu'il vous ordonnera de faire durant trente des journées de ce monde ».

Frénétiquement, Kinnison essaya de réaligner son rayon traceur sur la ligne de communication d'Helmuth, mais avant d'avoir pu s'y synchroniser, le message du grand chef des pirates était terminé et le contact coupé. Le Fulgur se rassit, plongé dans ses pensées.

Aldébaran ! pratiquement la porte à côté par rapport à son propre système solaire, dont il s'était présentement tant éloigné. Comment avaient-ils réussi à conserver secrète ou à réinstaller une base aussi proche de Sol, malgré le ratissage intensif effectué dans le secteur. Mais l'important, c'était qu'ils y soient parvenus. De toute façon, il savait maintenant où il allait et cela lui était précieux. Un autre facteur auquel il n'avait pas songé et qui aurait tout gâché : il n'aurait pu rester indéfiniment éveillé pour suivre ce croiseur ! Il lui fallait dormir de temps à autre et, pendant son sommeil, sa proie avait tout le loisir de lui échapper. Il disposait bien sûr d'un traceur C R X qui resterait fixé sur le vaisseau sans attirer l'attention aussi longtemps qu'il se maintiendrait dans les limites de portée de l'appareil.

Pourtant, il aurait été très simple de prévoir un relais photoélectrique s'interposant entre l'écran du C R X et les commandes automatiques de la vedette, mais Kinnison ne l'avait pas demandé. Eh bien, heureusement, il savait maintenant où il se rendait, et ce voyage vers Aldébaran lui laisserait suffisamment de loisir pour pouvoir monter une douzaine de dispositifs de ce genre. Il disposait de tout le matériel et des outils nécessaires.

C'est pourquoi, suivant sans effort le pirate qui dévorait l'espace, Kinnison construisit son pisteur automatique, comme il l'appela. Durant chacune des quatre ou cinq premières « nuits », il perdit le vaisseau pirate, mais le retrouva sans trop de difficultés à son réveil. Par la suite, il conserva en permanence le contact, améliorant jour après jour les performances de son appareil jusqu'à ce que celui-ci soit pratiquement capable de n'importe quoi, sauf de parler. Après cela il consacra tout son temps à une étude intensive du problème général qui se posait à lui. Le résultat de ses cogitations fut fort peu satisfaisant, car pour résoudre un problème quelconque, il faut disposer de suffisamment de données de départ, soit sous forme de chiffres, soit sous forme d'éléments de raisonnement logique, et Kinnison manquait de tout cela. Dans cette histoire, il y avait décidément beaucoup trop de facteurs inconnus par rapport à ceux connus.

Par ordre d'importance, le premier problème était de pénétrer dans cette base pirate. Puisque les appareils de la Patrouille ne l'avaient pas découverte, celle-ci devait être terriblement bien dissimulée. Et pour cacher quelque chose d'aussi vaste qu'une base sur Aldébaran I, pour autant qu'il s'en souvienne, cela relevait du tour de force ! Il ne s'était rendu dans ce système qu'une seule fois, mais...

Seul dans son navire et bien qu'en plein espace, il rougit soudain en se souvenant de ce qui lui était arrivé durant cette visite. Il était à la poursuite d'un couple de trafiquants qui s'était réfugié sur Aldébaran I, et là, il avait fait la connaissance de la plus merveilleuse, la plus remarquable et la plus jolie fille qu'il ait jamais vue. Il avait bien sûr maintes fois eu l'occasion de voir de jolies femmes auparavant, tant dans la réalité que sur son

écran de télévision, beautés professionnelles ou dilettantes écervelées de la haute société, danseuses, actrices, modèles et m'as-tu-vu, mais jamais il n'aurait supposé qu'une aussi ravissante créature puisse exister en dehors des rêves engendrés par la thionite. Dans son rôle de pure et innocente jeune fille en détresse, elle avait été parfaite, et si elle avait persévétré, Kinnison tremblait encore à la pensée de ce qui aurait pu advenir.

Mais ayant fréquenté trop de trafiquants de drogue et trop peu de patrouilleurs, elle se trompa complètement, tant sur les sentiments du cadet que sur ses réactions. En effet, au moment où elle tomba amoureusement dans ses bras, il sut immédiatement qu'il y avait là quelque chose de louche. Les femmes ne jouent pas ce genre de jeu pour rien. Elle devait être en cheville avec les deux malfaiteurs qu'il poursuivait. Il réussit à lui échapper au prix de deux ou trois égratignures, juste à temps pour capturer ses complices qui s'efforçaient de s'enfuir. Depuis ce jour-là, il redoutait quelque peu les jolies femmes. Il aurait aimé retrouver, juste une fois, ce chat sauvage d'Aldébaran car, lors de leur première rencontre, il n'était qu'un adolescent, alors que maintenant...

Cependant ce retour en arrière ne le menait nulle part. Il ferait mieux de penser à Aldébaran I. Un monde désert, mort, sans air ni eau. Une planète nue comme le dos de la main, recouverte de volcans éteints, de cratères, et déchirée en tous sens par des crevasses. Camoufler une base sur ce globe était en soi un exploit et, de ce fait même, l'approche en serait d'autant plus difficile. Si celle-ci se trouvait à la surface, ce dont il doutait beaucoup, elle était certainement puissamment protégée. De toute façon, ses voies d'accès devaient être soigneusement dissimulées et systématiquement équipées de détecteurs allant de l'ultraviolet à l'infrarouge en passant par tout le spectre visible. Son neutralisateur ne lui serait pas ici d'un bien grand secours, l'obstacle des écrans et des systèmes de surveillance se révélait ennuyeux, très, très ennuyeux. La question était de savoir si quelqu'un pouvait s'infiltrer à l'intérieur de cette base sans donner aussitôt l'alarme.

Sa vedette elle-même ne pourrait même pas atterrir à proximité, cela était certain. Le pourrait-il seul ? Il lui faudrait porter un scaphandre, bien sûr, ne serait-ce que pour l'air, et celui-ci émettrait des radiations. Pas forcément d'ailleurs, car il pouvait toucher le sol au-delà de la portée des détecteurs et marcher sans recourir à l'assistance des micro-moteurs de son armure. Il restait cependant les écrans et les sentinelles. Si les pirates étaient réellement sur leurs gardes, et il lui fallait partir de ce principe, son entreprise était vouée d'avance à l'échec. Comment donc entreprendre de franchir ces barrières ? Une étude approfondie de chacun des aspects de la situation lui indiqua clairement la seule voie à suivre. Uniquement un objet admis par les pirates eux-mêmes pouvait pénétrer à l'intérieur de la base. Le croiseur qui fonçait devant lui s'apprétait à s'y poser. C'est pourquoi il lui faudrait s'introduire – et il s'y introduirait – à l'intérieur de ce vaisseau. Lorsque sa décision fut prise, il lui resta seulement à en déterminer les modalités pratiques, ce qui se révéla être presque ridiculement simple.

Une fois à l'intérieur de la base, que devrait-il, ou plutôt que pourrait-il faire ? Au fil des jours, il établit et rejeta plan après plan, puis, finalement, chassa totalement ceux-ci de son esprit. Il entrevoyait très nettement son objectif mais cherchait de quelle façon l'atteindre. Si une opportunité se présentait, il lui faudrait la saisir sans hésiter et adapter sa conduite à la situation qui en découlerait alors.

Ayant ainsi pris sa décision, il dirigea son faisceau sondeur vers la planète et étudia celle-ci avec le plus grand soin. Elle correspondait bien à ses souvenirs... en pire... Sinistre, désertique et brûlante, elle n'avait même pas de sol à proprement parler, sa surface étant composée essentiellement de roches vitrifiées, de laves et de pierres ponces. D'impressionnantes chaînes de montagnes se dressaient en tous sens et se croisaient les unes les autres dans le plus grand désordre, chacune composée d'une série de pics volcaniques et de cratères éteints. Le flanc des montagnes, la surface des plaines rocheuses ainsi que la paroi des cratères et le fond des vallées étaient piquetés par de minuscules trous et couverts d'immenses et béants entonnoirs comme si, au fil des âges

géologiques, toute la planète avait été la cible d'un incessant bombardement cosmique. Sur, comme au travers de cette surface, il employa son rayon sondeur sans rien découvrir. Il fit alors entrer en lice ses détecteurs et ses traceurs avec des résultats tout aussi négatifs. De plus près, bien sûr, ses dispositifs électromagnétiques lui signaleraient sans doute la présence de fer en grande quantité. Mais cela également risquait d'être sans intérêt. Pratiquement, toutes les planètes étaient dotées d'un noyau ferreux. Pour autant que pouvaient le confirmer ses instruments, et il avait soigneusement passé Aldébaran I au peigne fin, il n'existe aucune base, de quelque sorte soit-elle, sur et à l'intérieur de ce globe qu'il avait fouillé plus rigoureusement qu'aucun des navires de reconnaissance de la Patrouille. Cependant, il savait qu'il y avait là une base. Et alors ? Peut-être, en définitive, la base d'Helmuth se trouvait-elle effectivement à l'intérieur de la galaxie, protégée de toute détection de la même façon que celle-ci, par des kilomètres et des kilomètres de fer et de minerai de fer. Un second relevé concernant cette base devenait maintenant indispensable, mais ils approchaient rapidement d'Aldébaran et il ferait bien de se préparer.

Il accrocha à sa ceinture tout son équipement personnel, y compris un neutralisateur de détection, puis passa en revue son armure, en vérifiant les diverses réserves d'air et de nourriture avant de l'accrocher à portée de main, prête à être enfilée. Jetant un œil sur l'un de ses écrans, il constata avec satisfaction que son pisteur automatique fonctionnait toujours parfaitement. Poursuivants et poursuivis avaient maintenant largement pénétré dans le système solaire d'Aldébaran et la vedette dut ralentir pour pouvoir continuer à suivre les pirates. Finalement, le croiseur des hors-la-loi passa en vol normal afin d'effectuer ses manœuvres d'approche, mais Kinnison, désormais, ne le suivait plus. Il se rapprocha à environ soixantequinze kilomètres de la surface rébarbative de la planète avant de repasser en vol normal. Il coupa alors son Bergenholm, mit sa vedette sur une orbite presque parfaitement circulaire, une orbite très éloignée de la trajectoire de décélération retenue par les pirates, coupa tous ses moteurs, et se laissa dériver.

Kinnison demeura à bord prenant des repères et faisant des relevés, jusqu'à ce qu'il ait défini avec exactitude les paramètres qui lui permettraient de retrouver infailliblement sa vedette à n'importe quel moment. Puis, il pénétra dans le sas, sortit dans l'espace et attendit, simplement pour s'assurer que le panneau se refermait bien derrière lui. Ensuite, il dirigea son vol vers la spirale d'approche du pirate.

Passé maintenant en vol normal, sa progression paraissait si lente qu'elle en semblait imperceptible, mais il avait tout le temps voulu devant lui. En fait, si son allure paraissait dérisoire, c'était purement relatif. Il traversait en réalité l'espace à plus de quatre mille kilomètres à l'heure et son puissant petit réacteur dorsal, avec sa poussée de 2 G, accroissait régulièrement sa vitesse.

Bientôt, le vaisseau qu'il poursuivait parut se mettre à ramper juste au-dessous de lui et Kinnison, augmentant la poussée de son réacteur jusqu'à 5 G, plongea droit dessus en un long piqué. C'était la minute la plus critique de toute l'opération. Mais le Fulgur avait estimé, à juste titre, que les officiers du croiseur pirate concentreraient leur attention sur ce qui se trouvait devant eux et non derrière. Ce fut bien ce qui se passa et il parvint à effectuer sa manœuvre d'abordage sans être vu. L'approche elle-même, le fait de monter à bord d'un vaisseau en vol normal, malgré l'effrayante vitesse d'atterrissage de celui-ci, était un geste élémentaire pour n'importe quel astronaute chevronné. Il n'y eut même pas de flamboiement susceptible de lui compliquer sa tâche et de révéler sa présence aux yeux d'un observateur éventuel, tandis que ses rétrofusées maintenant se déchaînaient. Calquant de plus en plus sa vitesse et sa trajectoire sur celle du croiseur boskonian, il franchit progressivement la distance qui l'en séparait, lança son grappin magnétique et, à la force du poignet, se hissa mètre par mètre le long de la coque, en direction du sas de secours qu'il ouvrit afin de se glisser à l'intérieur.

D'un air dégagé, il emprunta la coursive de poupe et s'introduisit dans le secteur réservé aux soldats embarqués. Là, il s'allongea dans un hamac, s'amarra dans un harnais de sécurité et dirigea un faisceau sondeur sur le poste de pilotage.

Il put ainsi suivre sur le propre écran d'observation du capitaine, la topographie tourmentée du sol au-dessous d'eux tandis que le pilote, kilomètre après kilomètre, continuait à perdre de l'altitude. Tâche ardue que celle-ci, songea Kinnison et le pilote de ce croiseur manœuvrait avec une habileté consommée, d'autant plus qu'il avait décidé un atterrissage en force, préférant plonger directement vers le sol, le nez en avant, au lieu d'entreprendre une orbite supplémentaire afin d'utiliser ses réacteurs de sustentation, qui étaient justement prévus et disposés pour permettre de telles manœuvres. Mais puisqu'il avait choisi la difficulté, son navire sursautait, ruait, rebondissait et tournoyait sous la poussée fantastique des rétrofusées de proue. Le croiseur se rapprochait rapidement du sol, et ce fut seulement après avoir plongé dans l'un des cratères gigantesques et s'y être englouti, que le pilote redressa son appareil et adopta la position normale d'atterrissage.

Ce croiseur continuait à perdre trop rapidement de l'altitude au gré de Kinnison, mais le pilote savait ce qu'il faisait. Le navire tomba comme une pierre pendant plus de dix kilomètres, s'enfonçant dans ce puits gigantesque, avant d'en atteindre le fond. Les parois du puits étaient constellées de fenêtres et devant l'astronef bénit le panneau extérieur d'un sas titanique. Le vaisseau sur son berceau d'appontage fut littéralement happé et la monstrueuse porte se referma derrière eux. Ainsi se dissimulait la base de Boskone au sein de laquelle se trouvait Kinnison !

« Message à tout le personnel ! aboya le capitaine pirate. L'atmosphère ici est hautement toxique. Aussi, enfilez vos scaphandres et assurez-vous que vos bouteilles d'air sont pleines. Ils ont pour nous ici des pièces convenablement pressurisées mais n'entrouvrez en aucun cas vos visières avant que je vous y autorise. Rassemblement général ! Ceux qui ne se trouveront pas dans le poste de pilotage d'ici cinq minutes, demeureront à bord avec tous les risques que cela comporte ! »

Kinnison décida aussitôt de se joindre à l'équipage. Il ne pouvait rien faire d'utile en restant à bord de ce croiseur, et de toute façon, celui-ci serait inspecté. Il avait suffisamment d'air et tous les scaphandres se ressemblaient. Son Joyau le

préviendrait à temps de toute pensée hostile ou soupçonneuse. Il ferait bien de se hâter. Si l'on procérait à un appel de l'équipage... mais il affronterait cette difficulté le moment venu.

En fait, il n'y eut aucun pointage et le capitaine ne s'occupa nullement de ses hommes. Ceux-ci viendraient ou non, selon leur humeur, mais puisque demeurer à bord c'était s'exposer à la mort, chaque homme s'activa. À l'expiration des cinq minutes, le capitaine sortit, entraînant derrière lui son équipage. Il franchit une porte, tourna à gauche et fut accueilli par une créature dont Kinnison ne parvint pas à distinguer la forme exacte. Il y eut un arrêt, une reprise en avant de la marche dans le plus grand désordre, puis on tourna ensuite à droite.

Kinnison décida qu'il se séparerait là de ses compagnons de rencontre. Il demeurerait sur place, près de l'orifice du puits, par lequel il pourrait éventuellement prendre précipitamment le large, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à avoir une vue d'ensemble de la base afin de dresser son plan de campagne. Il trouva rapidement une pièce vide et apparemment inutilisée et s'assura qu'à travers l'épaisse fenêtre transparente, il pouvait contempler le vaste cylindre creux du puits volcanique.

Puis, avec son faisceau sondeur, il suivit les pirates tandis qu'on les escortait vers le secteur qui leur était assigné. Celui-ci comprenait peut-être des pièces de grand luxe mais Kinnison eut nettement l'impression que l'équipage n'était ni plus ni moins qu'incarcéré et il se félicita de l'avoir à temps abandonné à son triste sort. Balayant les lieux de son faisceau sondeur, il découvrit finalement ce qu'il recherchait depuis le début : la salle des transmissions. La pièce était fort brillamment éclairée et devant le spectacle qui s'offrit à ses yeux, il resta bouche bée de stupéfaction. Il s'était attendu à voir des hommes puisque Aldébaran I, la seule planète habitée de ce système, avait été colonisée par des Telluriens et que les habitants étaient des Indo-Européens de souche aussi pure que les gens de Chicago ou de Paris. Mais ici... ces choses... Il avait pourtant pas mal bourlingué, mais n'avait rien imaginé de semblable même par ouï-dire. En fait, ces êtres étaient véritablement des roues. Lorsqu'ils se déplaçaient, c'était en roulant. Leur tête se trouvait

là où aurait dû se tenir le moyeu... des yeux... des bras... par douzaines, et des mains apparemment très habiles...

« Vogelar ! » Une brève pensée fut échangée entre deux de ces créatures très particulières, pensée qui fut captée également par le Joyau du Fulgur. « Quelqu'un, un étranger, est en train de m'observer. Prends ma place, tandis que je m'occupe de faire cesser cette intolérable intrusion.

— Est-ce l'un de ces Telluriens ? Nous lui apprendrons bien vite qu'une telle ingérence est inadmissible.

— Non, ce n'est pas l'un d'entre eux. Le contact est similaire, mais le substrat tout différent. D'ailleurs, en l'occurrence, ça ne peut pas être l'un d'eux puisque aucun n'est équipé d'instruments lui permettant de pallier sa déficience mentale constitutionnelle. Aussi, je vais maintenant... »

Kinnison brancha instantanément son écran psychique mais l'alarme avait déjà été donnée. Dans la salle des transmissions ainsi violée, l'observateur furieux poursuivit :

« Je vais me synchroniser sur cet esprit et essayer de déterminer l'origine exacte de cette tentative d'espionnage. L'intéressé a maintenant disparu, mais il ne peut être bien loin puisque nos murs sont protégés et dotés d'écrans... Ah ! il y a une zone morte que je ne parviens pas à pénétrer, dans la septième pièce du quatrième corridor. Selon toute probabilité, c'est l'un de nos invités qui se cache là, derrière un écran mental. Puis il brailla des ordres à toute une escouade de gardes. « Saisissez-vous de lui et mettez-le avec les autres ! »

Kinnison n'avait pas entendu cette dernière injonction mais il était sur ses gardes et ceux qui arrivèrent découvrirent à leurs dépens qu'il était beaucoup plus facile de donner des ordres que de les faire exécuter.

« Halte ! » aboya le Fulgur, son Joyau imprimant dans l'esprit des hommes-roues le sérieux de son avertissement. « Je ne désire pas vous blesser, mais n'approchez pas !

— Vous ? nous molester ? » lui parvint en réponse une pensée froide et puissante, et les créatures disparurent. Pas pour longtemps. Elles, ou d'autres analogues furent de retour quelques instants plus tard, en tenue de combat cette fois, et l'arme au poing.

De nouveau Kinnison put constater qu'en l'occurrence, ses Delameters étaient parfaitement inopérants. Les armures des assaillants étaient dotées de générateurs aussi efficaces que les siens et, bien que l'air de la pièce se fût bientôt transformé en un intense et éblouissant champ de forces devant lequel les murs eux-mêmes se mirent à fondre et se vaporiser, ni lui ni ses adversaires ne subirent le moindre dommage. Derechef, le Fulgur eut recours à son arme médiévale, et, rengainant son Delameter, il s'avança la hache à la main. Bien qu'il n'eût pas la stature de Van Buskirk, il était pour un Terrien, d'une force, d'une agilité et d'une adresse peu communes. Pour ceux qu'il avait en face de lui, il incarnait Hercule en personne.

C'est pourquoi, tandis qu'il frappait, frappait et frappait encore, la pièce prit bientôt l'aspect d'une salle d'abattoir, car partout gisaient les corps brisés des hommes-roues. Le sol, devenu glissant, était recouvert de sang et de lymphé. Les rares survivants, peu soucieux d'affronter plus longtemps l'irrésistible tranchant d'acier, s'éloignèrent en roulant à toute vitesse, et Kinnison songea brièvement à ce qu'il allait devoir faire. Jusqu'à maintenant, cette équipée avait été un fiasco complet. Il ne pourrait rien entreprendre de plus en demeurant ici et il ferait mieux de filer pendant qu'il était encore entier ! De quelle façon ? Par la porte ? Non, il n'y parviendrait pas, et assurément le temps lui manquerait. Ses écrans stopperaient bien les projectiles de petit calibre, mais il n'ignorait pas que ses adversaires le savaient aussi bien que lui. Ils utiliseraient donc, soit un bazooka, soit plus probablement un projecteur semi-portable. Il ferait mieux de se frayer un chemin au travers de la paroi du puits. Cela d'ailleurs les occuperait pendant qu'il prendrait le large. Il lui fallut tout juste une fraction de seconde pour réfléchir et il s'attaqua aussitôt à la muraille. Il régla le faisceau de son Delameter au maximum de puissance et au minimum de diamètre, de façon à le transformer en un véritable chalumeau.

Le jet d'énergie transperça le mur, découpant une ouverture dans celui-ci.

Mais, si vite qu'eût réagi le Fulgur, il était déjà trop tard, un véhicule bas et massif à quatre roues pénétra derrière lui dans la

pièce, supportant une machine compliquée et inquiétante. Kinnison pivota pour lui faire face. Tandis qu'il se retournait, la section de paroi sur laquelle il s'était acharné fut soudainement projetée à l'extérieur avec la brutalité d'une véritable explosion. Le flot d'air qui s'échappa entraîna le Fulgur par la brèche et le précipita directement dans le puits d'accès. Pendant ce temps-là, la machine sur la plate-forme venait de commencer à rugir sur un rythme saccadé et Kinnison, au même moment, sentit des projectiles traverser son armure et le déchiqueter, chacun d'eux lui infligeant un choc aussi violent, paralysant et dévastateur qu'un coup de hache d'assaut maniée par Peter Van Buskirk.

C'était la première fois que Kinnison se voyait sérieusement blessé et cela lui donna comme une nausée. Mais bien qu'affaibli et engourdi et tout son être protestant à la vue de son corps transformé en passoire, il porta néanmoins sa main droite vers la commande extérieure de son neutralisateur d'inertie. En effet, il tombait en chute libre. Dix ou quinze mètres à peine le séparaient du fond du puits pour autant qu'il put s'en souvenir, et il n'avait vraiment pas de temps à perdre s'il ne voulait pas aller s'aplatir en bas. Rien ne se produisit. Quelque chose avait dû être endommagé. Son propulseur également était hors d'état. Bloquant de son autre main la manche droite de son scaphandre, il s'efforça d'en dégager son bras, afin d'atteindre les commandes intérieures de son armure. Mais le temps lui manqua. Il s'écrasa sur le tas de débris qui l'avait précédé au fond, une pluie de fragments de maçonnerie rebondissant sur sa tenue de combat avec un vacarme qui évoquait un atelier de chaudronnerie en pleine activité.

Il était heureux que cette masse de pierrailles n'ait pas encore eu le temps de se stabiliser, car, de la sorte, elle amortit plus ou moins la chute du Fulgur. Mais une chute libre de quinze mètres, même amortie par un glissement de terrain, n'est en aucun cas une partie de plaisir ; Kinnison se brisa littéralement. Il eut l'impression de subir l'assaut d'un million de marteaux pneumatiques. Des vagues de douleur intolérables le submergèrent tandis que ses os se rompaient et que sa chair se déchirait. Il se rendait vaguement compte qu'une

miséricordieuse marée d'inconscience s'efforçait de noyer son esprit torturé et souffrant.

Mais dans le brouillard résultant du choc encaissé, quelque chose s'éveilla, cette qualité indéfinissable et inimitable qui faisait de lui ce qu'il était. Il vivait, et tant qu'un Fulgor est en vie, il n'abandonne pas. De toute façon, jeter l'éponge là où il se trouvait équivalait à une mort rapide, car il perdait abondamment son air. Il avait dans sa trousse un mastic spécial à séchage instantané, et les trous de son armure étaient minuscules. Il lui fallait les colmater dans les plus brefs délais. Son bras gauche, il s'en aperçut immédiatement, se refusait à tout effort. Il devait avoir été sérieusement endommagé. Chaque inspiration lui causait une douleur déchirante, ce qui signifiait qu'il avait une ou deux côtes fracturées. Heureusement cependant, il ne semblait pas souffrir d'hémorragie interne et ses poumons devaient être encore intacts. Il parvenait pourtant à remuer son bras droit, bien que celui-ci lui donnât l'impression d'être un morceau de bois ou un membre appartenant à quelqu'un d'autre. Il le sortit de la manche toujours bloquée de son scaphandre et obligea sa main, qui était de plomb, à se glisser à travers le flot de sang qui semblait presque remplir le thorax de son armure. Il finit par découvrir sa trousse et, après une éternité de souffrances, obligea sa main récalcitrante à l'ouvrir et à se saisir du mastic.

Puis, dans un crescendo ininterrompu de tortures, il força son corps maltraité et fourbu à se déplacer et à ramper de façon à permettre à sa main valide de trouver et de boucher les trous au travers desquels fuyait son irremplaçable stock d'air. Il les localisa rapidement et les obtura. Mais lorsqu'il eut terminé, il s'effondra épuisé et à bout de forces. Ses souffrances s'étaient maintenant atténuées, car la douleur avait atteint des sommets si effrayants que ses nerfs eux-mêmes, se rebellant devant un pareil outrage, avaient bloqué toute sensation.

Mais il lui restait encore beaucoup à faire et il lui était absolument indispensable de prendre un peu de repos. Même sa volonté d'airain ne pouvait contraindre ses muscles déchirés à de nouveaux efforts, du moins jusqu'à ce qu'il leur ait permis de récupérer un peu de ce qu'on leur avait demandé.

Dans une espèce d'état second, et comme si la chose ne le concernait pas, il se posa la question de savoir combien il avait perdu d'air. Peut-être ses bouteilles étaient-elles vides ? Mais sans doute ne lui avait-il pas fallu aussi longtemps qu'il en avait eu l'impression pour boucher ces trous, sans quoi il ne lui serait plus resté du tout d'air, tant dans le scaphandre que dans les bouteilles. Il lui suffisait de regarder son indicateur de pression pour s'en assurer.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'il ne pouvait même pas bouger ses globes oculaires, tant était profond le coma qui s'emparait de lui. Là-bas, quelque part au loin, il y avait comme un nuage croissant de ténèbres dont l'existence constituait un irrésistible attrait par le soulagement qu'il sous-entendait. De cet océan de calme et de paix se tendaient vers lui de longs bras pleins de tendresse et de sollicitude. Pourquoi souffrir ainsi ? lui susurrait-on à l'esprit. Il était tellement plus tentant de se laisser aller...

Chapitre XVII

Rien de bien sérieux

Kinnison ne perdit pas conscience, du moins pas complètement. Il avait beaucoup trop à faire, et ce, de façon impérative. Il lui fallait se sortir de là. Il devait à tout prix rejoindre sa vedette afin de regagner la Base n° 1. C'est pourquoi, farouchement, opiniâtrement, les mâchoires serrées, souffrant le martyre à chaque mouvement, il fit appel aux ressources cachées au plus profond de lui-même et dont il n'avait jamais jusque-là soupçonné l'existence. Sa ligne de conduite était simple, c'était celle des porteurs du Joyau. Tant qu'un Fulgur vivait, il continuait la lutte. Kinnison était un Fulgur, Kinnison vivait, Kinnison luttait.

Il repoussa à plusieurs reprises la vague montante de l'inconscience. Il rejeta à force de volonté les bras tentants et berceurs de l'abandon. Il obligea son corps meurtri à accomplir ce qu'il avait à accomplir. Il appliqua des pansements astringents sur les plaies qui saignaient le plus. Il découvrit alors qu'il était également brûlé – avec la mitrailleuse, sur le camion, il y avait sans doute eu des projecteurs lasers jumelés –, mais contre les brûlures, il ne pouvait rien. Il ne disposait vraiment pas du temps voulu.

Il localisa le fil qui avait été coupé par un projectile. Le mettre à nu fut pour lui une tâche quasi insurmontable. Cependant, il y parvint tant bien que mal. L'épissure se révéla un problème encore plus ardu. Comme il n'y avait pas de mou dans ce fil, les deux bouts ne pouvaient être torsadés ensemble, mais devaient être reliés entre eux par un petit morceau de conducteur de secours qui devait, lui aussi, être dénudé et entortillé autour des deux extrémités sectionnées. Il réussit finalement à mener à bien sa réparation, quoique à demi

inconscient, baignant dans un océan de tourments et travaillant purement au toucher.

Souder ces épissures était bien sûr hors de question. Il redoutait même d'essayer de les isoler avec du châterton, de crainte que ses réparations de fortune n'y résistent pas. Il avait cependant, s'il parvenait à s'en saisir, quelques mouchoirs secs à sa disposition. Il y parvint. Il utilisa un de ceux-ci pour entourer soigneusement la section du fil dénudé. Puis, plein d'appréhension, il essaya son neutralisateur d'inertie. Merveille des merveilles, celui-ci fonctionnait. Il en était de même pour son réacteur dorsal.

Quelques secondes plus tard, il s'élevait dans le puits et, au moment où il repassait devant la brèche qu'il avait ouverte dans la paroi, il réalisa avec étonnement que ce qui lui avait paru exiger des heures n'avait dû en réalité durer que quelques minutes tout au plus. Les hommes-roues mettaient juste en place un écran temporaire destiné à enrayer la fuite cataclysmique de leur atmosphère. Stupéfait, Kinnison regarda son indicateur de pression d'air : tout irait bien s'il se hâtait. Il le pouvait, car il n'y avait pratiquement pas d'atmosphère pour freiner son vol. Il parcourut en quelques secondes les dix kilomètres du puits et jaillit comme un boulet dans l'espace. Son chronomètre, conçu pour supporter des chocs encore plus sévères, lui indiqua où se trouvait sa vedette qu'il localisa très rapidement. Il obligea son bras droit rebelle à regagner la manche de son scaphandre et se mit à tripoter maladroitement le verrouillage d'accès. Celui-ci se déclencha et le sas s'ouvrit. Il avait enfin regagné son vaisseau.

De nouveau l'inconscience le guettait, mais il lutta de toutes ses forces. Il lui était interdit de s'évanouir, pour le moment du moins ! Se traînant vers le tableau de bord, il mit le cap vers Sol, la Terre étant à cette distance une cible trop petite pour être choisie, puis il brancha le pilotage automatique.

Il s'affaiblissait progressivement et le savait, mais il lui fallait à tout prix trouver la force nécessaire pour parachever son entreprise. Il brancha le Bergenholm et régla ses réacteurs à pleine puissance. Tiens bon, Kim ! Tiens le coup encore une seconde ou deux ! Il débrancha le neutralisateur de détection

puis, avec les dernières bries d'énergie disponible, il lança un appel à l'aide par l'entremise de son Joyau.

« Haynes. » La pensée sortit brouillée, faible, dénaturée : « Kinnison... j'arrive... j'arri... »

Il était hors de course, K.O. pour le compte, totalement effondré. Il en avait déjà trop fait, beaucoup, beaucoup trop ! Il avait constraint son corps abominablement désarticulé à lutter jusqu'à la limite extrême de ses ressources et son esprit choqué et maltraité avait fonctionné jusqu'à la dernière seconde. Il avait consumé jusqu'au bout son effarante réserve de vitalité et il se laissa engloutir dans l'océan d'oubli qui avait si longtemps et si vainement essayé de s'emparer de lui. Pendant ce temps, sa vedette fonçait au maximum de son inimaginable vitesse, transportant le corps insensible, épuisé et déchiqueté du Fulgor vers sa Terre natale.

Mais Kimball Kinnison, Fulgor Gris, avait, avant de s'évanouir, fait tout ce qu'il avait à faire. Son ultime pensée, aussi faible et inachevée eût-elle été, obtint l'effet recherché.

Le grand-amiral Haynes était assis à son bureau, discutant de questions d'importance, avec toute une équipe de responsables, lorsque le message lui parvint. Vétéran endurci de l'espace comme il l'était, et ayant survécu à bien des accrochages et à de multiples hospitalisations, il comprit instantanément ce que sous-entendait ce message et se représenta dans quelles conditions dramatiques il avait été envoyé. C'est pourquoi, au grand étonnement des officiers présents dans la pièce, il bondit soudainement sur ses pieds, se saisit d'un micro et aboya plusieurs ordres : dans sept secteurs, chaque vaisseau, sans considération de classe ou de tonnage, devait pousser au maximum ses appareils de détection. La vedette de Kinnison était quelque part, là dans les parages. Il fallait la découvrir, l'aborder, stopper ses moteurs et l'amener sur la piste n° 10 dans les délais les plus brefs. Par ailleurs, il demanda qu'on lui envoie immédiatement un pilote, ou plutôt deux, équipés de leur scaphandre. Il exigea les meilleurs hommes disponibles, Henderson et Watson, ou bien Schermerhorn. Il adressa en même temps un message

télépathique à son ami de toujours, le médecin général Lacy, à l'hôpital de la Base n° 1 :

« Scieur d'os, j'ai là-haut un de mes gars très mal en point. Il arrive en vol aninertiel, tu vois ce que ça signifie... Envoie-moi un bon chirurgien. As-tu sous la main une infirmière capable d'utiliser un neutralisateur portatif d'inertie et qui n'ait pas peur d'affronter le Filet ?

— J'arrive personnellement. Oui. » La pensée du médecin était tout aussi concise que celle de l'amiral. « Quand penses-tu avoir besoin de nous ?

— Dès qu'on aura réussi à mettre la main sur cette vedette, je te ferai aussitôt signe ! »

Puis, négligeant ses tâches en cours, le grand-amiral dirigea en personne l'armada qui, disséminée dans l'immensité du vide, recherchait la minuscule embarcation de Kinnison.

Finalement, celle-ci fut localisée, et Haynes, abandonnant les écrans d'observation de son poste de commandement, se précipita vers un placard où était rangée sa propre armure. Il ne l'avait pas enfilée depuis des années, mais elle était néanmoins toujours soigneusement entretenue et pour une fois que le vieux loup de l'espace avait enfin une bonne excuse pour l'utiliser... Il aurait pu, bien sûr, envoyer quelqu'un de plus jeune, mais c'était là un travail qu'il se réservait spécifiquement. Engoncé dans son scaphandre, il traversa à pied une piste d'envol où l'attendaient deux silhouettes pareillement équipées : les deux pilotes qu'il avait demandés. Il y avait là aussi le médecin et l'infirmière. Il entrevit, ou plutôt il vit sans s'en rendre compte un coquet petit calot blanc surmontant un flot de boucles auburn et une femme jeune et gracieuse dans une tenue d'une blancheur immaculée. Il ne s'attarda même pas au visage. Tout ce qu'il nota, c'est qu'elle portait un neutralisateur fixé avec soin sur son dos, et de façon très réglementaire. Il remarqua aussi que celui-ci ne fonctionnait pas encore.

En effet, ce qui les attendait sortait plutôt de l'ordinaire. La vedette allait toucher le sol en phase aninertuelle. Bien pire, l'amiral craignait à juste raison que Kinnison se trouvât dans la même situation mais avec une vitesse intrinsèque différente de celle de son vaisseau. Il leur faudrait pénétrer dans la vedette,

lui faire reprendre l'espace et repasser en vol normal. Kinnison, en outre, devrait être extrait de l'appareil, son inertie lui être rendue et sa vitesse intrinsèque personnelle réglée sur celle de la vedette, avant qu'il puisse être ramené à bord. Alors, et seulement alors, docteur et infirmière pourraient commencer à s'occuper de lui. Il leur faudrait ensuite atterrir aussi vite que cela leur serait possible, car ce garçon aurait dû depuis longtemps, se trouver dans un lit d'hôpital.

Haynes prit un moment de réflexion, étudiant du regard la fine et souple silhouette qu'il avait devant lui, puis dit : « Peut-être ferions-nous mieux, Lacy, de nous passer d'infirmière ou de lui donner un scaphandre...

— Le facteur temps est trop important, coupa d'un ton sec la jeune fille, ne vous inquiétez pas pour moi, amiral, ce ne sera pas la première fois que j'affronterai le Filet. » Elle se tourna vers Haynes, tandis qu'elle parlait et, à cet instant, celui-ci vit réellement son visage. Diable ! c'était une véritable beauté, un danger public ambulant...

« Voici la vedette ! » Enserré par un tracto-rayon, le minuscule bolide se posa en catastrophe devant les cinq personnes présentes, toutes se hâtèrent de grimper à bord.

Ils se hâtèrent, mais il n'y eut ni fausse manœuvre ni confusion, chacun connaissant ses attributions et s'y conformant.

Le petit vaisseau bondit vers le ciel, se cabrant violemment et piquant du nez vers la droite lorsqu'un des pilotes coupa le Bergenholm. De son sas jaillirent, en phase aninertielle, et amarrés l'un à l'autre, le grand-amiral et Kinnison toujours inconscient. Ils prirent brutalement la tangente à une vitesse phénoménale lorsque Haynes coupa le neutralisateur d'inertie de l'armure de Kinnison, tandis que les réacteurs des deux scaphandres se mettaient à l'ouvrage.

Bientôt, les deux Fulgurs, le jeune et le vieux, furent de nouveau hissés à bord. Le docteur et l'infirmière se préparèrent aussitôt au travail avec un calme et une précision de gestes caractéristiques de professionnels hautement qualifiés. En quelques secondes, ils eurent extrait Kinnison de son armure, l'eurent dépouillé de sa tenue et l'installèrent alors dans un

hamac, se rendant immédiatement compte, qu'à l'exception de quelques compresses de gaze, ils ne pouvaient strictement rien faire pour leur patient jusqu'à ce que celui-ci se retrouve sur une table d'opération. Pendant ce temps-là, après avoir déployé les hamacs, les pilotes avaient observé les données du tableau de bord, s'étaient livrés à quelques brefs calculs et conféraient entre eux.

« Cette vedette a une vitesse intrinsèque considérable, amiral, et son énergie cinétique est orientée vers le bas, annonça Henderson. Si pour atterrir nous employons les réacteurs de sustentation, il nous faudra une poussée d'environ deux G pendant au moins une orbite. En revanche, l'un ou l'autre de nous peut freiner cette vitesse en utilisant les réacteurs principaux et en s'appuyant sur eux pour descendre, mais cela signifie plus de 5 G de poussée pendant toute la manœuvre. Que choisissez-vous ?

— Le plus important, Lacy, est-ce le temps ou l'accélération ? » Haynes laissait au chirurgien le soin de trancher.

« Le temps, répondit aussitôt Lacy. Posez-nous en force ! » Son patient en avait déjà tellement enduré qu'un peu plus ne changeait pas grand-chose à l'affaire, et le facteur temps était indiscutablement crucial. Docteur, infirmière et amiral s'installèrent dans les hamacs, les pilotes s'assirent devant leurs commandes, bouclant ceinture de sécurité et harnais anti-G — cinq G pendant plus d'une heure, ce n'est pas une partie de plaisir. Et le combat alors commença.

Des jets incandescents sortirent des réacteurs principaux et latéraux, la vedette pivota brutalement pour se voir habilement maîtrisée à l'instant voulu, maintenue à la verticale, puis se mit à descendre droit vers la surface tandis que le maître pilote Henderson, le meilleur de toute la Base n° 1, s'acharnait à éliminer l'effarante inertie de la vedette en la gardant en équilibre sur ses réacteurs de poupe. Il se servait des moteurs principaux pour maintenir sa trajectoire malgré l'attraction terrestre et tous les autres éléments de perturbation. En effet, la poussée des réacteurs contrecarrait, dépassait, puis dissipait la

folle réserve d'énergie cinétique emmagasinée par le petit vaisseau !

Henderson réussit sa manœuvre. Haynes, pendant une minute se mit à craindre que l'impavide pilote s'amusât véritablement à poser l'appareil sur sa queue. Ce ne fut pas le cas cependant, mais il y avait à peine quelques dizaines de mètres les séparant du sol lorsque Henderson remit la vedette à l'horizontale et la fit atterrir sur ses réacteurs de sustentation.

L'ambulance et son personnel les attendaient là et, tandis que Kinnison était transporté d'urgence à l'hôpital, les autres se hâtèrent vers la salle du Filet.

Le Filet, une sorte de grand sac fait de cuir et de grosse toile, était doublé de ressorts d'acier protégés par une épaisse couche de caoutchouc mousse, ressorts qui recouvraient toutes les parois de la pièce. Il faut en effet un dispositif très élaboré pour absorber et éliminer l'énergie cinétique emmagasinée par un corps humain lorsque la vitesse intrinsèque de celui-ci ne correspond pas à celle de son environnement, surtout si l'on veut éviter que l'intéressé ne soit réduit en bouillie. En outre, il faut un certain courage pour affronter sans hésiter l'épreuve du Filet, tout particulièrement lorsqu'on est dans l'ignorance de la quantité exacte d'énergie cinétique à dissiper.

Le docteur Lacy passa le premier, bien sûr, puis l'infirmière qui, à la grande surprise de Haynes, admiratif, se comporta en vétéran. Le chirurgien était juste sorti du « cocon » qu'elle s'y précipitait, et à peine avait-elle encaissé les terribles secousses dues à ses soixante-sept kilos de masse qu'elle était déjà dehors, courant à travers la pelouse vers l'hôpital.

Haynes regagna son bureau et essaya de travailler mais il ne parvenait pas à se concentrer et, finalement, se décida à retourner à l'hôpital. Là, il attendit et, au moment où Lacy sortait du bloc opératoire, il le harponna. « Comment cela se présente-t-il, Lacy ? Est-ce qu'il vivra ? demanda-t-il.

« Pour vivre, bien sûr qu'il vivra, répliqua d'un ton rogue le chirurgien. Je ne peux pas t'en dire plus maintenant. Nous n'en saurons rien nous-mêmes avant au moins deux heures. Va donc faire un tour, Haynes. Reviens à seize heures quarante, et pas une seconde plus tôt. Là, tu en apprendras davantage. »

Puisque le grand-amiral ne pouvait se rendre utile, il s'éloigna, mais fut promptement de retour à l'heure dite. « Comment est-il ? attaqua-t-il sans préambule. Est-ce que vraiment il survivra, ou s'agissait-il simplement de te débarrasser de moi ?

— C'est beaucoup mieux que ça ! Beaucoup, beaucoup mieux..., le rassura le chirurgien. C'est incontestable, sa forme est meilleure que nous n'osions l'espérer. Cette chute doit avoir été bénigne, en définitive... Il n'y a vraiment rien de très sérieux. D'après ce que nous avons pu voir jusque-là, nous n'aurons même pas à l'amputer. Sa guérison devrait être totale, et non seulement il n'aura pas besoin de prothèse, mais encore il ne subsistera même pas une cicatrice ! Il n'était certainement pas à bord d'un vaisseau qui se serait écrasé, car alors il n'aurait pu s'en tirer aussi bien.

— Eh bien, mon vieux, c'est formidable, merveilleux ! mais je désirerais quand même quelques précisions.

— Voici le tableau », et le médecin déroula un cliché radiologique taille nature, montrant chacun des détails anatomiques de la structure interne du Fulgor. « D'abord, regarde ce squelette, il est vraiment remarquable, seulement un peu en dehors de la norme par-ci, par-là, mais je crois n'avoir jamais vu aucun autre squelette mâle aussi absolument parfait. Ce garçon ira loin, Haynes.

— Et comment ! Pourquoi donc crois-tu que nous l'avons vêtu de gris ? Mais je ne suis pas venu ici pour m'entendre dire ça. Montre-moi un peu les dégâts.

— Examine ce cliché, et vois par toi-même : des fractures multiples et comminutives des jambes, d'un bras et de quelques côtes. Évidemment, la clavicule en plus. Ah ! j'oubliais, il s'y ajoute une fracture du crâne, mais ce n'est pas bien méchant. C'est tout. La colonne vertébrale, comme tu peux le constater, est indemne.

— Qu'entends-tu dire par c'est tout ? Et ces blessures ? J'en ai vu quelques-unes, et ce n'était pas des piqûres d'épingles.

— Rien d'inquiétant, quelques trous par endroits et une couple d'incisions, mais aucun dommage à proximité d'un organe vital. Une transfusion n'est même pas à envisager, car il

a stoppé lui-même ses hémorragies peu de temps après avoir été blessé. Il y a bien eu quelques brûlures, mais elles sont essentiellement superficielles. Elles guériront facilement avec un traitement approprié.

— Je suis bien heureux de tout ça. Il est ici pour six semaines alors ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux dire douze, ou, pour le moins, dix. Tu vois, quelques-unes de ces fractures, et en particulier celles de sa jambe gauche, sont plutôt sérieuses. Il en est de même pour deux ou trois de ses brûlures. En outre, le délai qui s'est écoulé entre le moment où il a été blessé et le début du traitement n'a absolument rien arrangé.

— Dans deux semaines, il voudra se lever, se déplacer et travailler, et dans six il sera prêt à démolir ton hôpital pierre par pierre.

— Oui. » Le chirurgien eut un sourire : « Il n'est pas du genre à faire un malade idéal, mais comme j'ai déjà eu l'occasion de te le dire, j'adore avoir des patients que personne n'apprécie.

— Autre chose. Je veux la fiche signalétique de toutes ses infirmières et particulièrement de cette rouquine.

— Je m'en doutais bien. Aussi, j'ai déjà demandé qu'on me les amène. Je suis content que tu aies remarqué Mac Dougall. Elle est en passe de devenir mon assistante préférée. Clarissa Mac Dougall, Écossaise, bien sûr, avec un nom pareil, âgée de vingt ans ; taille : 1 m 75, poids : soixante-sept kilos. Voici sa photo et un cliché radiologique. Regarde ce squelette ! Une vraie merveille ! Le seul squelette féminin parfait que j'aie jamais rencontré...

— Ce n'est pas le squelette qui m'intéresse, grogna Haynes. C'est ce qui l'entoure que mon Fulgor remarquera.

— Inutile de t'en faire à propos de Mac Dougall, affirma le chirurgien. Un seul coup d'œil à ce cliché te le montre tout de suite. Elle fera l'affaire, avec ce squelette, il ne peut en être autrement. Le voudrait-elle qu'elle ne pourrait faillir à sa tâche. Bon, mauvais ou indifférent, mâle ou femelle, qu'il s'agisse du physique, du cerveau, de la moralité ou de la psychologie, le squelette est le reflet de la personnalité.

— Ce sont là des considérations que je ne partage pas », et Haynes se saisit de la photographie en relief et en couleurs de l'intéressée, photo qui en était presque la réplique vivante. Son épaisse chevelure n'était pas exactement rousse, mais plutôt d'un auburn chaud et chatoyant, avec des reflets mordorés. Ses yeux... tout ce qu'il put en dire, c'est qu'ils évoquaient le bronze, allié à un piqueté de topaze et d'or. Sa peau elle-même avait une pigmentation vaguement cuivrée et trahissait une vitalité débordante, même pour une jeune fille de cet âge en pleine forme. Non seulement elle était jolie, reconnut le grand-amiral, mais, pour reprendre les termes du chirurgien, elle ferait l'affaire.

« Hum... et des fossettes en plus, murmura Haynes. Ça va plus loin que ce que je pensais, c'est une véritable menace pour la Civilisation. Famille... antécédents... expérience... réactions et caractéristiques... conduite... psychologie... mentalité... Ça ira, Lacy, conclut-il finalement. Laisse-la avec lui.

— Comment, ça ira ? aboya Lacy, mais il n'y a jamais eu aucun problème pour moi ! Regarde ces cheveux et ces yeux. C'est du Samms tout pur. Un homme qui lui corresponde, il n'y en a pas un sur cent milliards... quoique avec son squelette, ton gars...

— Évidemment, « mon gars » ! Tu ne sembles pas réaliser, espèce de vieux charcutier myope, que c'est à cent pour cent un Kinnison !

— Ah ! alors peut-être pourrions-nous..., mais il n'est pas encore d'âge à tomber amoureux, d'autant plus qu'il vient juste d'être nommé Fulgur Gris. Il restera insensible au charme féminin pendant encore un moment. Tu devrais savoir que les jeunes Fulgurs, et tout particulièrement les jeunes Fulgurs Gris, sont incapables de penser à autre chose qu'à leur travail, du moins pendant un couple d'années.

— C'est son squelette, aussi, qui te raconte tout ça ? grommela Haynes d'un ton sceptique. Normalement, oui, mais on ne peut jamais savoir et surtout à l'hôpital...

— Encore une de tes idées toutes faites ! rétorqua Lacy. Contrairement à la croyance populaire, les romans d'amour ne sont guère de mise à l'hôpital sinon, bien sûr, au niveau du

personnel. Souvent les patients croient être épris de leurs infirmières mais il faut être deux pour que ça marche ! Celles-ci ne répondent pas facilement aux sollicitations de leurs malades car un homme n'est jamais au mieux de lui-même lorsqu'il est hospitalisé. En réalité, ici, plus l'homme est séduisant, plus il risque d'apparaître lamentable.

— Ah ! j'ai oublié qui a dit voilà bien longtemps : « Aucune généralisation n'est absolue, pas même celle-là » ! répliqua le grand-amiral. Lorsque ça le prendra, ça sera sérieux et je ne veux pas que nous courrions de risques. Et l'autre ? celle aux cheveux de jais ?

— Eh bien, je viens de te dire que Mac Dougall, est, à ma connaissance, la seule femme à posséder un squelette parfait... Brownlee est très bien évidemment, mais...

— Mais elle n'est pas apte à faire une femme de Fulgur, n'est-ce pas ? »

Haynes en tira l'inévitable conclusion : « Alors, élimine-la. Choisis-moi les meilleurs squelettes que tu connaisses pour ce boulot et veille à ce que personne d'autre ne l'approche. Transfère-le à quelque autre hôpital, ou au moins change-le d'étage. Toute femme dont il tombera amoureux n'y restera pas insensible, malgré ta conception univoque des idylles hospitalières. Je ne veux pas qu'il tombe sur une fille qui ne soit pas à la hauteur. Ai-je tort ou raison ? et dans quelle mesure ?

— Eh bien, je n'ai pas encore eu le temps d'étudier à fond son squelette, mais...

— En ce cas, prends une semaine de congé, et fais-le. J'ai acquis une expérience de l'humanité qui remonte maintenant à soixante-cinq ans et je suis prêt à n'importe quel moment à la mettre en parallèle avec ta connaissance des os. Ça ne veut pas dire que je suis certain qu'il s'enflammera ce coup-ci, comprends-moi bien, mais je préfère jouer la carte de la sécurité. »

Chapitre XVIII

Entraînement avancé

Kinnison revint à lui, ou plutôt, il faudrait dire pour être exact, qu'il sortit à demi de l'inconscience. Il se manifesta par un cri à l'adresse d'une silhouette en blanc perçue dans un brouillard et qu'il pressentit être l'infirmière.

« Mademoiselle ! » puis, tandis qu'il lui sembla avoir reçu comme un coup de poignard à la suite de cet effort, il poursuivit, contactant télépathiquement l'intéressée grâce à son Joyau :

« Ma vedette ! J'ai dû atterrir en phase aninertielle ! Prévenez l'astroport...

— Du calme, Fulgur », lui répondit une voix basse et harmonieuse, tandis qu'une tête rousse se penchait sur lui. « On s'est occupé de votre appareil. Tout est en ordre. Dormez et reposez-vous... Ne vous préoccupez plus de votre navire, ajouta la voix onctueuse, le nécessaire a été fait et tout est réglé...

— Écoutez, espèce de bourrique ! aboya le patient, qui pour mieux se faire comprendre, s'exprima derechef à haute voix malgré la douleur. N'essayez pas de m'amadouer ! Est-ce que vous croyez que j'ai perdu la tête ? Enregistrez ceci et enregistrez-le bien : je vous ai dit que j'avais atterri en phase aninertielle. Si vous ignorez ce que cela signifie, parlez-en à quelqu'un qui soit susceptible de comprendre. Appelez l'astroport. Prévenez Haynes, voyez...

— Mais c'est fait depuis longtemps, Fulgur. » Bien que la voix de l'infirmière demeurât toujours douce et compatissante, son visage s'empourpra de colère : « Je vous ai déjà expliqué que tout est en ordre. Votre vedette a retrouvé son inertie et, d'ailleurs, comment vous trouveriez-vous ici, s'il en était autrement ? J'ai moi-même participé à la manœuvre, aussi je peux vous en parler en connaissance de cause.

— Parfait », et le patient, anéanti, sombra de nouveau dans l'inconscience, tandis que l'infirmière se retourna vers un interne qui passait par là, car partout où elle allait, on trouvait au moins un médecin à proximité.

« Mais mon vaisseau... »

« Bourrique !... fulmina-t-elle. C'est vraiment un type sympathique dont il va falloir que je m'occupe ! Il n'est pas encore lucide qu'il commence à traiter les gens de tous les noms et à chercher la bagarre ! »

Quelques jours plus tard, Kinnison avait totalement retrouvé ses esprits. Au bout d'une semaine, il ne souffrait presque plus et se mettait à maugréer. Après dix jours, il était à point pour la camisole de force et ses relations qui avaient si mal débuté avec l'infirmière en chef empirèrent encore avec le temps. En effet, comme Haynes et Lacy l'avaient tous deux prévu, le Fulgur n'avait rien d'un patient docile. Il n'était jamais satisfait de rien. Tous les médecins étaient des têtes de lard, y compris Lacy, l'homme qui l'avait opéré. Toutes les infirmières étaient des bourriques, même et peut-être tout spécialement « Mac », qui s'était tant dépensée pour le soigner. D'ailleurs, même des crétins congénitaux savaient qu'un homme avait besoin de se nourrir, alors, à plus forte raison, des têtes de lard et des bourriques.

Habitué comme il l'était à dévorer trois ou quatre fois par jour tout ce qui lui tombait sous la main, il ne réalisa pas, et son estomac encore moins, que son corps, maintenant au repos, n'avait pas l'usage des cinq mille calories ou plus qu'il avait coutume d'engloutir régulièrement en période d'activité. Il était perpétuellement affamé et exigeait en permanence de la nourriture.

Et pour lui, la nourriture ne consistait pas en jus d'orange, de pamplemousse ou de tomate, ou pire encore en lait... Cela n'impliquait pas non plus du thé insipide, du pain grillé dur et sec et, de temps à autre, un anémique œuf poché. Lorsqu'il mangeait des œufs, c'est à la poêle qu'il les aimait, par trois ou quatre, accompagnés de deux ou trois solides tranches de jambon.

Il voulait désespérément et réclamait opiniâtrement mais sans ambiguïté, un épais bifteck cuit à point. Il rêvait de haricots blancs assaisonnés de jus de porc. Il exigeait des tartines de pain frais bien beurrées, et certainement pas ces infects toasts parfaitement immangeables. Il demandait à cor et à cri de bonnes tranches de rosbif saignant. Il salivait à la pensée de pommes de terre au jus de viande. Il évoquait avec regret les choux et les boîtes de singe. Il pleurait après du pâté, n'importe quel genre de pâté en quantité industrielle. Il parlait avec émotion de maïs, de petits pois, d'asperges et de concombres et songeait aux multiples spécialités extra-terrestres dont il s'était si souvent régalé.

Mais ce qu'il renouvelait sans cesse, c'était sa demande de bifteck. Il y pensait tout le jour et en rêvait la nuit. Justement, une de ces nuits-là, il était perdu dans son rêve, engloutissant un merveilleux tournedos frit dans le beurre et accompagné de champignons émincés. C'est à ce moment précis qu'il se réveilla, affamé et l'eau à la bouche, pour trouver derechef devant lui du thé insipide, des biscuits, et horreur des horreurs, un œuf poché livide et flasque ! Ce fut la goutte qui fit déborder le vase.

« Emportez-moi ça », dit-il d'un ton faible, et comme l'infirmière n'obéissait pas, il tendit le bras et flanqua le plateau du petit déjeuner par terre. Puis, tandis que celui-ci s'écrasait à grand bruit sur le sol, il se retourna dans son lit et, malgré tous ses efforts, deux chaudes larmes perlèrent entre ses paupières. Ce fut une épreuve particulièrement pénible et qui exigea de Mac beaucoup d'habileté, de diplomatie et de patience, pour parvenir à faire ingurgiter à son patient récalcitrant, le petit déjeuner qui lui avait été prescrit. Elle y parvint finalement et, tandis qu'elle sortait dans le couloir, elle rencontra l'interne omniprésent.

« Comment va votre Fulgur ? lui demanda-t-il dans l'intimité de l'office.

— Ne lappelez pas mon Fulgur ! » ragea-t-elle. Elle était sur le point d'explorer à force de se contrôler pour ne pas passer sa fureur sur un être aussi impuissant et pitoyable que l'était son illustre malade. « Du bifteck ! je souhaiterais presque qu'ils lui en donnent pour qu'il puisse s'étouffer avec, ce qu'il ne

manquerait pas de faire ! Il est pire qu'un nouveau-né. Je n'ai jamais rencontré un gamin aussi désagréable de toute ma carrière. J'ai envie de lui flanquer une fessée, il en a vraiment besoin. J'aimerais bien savoir comment il a jamais pu devenir Fulgur, cette espèce de grand escogriffe mal embouché. Si ça continue, c'est sûr, je ne pourrai m'empêcher de lui administrer une bonne correction. Et du diable, si je me dégonfle !

— Ne prenez pas ça au tragique, Mac, conseilla l'interne. Celui-ci cependant, était fort soulagé en constatant que les relations entre le jeune et séduisant Fulgur et sa rouquine d'infirmière n'étaient pas des plus chaleureuses. « Il ne restera pas ici éternellement et je n'ai jamais encore rencontré un patient capable comme celui-là de vous pousser dans vos derniers retranchements.

— Vous n'avez sans doute jamais eu un malade comme lui jusque-là. Mon plus fervent espoir est qu'il ne soit plus jamais blessé.

— Pourquoi ?

— Devrais-je vous faire un dessin ? demanda Mac d'un ton aimable. S'il se fait amocher une nouvelle fois, j'espère qu'ils l'aiguilleront sur un autre hôpital », et la rouquine sortit en claquant la porte.

Mac Dougall s'imaginait que, lorsque le Fulgur pourrait se sustenter à sa guise, ses ennuis cesseraient, mais elle avait tort. Kinnison était nerveux, lunatique, passant par des phases de dépression et d'agressivité. Il faut reconnaître que tout cela n'était guère surprenant, car il estimait s'être totalement ridiculisé en sous-estimant l'adversaire et, du fait de sa propre stupidité, c'est toute la Patrouille qui avait subi un échec. Il était inquiet et tourmenté. C'est pourquoi :

« Ecoutez, Mac, supplia-t-il un jour, apportez-moi quelques vêtements et laissez-moi marcher un peu, j'ai besoin d'exercice.

— Uh... uh... Kim, pas encore, refusa-t-elle gentiment, avec son habituel sourire enjôleur, mais très bientôt, lorsque cette jambe ressemblera un peu moins à un puzzle chinois, vous et votre infirmière irez vous promener un peu.

— Belle, mais idiote, constata le Fulgur. Est-ce que vous et votre bande de râleurs, vous rendez compte que je ne reprendrai

jamais de forces si vous me maintenez couché tout le restant de mes jours ? Et ne commencez pas à me parler comme à un bébé ! Je me sens suffisamment bien pour que vous puissiez au moins éviter d'arborer votre sourire professionnel et que vous cessiez d'employer avec moi ces manières de grand-mère bordant un nouveau-né.

— Parfait ! c'est bien mon avis, à moi aussi ! l'interrompit-elle d'un ton sec, sa patience étant à bout. Il faut que quelqu'un ait le courage de vous dire la vérité. J'avais toujours supposé que les Fulgurs étaient dotés d'un cerveau, mais depuis que vous êtes arrivé ici, votre comportement ressemble à celui d'un gosse de six ans. Vous avez d'abord voulu à tout prix manger à vous en rendre malade, et maintenant, vous prétendez marcher avec des fractures à moitié consolidées et des brûlures à demi cicatrisées. En fait, vous voulez réduire à néant tout ce qui a été fait pour vous. Pourquoi ne vous conduiriez-vous pas en adulte, pour une fois, ça nous changerait agréablement.

— J'avais toujours eu la certitude que les infirmières n'avaient guère de cervelle et vous ne faites que renforcer ma conviction. » Kinnison la fusillait du regard, absolument pas convaincu. « Je ne parle pas de me remettre au travail. Je voulais simplement prendre un minimum d'exercice et je sais parfaitement ce dont j'ai besoin.

— Vous seriez sans doute surpris si l'on vous faisait toucher du doigt tout ce que vous ignorez », et l'infirmière sortit, le menton en avant. Cinq minutes plus tard cependant, elle était de retour arborant de nouveau son radieux sourire professionnel.

« Désolée Kim, je n'aurais pas dû m'emballer de la sorte, je sais que vous êtes susceptible d'exploser et de piquer des crises. À votre place, d'ailleurs, je serais pareille...

— Laissez tomber, Mac, répondit-il d'un ton gêné, je ne sais pas ce que j'ai à vous embêter ainsi sans arrêt.

— Très bien, Fulgur, fit-elle, ayant retrouvé tout son calme. Je vous comprends parfaitement. Vous n'êtes pas le type d'homme à rester au lit sans que cela vous aigrisse le caractère, mais lorsque quelqu'un d'aussi atteint que vous nous arrive, il faut, de gré ou de force, qu'il demeure au lit et nous ne devons

nullement nous soucier de ses récriminations. Tournez-vous maintenant que je puisse vous faire une friction à l'alcool. De toute façon, désormais vous n'en avez plus pour très longtemps. Bientôt, nous allons pouvoir vous installer dans un fauteuil roulant. »

La comédie se poursuivit pendant des semaines. Kinnison savait parfaitement que sa conduite était atroce et détestable, mais il n'y pouvait rien. De temps à autre, l'accumulation de la tension résultant de son amertume et de son anxiété aboutissait à une explosion. À ces moments-là, tel un tigre souffrant d'une migraine, il mordait et égratignait tout ce qui passait à portée.

Finalement, le dernier cliché fut épluché, le dernier pansement ôté, et il retrouva une certaine latitude de mouvement, étant considéré comme rétabli. Mais bien que supportant de plus en plus mal sa « captivité » comme il l'appelait, il ne put sortir du bâtiment avant d'être réellement guéri. Haynes y veilla personnellement. Celui-ci d'ailleurs, durant sa longue convalescence, n'avait eu avec lui que des entretiens extrêmement brefs. Cependant, ayant enfin recouvré sa liberté, Kinnison se mit à sa recherche.

« Laissez-moi parler le premier, lui ordonna Haynes dès qu'il le vit. Inutile de vous accabler de reproches ou de vous critiquer. Toute expérience est instructive. Maintenant, Kimball, je suis particulièrement heureux de savoir que vous avez totalement récupéré après vos blessures. Vous étiez en bigrement mauvais état. Poursuivez.

— Vous venez de me clouer le bec avec cet ordre-là ! sourit Kinnison d'un air amer, tandis qu'il déclara : Deux mots seulement. C'est un échec complet, mais laissez-moi ajouter : pour le moment.

— Voilà qui est parlé ! s'exclama Haynes, mais d'ailleurs, nous ne sommes pas d'accord avec vous quant à dire qu'il s'agit d'un échec. De toute façon, ce ne fut pas un succès, tant s'en faut, ce qui est une chose totalement différente. En outre, je dois vous signaler que votre conduite vous a valu, de la part de l'hôpital, des rapports très élogieux.

— Quoi ? Kinnison était désarçonné au point d'en perdre la parole.

— Vous étiez parti pour le démolir pierre par pierre, évidemment, mais cela il fallait s'y attendre...

— Cependant, monsieur, j'ai fait un tel...

— Exactement. Comme Lacy me le répète assez souvent, il adore avoir affaire à des patients dont le comportement se distingue par un certain côté inhabituel, ce que personne n'apprécie. Mettez-vous bien ça dans le crâne, car vous pourrez peut-être en faire votre profit lorsque vous aurez quelques années de plus. Dans l'immédiat, cela devrait apaiser vos remords.

— Eh bien, monsieur, je vous avoue que je suis quelque peu déprimé, mais si vous persistez avec les autres à croire...

— Nous persistons. Reprenez confiance en vous et dites-moi ce qui vous amène.

— J'ai eu le temps de réfléchir à tout ce qui m'est arrivé et avant que je m'avise derechef de passer moi-même mon cou dans un nœud coulant...

— Ce n'était vraiment pas la peine de me le dire, je le savais.

— Je le crois, monsieur, mais néanmoins je tenais à cette mise au point. Je vais aller sur Arisia pour voir s'ils n'ont pas un traitement adéquat pour les têtes enflées et les cervelles creuses. Je continue à penser que je sais comment utiliser à bon escient mon Joyau, mais qu'il me manque les qualités de fond nécessaires pour y parvenir. Vous voyez, je... » Il s'arrêta soudain. Il ne voulait rien avancer qui pût ressembler à une excuse, mais ses pensées étaient claires comme de l'eau de roche pour le vétéran Fulgor qu'il avait devant lui.

« Poursuivez, mon vieux. Nous savons très bien ce qu'il en est.

— En fait, en raisonnant dans la mesure de mes faibles moyens, j'en avais tiré cette conclusion que l'adversaire que j'allais avoir à affronter était humain, puisque l'équipage du croiseur l'était, tout comme les seuls habitants connus du système d'Aldébaran. Mais lorsque ces créatures à roulettes se furent littéralement joué de moi, il m'apparut rapidement que je ne possédais pas l'envergure voulue. Je me suis enfui comme un chiot terrifié et c'est à la chance que je dois d'être aujourd'hui ici. Cela ne me serait pas arrivé si... »

Il y eut une pause dans les propos de Kinnison.

« Si quoi ? Raisonnez logiquement mon vieux ! lui conseilla, d'un ton un peu protecteur, Haynes. Vous avez tort, indiscutablement tort. Vous n'avez commis aucune faute, tant sur le plan du jugement que de l'exécution. Vous tenez à vous blâmer d'avoir pu penser qu'il s'agissait effectivement d'hommes. Et alors ? En supposant même que vous ayez été convaincu qu'il s'agissait d'Arisians, nous ne voyons pas très bien, à la lumière de ce que nous savons présentement, comment vous auriez pu modifier l'issue de cette rencontre. »

Il ne vint même pas à l'esprit du vieil amiral l'idée que Kinnison aurait pu s'abstenir d'y aller. C'est le rôle d'un Fulgur que d'être à la pointe du combat.

« Eh bien, pour tout vous avouer, j'ai été si promptement mis hors d'état de nuire que cela me reste sur l'estomac ! admit franchement Kinnison. Aussi, s'ils le veulent bien, je m'en vais retourner sur Arisia pour y poursuivre mon entraînement. Il se peut que je sois absent pour un moment et Mentor aura sans doute besoin de beaucoup d'efforts pour augmenter la perméabilité de mon cerveau et faire en sorte qu'une idée puisse s'y faire jour en un peu moins d'un siècle.

— Mentor ne vous a donc pas dit de ne jamais revenir ? »

Kinnison eut un sourire juvénile : « Dans mon cas, il doit avoir oublié. C'est, je crois, la seule omission dont il se soit jamais rendu coupable et cela, d'ailleurs, me donne un motif de visite.

— Hum... » Haynes réfléchit à la suite de cette étonnante information. Il était beaucoup mieux au fait que le jeune Kinnison de la puissance spirituelle des Arisians et ne pensait pas que Mentor eût jamais pu oublier quelque chose, serait-ce même un détail des plus insignifiants. « Le cas ne s'est jamais produit... Ils sont une race très bizarre... incompréhensible... mais fort peu vindicative. Ils peuvent très bien vous refuser l'accès de leur planète, mais cela n'ira pas plus loin, à condition bien sûr que vous ne franchissiez leurs écrans qu'après y avoir été invité. C'est une excellente idée, je pense, mais veillez surtout à atteindre leur muraille mentale en phase aninertielle,

de façon que vos réacteurs soient pratiquement à zéro de poussée. Ou alors, n'y allez pas ! »

Ils se serrèrent la main et quelques minutes plus tard la petite vedette de Kinnison dévorait l'espace. Celui-ci, dorénavant, savait exactement ce qu'il souhaitait obtenir et il utilisa chacune des heures de veille de son long trajet à s'entraîner physiquement et mentalement à ce qui l'attendait. De la sorte le temps ne lui parut pas trop long. Il aborda l'écran extérieur à l'allure d'un escargot, s'arrêtant aussitôt qu'il l'eut atteint, et au travers de cette barrière envoya un message télépathique.

« Kimball Kinnison de Tellus appelle Mentor d'Arisia. Puis-je avoir la permission de m'approcher de votre planète ? » Kinnison n'était ni obséquieux, ni agressif, mais il posait une seule et unique question, de façon à obtenir une réponse simple et sans ambiguïté.

« Vous avez la permission, Kimball Kinnison de Tellus », annonça une voix de basse au débit lent, qui résonna dans son cerveau. Mettez toutes vos commandes au point mort, nous vous prenons en charge. Il obéit et la vedette en vol normal bondit en avant pour aller, dans un atterrissage impeccable, se poser sur un astroport de très classique apparence. Il pénétra dans le bâtiment central pour y retrouver la même grotesque entité qui, voilà fort peu de temps, l'avait jugé apte à devenir Fulgur. Maintenant cependant, il fixait sans sourciller les yeux immobiles de son vis-à-vis.

« Ah ! vous avez progressé, vous avez enfin réalisé que la vision n'est pas toujours un sens fidèle. Lors de notre dernier entretien, vous preniez pour principe que tout ce que vous voyiez existait forcément et vous ne vous êtes jamais interrogé quant à ce que pouvait être notre apparence réelle.

— Eh bien, à présent, c'est une question que je me pose, répliqua Kinnison, et si l'on m'y autorise, je souhaite rester ici jusqu'à ce que je puisse découvrir votre véritable forme physique.

— Celle-ci ? » et le visage changea instantanément en celui d'un gentleman âgé et érudit, à la chevelure blanche.

« Non, il y a une énorme différence entre ce que je perçois moi-même et ce que vous me montrez. Je suis parfaitement conscient que vous pouvez me faire voir tout ce qu'il vous plaira. Vous pourriez très bien m'apparaître sous la forme de mon propre sosie ou de n'importe quoi d'autre que pourrait concevoir mon cerveau.

— Ah ! votre développement mental se révèle éminemment satisfaisant. Je peux, dès lors, jeune homme, m'autoriser à vous dire que votre présente quête, non sur le plan de l'information pure, mais en ce qui concerne votre soif de savoir, était prévisible depuis longtemps. »

— Huh ? Comment cela serait-il possible ? Voici deux semaines, je n'en avais encore rien décidé. »

— C'était inévitable. Lorsque nous vous avons attribué votre Joyau, nous étions assurés d'avance, si vous surviviez, de votre retour. Comme nous en avons récemment informé celui qui se nomme Helmuth...

— Helmuth ! Vous le connaissez alors ? Ou... » Kinnison étouffa la question qui lui brûlait les lèvres. Il ne demanderait l'aide de personne dans cette histoire. Il livrerait ses propres batailles et enterrerait lui-même ses morts. Si les Arisians lui fournissaient volontairement cette information, tant mieux, mais il ne s'abaisserait pas à la demander. Or, l'Arisian n'apporta aucune donnée supplémentaire.

« Vous avez raison, déclara Mentor imperturbable. Dans votre propre intérêt, il est essentiel que vous vous procuriez ce renseignement vous-même. » Puis il reprit le fil de sa pensée.

« Comme nous l'avons dit à Helmuth récemment, nous avons fourni à votre civilisation un instrument – le Joyau – grâce auquel vous deviez être capable de prendre le contrôle de toute la galaxie. Une fois ce don effectué, nous ne pouvions rien faire de plus, sinon attendre que vous autres, les Fulgurs, commenciez à entrevoir le lien essentiel qui existe entre l'esprit et le Joyau. Cette découverte devait inévitablement se produire car, depuis toujours, nous savions qu'avec le temps un petit nombre d'entre vous subodoreraient cette interaction très particulière qui jusque-là vous échappait. Aussitôt qu'un être intelligent aurait atteint ce stade, il devenait automatiquement

nécessaire pour lui de retourner sur Arisia, source des Joyaux, afin d'y suivre un entraînement approprié que, bien sûr, les cerveaux des générations précédentes n'auraient pu endurer sans dommage.

« Décade par décade, vos cerveaux sont devenus de plus en plus évolués. Pour finir, vous êtes venu personnellement ici pour recevoir votre Joyau, et votre esprit, bien que fort peu délié, recelait des qualités latentes qui rendaient inévitable votre retour. Il y en a d'ailleurs beaucoup d'autres dans le même cas. En fait, c'est devenu un sujet de discussion entre nous que de savoir qui de vous ou d'un certain autre reviendrait le premier.

— Qui est cet autre, si je peux me permettre de le demander ?

— Worsel, le Vélantian.

— Lui, au moins, il a un véritable cerveau, et ses capacités dépassent les miennes de très, très loin, remarqua le Fulgur sur le ton de l'évidence.

— Par certains côtés, oui, par d'autres, pourtant éminemment importants, non.

— Quoi ? s'exclama Kinnison, je ne vois vraiment pas dans quel domaine je peux le surpasser ?

— Je ne suis pas certain de pouvoir télépathiquement vous l'expliquer de façon intelligible. Pour simplifier les choses, son esprit est mieux entraîné et beaucoup plus développé que le vôtre. Il a une excellente faculté de compréhension et une remarquable approche de tous les problèmes, et, sur le plan de la puissance, il vous dépasse de cent coudées. Son cerveau est plus discipliné, plus sensible, plus adaptable que le vôtre – pour le moment. Mais votre esprit, bien que non encore formé, a des ressources considérablement plus vastes que les siennes et des pouvoirs latents beaucoup plus importants et beaucoup plus variés. Par-dessus tout, vous êtes animé d'une énergie intense, d'une volonté d'aboutir, d'une tendance innée à la lutte qu'aucun membre de sa race ne pourra jamais manifester. Comme j'avais prédit que vous seriez le premier à revenir ici, je suis naturellement heureux que vous ayez évolué conformément à mes prévisions.

— Ma foi, j'ai été plus ou moins sous pression en permanence et cela m'a donné l'occasion de me poser quelques questions. Cependant, au fil des événements, j'ai eu l'impression de progresser à reculons.

— Il en est toujours ainsi pour les mentalités vraiment compétentes. Préparez-vous ! »

L'Arisian lança une décharge mentale sous l'impact de laquelle l'esprit de Kinnison fut littéralement renversé et entraîné dans un tourbillon fou d'images confuses et déroutantes.

« Résistez ! lui commanda-t-on brutalement.

— Résister ? Comment ? gémit le Fulgur en sueur, se tordant de douleur. Vous pourriez tout aussi bien demander à une mouche de stopper un cuirassé !

— Utilisez votre volonté, votre énergie, votre faculté d'adaptation. Faites en sorte que votre esprit s'oppose sur tous les plans au mien. Sorti de ces données fondamentales, ni moi ni qui que ce soit d'autre ne pourrons vous en dire plus. Chaque esprit doit trouver son point d'équilibre et développer ses propres techniques de défense. Mais présentement c'est un traitement fort doux que je vous applique et qui est parfaitement adapté à votre niveau mental actuel. J'en augmenterai graduellement l'intensité, mais soyez assuré qu'en aucun cas nous n'arriverons au point où il y aurait des risques de dommage permanent. Des exercices plus constructifs suivront, mais la première chose à faire, c'est d'augmenter vos facultés de résistance. C'est pourquoi il vous faut tenir bon ! »

L'assaut, qui pas un seul instant n'avait ralenti, devint bientôt quasi insurmontable, et farouchement, opiniâtrement, le Fulgur lutta, les mâchoires serrées, les muscles tendus, les doigts s'agrippant sauvagement au cuir qui recouvrait son fauteuil. Il combattit, mobilisant toutes ses forces dans cet affrontement...

Soudain, la torture cessa et le Fulgur s'affaissa, véritable loque à la fois physique et mentale. Il était pâle, tremblant, en sueur et secoué jusqu'au plus profond de lui-même. Il était honteux de sa faiblesse, humilié et amèrement déçu par la

prestation qu'il venait de fournir. Mais de l'Arisian lui parvint une pensée calme et encourageante.

« Pourquoi avoir honte, vous n'avez aucune raison pour cela, ce serait plutôt le contraire ! Vous avez pris un départ qui, même pour moi votre éducateur, est presque surprenant. Cela peut vous sembler une épreuve gratuite, mais tel n'est pas le cas. C'est la seule voie possible pour aboutir au résultat que vous recherchez.

— En ce cas, poursuivez, déclara le Fulgur, je tiendrai le coup. »

L'« entraînement avancé » suivit son cours, l'élève devenant de plus en plus résistant jusqu'à ce qu'il fût en état d'encaisser sans sourciller des décharges qui, au départ, l'auraient instantanément foudroyé. Les assauts se firent de plus en plus courts car ils exigeaient de telles dépenses d'énergie mentale qu'aucun esprit humain n'en pouvait soutenir le rythme effrayant pendant plus d'une demi-heure.

Puis ces farouches conflits de volonté s'entrecoupèrent de séances d'instruction proprement dites, séances qui n'étaient ni douloureuses ni désagréables. Durant celles-ci, les entités sans âge qui comptaient Mentor fouillèrent l'esprit de leur jeune élève, lui ouvrant l'accès et lui révélant l'existence de vastes cavernes dont il n'avait même jamais soupçonné l'existence. Certaines étaient des zones de stockage de connaissances plus ou moins bien remplies où il ne manquait qu'un peu de mise en ordre et d'intercommunication. D'autres, par contre, étaient presque totalement vides et Kinnison les enregistra de façon à pouvoir les utiliser le moment venu. Pendant toute cette période, couronnant l'ensemble, il y avait l'omniprésent Joyau.

« C'est un peu comme si l'on débouchait un réseau de canalisations dont le Joyau serait la pompe, une pompe qui ne pouvait jusque-là fonctionner ! s'exclama un jour Kinnison.

— Et encore plus exact que vous ne pouvez l'imaginer aujourd'hui, reconnut l'Arisian. Vous avez bien sûr remarqué que je ne vous ai donné aucune instruction détaillée, ni mis en évidence aucune des possibilités spécifiques du Joyau que vous ne soyez en mesure d'utiliser. Il vous faudra amorcer cette pompe vous-même, et vous éprouverez bien des surprises quant

au fonctionnement et au résultat de ce pompage. Notre seule mission est de préparer votre esprit à travailler avec son Joyau, et elle n'est pas encore terminée ! Reprenons notre travail. »

Après ce qui parut durer des semaines à Kinnison, le moment vint où il put bloquer complètement les tentatives de suggestion télépathique de Mentor sans que celui-ci puisse même s'en rendre compte. Le Fulgur alors rassembla toutes ses forces et les concentra d'un seul coup sur son professeur. Il s'ensuivit une lutte titanique malgré le côté amical de l'affrontement. La trame même de l'espace fut ébranlée par la furie des forces mentales en présence, mais, finalement, le Fulgur réussit à venir à bout des écrans psychiques de son adversaire. Puis, de toute sa force et de toute sa volonté, il désira voir l'Arisian tel qu'il était réellement. Aussitôt, le vieillard érudit se transforma en un CERVEAU ! Il y avait bien quelques appendices de-ci de-là, destinés à assurer la nourriture, le déplacement, et toutes les autres fonctions de relation, mais, pour l'essentiel, l'Arisian était simplement et uniquement un cerveau.

La tension cessa, le conflit s'éteignit et Kinnison s'excusa.

« Ça n'a aucune importance », et le cerveau sourit à l'intérieur même de l'esprit de Kinnison. « Toute entité pouvant neutraliser les forces que j'ai employées est bien sûr en mesure de lancer des décharges mentales non négligeables. Veillez cependant à ne pas utiliser de tels moyens vis-à-vis de créatures inférieures, ou alors celles-ci en mourront instantanément. »

Kinnison essaya de bafouiller une réponse, mais l'Arisian poursuivit :

« Mon fils, je sais que cet avertissement est superflu. Si vous n'étiez pas digne de détenir et de contrôler ce pouvoir, vous ne l'auriez jamais obtenu. Vous avez maintenant ce que vous cherchiez. Alors, partez, vous êtes suffisamment armé !

— Mais c'est seulement le début de la phase initiale de mon entraînement, protesta Kinnison.

— Ah ! vous réalisez même cela ? En vérité, jeune homme, vous êtes allé loin et vite, mais vous n'êtes pas encore mûr pour aller plus loin. Or, c'est un truisme de dire que l'accession d'un esprit à des forces qu'il est incapable de maîtriser ne peut se

terminer que par sa destruction. Ainsi, lorsque vous êtes venu à moi, vous saviez exactement ce que vous vouliez. Pouvez-vous préciser aujourd’hui, avec la même rigueur, ce que vous souhaitez de moi ?

— Non.

— Et vous ne le saurez pas avant bien des années, et encore ! En vérité, il se pourrait que seuls vos descendants se révèlent prêts à recevoir ce que vous pressentez vous-même si vaguement. Mais je vous le répète, jeune homme, allez, vous êtes suffisamment armé. »

Et Kinnison s'en fut.

Chapitre XIX

Juge, jury et bourreau

Il avait fallu au Fulgur bien du temps pour savoir avec précision ce qu'il souhaitait obtenir des Arisians et l'idée maîtresse en résultant provenait de sources différentes. Il s'était inspiré en partie de sa connaissance de l'hypnose classique, en partie de la faculté des Suzerains de Delgon de télécommander l'esprit des autres races, en partie de Worsel qui, à travers Kinnison, avait réussi de si surprenants exploits avec un Joyau, et essentiellement des Arisians eux-mêmes qui possédaient l'extraordinaire pouvoir de surimposer leur propre personnalité sur celle d'autrui, indépendamment de la distance. Pièce par pièce et morceau par morceau, le Fulgur tellurien avait mis sur pied un plan d'action, mais il n'avait pas alors les capacités mentales nécessaires pour le mener à bien. Maintenant, il n'était plus dans ce cas et se trouvait prêt à agir.

« Où ? » Sa première idée fut de retourner sur Aldébaran I pour s'infiltrer de nouveau dans la place forte des hommes-roues, qui l'avaient si ignominieusement chassé lors de leur première rencontre. La simple prudence, cependant, l'en dissuada.

« Tu ferais mieux, mon vieux Kim, de les laisser tranquilles encore un moment, se dit-il très franchement à lui-même. Ce sont des êtres qui ne manquent pas de défense et tu ne sais pas encore utiliser convenablement tout ce que tu viens d'apprendre. Choisis donc un objectif plus accessible ! »

Depuis qu'il avait quitté Arisia, il avait inconsciemment remarqué une certaine modification de sa vue. Il percevait maintenant des détails qui lui restaient jusque-là indiscernables et voyait beaucoup plus clairement qu'auparavant. Puis cette découverte quitta le domaine de l'inconscient et il tourna les

yeux vers l'éclairage intérieur de la vedette. Celui-ci était éteint et, à l'exception des petites lampes et des voyants lumineux des instruments du tableau de bord, tout le vaisseau était plongé dans l'obscurité. Il se souvint alors que, lorsqu'il était remonté à bord de sa vedette, il n'avait rien allumé... Il y voyait sans problème et cela lui avait suffi.

C'était là une des surprises que lui avait promises l'Arisian. Il possédait maintenant le sens de la perception globale des Rigelliens. Ou était-ce celui des hommes-roues ? Ou les deux à la fois ? S'agissait-il bien de ce même sens, d'ailleurs ? Maintenant, parfaitement averti, il concentra toute son attention sur un indicateur devant lui. D'abord, il en observa le cadran, notant que l'aiguille se trouvait en plein dans le vert, ce qui indiquait un fonctionnement normal de l'appareil. Puis il approfondit son examen. Aussitôt, le cadran s'effaça littéralement et il put distinguer les ressorts, les axes et les autres éléments internes de l'engin. Il pouvait également percevoir la structure intime du plastique dense et dur composant le tableau de bord lui-même. Sa vision, apparemment, se limitait uniquement à sa volonté de voir !

« Eh bien ! Si ce n'est pas là quelque chose de formidable ! » annonça-t-il à haute voix à l'univers qui l'entourait. Puis, tandis qu'une pensée lui traversait l'esprit : « Je me demande s'ils ne m'ont pas aveuglé pour aboutir à cela ! »

Il alluma l'éclairage pour vérifier sa vue et constata qu'elle était intacte et normale sur tous les plans. Une inspection soigneuse lui prouva qu'en surcroît de sa vision normale, il disposait maintenant d'un sens supplémentaire, et peut-être même de deux, et qu'il pouvait passer de l'un à l'autre, ou bien les utiliser tous deux simultanément, selon ses besoins. Le fait même de cette découverte donna à penser à Kinnison.

Il ferait beaucoup mieux de n'aller nulle part, et de ne rien tenter avant d'avoir la maîtrise complète de son nouvel arsenal sensoriel. Il n'en connaissait même pas les propriétés exactes et, de la sorte, ne risquait donc pas de l'utiliser efficacement. Même une cervelle d'oiseau comprendrait la nécessité de se rendre là où il pourrait effectuer un certain nombre d'expériences sans

qu'il en résulte de catastrophes, au cas où il serait victime d'une défaillance à l'instant critique.

Où se trouvait donc la plus proche base de la Patrouille ? Une véritable base, avec toutes ses défenses... voyons... Radelix, à peu de chose près, devait être la plus proche base de secteur. Il allait voir s'il pouvait s'y infiltrer sans se faire prendre. Il changea de cap et, le moment venu, découvrit, tournant au-dessous de lui, un monde vert et accueillant, d'apparence tellurienne. Comme la planète, par son climat, son âge, son atmosphère et sa masse, rappelait étrangement la Terre, sa population était bien sûr d'apparence humaine, tant par l'esprit que par le corps, du moins pour ce qui était des caractéristiques générales. D'ailleurs, ses habitants étaient encore plus intelligents que les Terriens et la base de la Patrouille constituait réellement une redoutable place forte. Son faisceau sondeur, en l'occurrence, ne lui serait daucune utilité puisque toutes les forteresses de la Patrouille maintenaient en permanence un écran protecteur. Il allait se rendre compte de ce que pouvait lui fournir comme renseignements son nouveau sens de la perception. D'après les explications données par Tregonsee, il devait pouvoir l'utiliser à cette distance.

Effectivement. Lorsque Kinnison concentra son attention sur la base, il la vit. Il eut l'impression de plonger sur elle à la vitesse de la pensée, puis y pénétra, traversant écrans psychiques et parois métalliques sans la moindre difficulté et sans jamais donner l'alarme. Il enregistra la présence d'hommes à leur poste de travail et entendit ou plutôt perçut leur conversation portant sur les problèmes habituels de leurs tâches respectives. Il eut un frisson de joie devant les perspectives stupéfiantes qui s'ouvraient à lui.

S'il parvenait à faire effectuer à l'un de ces hommes un geste déterminé sans que celui-ci en soit conscient, la question était résolue. Il choisit un pupitre à qui il fit remettre en route l'ordinateur pour y programmer une certaine intégrale. Il devrait lui être facile d'entrer mentalement en contact avec ce technicien et de l'amener à agir, mais la réalité se révéla complètement différente.

Kinnison s'introduisit sans peine dans l'esprit du pupitreur et, de toute sa volonté, essaya de l'influencer pour l'amener à faire ce qu'il souhaitait. Pourtant, l'intéressé n'obéit point. Il se leva, puis, regardant autour de lui d'un air ébahi, se rassit.

« Que se passe-t-il ? lui demanda un de ses compagnons, tu as oublié quelque chose ?

— Pas exactement, répondit l'intéressé, les yeux toujours hagards. Je m'apprétais à programmer contre mon gré une intégrale, et j'aurais juré que quelqu'un me contraignait à le faire !

— Personne ne t'a rien dit, grommela l'autre, et tu ferais mieux de te mettre au lit le soir plutôt que de traîner les rues. Ainsi, tu éviterais sans doute d'avoir ces troubles et d'entendre des voix ! »

« Ce n'était vraiment pas brillant, se dit Kinnison. Ce type aurait dû obéir et ne se souvenir de rien. Tant pis. » Il n'avait pas tellement espéré réussir à cette distance, n'ayant pas la puissance mentale d'un Arisian. Il lui faudrait suivre son plan original qui ne prévoyait des interventions mentales qu'à courte distance.

Il attendit jusqu'à ce que la base se trouve sur la face obscure de la planète, puis s'assurant que ses pare-flammes étaient bien en place, il laissa sa vedette perdre de l'altitude et atterrit à proximité de la forteresse. Là, il quitta son vaisseau et progressa vers son objectif par une série de bonds en vol aninertiel. Ses sauts se firent de plus en plus courts et de plus en plus en rase-mottes. Il coupa finalement son neutralisateur et marcha jusqu'à ce qu'il vît devant lui, jaillissant du sol et disparaissant à perte de vue vers le ciel, un mince rideau de forces presque invisible. Là, se dit le maraudeur, se trouvait la barrière qui fixait les limites de la Réserve, le véritable détonateur qu'une seule pression, soit matérielle, soit énergétique, déclencherait, entamant alors tout un processus de réactions défensives que Kinnison n'était pas en mesure de stopper.

À première vue, la base n'avait rien de bien impressionnant, avec ses quelques kilomètres carrés de sol dénudé et plat, bordés de casemates longues et basses et parsemés de dômes

replets d'apparence anodine. Il y avait là également quelques groupes de bâtiments et, à priori, c'était tout. Mais Kinnison ne s'y trompa point. Il savait que la base elle-même se trouvait à plus de trois cents mètres sous terre, que les casemates recelaient des détecteurs et des postes de guet, et que chacun des dômes servait uniquement de protection contre les intempéries. Ceux-ci une fois repliés, se trouveraient alors dévoilées des batteries de projecteurs qui ne le cédaient en rien à ceux de la Base n° 1.

Loin sur sa droite, entre deux hauts pylônes métalliques, s'ouvrait une porte, la plus proche ouverture qu'il y ait dans le réseau défensif. Kinnison l'avait volontairement évitée, car il n'entrait pas dans son plan de se soumettre à l'examen des cellules photoélectriques et des magnétoscopes de cette entrée. Bien au contraire, grâce à son nouveau sens de la perception, il tenta de localiser et de suivre les câbles d'alimentation de ces sentinelles électroniques à travers béton, acier et maçonnerie jusqu'à la salle de contrôle qui se trouvait très loin au-dessous. Il surimposa alors son esprit sur celui de l'homme de garde, et, en vol normal, fonça ouvertement vers le portail. Il avait à ce moment-là une double personnalité, car une partie de son esprit se tenait dans son corps volant vers la grille, tandis que l'autre était enfouie à des centaines de mètres sous terre, se regardant arriver et répondant à ses signaux !

Une ouverture se démasqua, et apparut un corridor descendant en pente abrupte et dans lequel s'engouffra le Fulgur. Il découvrit rapidement un magasin vide et, s'y glissant, leva progressivement le contrôle qu'il exerçait sur l'esprit de l'homme de garde, effaçant en même temps toute trace de son intervention. Plein d'appréhension, il observa alors attentivement ce qui se passait. Il était pratiquement sûr d'avoir correctement manœuvré, mais avait besoin d'une certitude absolue, car c'est beaucoup plus que sa vie qui dépendait du résultat de ce test. Le garde cependant demeura calme et paisible à son poste et un sondage méticuleux de ses pensées montra qu'il n'avait absolument pas conscience que quelque chose d'insolite se soit passé.

Il lui restait un dernier test à faire. Il lui fallait déterminer combien d'esprits il était en mesure de contrôler simultanément, mais là, il ferait mieux d'agir ouvertement. Il était inutile de donner gratuitement à un homme l'impression qu'il était fou. Il l'avait déjà fait une fois, et c'était une fois de trop.

C'est pourquoi, utilisant pour la sortie le même procédé que pour l'entrée, il regagna sa vedette, reprit l'espace, et s'endormit. Puis, lorsque la lumière du matin baigna la base, il coupa son neutralisateur de détection et s'en approcha franchement.

« J'appelle la base de Radelix. Ici Kinnison de Tellus, Fulgur libre qui demande l'autorisation d'atterrir. Je voudrais conférer avec l'officier commandant la base, le Fulgur Gerrond. »

Un faisceau sondeur balaya la vedette, le réseau énergétique disparut et Kinnison atterrit pour se voir accueillir à la fois respectueusement et cordialement. Le commandant savait que son visiteur n'était pas ici par plaisir, les Fulgurs Gris n'ayant pas l'habitude de faire des croisières d'agrément. C'est pourquoi il conduisit immédiatement l'arrivant vers son bureau dont il enclencha les dispositifs de sécurité.

« Mon appel n'était pas très explicite, admit alors Kinnison, mais ma mission exige la plus grande discrétion. Il y a quelque chose que je dois essayer, et il me faut trois de vos meilleurs et, si je puis utiliser le terme, de vos plus entêtés officiers. J'aurai besoin de leur coopération pendant quelques minutes. D'accord ?

— Bien sûr. »

Les trois officiers furent convoqués et Kinnison s'expliqua : « Voilà déjà longtemps que je travaille sur un dispositif visant à contrôler les esprits et je veux voir s'il marche. Je vais déposer sur cette table un livre en face de chacun de vous. Maintenant, je voudrais tenter de vous obliger séparément, par deux, trois, ou même quatre, à vous pencher, à prendre ce livre et à le tenir. Votre rôle consistera à essayer de ne pas le faire et à reposer le livre dès que vous le pourrez si je vous ai contraint à obéir. Nous sommes-nous bien compris ?

— Parfaitement », répondirent en chœur les trois hommes, et le commandant demanda : « Il n'en résultera aucun dommage mental, n'est-ce pas ?

— Absolument aucun, de même qu'il n'y aura pas d'effets secondaires. J'ai déjà expérimenté l'appareil sur moi plus d'une fois.

— Avez-vous besoin de matériel ?

— Non. J'ai tout ce qu'il me faut. Souvenez-vous, je vous demande de résister au maximum.

— Allez-y ! Pour ce qui est de la résistance, vous en aurez ! Si, après tous ces avertissements, vous parvenez à forcer l'un d'entre nous à se saisir d'un livre, j'avouerai bien volontiers que vous avez là quelque chose de sensationnel ! »

Officier après officier, en dépit d'une résistance acharnée du corps et de l'esprit, ils soulevèrent leur livre de la table pour l'y laisser retomber dès que le contrôle exercé par Kinnison se relâchait ne fût-ce qu'un instant. Celui-ci parvenait à télécommander deux hommes indifféremment, mais n'y réussissait pas pleinement avec trois. Satisfait, il cessa ses efforts et, tandis que le commandant préparait des boissons fraîches pour les cinq participants en sueur, un de ceux-ci demanda :

« Dites-moi, Kinnison, qu'avez-vous fait exactement ? oh ! excusez-moi, je n'aurais pas dû vous poser cette question.

— Désolé, répondit d'un ton gêné le Tellurien, mais je ne suis pas encore prêt. Je vous tiendrai informé dès que cela sera possible, mais aujourd'hui, c'est encore trop tôt. Merci beaucoup à vous tous. » Kinnison reposa d'un geste brusque son verre vide. « Je peux maintenant rédiger un rapport encourageant concernant ce bidule à faire danser la gigue. Une dernière chose. J'ai tenté une petite expérience à longue distance sur l'un de vos pupitreurs, la nuit dernière.

— À la salle 12 ? Celui qui voulait poser une intégrale ?

— C'est bien ça. Dites-lui qu'il m'a servi de cobaye pour un rayon mental et donnez-lui ce billet de cinquante crédits. Je ne veux pas que ses copains se moquent injustement de lui.

— D'accord et merci... et... je me demande... » Le Fulgur radeligien avait quelque chose qui le tracassait : « Eh bien...,

avec votre appareil, êtes-vous en mesure de faire dire la vérité à quelqu'un, et, dans ce cas, seriez-vous disposé à nous aider ?

— Je pense pouvoir répondre affirmativement aux deux questions. Pourquoi ? » Kinnison estimait en être capable, mais désirait ne pas paraître trop sûr de lui.

« Il y a eu un meurtre. » Les trois autres se regardèrent d'un air entendu et poussèrent un profond soupir de soulagement. « Le meurtre particulièrement atroce d'une femme, ou plutôt d'une jeune fille. Deux hommes sont accusés. Chacun a un alibi irréfutable confirmé par de nombreux témoins dont l'honorabilité n'est contestée par personne. Mais vous savez, à notre époque, ce que représente, en définitive, un alibi. Les deux hommes m'ont fait chacun un récit parfaitement cohérent de leur emploi du temps, même sous détecteur de mensonge, mais aucun des deux ne veut me laisser, moi ou tout autre Fulgor, sonder son esprit. » Gerrond s'arrêta.

« Uh ! Uh ! » Kinnison comprenait. « Il y a des tas de gens parfaitement innocents qui ne supportent même pas l'idée d'un sondage télépathique par Joyau, et qui, de ce fait, ont des blocages mentaux pratiquement insurmontables.

— Je suis heureux que vous soyez au courant. L'un de ces hommes ment avec un aplomb incroyable, ou alors ils sont tous deux innocents. Pourtant, l'un d'eux doit forcément être coupable, car ils sont les seuls suspects sérieux. Si nous les faisons passer en jugement maintenant, nous allons nous ridiculiser et nous ne pouvons nous permettre de reporter indéfiniment le procès sans risquer de perdre la face. Si vous pouvez nous assister dans cette affaire, vous aurez apporté beaucoup à la Patrouille dans tout ce secteur.

— Je peux vous aider, déclara Kinnison. Cependant, dans un cas comme celui-là, un peu de mise en scène est indispensable. Fabriquez-moi un coffret avec un jeu de commandes du type double Burbank, et prévoyez cinq petits projecteurs lumineux synchronisés, orange, bleu, vert, pourpre et rouge. Trouvez-moi la plus volumineuse paire d'écouteurs que vous ayez, ainsi qu'un épais bandeau noir. Quand pouvez-vous les faire passer en jugement ?

— Le plus tôt sera le mieux. On peut arranger ça pour cet après-midi même. »

Le procès fut annoncé, et bien avant l'heure prévue la grande salle d'audience de la plus importante des cités de la planète était déjà comble. L'heure arriva. Le calme régnait. Kinnison, dans sa tenue de cuir gris, se dirigea vers le fauteuil du juge et s'assit derrière une curieuse boîte posée sur le bureau devant lui. Dans un silence de mort, deux officiers de la Patrouille s'avancèrent. Le premier lui remit d'un air respectueux la paire d'écouteurs, le second lui emmaillota à tel point le visage dans le morceau de tissu noir qu'il était indiscutable pour tous les spectateurs que le Fulgor était ainsi complètement aveuglé.

« Bien que venant d'un monde très lointain dans l'espace, il m'a été demandé de juger ces deux hommes accusés de meurtre, annonça d'une voix solennelle Kinnison. Je ne connais ni les détails du crime ni l'identité des suspects. Je sais que ceux-ci et leurs témoins se trouvent dans cette enceinte. Je vais maintenant déterminer ceux qui doivent passer en jugement. »

Des pinceaux lumineux aveuglants et multicolores balayèrent les deux groupes, tandis que la voix grave et impressionnante poursuivait : « Je sais maintenant qui sont les accusés. Ils vont se lever, marcher et s'asseoir quand je le leur ordonnerai. »

Ce qu'ils firent, et il était pleinement évident pour le public que les deux hommes ne se déplaçaient de la sorte que contraints et forcés.

« Les témoins ne seront pas nécessaires. La seule chose d'importance ici, c'est la découverte de la vérité. Les témoins étant humains et, de ce fait, faillibles, sont plus souvent une entrave qu'une aide. Je vais maintenant examiner les deux accusés. »

De nouveau se répéta l'étrange ballet des projecteurs multicolores qui enveloppèrent l'un, puis l'autre des deux hommes dans un réseau de combinaisons lumineuses véritablement lugubres. Pendant ce temps, Kinnison plongea son esprit dans celui des accusés, y pénétrant jusque dans les recoins les plus intimes. Le silence déjà profond fit songer au

calme absolu qui règne dans les espaces interstellaires. La foule retenant son souffle restait captivée par cette mise en scène singulière.

« Je les ai complètement et totalement examinés. Vous savez tous que n'importe quel Fulgor de la Patrouille galactique peut, en cas de nécessité, remplacer à la fois le juge, le jury et le bourreau. Cependant, je ne suis rien de tout cela. Cette confrontation n'est pas un procès au sens que vous accordez à ce terme. J'ai déjà dit que les témoins étaient superflus. J'ajouterai maintenant que ni le juge ni le jury ne sont nécessaires. Ce qui est indispensable, c'est la mise en évidence de la vérité, car celle-ci est toute-puissante. De ce fait, la présence ici d'un bourreau est inutile. La vérité révélée en remplira elle-même le rôle.

« L'un de ces hommes est coupable, l'autre innocent. À partir de l'esprit du coupable, je vais reconstituer non seulement ce crime lui-même dans toute son atrocité, mais tous les autres forfaits qu'il a jusqu'ici commis. Je projetterai cette reconstitution devant lui. Aucun esprit innocent ne sera en mesure d'en capter le plus mince fragment. Le coupable, par contre, verra ces scènes d'épouvante se dérouler devant ses yeux dans leurs moindres détails et ainsi cessera instantanément d'appartenir à ce plan d'existence ! »

Un des hommes n'avait rien à redouter, Kinnison l'en avait avisé depuis longtemps déjà. L'autre, qui tremblait depuis plusieurs minutes, parut atteindre au paroxysme de la terreur. Il se dressa d'un bond de son siège, se griffant le visage, criant et perdant tout contrôle de lui-même.

« C'est moi qui l'ai fait ! Au secours ! Pitié ! Éloignez-la ! Oh !... h... h... ! » Et il mourut ainsi de façon horrible, tandis qu'il hurlait d'une voix déchirante.

Il n'y eut pas le moindre bruit dans la salle d'audience, une fois l'affaire terminée. Les spectateurs effrayés sortirent sur la pointe des pieds, osant à peine respirer jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé la sécurité de la rue.

Les officiers radéliens n'étaient pas beaucoup plus flambards. Pas un mot ne fut prononcé jusqu'à ce que les cinq hommes aient regagné le bureau du commandant de la base. Là,

Kinnison, le visage toujours blanc et les mâchoires serrées, parla. Les autres savaient qu'il avait découvert le coupable et l'avait exécuté de quelque bizarre mais terrible façon. Le Fulgur avait la certitude que les officiers de la Patrouille estimaient l'homme indiscutablement coupable. Néanmoins :

« Il était coupable, expliqua d'un ton saccadé le Tellurien, aussi coupable que tous les démons de l'enfer. C'est une première expérience, et elle m'a donné la nausée ! Il m'était impossible, cependant, de m'en décharger sur vous, mes amis. Je ne souhaite à personne d'avoir eu à contempler le spectacle que j'ai dû évoquer devant cet homme. Et sans l'avoir vu, vous ne pourrez jamais comprendre à quel point ce suppôt de Satan méritait son sort !

— Merci, Kinnison, dit simplement Gerrond. Kinnison, Kinnison de Tellus. Je me souviendrai de ce nom-là, au cas où nous aurions une autre fois besoin de vous. Mais après ce que vous venez de faire, ce ne sera pas de sitôt, et peut-être même jamais. Vous ignoriez, n'est-ce pas, que les habitants des quatre planètes vous observaient.

— Par Klono ! ce n'est pas possible !

— Mais si, ils vous suivaient tous à la télévision et si la façon dont vous avez agi est un critère, il passera encore beaucoup d'eau sous les ponts avant qu'un problème analogue se pose de nouveau à nous dans ce système. Merci encore, Fulgur Gris. Vous avez aujourd'hui grandement servi la Patrouille.

— Prenez soin de démonter soigneusement cette boîte, de telle sorte que personne n'en puisse reconnaître les éléments constitutifs. » Kinnison réussit à sourire, d'un sourire quelque peu constraint. « Une dernière chose et je file. Se trouve-t-il quelqu'un parmi vous qui ait connaissance de l'existence d'une solide base pirate dans les parages ? Et bien que je ne veuille pas jouer les difficiles, je préférerais de loin qu'il s'agisse d'êtres à sang chaud, consommateurs d'oxygène, pour me dispenser de porter en permanence mon armure.

— Qu'est-ce que vous essayez de faire ? Vous payer notre tête ou quoi ? » Ce n'est pas exactement ce que dit le Radeligien, mais cela traduit assez bien la pensée que Kinnison reçut tandis que le commandant de la base le regardait, stupéfait.

« Ne me dites pas qu'il y a une telle base à proximité ! s'exclama d'un air gourmand le Tellurien. Serait-ce possible ?

— Oui. Une base si puissante que nous avons été incapables jusque-là de nous y attaquer. Qui plus est, la garnison est composée uniquement de natifs de votre propre planète, Tellus de Sol. Nous en avons avisé la Base n° 1 voici quelque trois mois, aussitôt après l'avoir découverte. Or, vous arrivez en droite ligne de... » Il se tut soudain. Ce n'était pas là façon de s'adresser à un Fulgur Gris.

« J'étais alors à l'hôpital, me bagarrant avec mon infirmière parce qu'elle ne voulait rien me donner à manger, expliqua dans un éclat de rire Kinnison. Lorsque j'ai quitté Tellus, je ne me suis pas enquis des derniers développements, je ne pensais pas avoir à les utiliser si vite. Cependant, si vous disposez de renseignements...

— À l'hôpital ? vous ! demanda l'un des plus jeunes Radeligiens.

— Ouais, j'ai eu les yeux plus grands que le ventre », et le Tellurien rapporta brièvement sa mésaventure avec les hommes-roues d'Aldébaran I. « Cette histoire-là a dû démarrer depuis lors. Je ne suis pas près de foncer à nouveau tête baissée, mais si vous disposez par ici d'une base de ce genre, cela m'évitera un long trajet. Où se trouve-t-elle ? »

Ils lui en fournirent les coordonnées et lui communiquèrent tous les renseignements qu'ils avaient été en mesure de réunir à son sujet. Ils ne lui demandèrent pas pourquoi. Ils se posaient sans doute des questions sur l'opportunité de s'attaquer seul à une forteresse dont la puissance de feu tenait en échec la Patrouille dans ce secteur. Si telles étaient leurs pensées, ils les dissimulèrent soigneusement car ils avaient devant eux un Fulgur Gris, un individu qui, incontestablement, possédait des pouvoirs surhumains, même par comparaison avec les membres de ce groupe ultra-sélectionné dont le plus faible représentant était déjà extrêmement redoutable. Si Kinnison envisageait de s'ouvrir à eux de ses projets, ils l'écouterait avec plaisir... Mais ce dernier ne parla point. Il écouta, puis lorsqu'il eut recueilli tout ce qu'ils savaient de la base de Boskone :

« Eh bien, je ferais mieux de filer. Bonne chance à tous, mes amis ! » Et il disparut.

Chapitre XX

Mac joue les pommes de discorde

S'éloignant à toute vitesse de Radelix, et filant vers le Haut Espace, la vedette du Fulgur Gris se dirigea vers Boyssia II. Là, se trouvait la base de Boskone que les forces de la Patrouille n'avaient pas été capables de localiser avec précision, tant elle devait être remarquablement camouflée. Avec sa garnison de Telluriens, cette forteresse était située, à peu de chose près, directement sur la trajectoire suivie par les pirates que Van Buskirk et ses Valérians avaient décimés. Il ne devait pas y avoir tant de bases que cela avec un personnel strictement tellurien, pensait Kinnison. Il était tout à fait possible que le Fulgur retrouvât là-bas ses très occasionnels compagnons de bord.

Comme le système boyssian était à une centaine de parsecs de Radelix, en moins de deux heures le Fulgur contemplait une autre étrange planète, celle-ci d'apparence véritablement tellurienne. On y remarquait des calottes polaires et des étendues d'un blanc éblouissant. Il y avait une atmosphère bleutée et dense, presque entièrement baignée par la lumière du soleil, mais néanmoins piquetée de-ci de-là par quelques nuages dont certains, en fait, n'étaient autres que des ouragans se déplaçant lentement. On pouvait y distinguer également les continents coupés par les chaînes montagneuses, les plaines, les lacs et les rivières... On y trouvait aussi des océans, parsemés d'îles, grandes et petites. Mais Kinnison n'était point un planétographe et n'avait pas quitté depuis assez longtemps Tellus pour que la vue d'un monde aussi beau et aussi proche fût-il de sa planète natale suscitat chez lui de nostalgiques pensées. À la recherche de la base pirate, il s'approcha autant qu'il l'osa de Boyssia, commençant ses investigations sur la lice obscure.

De l'homme, ou des œuvres de l'homme, il ne trouva d'abord nulle trace. Toute vie humaine ou subhumaine se situait apparemment à un niveau de développement extrêmement primitif. D'ailleurs, à l'exception de quelques rares tribus de troglodytes, la majorité des races de ce globe menait une existence nomade, errant de-ci de-là, sans habitations ou constructions fixes. Les genres et les espèces de vie animale se chiffraient par milliers. Mais, là encore, Kinnison n'avait rien d'un biologiste. Il cherchait des pirates et, apparemment, c'était l'unique forme de vie qu'il n'allait pas trouver. Pourtant, finalement, sa patience et sa ténacité de bulldog furent récompensées : cette base devait se trouver quelque part ici et il la découvrirait, quel que soit le temps que cela puisse exiger. Il la découvrirait, même si, pour cela, il lui fallait passer au peigne fin chaque kilomètre carré de la surface de ce globe. Il se mit à l'ouvrage, et c'est ainsi qu'il repéra la place forte boskoniane.

Celle-ci avait été construite directement au-dessous d'une chaîne de montagnes et se trouvait protégée de toute détection par des kilomètres et des kilomètres de minerai de cuivre et de fer. Les entrées, pratiquement invisibles, restaient, même de près, difficiles à discerner, camouflées qu'elles étaient par des couches de roc dont la texture, la couleur et la forme correspondaient exactement à celles de la paroi des falaises où elles s'ouvraient. Une fois l'emplacement localisé, le reste fut aisé. Derechef, il mit sa vedette sur une orbite soigneusement calculée et atterrit dans son armure. De nouveau, il s'avança précautionneusement, progressant furtivement et profitant de tous les accidents du terrain, jusqu'à ce qu'il distinguât un voile de forces presque invisible. À quelques variations mineures près, sa méthode de pénétration dans la base de Boskone fut analogue à celle qu'il avait utilisée pour s'infiltrer dans la forteresse de la Patrouille de Radelix. Il travaillait cependant maintenant avec une sûreté et une précision qui, jusque-là, lui avaient fait défaut. Au cours de ses essais avec les patrouilleurs, il avait acquis technique et savoir. Son rôle de juge, durant lequel il avait contacté pratiquement tous les esprits de la foule rassemblés là, lui avait enseigné bien des choses. Mais, pardessus tout, le sinistre et final épisode de cette audience, aussi

désagréable et poignant qu'il eût été, s'avérait maintenant d'une inestimable valeur, du fait même qu'il lui avait été nécessaire d'infliger une peine capitale. Il savait qu'il pourrait avoir à demeurer un certain temps dans cette base. Aussi choisit-il sa cachette avec le plus grand soin. Il pouvait, certes, effacer le souvenir de sa présence de l'esprit de quiconque le découvrirait par hasard. Mais comme un tel incident risquait de survenir à un instant crucial, il préférait établir sa résidence dans un endroit écarté. Évidemment, bien des appartements restaient vacants dans le quartier des officiers – toutes les bases, en effet, doivent disposer de facilités de logement pour les visiteurs éventuels – et le Fulgor choisit d'en profiter. Il lui fut extrêmement simple d'obtenir la clef d'un de ces locaux. L'intérieur en était petit, austère mais confortable. Il se débarrassa de son armure avec un soupir de soulagement.

S'affalant dans un profond fauteuil de cuir, il ferma les yeux et laissa son sens de la perception globale parcourir tout le vaste ensemble. Avec tout son nouvel arsenal sensoriel, heure après heure, et jour après jour, il étudia minutieusement la disposition des lieux. Lorsqu'il avait faim, les cuisiniers pirates le nourrissaient sans même s'en rendre compte car il s'était trop longtemps sustenté à l'aide des rations de combat. Lorsqu'il était fatigué, il dormait, son Joyau, constamment vigilant, le protégeant.

Enfin, il sut tout ce qu'il y avait à savoir de cette place forte. Prêt à agir, il ne s'empara pas de l'esprit de l'officier commandant la base, mais choisit plutôt le responsable des communications, ce dernier devant être le plus susceptible d'entrer en contact direct avec Helmuth. Celui-ci en effet, en tant que porte-parole de Boskone, était, depuis plusieurs mois, l'objectif essentiel du Fulgor.

Mais il ne fallait surtout pas précipiter le mouvement. Ces bases, aussi importantes fussent-elles, ne contactaient la Grand-Base qu'à l'occasion de difficultés extrêmes, ce qui n'était pas présentement le cas. De son côté, Helmuth ne s'intéressait pas particulièrement à ces lieux, puisqu'il ne s'y passait rien d'anormal – à sa connaissance du moins – et son attention avait bien d'autres sujets de préoccupation.

Un jour cependant, parvint un rapport triomphant. Un croiseur attaché à cette base venait de réussir une prise inestimable : rien de moins qu'un vaisseau-hôpital de la Patrouille en parfait état. Au fil de ce rapport, Kinnison eut un coup au cœur et jura amèrement en lui-même : « Par les neuf enfers de Valéria, comment avait-on pu laisser capturer un tel vaisseau ? N'avait-il donc pas été escorté ? » Néanmoins, en qualité de grand maître des communications, il enregistra le rapport et, par l'entremise de l'officier radio du bord, félicita chaleureusement le capitaine, les officiers et l'équipage : « C'est de l'excellent travail ! Helmuth lui-même en sera avisé. » C'est ainsi qu'il conclut sa harangue. « Comment vous y êtes-vous pris ? Avec l'appui d'un des nouveaux pilonneurs ?

— Oui monsieur. » Telle fut la réponse qui lui parvint, « Notre pilonneur nous accompagnait tout en demeurant hors de portée d'une quelconque détection. Il a engagé le leur, ce qui nous laissait les mains libres pour nous emparer du vaisseau. Nous l'avons immobilisé avec nos électro-aimants, nous sommes frayés un chemin à bord et nous voilà ! »

Effectivement, le navire-hôpital était là, rouge de sang. Malades, médecins, internes, officiers et équipage, tous avaient été massacrés avec une sauvagerie incroyable, reflétant parfaitement la ligne de conduite habituelle des serviteurs de Boskone. De tout le personnel du vaisseau, seules les infirmières, épargnées, n'avaient pas été mises à mort, pour le moment du moins. En fait, et sous certaines conditions, ce sort pouvait très bien leur être évité. Elles se tenaient dans un coin, serrées les unes contre les autres, petit lot de misère humaine en tenue blanche. Et présentement, l'une d'elles était arrachée de force à ses compagnes. Elle se débattait férolement jouant des poings et des pieds, des dents et des ongles. Il avait fallu plus d'un pirate pour la maîtriser, et deux hommes solides n'avaient pas été de trop pour mettre cette furie à la raison. Ils la remirent sur pied et elle rejeta sa tête en arrière, d'un geste de défi. Dans une cascade de cheveux roux, Kinnison découvrit Clarissa Mac Dougall ! Il se souvint alors des rumeurs qui avaient circulé, selon lesquelles on s'apprêtait à la reverser dans le personnel navigant. Le Fulgur prit aussitôt une décision : « Arrêtez-vous,

porcs que vous êtes ! rugit-il par les cordes vocales de son pirate. Où croyez-vous donc aller avec cette infirmière ?

— À la cabine du capitaine, monsieur. » Les deux malabars stoppèrent net, surpris par cette explosion de fureur qui remplissait la pièce, mais néanmoins, ils répondirent avec concision.

« Lâchez-la ! » Puis, tandis que la jeune fille rejoignait en courant ses compagnes, Kinnison déclara :

« Dites au capitaine de venir immédiatement ici et de rassembler tout l'équipage : officiers et matelots. Je veux leur parler à tous dans les plus brefs délais. »

Il ne disposait que d'une ou deux minutes pour réfléchir et il les mit utilement à profit. Il lui fallait faire quelque chose, mais son comportement devrait se baser strictement sur le code moral des pirates. S'il commettait la moindre erreur, il risquait fort de renouveler le fiasco d'Aldébaran I.

Cependant, il pensait pouvoir éviter ce piège. Toutefois, un autre problème se posait, celui-ci, beaucoup plus ardu, qui consistait à faire comprendre aux infirmières que tout espoir n'était pas perdu et qu'il y aurait de nouveaux développements avant la fin du drame ! Autrement, il ne savait que trop ce qui allait inéluctablement se passer. Il avait appris de quel bois étaient faites les infirmières de la Patrouille galactique et savait jusqu'où on pouvait les pousser – vivantes.

Il existait cependant un biais facile. Durant sa récente hospitalisation, il avait, dans un accès de colère puérile, traité Mac Dougall de bourrique. Tant en pensées qu'en paroles, il ne lui avait pas dissimulé ses sentiments. Pourtant, il n'ignorait pas qu'un excellent cerveau se cachait derrière ce visage séduisant et qu'une intelligence vive et aiguë se dissimulait sous cette toison rousse. C'est pourquoi, lorsque l'assemblée fut au grand complet, il était prêt. Il commença son discours en entrant d'emblée dans le vif du sujet.

« Ecoutez, vous tous. C'est la première fois, depuis des mois, que nous avons fait une prise de cette importance, et vous avez le front de nous en attribuer les meilleures parts sans même nous autoriser à dire notre mot. Je vous ordonne de laisser immédiatement les choses en l'état, et quand je dis en

l'état, j'espère que je me fais bien comprendre. Je me charge de tuer personnellement le premier homme qui porterait la main sur une de ces infirmières avant qu'elles arrivent ici. Quant à vous, capitaine, vous êtes le premier et le plus fautif du lot ! » et il regarda droit dans les yeux l'officier qu'il avait vu pour la dernière fois dans la forteresse des hommes-roues.

« Je consens à admettre que vous avez bon goût. » La voix de Kinnison s'était faite dangereusement douce, l'intonation laissant à peine percevoir un sarcasme voilé. « Malheureusement, votre goût s'accorde beaucoup trop au mien. Voyez-vous capitaine, je vais avoir moi-même besoin d'une infirmière. Je pense que je ne vais pas tarder à tomber malade. Et comme une infirmière me sera alors indispensable, je choisis cette rouquine-là. J'ai eu dans le temps une garde-malade avec une chevelure identique, qui insistait pour me nourrir de thé, de biscuits et d'œufs pochés, alors que je réclamais du bifteck. Je vais me venger sur celle-là de toutes les infirmières rousses qui ont jamais existé. J'espère que vous voudrez bien me pardonner la longueur de ce discours, mais je tenais à vous exposer mes raisons afin de vous éviter toute tentation et de bien vous faire comprendre que cette fille est et doit rester ma propriété personnelle. Identifiez-là soigneusement et veillez à ce qu'elle m'arrive ici exactement comme elle se trouve maintenant. »

Le capitaine n'avait pas osé interrompre son supérieur, mais à la fin, il explosa.

« Écoutez-moi Blakeslee ! hurla-t-il, elle est à moi par tous les usages, je l'ai capturée, j'ai été le premier à la repérer, je l'ai ici sous la main.

— Assez d'insolence, capitaine, ordonna d'un ton délibérément méprisant Kinnison. Vous savez, bien sûr, que vous avez de votre propre autorité violé les règlements, en vous réservant une part du butin avant le partage à la base. Pour cela, vous êtes passible de la peine de mort.

— Mais tout le monde fait de même, protesta le capitaine.

— Excepté quand un officier supérieur a le malheur de vous prendre la main dans le sac. Vous savez parfaitement que c'est à

nous que revient le droit de nous servir en priorité, lui rappela suavement le Fulgur.

— Mais je proteste, monsieur ! je porterai l'affaire devant...

— Taisez-vous, aboya Kinnison sur un ton définitif. Portez cette affaire devant qui vous voudrez, mais souvenez-vous bien de ceci, car c'est mon dernier avertissement : ramenez-la-moi telle qu'elle est aujourd'hui et vous vivrez, touchez-y et vous mourrez ! Maintenant, vous les infirmières, approchez-vous du tableau de bord ! »

Mac Dougall avait subrepticement murmuré quelques mots à ses compagnes, et maintenant elle s'avança la première, la tête haute et le regard plein de défi. Elle était aussi bonne actrice qu'infirmière.

« Regardez bien ce bouton, là, à droite, le relais n° 46, ordonna-t-il sèchement, si quelqu'un à bord s'attaque à l'une d'entre vous, ou même s'avise de vouloir le faire, appuyez dessus et je me charge du reste. Maintenant, vous, l'espèce de grande bourrique de rouquine, regardez-moi, ce n'est pas la peine de commencer à pleurnicher pour le moment... Je veux simplement être sûr que vous me reconnaîtrez lorsque nous serons face à face !

— Je vous reconnaîtrai, soyez sans crainte, espèce de sale poison de mioche, explosa-t-elle, informant ainsi le Fulgur qu'elle avait saisi son message. Non seulement je vous reconnaîtrai, mais je vous arracherai les yeux dès que vous serez devant moi !

— Excellent programme, si vous parvenez à le mener à bien », répliqua Kinnison d'un ton méprisant. Après quoi il coupa la communication.

« Qu'est-ce que c'est cette histoire, Mac ? Qu'est-ce qui vous prend ? lui demanda l'une de ses collègues, dès qu'elles se retrouvèrent seules.

— Je n'en sais rien, murmura-t-elle, méfiez-vous, peut-être ont-ils un rayon espion collé sur nous. Je n'y comprends goutte et d'ailleurs, cette histoire est trop incroyable et fantastique pour qu'on puisse y voir clair. De toute façon, passez la consigne aux autres, il faut absolument que les filles me suivent, car mon

Fulgur Gris est, d'une manière ou d'une autre, mêlé à tout cela. Je ne sais pas très bien comment mais j'en suis certaine ! »

En effet, dès la première mention de thé et de biscuits, avant même qu'elle eût le moindre soupçon quant à la situation réelle, elle avait aussitôt évoqué le souvenir de Kinnison, le plus entêté et le plus indocile des malades dont elle ait jamais eu à s'occuper... Bien pire, le seul homme qu'elle ait connu qui l'eût traitée exactement avec autant de considération que si elle avait fait partie du matériel de l'hôpital. Comme toutes les femmes, et particulièrement les jolies femmes, elle avait toujours clamé son attachement aux droits du sexe faible, exigeant pour celui-ci la place qui devait lui revenir dans la société. Refusant obstinément les priviléges accordés à son sexe, elle avait déclaré maintes fois avec vigueur qu'elle ne demanderait jamais à un homme, mais alors jamais, le moindre traitement de faveur. Néanmoins, elle avait très mal digéré d'en rencontrer un qui ne semblait même pas remarquer qu'elle était une femme, bien plus, une jolie femme... Tout au fond d'elle-même, cela continuait à l'irriter, bien qu'elle ne voulût pas se l'avouer.

Lorsqu'elle entendit parler de bifteck, elle faillit crier de saisissement. En effet, elle n'avait plus aucun espoir et luttait simplement de toutes ses forces jusqu'à l'inévitable qu'elle savait ne pouvoir retarder bien longtemps. À partir de ce moment, elle se ressaisit et commença à agir. Dès que le mot « bourrique » jaillit du haut-parleur, elle n'eut plus le moindre doute : Kinnison, le Fulgur Gris, parlait par la bouche du pirate. C'était totalement dément ; tout cela ne tenait pas debout ; mais c'était, ça devait être vrai ! Et, en femme qu'elle était, elle se persuada qu'aussi longtemps que ce Fulgur Gris serait vivant et conscient, il maîtriserait toute situation à laquelle il serait mêlé. C'est pourquoi elle fit part de sa conviction à ses collègues, qui, femmes elles aussi, l'acceptèrent sans discuter.

Lorsque le vaisseau-hôpital eut été ramené à la base, Kinnison était prêt à un affrontement ouvert pour forcer l'issue du conflit. En plus de l'officier responsable des communications, il tenait maintenant sous son emprise un observateur hautement qualifié. Une telle performance n'était que jeu d'enfant pour l'intellect qui avait contrôlé, malgré une

résistance acharnée, les brillants esprits de presque trois officiers de la Patrouille, pourtant préalablement prévenus.

« Bon travail, Mac, dit-il en se mettant en rapport mental avec l'infirmière, je vois que vous m'avez parfaitement emboîté le pas, vous avez obtenu ainsi d'excellents résultats, et si vos dons d'actrice ne se démentent pas, nous nous en sortirons. Puis-je compter sur vous ?

— Et comment ! acquiesça-t-elle avec enthousiasme. Je ne sais ce que vous êtes en train de mijoter, ni comment vous vous y prenez et j'ignore où vous êtes, mais tout cela peut attendre. Dites-moi ce que j'ai à faire, et je le ferai !

— Faire du charme au commandant de la base, lui ordonna-t-il. Me haïr – c'est-à-dire l'espèce de gorille à travers qui je m'adresse à vous, le nommé Blakeslee. Jouez le jeu à fond. Rajoutez-en si nécessaire. Suggérez même à votre don Juan que vous pourriez l'aider, mais que si jamais, hélas, je mets la main sur vous, vous vous ferez sauter la cervelle – pour peu que vous en ayez une ! Vous voyez la ligne générale. Jouez-lui la grande scène de la séduction et détestez-moi férolement. Faites de votre mieux pour déclencher une bagarre entre nous et, si le commandant se laisse suffisamment attendrir, l'instant critique se situera dans les minutes qui viennent. Sinon, nous risquons d'en voir de toutes les couleurs. Je peux tuer bon nombre d'entre eux, mais il faudrait agir rapidement, et pour cela je dispose de trop peu de temps.

— Il succombera à mon charme, promit-elle, optimiste. Il va me tomber tout rôti dans les bras. Admirez un peu mon numéro ! »

Pour succomber, le commandant succomba. Il n'avait pas vu de femme depuis des mois, et de ces infirmières n'espérait rien d'autre qu'une résistance désespérée suivie d'un suicide. Aussi fut-il complètement retourné et en resta-t-il littéralement pétrifié lorsque la plus jolie femme qu'il ait jamais vue vint se jeter spontanément dans ses bras, cherchant refuge contre les entreprises de son chef des communications.

« Je le hais ! » sanglota-t-elle, se blottissant contre la grande carcasse du commandant et tournant vers lui le feu des deux projecteurs à grande puissance qu'étaient ses yeux.

« Vous, au moins, j'en suis certaine, vous ne seriez pas aussi cruel avec moi. » Et sa tête subtilement parfumée s'appuya sur l'épaule du hors-la-loi qui en fut tout ramolli.

« Je puis vous affirmer que je ne saurais être cruel avec vous (sa voix se transforma en un doux murmure), d'ailleurs, mon petit cœur, je vous épouserai. Oui, par tous les Dieux de l'espace, je le ferai ! »

C'est ainsi que l'infirmière et le chef de la base pénétrèrent dans la salle de commandement bras dessus, bras dessous.

« C'est lui ! hurla-t-elle tendant le doigt vers le responsable des communications, le voilà. Voyons un peu maintenant si vous êtes toujours aussi flambard, espèce de sale face de rat ! Il y a un homme ici, un vrai, et il ne vous laissera pas me toucher. » Elle eut un geste grossier à l'intention de Blakeslee, tandis que son compagnon se rengorgeait ostensiblement.

« Ah ! c'est ainsi ? dit d'un ton méprisant Kinnison, enregistrez ceci et enregistrez-le bien, beauté fatale. Je vous ai choisie pour mienne, et mienne vous serez, envers et contre tous. Quant à vous, commandant, vous arrivez trop tard. Je l'avais vue avant vous et maintenant, espèce de tomate chevelue, arrivez ici, c'est votre place ! »

Elle se lova littéralement contre le commandant et celui-ci devint écarlate.

« Qu'est-ce que vous entendez par trop tard ? Vous l'avez arrachée au capitaine, n'est-ce pas ? Vous avez dit que les officiers supérieurs choisissaient d'abord, est-ce vrai ? Je suis le patron ici et je vous l'enlève, c'est bien compris ? Blakeslee, non seulement il vous faudra le supporter, mais encore l'accepter de bon gré ! Un seul mot supplémentaire de votre part, et vous allez vous retrouver écartelé devant la gueule d'un projecteur n° 6 !

— Les officiers supérieurs n'obtiennent pas toujours de choisir les premiers, répliqua Kinnison, avec une furieuse et froide férocité, mais en choisissant ses mots avec soin. Cela dépend entièrement de la personnalité des deux hommes en présence. »

C'était maintenant ou jamais le moment de frapper. Kinnison savait très bien que si le commandant ne perdait pas

promptement son self-contrôle, la vie de ces vaillantes femmes se trouverait en péril et tout son plan en serait sérieusement remis en question. Lui-même, bien sûr, parviendrait toujours à s'en tirer, mais il ne se voyait pas décrochant dans de telles conditions. Non, il lui fallait, et ce sans jurer inutilement, exciter délibérément le commandant jusqu'à ce que sa fureur soit à son paroxysme. Le bonhomme était habitué à des propos qui auraient donné des cloques à des panneaux blindés ! Mac allait l'aider. En fait, et sans même qu'il ait eu à le lui suggérer, elle s'escrimait à fomenter la discorde...

« Un costaud comme vous, vous n'allez pas supporter ça, lui mur-mura-t-elle d'un ton pressant. Inutile d'appeler les gardes pour qu'ils se chargent de lui ! Liquidez-le vous-même. Vous êtes sans conteste le meilleur, descendez-le sur place, ça lui montrera qui est le chef ici !

— Quand l'inférieur est l'homme que je suis (et la voix mordante et méprisante poursuivit sans s'interrompre), et le supérieur le cafard, le porc obèse, le roquet bâtard, le tas de graisse puante, le descendant dégénéré et idiot de la plus basse lie de l'espace, le vil avorton incomptént et satisfait de lui-même que vous êtes... »

Le pirate ainsi outragé, proférant les pires jurons, se mit dans un état de rage indescriptible et tenta de couper la parole à son adversaire. Mais la voix de Kinnison-Blakeslee, si elle n'était pas plus forte que la sienne, se révélait cependant beaucoup plus sonore.

« Alors, en ce cas, l'inférieur garde pour lui cette garce rousse. Mettez ça dans votre poche, espèce de lâche et de foie blanc, avec votre mouchoir par-dessus ! »

Toujours braillant, le gros homme avait fait demi-tour et bondissait vers un râtelier d'armes.

« Descendez-le ! » trépignait l'infirmière. Et tandis que le commandant en fureur tendait le bras vers les armes, personne ne remarqua que le dernier et le plus perçant des cris de Mac Dougall fut : « Kim ! tuez-le ! N'attendez pas plus longtemps ! Grillez-le avant qu'il ait pu se servir d'une arme ! »

Mais le Fulgur ne bougea pas. Bien que presque tous les hommes de l'équipage pirate soient demeurés immobiles,

comme hypnotisés par le spectacle, l'observateur que Kinnison avait sous son contrôle essayait depuis près d'une minute d'entrer personnellement en contact avec Helmuth, et pour cela remplissait le subéther d'appels frénétiques. Pour Kinnison, il était d'importance quasi vitale qu'Helmuth lui-même suivît la conclusion de cette scène dramatique. Et voilà pourquoi Blakeslee demeura comme figé sur place, tandis que son supérieur, jurant comme un charretier, atteignait le râtelier et se saisissait d'une arme.

Chapitre XXI

Le second relève

Blakeslee était armé – Kinnison y avait veillé – et lorsque le commandant atteignit le râtelier, le dispositif d'espionnage d'Helmuth venait juste de s'allumer. Helmuth lui-même était en ligne et l'observateur télécommandé par le Fulgur s'efforçait déjà de situer la source de l'émission boskoniane. C'est pourquoi, tandis que le pirate furieux pivotait sur lui-même, le Delameter au poing, il se trouva face à un autre qui crachait déjà des flammes, et, en quelques secondes, ne demeurait plus à l'endroit où s'était tenu le commandant qu'un petit tas fumant et calciné.

Kinnison s'étonna de ne pas entendre la voix glaciale d'Helmuth aboyer par le haut-parleur. Mais il en découvrit rapidement la raison. Profitant d'un instant d'inattention du Fulgur, l'un des spectateurs s'était suffisamment ressaisi et avait déclenché le dispositif anti-émeute. Répondant à l'appel, cinq hommes armés accoururent au pas de course, s'arrêtèrent sur place et balayèrent la salle du regard.

« Gardes ! Arrêtez immédiatement Blakeslee », ordonna depuis un haut-parleur la voix très reconnaissable d'Helmuth.

Obéissants et courageux, les cinq arrivants s'y efforcèrent, et si Blakeslee lui-même s'était trouvé effectivement devant eux, sans doute en seraient-ils venus à bout. Ils avaient bien en face d'eux le corps du responsable des communications, mais l'esprit qui commandait aux muscles de ce corps était celui de Kimball Kinnison, Fulgur Gris, avec une arme de poing : l'homme le plus rapide que la Terre ait jamais produit. Il était là, sur le qui-vive, s'attendant à la réaction des gardes, avec ses deux Delameters calés contre ses hanches. Tel était l'individu qu'Helmuth ordonnait si nonchalamment de tuer ! Plus vite que l'œil ne put

les suivre, cinq éclairs jaillirent des armes de Blakeslee. Le dernier garde s'écroula, la tête carbonisée, avant même d'avoir eu le temps de tirer. Puis :

« Voyez-vous, Helmuth, dit Kinnison d'un ton paisible, mais la voix chargée de vitriol, en se tournant vers la caméra-espion, donner des ordres de loin et demander aux autres de tirer les marrons du feu pour vous, c'est parfait tant que ça marche. Mais lorsque, comme en ce cas, ça foire, cela vous met exactement dans la position que je souhaitais. Voilà un bon moment que j'en ai ras le bol d'obéir aux ordres d'une voix désincarnée, et tout particulièrement de suivre les instructions d'un individu dont tout indique qu'il est le roi des trouillards de cette galaxie !

— Observateur ! Vous, là-bas, devant le communicateur ! aboya Helmuth sans se soucier des piques lancées par Kinnison. Sonnez l'alarme générale, que chacun se munisse d'une arme !

— Inutile, Helmuth. Celui-ci est sourd comme un pot, expliqua Kinnison avec un sourire subtilement venimeux. Je suis le seul homme de cette base à qui vous puissiez vous adresser et vous n'allez pas longtemps en avoir la possibilité.

— Et vous pensez réellement que vous pourrez mener à bien cette mutinerie, après ce défi personnel à mon autorité ?

— Bien sûr, c'est ce que j'étais en train de vous dire. Si vous vous étiez trouvé ici en personne, ou même y étiez déjà venu, si parmi les gars quelqu'un avait eu l'occasion de vous rencontrer ou de vous connaître autrement que comme une voix sans corps, peut-être n'y parviendrais-je pas. Mais puisque personne n'a jamais vu votre visage, cela me donne une chance... »

Dans son lointain bureau, l'esprit d'Helmuth avait étudié en un clin d'œil toutes les facettes de cette impensable situation. Et tandis que ses mains pianotaient de-ci de-là sur les touches de son pupitre de contrôle, il demanda :

« Désirez-vous réellement connaître mon visage ? Songez que si vous le voyez, personne dans la galaxie...

— Laissez tomber, patron, répliqua Kinnison d'un ton méprisant. Quelles que soient les circonstances, n'essayez pas de m'en faire accroire, vous me feriez immédiatement tuer si

vous en aviez les moyens. Quant à votre sale gueule, je me fiche pas mal de la voir ou non !

— Eh bien, vous la verrez ! » et le visage d’Helmuth apparut, dirigeant sur son officier rebelle un regard furieux qui aurait fait trembler n’importe quel individu normal. Mais ce ne fut certes pas le cas de Blakeslee-Kinnison !

« Évidemment, ça pourrait être pire, vous ressemblez presque à un être humain ! » s’exclama Kinnison sur un ton destiné à irriter plus encore l’impuissant chef des pirates qui bouillait intérieurement. « Mais j’ai encore à faire. Vous pouvez sans peine deviner ce qui va se passer à partir de maintenant », et, dans une décharge de Delameter, écran, caméra et haut-parleur disparurent. Kinnison lui aussi avait voulu prolonger l’entretien, tandis que son observateur vérifiait et revérifiait les chiffres du second relevé relatif à l’une des lignes de communication directe avec la base ultra-secrète d’Helmuth.

Puis, à travers toute la forteresse, retentit le signal appelant à une réunion générale urgente. À cela, le Fulgur ajouta les paroles suivantes :

« C’est une réunion de tout le personnel, cela incluant les équipages des navires posés ici, la garnison régulière et tous les prisonniers. Rassemblez-vous là dans la tenue où vous vous trouvez ; les portes de l’auditorium seront bouclées dans cinq minutes et tous ceux qui se trouveront alors à l’extérieur auront quelque motif de le regretter. »

L’auditorium se trouvait directement derrière la salle de contrôle et était ainsi disposé que, lorsque s’en escamotait la paroi coulissante du fond, le pupitre de commandement surplombait l’assemblée qui lui faisait face. Toutes les bases de Boskone étaient conçues de la sorte, ce qui permettait aux officiers supérieurs de la Grand-Base de surveiller, grâce aux instruments incorporés dans le pupitre de commandement, le déroulement de telles réunions. Chaque homme, en entendant l’appel, conclut qu’il s’agissait d’un message de la Grand-Base et se hâta d’obéir.

Kinnison dégagea le panneau coulissant entre les deux pièces et surveilla, sur le plan de l’armement, les hommes qui pénétraient dans l’auditorium. D’habitude, seuls les gardes du

service de sécurité venaient armés, mais il était possible que certains des officiers des navires basés là aient également une arme sur eux... quatre... cinq... six... : le capitaine et le pilote du croiseur qui s'était emparé du vaisseau-hôpital, le commandant en chef adjoint Krimsky et trois gardes. Couteaux, matraques et autres engins contondants n'avaient aucune importance.

« Le délai est écoulé. Fermez les portes. Apportez-m'en les clés et faites grimper ici les infirmières, ordonna-t-il aux six hommes armés, les appelant chacun par leur nom. Vous, les femmes, installez-vous sur ces chaises-là, les hommes asseyez-vous ici. »

Quand tous eurent pris place, Kinnison appuya sur un bouton et le rideau métallique s'abaissa, séparant de nouveau les deux pièces.

« Que se passe-t-il ? demanda l'un des officiers. Où est le commandant ? Que nous veut la Grand-Base ? Regardez ce pupitre !

— Tenez-vous tranquilles, ordonna Kinnison. Posez vos mains sur vos genoux. Je descends le premier d'entre vous qui fait le moindre geste. J'ai déjà liquidé le commandant et cinq gardes. J'ai mis hors circuit la Grand-Base. Maintenant, je veux savoir où nous en sommes tous les sept. » Le Fulgur le savait déjà, mais ne voulait pas que l'on s'en rendît compte.

« Pourquoi nous sept ?

— Parce que nous sommes les seuls à être armés. Le restant du personnel est maintenant enfermé dans l'auditorium. Vous savez comme moi qu'ils sont incapables d'en sortir si nul d'entre nous ne les y autorise.

— Mais Helmuth vous fera exécuter pour un coup comme ça !

— Ça m'étonnerait. Ce n'est pas d'hier que j'ai monté cette affaire. Parmi vous, combien sont avec moi ?

— Quel est votre plan ?

— Ramener ces infirmières sur une quelconque base de la Patrouille et me rendre. Je suis écoeuré de ce qu'on nous fait faire ici et comme aucune d'entre elles n'a été molestée, je pense que nous obtiendrons une amnistie et la possibilité d'un nouveau départ... Au pire une légère condamnation.

— Ah ! voilà pourquoi..., grommela le capitaine.

— Exactement ! mais je ne tiens pas à avoir avec moi des gens dont l'unique souci serait de me tirer dans le dos à la première occasion.

— Vous pouvez compter sur moi, déclara le pilote. J'ai toujours eu l'estomac solide, mais trop, c'est trop. Si vous parvenez à m'éviter une condamnation à mort, je suis votre homme. Mais je ne vous aiderai en aucun cas contre...

— Bien sûr, je ne vous demanderai rien avant que nous soyons dans l'espace. Je n'ai présentement besoin d'aucune aide.

— Voulez-vous mon Delameter ?

— Non, gardez-le. Vous ne l'utiliserez pas contre moi. Y a-t-il d'autres volontaires ? »

Un garde suivit l'exemple du pilote et se rangea à son côté, les quatre autres hésitaient.

« Le délai est écoulé, coupa Kinnison, maintenant, tous les quatre, ou vous essayez de prendre vos Delameters, ou bien vous vous retournez sans perdre une seule seconde. »

Ils choisirent la seconde solution et Kinnison récupéra leurs armes une à une. Les ayant désarmés, il leva de nouveau le rideau métallique et leur ordonna de rejoindre la foule massée là et qui commençait à s'impatienter. Il s'adressa alors à tous les hommes rassemblés, leur détaillant ce qu'il avait fait et ce qu'il comptait faire.

« Une bonne partie d'entre vous doit être lassée de jouer ainsi les hors-la-loi. Je suis persuadé que beaucoup souhaiteraient de nouveau mener une vie normale s'ils étaient assurés de pouvoir rejoindre les rangs des citoyens honnêtes sans risquer des condamnations trop graves, conclut-il. Je suis pratiquement certain que ceux d'entre vous qui reconduiront ce navire-hôpital et restitueront ces infirmières à la Patrouille, encourront au plus des peines légères. M^{lle} Mac Dougall, infirmière en chef, a rang d'officier dans la Patrouille. Nous lui demanderons ce qu'elle en pense.

— J'ajouterai quelque chose à cela ! Je n'ai aucun doute à ce sujet : Je suis totalement convaincue que tous les hommes choisis par M. Blakeslee comme membres de l'équipage ne

seront en aucun cas poursuivis. Amnistiés, ils se verront confier les tâches pour lesquelles ils sont le plus qualifiés.

— Qu'en savez-vous, mademoiselle ? demanda l'un des hommes. Nous ne sommes pas des types bien recommandables.

— Je le sais. » La voix de l'infirmière en chef était calme et sereine : « Je ne vous dirai pas comment je le sais, mais soyez assurés que je le sais !

— Ceux d'entre vous qui sont prêts à tenter leur chance avec nous, alignez-vous au fond », ordonna Kinnison qui passa rapidement en revue les rangs de ses recrues, sondant brièvement au passage l'esprit de chacun. Il ordonna à bon nombre de regagner le groupe principal, car il avait découvert en eux des idées de trahison ou les signes d'une nature irrémédiablement criminelle. Les uns furent sélectionnés parce que réellement sincères dans leur désir de quitter à jamais les rangs de Boskone, et les autres parce qu'ils se trouvaient là plus par le fait des circonstances que par prédispositions personnelles. L'inspection passée, chaque homme alla s'équiper d'une arme au râtelier et rejoignit le groupe des infirmières.

Ayant ainsi choisi son équipage, le Fulgor déclencha le mécanisme d'ouverture de la sortie la plus proche du navire-hôpital, détruisit l'interrupteur qui en commandait la fermeture de sorte que cette issue ne puisse être refermée, déverrouilla l'une des portes de l'auditorium et se tourna vers les pirates.

« Commandant en second Krimsky, en tant qu'officier le plus élevé en grade, vous avez maintenant le commandement de cette base, commença-t-il. Bien que je ne sois guère enclin à vous donner des ordres, certaines informations doivent vous être données. D'abord, je ne fixe pas le délai après lequel vous pourrez quitter cette salle. Sachez seulement qu'il sera très malsain pour quiconque de nous suivre, d'ici au vaisseau-hôpital. Ensuite, vous n'avez pas un seul croiseur en état de prendre l'espace : les pipes des injecteurs principaux ont toutes été sabotées. Si vos mécaniciens font vite, en tout juste deux heures vous pourrez en installer de nouvelles. Enfin, dernière information : dans deux heures et demie, il se produira un violent tremblement de terre qui ne devrait laisser pierre sur pierre de cette base !

— Un tremblement de terre ! Ne bluffez pas, Blakeslee, vous n'êtes pas en mesure de le déclencher.

— Eh bien, peut-être ne sera-ce pas un tremblement de terre classique, mais il fera tout aussi bien l'affaire. Si vous croyez que je bluffe, attendez et vérifiez. Mais le simple bon sens devrait vous fournir la réponse à cette question. Je sais avec précision ce qu'Helmuth mijote en ce moment, sans se soucier de vous. D'abord, j'avais eu l'intention de vous éliminer tous sans le moindre avertissement. Puis j'ai changé d'avis. J'ai décidé de vous laisser vivre, ainsi, vous pourrez rapporter à Helmuth, avec exactitude, tout ce qui s'est passé. En vous écoutant, il découvrira avec quelle facilité un seul homme a pu se jouer de lui et à quel point son système est loin d'être infaillible. Combien je serais heureux de l'observer alors ! Mais dans la vie, on ne peut pas tout avoir... Allons-y ! »

Tandis que le groupe s'éloignait, Mac resta volontairement à la traîne afin de se rapprocher de Blakeslee qui s'était chargé de couvrir leurs arrières.

« Où êtes-vous, Kim ? murmura-t-elle d'un ton angoissé.

— Je vous retrouverai au prochain couloir. Rejoignez le groupe de tête, et soyez prête à courir dès qu'il le faudra. »

Lorsqu'ils parvinrent au corridor suivant, une silhouette vêtue de cuir gris apparut, portant un objet pesant et volumineux. Kinnison lui-même posa la chose sur le sol, tira un levier et s'éloigna en courant. Tandis qu'il prenait du champ, des jets de chaleur intolérable jaillirent en cascade du mécanisme abandonné sur le sol. Juste devant lui, mais à quelque distance derrière les autres, galopaient Blakeslee et la jeune fille.

« Sapristi, comme je suis heureuse de vous voir ! haleta-t-elle, tandis que le Fulgor les rattrapait et que tous trois ralentissaient leur allure.

— Mais qu'est ce truc, là-bas, derrière nous ?

— Rien d'extraordinaire. Une simple charge de fusion du type K.J.4 Z. Ça ne causera pas de dommages bien sérieux, c'est uniquement destiné à faire fondre cette section de tunnel, afin de faciliter notre fuite.

— Alors, à propos de ce tremblement de terre, vous bluffiez ? lui demanda-t-elle d'un air quelque peu désappointé.

— À peine, la rassura-t-il. Il n'est pas prévu avant au moins deux heures et demie mais il se produira à l'heure dite !

— Comment ?

— Vous savez ce qu'il advient aux gens trop curieux, n'est-ce pas ? Cependant, cela n'a rien de trop secret, à mon avis. Il s'agit de trois bombes H placées aux endroits stratégiques et qui sont toutes trois réglées pour exploser au même instant. Nous arrivons. Ne révélez ma présence à personne. »

Une fois à bord du vaisseau, Kinnison disparut dans une cabine tandis que Blakeslee continuait à garder le commandement. Les hommes furent répartis en quarts, chacun se vit assigner son poste et l'on procéda à une brève inspection du vaisseau qui ne tarda pas à décoller. Il y eut une courte halte pour récupérer la vedette de Kinnison, puis, la nef ayant remis le cap sur Sol, Blakeslee passa le commandement à Grandall, le pilote, et se dirigea vers la cabine de Kinnison.

Là, le Fulgur relâcha son contrôle sur l'officier, lui laissant cependant le souvenir de tout ce qui s'était déroulé. Pendant quelques minutes, Blakeslee parut littéralement hébété mais au prix d'un violent effort sur lui-même, il parut retrouver son équilibre et tendit spontanément la main. « Très heureux de vous rencontrer, Fulgur. Soyez remercié pour tout ce que vous avez fait. Ce que je peux dire, c'est que je me suis laissé entraîner et qu'ensuite, je n'ai rien pu...

— Bien sûr, je le sais, c'est la raison pour laquelle je vous ai choisi, votre subconscient ne s'est à aucun moment opposé à moi. Vous conserverez le commandement d'ici à Tellus. Veuillez, s'il vous plaît, faire évacuer par tous le poste de pilotage, à l'exception de Grandall, évidemment.

— À propos, je viens juste de penser à quelque chose, s'exclama Blakeslee lorsque Kinnison rejoignit les deux hommes dans la salle de commandement. Vous devez être ce fameux Fulgur qui semblait tant obséder Helmuth !

— Probablement. C'est le but principal de ma vie !

— J'aurais tant aimé voir la tête d'Helmuth lorsqu'il apprendra cette histoire. J'ai déjà dû vous le dire, n'est-ce pas ? Mais ce désir n'a jamais été aussi intense.

— Je pensais moi aussi à Helmuth, mais pas de cette façon. » Le pilote contemplait d'un air préoccupé son écran d'observation, puis il se tourna vers Blakeslee et le Fulgur, son regard allant de l'un à l'autre d'un air interrogatif : « Ah ! je comprends... un Fulgur ! je commence à y voir un peu plus clair. Mais les questions peuvent attendre... Helmuth est après nous. Il est sur le sentier de la guerre avec l'infanterie, la cavalerie et les marines. Visez cet écran !

— Déjà quatre croiseurs ! s'étonna Blakeslee, et en voici encore un autre ! Nous n'avons même pas un projecteur capable d'enflammer une simple allumette, ni un écran susceptible d'arrêter ne serait-ce qu'un pétard mouillé ! Nous disposons d'une honorable pointe de vitesse, mais avec ces oiseaux-là, ce ne sera pas suffisant ! Vous saviez tout cela cependant avant que nous partions. D'après ce que vous avez réussi jusque-là, je suppose que vous avez d'autres cartes dans votre manche. Que devons-nous faire ?

— Pour une raison ou une autre, ils ne pourront nous détecter. Tout ce que vous avez à faire, c'est de rester hors de portée de leurs instruments de repérage électromagnétiques et de foncer sur Tellus.

— Pour une raison ou une autre !... Eh ! Neuf vaisseaux sur l'écran maintenant, tous boskonians et tous à notre recherche ! Ils ne semblent pas nous voir. Une raison ou une autre ? Mais je ne veux pas poser de questions.

— Ce sera préférable. J'aimerais par contre que vous répondiez à ce que je vais, moi, vous demander. Qui ou qu'est-ce exactement que Boskone ?

— Personne ne le sait. Seul Helmuth, et nul autre, parle au nom de Boskone, si ce dernier existe vraiment. On ne peut en avoir la preuve, mais chacun sait qu'Helmuth et Boskone sont simplement deux noms recouvrant le même individu. Helmuth, vous le savez, n'était jusqu'à ce jour, qu'une voix, aucun d'entre nous n'avait vu son visage.

— Je commence à mon tour à penser comme vous. » Et Kinnison quitta le poste de pilotage pour aller frapper à la porte de l'infirmière en chef Mac Dougall.

« Mac, voici une petite boîte dont l'importance est vitale, lui dit-il, en sortant le neutralisateur de sa poche et en le lui tendant. Mettez ça dans votre placard jusqu'à votre retour sur Tellus. Lorsque vous serez arrivée, allez vous-même remettre cet objet à Haynes personnellement. Dites-lui simplement que je le lui envoie, il est au courant.

— Pourquoi ne pas le garder vous-même et le lui remettre ? Vous nous accombez, n'est-ce pas ?

— Sans doute pas jusqu'au bout. Il me faudra sans doute filer avant qu'il soit longtemps.

— Mais je veux vous parler, se récria-t-elle. J'ai des millions de questions à vous poser !

— Cela prendrait trop de temps, répondit-il en souriant, et le temps présentement me fait plutôt défaut, tout comme à vous, d'ailleurs. » Il fit demi-tour et s'en retourna vers le poste de pilotage. Là, il travailla pendant des heures sur le bac de navigation en s'aidant d'un ordinateur. Finalement, assis sur ses talons, il contempla deux minces pinceaux lumineux qui se dessinaient dans le bac et siffla doucement entre ses dents. Ces deux lignes en effet, bien que se trouvant juste sur le même plan, ne se coupaient pas à l'intérieur de l'appareil. Calculant aussi exactement qu'il le put le point d'intersection de ces deux droites, il appuya sur la commande d'effacement pour faire disparaître toute trace de ses recherches et se dirigea vers la salle des cartes. Il compulsa bon nombre de documents, puis, à l'aide d'un pied à coulisso, d'un compas, d'un radiogoniomètre et d'une équerre, il matérialisa finalement un point ; celui-ci se situait en plein dans un secteur numéroté figurant déjà sur les cartes. Il siffla de nouveau entre ses dents, puis :

« Ouais ! » grogna-t-il. Il revérifia tous ses chiffres et réexamina les cartes pour enfin voir la pointe de son compas se poser derechef sur le même trou minuscule. Il resta là, immobile et contemplatif, pendant plus d'une minute étudiant intensément les abords de l'endroit qu'il venait de localiser.

« Amas stellaire AC 257-4736, murmura-t-il intérieurement. C'est le plus petit, le plus insignifiant, le moins connu des amas stellaires, et quelle que soit l'importance des erreurs que j'aurais pu commettre dans mes évaluations, ça ne peut se trouver ailleurs... J'avais bien pensé que cette base pouvait se situer dans un amas, mais je ne serais jamais allé la chercher là... »

Il rejoignit à nouveau le poste de pilotage.

« Comment ça se présente, les gars ? demanda-t-il.

— R.A.S. Nous avons franchi leurs lignes et sommes maintenant hors de la zone de danger. Pas un seul vaisseau sur les écrans, et personne n'a manifesté la moindre velléité de nous intercepter.

— Parfait. D'ici à la Base n° 1, vous ne risquez plus rien désormais. J'en suis heureux d'ailleurs, car il faut que je file. Cela signifie pour vous des quarts anormalement longs, mais nous n'y pouvons rien.

— Ça, mon vieux, ce n'est pas ce qui m'inquiète, ce serait plutôt...

— Vos craintes sont parfaitement inutiles, vous pouvez faire confiance à cet équipage jusqu'au dernier homme. Parmi vous, personne n'a rejoint de son plein gré les rangs des pirates et nul n'a jamais pris une part active à...

— Mais qui êtes-vous donc, un télépathe, un liseur d'âmes ? lui demanda brutalement Grandall.

— Quelque chose comme ça », répondit Kinnison avec un sourire, et Blakeslee ajouta : « Bien plus que cela ! Ce serait plutôt un technicien de l'hypnotisme sous sa forme la plus subtile. Tu croyais peut-être que j'avais quelque chose à voir dans cette histoire, mais ce n'est pas le cas. Le Fulgur a tout monté à lui tout seul !

— Um... m... » Grandall contemplait maintenant Kinnison avec, dans le regard, un respect évident : « Je savais que les Fulgurs libres étaient des types exceptionnels, mais ne pensais pas que ça allait jusque-là. Pas étonnant qu'Helmuth se ronge les sangs à cause de vous. Je suis prêt à suivre les yeux fermés quelqu'un capable à lui seul de s'emparer de toute une base tout en faisant tourner en bourrique un gars de la classe d'Hermuth !

Par contre, j'ai quelque inquiétude, pour ne pas dire une sacrée frousse, à propos de ce qui nous attend sur la Base n° 1, lorsque nous y débarquerons sans vous. Vous le savez, chacun de nous est un client tout désigné pour la chambre à gaz, et ce, sans le moindre jugement. Mademoiselle Mac Dougall fera ce qu'elle pourra, bien sûr, mais je me demande si elle a l'autorité nécessaire pour nous éviter d'être exécutés.

— Certainement, mais perdez vos doutes. Je me suis moi-même penché sur le problème. Voici un enregistrement relatant tout ce qui s'est passé. Il se termine par une recommandation de ma part pour une amnistie pleine et entière à l'égard de tous. Je suggère également que l'on trouve à chacun d'entre vous le travail qui correspond le mieux à ses aptitudes. Cet enregistrement est scellé par l'empreinte de mon pouce et se trouve ainsi authentifié. Donnez-le ou envoyez-le au grand-amiral Haynes dès que vous atterrirez. Je pense avoir suffisamment de poids pour que l'on accède à mes demandes.

— Dans ce cas, il n'y a aucun doute ! Vous êtes de ceux qui parviennent à soulever des montagnes ! Pour le restant, que devons-nous faire ?

— Veillez à ce qu'on réapprovisionne ma vedette en carburant et en vivres. Je dois accomplir un long trajet et ce vaisseau-hôpital regorge de stocks. Aussi, ne lésinez pas, remplissez mes soutes jusqu'à ras bord ! »

La vedette une fois parée, et sans autres adieux qu'un désinvolte salut de la main, Kinnison grima à bord et mit le cap vers sa lointaine destination. Grandall, le pilote, rejoignit sa couchette, tandis que Blakeslee se préparait à sa longue veille. Une heure plus tard environ, l'infirmière en chef fit son apparition dans le poste de pilotage.

« Kim ? demanda-t-elle d'un ton incertain.

— Non, mademoiselle Mac Dougall ! Blakeslee... Désolé !

— Oh ! c'est parfait. Cela veut dire que tout va bien ? Où est le Fulgor ? Il est allé se coucher ?

— Il est parti, mademoiselle.

— Parti ! Sans un mot ! Où ?

— Il ne m'en a rien dit.

— Évidemment. » La jeune fille fit demi-tour, pestant d'une voix inaudible : « Parti ! Rien que pour cela il mériterait bien une belle paire de claques. Le sagouin ! Parti ! Ça ne m'étonne pas de cette espèce de grand escogriffe abruti ! »

Chapitre XXII

Préparatifs

Mais Kinnison, pour le moment du moins, ne se dirigea pas vers la base d'Helmuth. Il fonça droit sur Aldébaran aussi vite que le lui permit sa vedette, l'un des engins les plus rapides de la galaxie. Il avait deux bonnes raisons de se rendre là-bas avant de s'attaquer à la Grand-Base de Boskone. D'abord, essayer ses nouveaux pouvoirs sur des entités non humaines, car s'il parvenait à manipuler les hommes-roues, il serait alors capable de surmonter de bien plus grands obstacles. Ensuite, il tenait à rendre la monnaie de leur pièce à ces roues vivantes et ne désirait pas faire appel aux forces de la Patrouille pour régler un compte personnel. Il se croyait de taille à se charger de cette forteresse à lui seul.

Sachant exactement où elle se trouvait, il n'eut aucune difficulté à retrouver le cratère qui en cachait l'entrée. Il repéra les magnétoscopes de surveillance et en remonta mentalement les câbles d'alimentation. Son sens de la perception globale lui était d'un incomparable secours. Gentiment, délicatement, il insinua son esprit à l'intérieur de celui de la sentinelle de service qui contemplait les écrans de surveillance. À son grand soulagement, il s'aperçut que cette monstruosité n'était pas plus difficile à contrôler que ne l'avait été le technicien radeligien. Psychiquement, il ne se sentait nullement affecté par la nature des cerveaux rencontrés. Leurs capacités, leurs qualités intrinsèques, leurs envergures propres étaient les seuls facteurs importants. Aussi s'autorisa-t-il à pénétrer dans la base pour se retrouver dans la salle même d'où il avait été éjecté si violemment quelques mois auparavant. Examinant avec intérêt le mur au travers duquel il avait été soufflé, il remarqua que les

réparations avaient été effectuées avec une telle perfection qu'on pouvait à peine en relever les traces.

Ces « Rouleurs », le Fulgur le savait, disposaient d'explosif, puisque les projectiles qui avaient transpercé son armure son corps avaient été propulsés grâce à eux. C'est pourquoi il suggéra la question suivante à l'esprit qu'il contrôlait :

« Où sont entreposés les explosifs ? » En réponse, il capta une pensée situant la salle où ceux-ci étaient stockés. En même temps, l'évocation de celui qui avait accès à cette salle permit au Fulgur d'identifier l'homme-roue dont il avait besoin. Ce fut aussi facile que cela et comme il prit soin de n'observer aucune de ces bizarres créatures, il évita de la sorte de donner l'alarme.

Kinnison se retira très progressivement de l'esprit de la sentinelle, ne laissant aucune trace de son passage, et se mit alors à explorer mentalement l'arsenal. Là, il ne découvrit uniquement que quelques caisses de cartouches de mitrailleuse. Puis, dans le cerveau de l'officier chargé des explosifs, il apprit que les projectiles de gros calibre étaient emmagasinés dans un lointain cratère de façon à éviter tout risque grave en cas d'explosion accidentelle.

« Ce n'est pas aussi simple que je le pensais, reconnut Kinnison, mais ce n'est quand même pas impossible. »

Effectivement, cela lui demanda environ une heure et il lui fallut contrôler deux hommes-roues au lieu d'un seul, mais cela se révéla réalisable.

Lorsque le responsable des munitions ordonna de charger sur une plate-forme anti-G des explosifs à grande puissance, l'équipe de manutention ne vit là qu'une simple mission de routine. En effet, le seul homme-roue éventuellement susceptible de réagir, celui qui se tenait devant les écrans de surveillance, demeurait toujours sous le contrôle de Kinnison. Le chariot sortit de la base, les explosifs y furent arrimés, puis l'ensemble prit le chemin du retour. Et tandis que le Fulgur s'enfuyait dans l'espace, la plate-forme tombait en chute libre dans le puits volcanique. L'opération s'était tellement déroulée en douceur que, dans toute la forteresse, personne ne comprit avant qu'il fût trop tard qu'un événement grave se passait. L'équipage même de la plate-forme ne réalisa pas que celle-ci

allait s'écraser. Kinnison ignorait ce qui risquait de se produire si un esprit mourait, pour ne pas parler de deux, tandis que lui-même l'avait sous son contrôle direct. C'est la raison pour laquelle, une fraction de seconde avant le crash, il se libéra de ses liens psychiques et se contenta de regarder.

Vues de l'endroit où le Fulgur les observa, l'explosion et ses conséquences ne parurent guère impressionnantes. La montagne trembla un peu, puis parut se tasser légèrement. Il s'échappa du sommet un bref jet de flammes et quelques volutes de fumée, et il tomba une petite pluie de pierres et de débris.

Cependant, lorsque la poussière se fut dissipée, il n'existeit plus aucun puits au fond du cratère, les pierres l'ayant intégralement comblé. Néanmoins, le Fulgur inspecta minutieusement toute la région environnante afin de s'assurer que le nettoyage avait été efficace à cent pour cent.

Alors, et seulement alors, il mit le cap sur l'amas stellaire AC 257-4736.

Dans sa retraite cachée, loin de la foule des soleils et des mondes de la galaxie, Helmuth était d'une humeur massacrante. À quatre reprises déjà, il avait ordonné l'élimination de ce maudit Fulgur, quel qu'il fût. Dans ce but, il avait à chaque fois mobilisé toutes ses forces pour voir régulièrement sa proie lui filer entre les doigts aussi aisément qu'une gouttelette de mercure dans la main d'un enfant. C'est alors que lui parvint l'appel urgent de Boyssia II, suivi par la nouvelle de la révolte victorieuse de Blakeslee, individu jusque-là parfaitement insignifiant, révolte qui atteignit son point culminant avec la destruction délibérée du système de surveillance reliant Helmuth à la base. Le Boskonian, son visage bleuté décoloré par la rage, tendit ses filets pour capturer le renégat. Mais, tandis qu'il supputait les résultats de sa manœuvre, une pensée lui vint soudainement qui lui fit l'effet d'un coup de poing : Blakeslee n'avait jamais eu et n'aurait jamais l'aplomb, l'autorité et les talents de meneur d'hommes qu'il venait de manifester si étrangement. Et cela aboutissait inévitablement à une question, toujours la même...

La folle colère d'Helmuth disparut de son visage, comme effacée d'un coup d'éponge, et il redevint le froid mécanisme

calculateur de chair et de sang qu'il était ordinairement. Cette donnée nouvelle changeait totalement la face des choses. Il ne s'agissait pas de la simple mutinerie d'un quelconque subordonné. Cet homme avait réussi ce qui aurait dû lui être impossible. Et alors ? Toujours le Joyau ! Toujours ce maudit Fulgur, celui qui, d'une façon ou d'une autre, avait appris à utiliser pleinement son Joyau !

« Wolmark ! Appelez tous les vaisseaux basés sur Boyssia, ordonna-t-il sèchement. Continuez à les appeler jusqu'à ce que quelqu'un réponde. Tâchez de joindre celui qui détient maintenant le commandement et passez-le-moi directement. »

Il s'écoula quelques minutes de silence. Puis, Krimsky, le commandant en second, rapporta le plus fidèlement possible ce qui s'était passé, et informa Helmuth de la menace d'une destruction imminente de la base.

« Vous disposez là-bas d'une vedette automatisée, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Passez le commandement au suivant par le rang, avec ordre de faire route vers la base la plus proche, en emportant le maximum d'équipement. Prévenez-le de respecter les délais d'évacuation car je soupçonne fort qu'il soit maintenant trop tard pour tenter de prévenir la destruction de votre base. Quant à vous, partez seul avec la vedette et emportez les dossiers personnels des hommes qui ont suivi Blakeslee. Un vaisseau vous rejoindra en un point qui vous sera indiqué plus tard et vous débarrassera des documents. »

Une heure passa, puis deux, puis trois.

« Wolmark ! Blakeslee et le navire-hôpital ont disparu, je suppose ?

— Oui, monsieur. » Le sous-ordre, s'attendant à une verte semonce, fut grandement surpris par le calme de la voix de son chef et par l'expression sereine et réfléchie de son visage.

« Venez à mon bureau. » Puis, lorsque son lieutenant se fut assis : « Je suppose que vous ne réalisez pas encore qui est derrière tout ça ?

— Blakeslee, bien sûr.

— C'était aussi ma pensée au départ. C'est d'ailleurs ce que le responsable réel voulait nous faire croire.

— Pourtant, ce ne peut être que Blakeslee, nous l'avons nous-mêmes vu, monsieur. Comment cela pourrait-il être quelqu'un d'autre ?

— Je l'ignore. Je sais cependant, et vous devriez également le savoir, qu'il est impensable que Blakeslee ait pu réaliser de tels exploits. Par lui-même d'ailleurs, il n'a pas la moindre importance.

— Nous le rattraperons, monsieur, et le ferons parler. Il ne peut nous échapper.

— Vous pourrez vérifier par vous-même qu'il va rester insaisissable et réussira à s'enfuir. Certes, Blakeslee seul n'y serait jamais parvenu, pas plus qu'il n'aurait su mener à bien une pareille entreprise. Non. Wolmark, ce n'est pas à Blakeslee que nous avons affaire.

— À qui donc alors, monsieur ?

— N'avez-vous pas encore deviné ? Le Fulgur, ahuri que vous êtes ! Ce même Fulgur qui se moque de nous depuis qu'il s'est emparé d'un de nos croiseurs, avec une vedette et un pistolet à bouchon.

— Mais... comment aurait-il pu ?

— Je dois admettre que, pour le moment du moins, je n'en sais rien. La relation cependant est indiscutable entre ce Fulgur et les événements qui viennent de se dérouler. Réfléchissez un peu : Blakeslee a fait preuve de facultés intellectuelles pour le moins inattendues chez lui. Mais pensez au Joyau ! Il provient d'Arisia. Les Arisians sont des maîtres sur le plan de la pensée, des forces mentales et des procédés télépathiques. Leurs agissements nous sont totalement incompréhensibles. Ce sont des données qui, mises bout à bout, devraient nous permettre de nous faire une opinion définitive.

— Je ne vois pas très bien comment tout cela s'enchaîne.

— Moi non plus pour le moment. Cependant, il ne peut sûrement pas espérer... Un instant ! Le temps est venu où il se révèle parfaitement absurde de trancher de ce qui est possible ou impossible à ce Fulgur. Nos communications se font bien sur bandes étroites, mais n'importe quel faisceau maser peut être

capté si l'on emploie la puissance nécessaire. Ce faisceau capté, il est très possible de remonter jusqu'à sa source. Je m'attends à une proche visite de sa part et nous allons nous y préparer. C'est la raison de notre discussion. Voici un appareil qui élève une barrière au travers de laquelle aucune pensée ne peut pénétrer. J'en disposais depuis un moment. Mais, pour des raisons évidentes, j'avais jugé bon de le garder secret. En voici les schémas de câblage et les plans de montage. Faites-en fabriquer plusieurs centaines dans les plus brefs délais. Veillez à ce que chaque créature de cette planète en porte un en permanence et faites bien comprendre à tous qu'il est d'une importance primordiale qu'une protection ininterrompue soit maintenue, même au moment du changement des piles. J'insisterai d'ailleurs là-dessus moi-même. Les experts travaillent depuis quelque temps déjà sur le problème de la protection globale d'une planète par un tel écran, et il existe d'assez bonnes chances de succès dans un proche futur. Cependant, une sécurité individuelle restera nécessaire. Nous n'insisterons jamais trop sur le fait que la vie de chacun dépendra du maintien de son écran psychique. C'est tout. »

Lorsqu'un messager apporta les dossiers personnels de Blakeslee et des autres déserteurs, Helmuth et ses psychologues s'y plongèrent, les décortiquant avec un soin tout particulier. Après en avoir disséqué toutes les données, il devint évident que la conclusion de leur chef était la seule correcte : le Fulgur pouvait lire les pensées !

La raison et la logique indiquèrent à Helmuth que, pour son adversaire, le seul but de l'opération sur la base de Boyssia avait été d'obtenir un relevé d'une des lignes directes de communication avec la Grand-Base. La fuite de Blakeslee, la destruction de la forteresse n'étaient que des manœuvres de diversion destinées à masquer l'objet réel de sa visite. Le Fulgur avait mis en scène cet épisode parfaitement mélodramatique uniquement pour prolonger le contact avec lui, Helmuth, pendant qu'il procédait aux relevés nécessaires. C'était la seule raison pour laquelle le magnétoscope de surveillance n'avait pas été détruit plus tôt. Finalement, il lui fallait reconnaître que le Fulgur venait indiscutablement de marquer un nouveau point.

D'autres mesures devaient être envisagées pour rendre la Grand-Base aussi imprenable sur le plan psychique qu'elle l'était sur le plan physique. Tant que ce résultat ne serait pas atteint, il pourrait fort bien se faire que l'existence même d'Helmuth se trouvât en danger, perspective particulièrement peu réjouissante. C'est pourquoi se tinrent conférences après conférences, au cours desquelles toutes les éventualités furent passées en revue et toutes les précautions imaginables furent prises. En résumé, la Grand-Base consacra tous ses efforts à prévenir l'assaut mental qu'elle prévoyait imminent.

Kinnison aborda avec la plus grande circonspection cet amas stellaire. Bien que celui-ci sur le plan purement astronomique fût minuscule, il n'en était pas moins constitué de plusieurs centaines d'étoiles et d'un nombre indéterminé de planètes. N'importe laquelle de ces dernières pouvait être celle qu'il recherchait, et s'en approcher sans le savoir risquait de se révéler désastreux. Le Fulgur ralentit donc, avançant littéralement au pas, année-lumière après année-lumière, tous ses sondeurs balayant l'espace devant lui jusqu'à la limite extrême de leur inimaginable portée.

Il s'était plus ou moins attendu à devoir fouiller cet amas monde après monde. Mais, en cela au moins, il eut une agréable surprise : dans l'angle de l'un de ses écrans de détection, une tache faiblement luminescente se matérialisa. Une sonnerie retentit, et Kinnison dirigea son instrument d'observation le plus puissant sur l'endroit indiqué. L'appareil, bien que de très faible ouverture, disposait d'un pouvoir d'agrandissement et d'une finesse de définition extraordinaire. L'image se décomposa en dix-huit petits points brillants qui en entouraient un autre beaucoup plus important.

Il ne restait plus aucun doute quant à l'emplacement de la base d'Helmuth. Mais se présenta alors le problème de la méthode d'approche. Kinnison n'avait pas envisagé la possibilité de la présence d'un rideau d'astronefs de couverture. Or, si ceux-ci se révélaient suffisamment rapprochés, cela risquait d'entraîner un tel chevauchement du champ de leur détecteur électromagnétique qu'il ne lui resterait plus qu'à rebrousser chemin. Il chercha à dénombrer et à situer ces avant-

postes de façon à déterminer la distance qui les séparait les uns des autres. Scrutant l'espace alentour, il poursuivit sa progression, s'arrêta puis avança de nouveau, calculant finalement que, quelle qu'en soit la nature, ces sentinelles étaient beaucoup trop éloignées pour qu'il existât un quelconque danger sur le plan des magnétomètres. Il pourrait donc, sans difficulté, se glisser entre ces vaisseaux et n'aurait même pas à masquer ses réacteurs. En fait, il ne s'agissait sans doute pas de défenses avancées, conclut Kinnison, mais simplement de « sonnettes » disposées à distance de ce système solaire et dont la destination n'était pas de repousser des vedettes, mais d'avertir Helmuth de l'éventuelle approche d'une force assez puissante pour menacer la Grand-Base.

Le Fulgur, se rapprochant de plus en plus, découvrit que l'objet central était bien une base, stupéfiante tant par sa superficie que par ses fortifications. Les avant-postes étaient constitués d'immenses forteresses de l'espace. Celles-ci flottaient, pratiquement stationnaires, par rapport au soleil du système qu'elles entouraient. Kinnison dirigea la proue de sa vedette sur le centre d'un carré imaginaire formé par quatre de ces structures et piqua pour arriver à proximité de la planète qui était son but. Là, repassant en vol normal, il mit sa vedette sur orbite sans se soucier particulièrement d'en connaître la nature exacte. Il veilla simplement à ce que son vaisseau n'adopte pas une trajectoire par trop elliptique. Puis il coupa tous ses moteurs. Dorénavant, il était à l'abri de tout repérage. Inclinant alors son siège en arrière, il ferma les yeux et laissa son sens de la perception plonger sur et dans les fortifications de la Grand-Base.

Pendant un long moment, il n'y découvrit pas une seule créature vivante. Il parcourut mentalement plusieurs centaines de kilomètres de corridors, n'y trouvant que des machines automatiques, des rangées et des rangées d'accumulateurs couvrant plusieurs kilomètres carrés, des batteries de projecteurs télécommandés ainsi que tout un arsenal d'armes offensives et défensives. Finalement, il parvint jusqu'au dôme d'Helmuth, et là, reçut un choc. Le personnel de ce dôme se chiffrait par centaines, mais il ne put entrer en contact

psychique avec personne. Il lui était impossible même d'effleurer leur esprit. Partout il se trouvait bloqué. Chaque membre de la garnison était protégé par un écran aussi efficace que le sien.

La vedette de Kinnison fit plusieurs fois le tour de la planète tandis qu'il essayait de tourner cet obstacle nouveau et parfaitement inattendu. Cette situation laissait à penser qu'Helmuth se doutait de ce qui l'attendait. Il était loin d'être sot. Mais comment diable avait-il pu deviner qu'un assaut mental était inscrit dans l'ordre des choses ? Peut-être jouait-il simplement la carte de la sécurité. S'il en était ainsi, l'heure du Fulgor viendrait inévitablement. Des hommes ne respecteraient pas les consignes de sécurité, des batteries s'épuiseraient et devraient être changées.

Mais cet espoir était vain, comme une surveillance permanente le lui fit comprendre. Chaque batterie était enregistrée, vérifiée et sa durée de fonctionnement soigneusement inscrite. Jamais aucun écran n'était débranché ne fût-ce qu'un instant lorsque la batterie était remplacée. Des piles neuves étaient préalablement mises en service avant que les anciennes soient retirées.

« Eh bien, voilà qui est réglé ! Helmuth est au courant, se dit Kinnison après avoir vainement observé plusieurs échanges de ce genre. C'est un vieux renard. Véritablement, ce type est redoutable. Je ne vois toujours pas ce que j'ai pu faire qui ait ainsi réussi à lui mettre la puce à l'oreille ! »

Jour après jour, le Fulgor étudia chaque détail du fonctionnement des bâtiments et des routines de la forteresse. Finalement, une idée germa dans son esprit. Il dirigea son attention vers un baraquement qu'il avait fréquemment inspecté auparavant, mais s'arrêta, irrésolu et hésitant.

« Uh ! Uh ! Kim, mon vieux, tu ferais peut-être mieux de t'abstenir, se conseilla-t-il à lui-même. Cet Helmuth est bigrement rapide pour avoir élucidé aussi vite l'affaire de Boyssia. »

Sans le moindre avertissement sa projection mentale fut brutalement coupée, ce qui régla ainsi définitivement la

question. Le gigantesque écran d'Helmuth était désormais en place et la planète entière à l'abri de toute intrusion psychique.

« Oh ! c'est sans doute tout aussi bien comme ça ! continua Kinnison discutant avec lui-même. Si j'avais tenté quelque chose là, peut-être s'en serait-on avisé et l'on m'aurait alors préparé un accueil de première pour la prochaine fois ! »

Il repassa en vol aninertiel et mit le cap sur la Terre dont il se trouvait présentement si éloigné. À plusieurs reprises pendant son long trajet de retour, il fut très tenté d'appeler Haynes par l'intermédiaire de son Joyau afin de faire démarrer les préparatifs d'une prochaine opération. Mais, chaque fois, il jugea plus prudent de s'abstenir. Cette histoire était beaucoup trop importante pour en discuter ouvertement à travers tant de subéther ou même pour en parler télépathiquement en dehors d'une pièce dûment protégée. En outre, chaque heure de veille de cet interminable voyage pouvait être très utilement employée à assimiler et à classifier les informations recueillies afin d'établir les grandes lignes de la future campagne. C'est pourquoi, avant que le temps lui parût s'éterniser, Kinnison atterrit sur la Base n° 1 et fut conduit directement au bureau du grand-amiral Haynes.

« Content de vous voir, mon garçon ! » Haynes accueillit cordialement le jeune Fulgur tandis qu'il branchait les écrans psychiques de son bureau.

« Puisque cette fois-ci vous nous arrivez sur vos deux jambes, j'en conclus que vous avez des choses intéressantes à nous dire.

— Encore mieux que cela, monsieur. Je suis ici pour frapper un grand coup. Je sais enfin où se trouve leur Grand-Base et j'en ai des plans détaillés. Je pense savoir qui est Boskone. J'ai découvert où sévit Helmuth, et j'ai étudié un plan, qui, s'il réussit, nous permettra de détruire leur G.Q.G. Nous liquiderons ainsi Boskone, Helmuth, et tous les autres cerveaux directeurs.

— Mentor alors a réussi à faire entrer quelque chose dans votre caboché ? »

Pour la première fois depuis que Kinnison l'avait connu, le vieil homme perdit son impassibilité. Il bondit sur ses pieds et saisit le Fulgur par le bras.

« Je savais que vous étiez formidable, mais à ce point... Il vous a donc donné ce que vous souhaitiez ?

— Exactement », et le jeune homme rapporta aussi brièvement que possible tout ce qui s'était passé.

« Je suis aussi certain qu'Helmuth et Boskone ne font qu'un qu'il est possible d'affirmer une chose improuvable, continua Kinnison qui déroula une liasse de papiers. Helmuth parle pour Boskone, ce que personne jamais ne fait. Aucun des autres gros bonnets ne connaît quoi que ce soit de ce dernier, et nul n'a jamais pu écouter sa voix. Cependant tous filent doux lorsque Helmuth « parlant au nom de Boskone » fait claquer son fouet. Par ailleurs, je n'ai en aucun cas entendu Helmuth discuter avec des supérieurs. Je suis donc persuadé que lorsque nous aurons Helmuth, Boskone sera liquidé ! Mais ce ne sera pas un petit travail. J'ai inspecté son quartier général d'un bout à l'autre comme je vous l'ai dit, et Sa Grand-Base est totalement imprenable en l'état actuel des choses. Je n'aurais rien imaginé d'analogue. Notre Base n° 1 comparée à cela ressemble à un aérodrome désert en plein hiver. Ils possèdent des écrans, des fosses, des projecteurs, des accumulateurs, l'ensemble sur une échelle gigantesque. En fait, ils ont tout, mais vous pourrez en juger par les plans et les enregistrements que je vous ai apportés. Tout assaut frontal est voué à l'échec. Même si nous utilisions la totalité de nos vaisseaux, y compris nos pilonneurs, ils pourraient sans peine nous tenir tête. Or, navires pour navires, là aussi ils peuvent rivaliser avec nous. Nous ne parviendrons jamais à proximité de la Grand-Base si celle-ci est informée de notre approche...

— Ma foi, si c'est une tâche si ardue que cela !

— J'y arrive. C'est un morceau trop coriace présentement, mais il existe une sérieuse possibilité de parvenir à l'attendrir un peu ! » Et le jeune Fulgur exposa le plan sur lequel il avait si longtemps travaillé. « Vous voyez, comme un ver, il me faudra agir de l'intérieur. C'est la seule façon d'opérer !

« Il nous faudra installer des neutralisateurs de détection sur tous les astronefs qui participeront à ce raid mais cela sera facile. D'autre part, nous devrons engager l'ensemble de nos forces.

— J'en conclus, d'après ce que vous venez de m'exposer, que le facteur essentiel sera le chronométrage.

— Exactement. Tout devra se dérouler à la minute près puisque, une fois derrière leur écran psychique, je serai dans l'incapacité de communiquer avec vous. Combien de temps nous faudra-t-il pour rassembler nos unités et nous trouver dans cet amas stellaire ?

— Sept semaines. Huit au grand maximum.

— Ajoutons-en deux pour les impondérables. Dans dix semaines à partir d'aujourd'hui, à vingt heures exactement, ouvrez le feu avec tous les projecteurs de tous les vaisseaux que vous aurez pu rassembler là-bas. J'ai un plan détaillé des lieux quelque part là-dedans... le voilà ! Comme vous le voyez, il y a vingt-six objectifs principaux. Attaquez-les simultanément à la seconde près. Si tous ces points d'appui tombent, le reste sera possible, sinon tant pis. Ensuite, à partir de ces vingt-six objectifs, remontez droit sur le dôme central en détruisant tout sur votre passage. Votre assaut devra durer exactement quinze minutes, pas une de plus ou de moins. Si, à huit heures et quart le dôme, principal ne s'est pas rendu en abaissant ses écrans, détruisez-le également, si vous le pouvez, mais ça risque, je le crains, d'être fort difficile. À partir de ce moment-là, vous et tous les autres amiraux à cinq étoiles adopterez la tactique qui vous semblera la plus appropriée à la situation.

— Votre plan apparemment ne nous mentionne pas où vous serez et ce que vous ferez si le dôme principal n'abaisse pas ses écrans.

— Je serai mort, et vous entamerez la pire des guerres que cette galaxie ait jamais connue ! »

Chapitre XXIII

Tregonsee se fait Zwilnik

Bien que la vérification et le réapprovisionnement de sa vedette n'aient pris qu'une couple d'heures, Kinnison ne quitta pas la Terre avant presque deux jours. Il avait exigé beaucoup d'équipements spéciaux, et la construction d'un des appareils demandés, un scaphandre cuirassé comme on n'en avait jamais vu jusque-là, fut la cause essentielle de ce retard. Lorsque cette tenue fut prête, le grand-amiral, vivement intéressé, accompagna le jeune Fulgur jusqu'à un stand de tir aux parois blindées où le scaphandre avait déjà été installé sur un mannequin télécommandé. À quinze mètres de là, était placée une mitrailleuse lourde avec son équipe de tir dûment protégée elle aussi. Lorsque les deux hommes approchèrent, les servants se mirent au garde-à-vous.

— Reprenez vos places, ordonna Haynes.

— Avez-vous comparé ces cartouches à celles que j'ai rapportées d'Aldébaran I ? » demanda Kinnison à l'officier chargé du tir, tandis que, suivi par le grand-amiral, il s'installait derrière le boîtier de contrôle du mannequin.

« Oui monsieur, celles-ci sont vingt-cinq pour cent plus puissantes, comme vous l'aviez demandé.

— Parfait, ouvrez le feu ! » et tandis que l'arme commençait à émettre son habituel rugissement saccadé, Kinnison fit effectuer tous les mouvements possibles au mannequin de façon à permettre à celui-ci d'intercepter la pluie d'acier sur toutes les coutures du scaphandre. Le vacarme cessa.

« Un millier de cartouches, monsieur, annonça l'officier.

— Pas un trou, pas une bosse, pas une égratignure », déclara Kinnison après un examen attentif, et il s'installa à l'intérieur de

l'armure. Maintenant, allez-y pour deux mille coups, à moins que je ne vous ordonne de vous arrêter. Ouvrez le feu ! »

De nouveau, la mitrailleuse reprit son assourdissant chant de haine et Kinnison, malgré sa vigueur, et en dépit de l'assistance fournie par les micro-moteurs de son scaphandre, ne put faire face à la pluie de projectiles dont l'impact le précipita au sol, le projetant en arrière. Le feu cessa...

« Reprenez, aboya-t-il, vous croyez peut-être qu'ils s'arrêteront de tirer parce que je serai tombé ?

— Mais nous avions tiré déjà plus de dix-neuf cents cartouches, protesta l'officier.

— Continuez le tir jusqu'à ce que vous soyez à court de munitions ou jusqu'à ce que je vous donne l'ordre d'arrêter, poursuivit Kinnison. Il faut que j'apprenne, avec cet engin, à me déplacer sous un déluge de plomb ! » L'averse métallique recommença de claquer sur la carcasse d'acier qui résonna. De nouveau, le Fulgur fut précipité au sol, roulé en tous sens et plaqué contre la paroi du fond. Il se releva pour se voir à chaque fois projeté au sol, tandis que les servants, qui maintenant s'étaient pris au jeu, aspergeaient de leur pinceau d'acier un point après l'autre de son armure et variaient leurs attaques en passant d'un tir continu à de brèves mais violentes rafales. Mais finalement, en dépit de tous leurs efforts, Kinnison apprit à maîtriser sa mini-forteresse personnelle. Puis, ses réacteurs le propulsant, il fit face à la gueule hurlante de l'arme et s'avança droit dans le flot de fumée et d'acier brûlant. L'air était maintenant littéralement saturé de balles, des projectiles et des fragments de projectiles déchiraient l'air en sifflant, ricochant en un ballet fantastique sur l'invulnérable armure. Du sable et des éclats de ciment voltigeaient partout, obscurcissant l'atmosphère du stand. La mitrailleuse aboyait à son débit maximum, tandis que les tireurs en sueur s'essoufflaient à alimenter convenablement sa gueule vorace. Mais en dépit de tout cela, Kinnison maintint sa progression en ligne et se trouvait à peine à deux mètres de l'orifice rageur de l'arme lorsque derechef le feu s'arrêta.

« Vingt milles cartouches monsieur, annonça d'un ton bref l'officier, il va nous falloir changer le canon avant de pouvoir reprendre le tir.

— Ça suffit, coupa Haynes. Sortez de là-dedans ! »

Kinnison sortit, retira ses deux épais couvre-oreilles, déglutit à plusieurs reprises, cligna des yeux et grimaça, puis il parvint à dire : « Ça serait parfait monsieur, n'était le bruit. Heureusement que j'ai mon Joyau, car malgré les protège-tympons, je vais être sourd pendant au moins trois jours !

— Comment ont fonctionné les ressorts et les amortisseurs ? Vous devez être couvert d'ecchymoses car vous avez été sérieusement secoué.

— Tout a fonctionné à merveille et je n'ai pas une seule meurtrissure. Voyons un peu comment l'armure s'est comportée.

Chaque centimètre carré de la surface de l'armure était marqué par des ternissures, là où le métal des balles s'était frotté sur le poli de l'alliage. Mais le scaphandre par lui-même n'était ni bosselé, ni marqué, ni même éraflé.

« Parfait les gars, et merci ! » Kinnison renvoya les mitrailleurs. Ceux-ci devaient probablement se demander comment un homme parvenait à voir au travers d'un casque fait d'alliage laminé de plusieurs centimètres d'épaisseur, un casque sans visière ni fentes, mais si telles étaient leurs pensées, ils ne manifestèrent cependant nulle curiosité. Eux aussi étaient des patrouilleurs.

« Votre truc, là, est-ce une armure ou un tank ? demanda Haynes, j'ai vieilli de dix ans pendant ce test, mais je suis heureux que vous ayez pris la précaution de procéder à toutes ces vérifications. Maintenant, vous pourrez faire face à tous les dangers.

— La meilleure des méthodes est assurément celle qui consiste à faire son apprentissage auprès de ses amis, plutôt qu'au contact de l'ennemi, répondit en riant Kinnison. C'est un peu lourd, c'est certain, ça doit approcher la tonne. Cependant, je n'ai pas l'intention de beaucoup l'employer pour marcher. Je me déplacerai essentiellement en volant.

« Eh bien, monsieur, puisque maintenant tout est paré je ferais mieux de rejoindre ma vedette par la voie des airs afin de prendre l'espace, ne croyez-vous pas ? Je ne sais pas exactement combien de temps il me faudra demeurer sur Trenco.

— Vous avez sans doute raison », reconnut le grand-amiral d'un ton tout aussi détaché, et Kinnison le quitta aussitôt.

« Quel homme ! » Haynes resta le regard fixé sur la monstrueuse silhouette, jusqu'à ce qu'elle eût disparu au loin, puis il se dirigea à pas lents vers son bureau, réfléchissant tout en marchant.

Mac Dougall avait été éminemment irritée et follement exaspérée par le départ inopiné de Kinnison, que n'avait précédé ni conversation inutile ni scène d'adieu touchants. Tel n'était pas le cas de Haynes. Ce vétéran chevronné connaissait les Fulgurs Gris – et tout spécialement les jeunes Fulgurs Gris – toujours enclins à agir de la sorte. Il savait également, comme un jour l'infirmière l'apprendrait, que Kinnison n'était plus un simple Tellurien. Il appartenait désormais à toute la galaxie et non plus à un seul des grains de sable de cet ensemble-ci. Il était de la Patrouille. Il était la Patrouille et prenait très à cœur ses nouvelles responsabilités. Tandis qu'il déambulait ainsi, plongé dans ses pensées, le grand-amiral se sourit doucement à lui-même. Il savait aussi, comme Kinnison au cours des temps le découvrirait un jour, que l'univers était vaste, le temps infini, et que le grand schéma universel, comprenant toute l'éternité dans son plenum cosmique, était incompréhensiblement complexe. Sur cette réflexion fuligineuse, le vieux guerrier s'assit derrière son bureau et reprit ses tâches interrompues.

Mais Kinnison, compte tenu de son âge, n'en était pas encore arrivé au stade de détachement philosophique de Haynes, et pour lui le voyage vers Trenco parut interminable. Anxieux qu'il était de mettre son plan de campagne à l'épreuve, il s'aperçut que les objurgations mentales et les invectives à haute et intelligible voix n'accéléraient en rien sa vedette qui filait déjà à l'incroyable vitesse engendrée par la folle poussée de ses réacteurs. Se promener comme un lion en cage entre les quatre murs du minuscule poste de pilotage n'était guère plus utile. Il avait, certes, des exercices physiques à pratiquer chaque

jour mais cela ne le contentait point. Quant à l'entraînement mental mieux valait ne pas en parler, car il ne parvenait pas à distraire sa pensée de la base d'Helmuth.

Cependant Trenco fut enfin là, devant lui, et Kinnison y localisa sans difficulté l'astroport de la Patrouille. Heureusement, il était alors environ onze heures du matin sur la planète, aussi n'eut-il pas longtemps à attendre pour atterrir. Passant en vol normal, il piqua droit sur la base tout en adressant un message télépathique pour annoncer son arrivée.

« J'appelle le Fulgur de l'astroport de Trenco, Tregonsee ou celui qui l'a relevé. Ici Kinnison, Fulgur de Sol III, qui demande l'autorisation d'atterrir.

— Ici Tregonsee, lui fut-il répondu mentalement. Soyez le bienvenu, Kinnison. Vous êtes sur la bonne trajectoire. Ainsi, vous y voyez normalement dans cette atmosphère qui déforme tout ? Vous avez donc mis au point un nouveau dispositif ?

— Je ne l'ai pas mis au point, on me l'a donné ! »

Le berceau d'appontage sortit comme une flèche du flanc de l'astroport, immobilisa la vedette, puis l'entraîna à l'intérieur d'un sas. Là, dès que son vaisseau eut été désinfecté, Kinnison rejoignit Tregonsee. Le Rigellian était un facteur très important dans le projet de Kinnison et comme lui aussi était un Fulgur, Kim devait implicitement lui faire confiance. Il lui raconta donc brièvement ce qui s'était passé et ce qu'il envisageait de faire. Puis il conclut :

« Aussi, voyez-vous, j'ai besoin d'environ cinquante kilos de thionite. Il ne s'agit pas de cinquante milligrammes ou de cinquante grammes, mais bien de cinquante kilogrammes. Comme à l'heure actuelle il n'en existe sans doute pas une telle quantité en circulation dans toute la galaxie, je suis venu ici pour vous demander de la fabriquer. »

Rien que ça ! Il demandait calmement à un Fulgur dont le devoir consistait à tuer quiconque cherchait à se procurer la moindre feuille de végétation trenconienne de lui fournir une quantité de drogue dépassant la production de toute la galaxie durant un mois tellurien ! C'était un peu comme s'il s'était rendu au Département du Trésor, à Washington, pour informer le chef du bureau des Narcotiques qu'il venait là afin de charger

dix tonnes d'héroïne ! Mais Tregonsee ne cilla point et ne posa aucune question. Il ne fut même pas surpris, l'homme qu'il avait devant lui étant un Fulgur Gris.

« Ça ne devrait pas être trop difficile, répondit Tregonsee après un moment de réflexion, nous disposons de plusieurs unités d'extraction et de purification de thionite saisies auprès de trafiquants et qui n'ont pas encore été expédiées à la Base n° 1. En outre, nous sommes tous au courant des techniques de production de la thionite. »

Il donna des ordres et bientôt l'astroport de Trenco devint la scène d'un étonnant spectacle dans lequel une garnison de la Patrouille galactique consacrait toute son énergie à enfreindre délibérément une des lois qu'elle était censée faire impitoyablement respecter sans hésitation ni exception !

C'était juste le milieu de la journée, le moment le plus calme sur Trenco. Le vent y était pratiquement « nul » ce qui, sur cette planète, signifiait qu'un homme solide pouvait lui résister et même, s'il combinait force et agilité, se déplacer. C'est pourquoi Kinnison enfila un scaphandre léger et se plongea dans la récolte des feuilles les plus larges de la végétation locale qui, lui avait-on indiqué, étaient les plus riches en thionite. Il s'y était attelé depuis quelques minutes à peine quand une créature plate essaya de grimper sur lui puis s'éloigna après s'être assurée que son armure n'était pas comestible, et l'observa intensément. Il se présentait là une merveilleuse occasion d'entraînement et le Fulgur s'en avisa aussitôt. Ayant pendant des heures travaillé sur le cerveau de divers animaux terrestres, Kinnison envahit sans grandes difficultés l'esprit du nouvel arrivant. Il découvrit alors que le Trenconian était considérablement plus intelligent qu'un chien. Cela était si vrai que la race disposait déjà d'un langage assez élaboré. C'est pourquoi il ne fallut pas longtemps au Fulgur pour apprendre à utiliser les pattes très particulières, ainsi que tous les autres appendices de son sujet. Bientôt, l'animal se mit au travail comme s'il agissait pour son propre compte. Comme il était merveilleusement adapté aux incroyables fantaisies météorologiques de son environnement, il eut vite accompli, à lui tout seul, plus de besogne que tout le reste de la garnison.

« C'est un sale tour que je suis en train de te jouer, mon vieux, dit Kinnison à son aide au bout d'un moment. Viens dans le sas et je verrai si je peux te dédommager. » Comme la nourriture était le seul moyen d'échange envisageable, le Fulgur sortit des soutes de sa vedette une petite boîte de saumon, un fromage, une tablette de chocolat, quelques morceaux de sucre et une pomme de terre, et offrit successivement ces mets au Trenconian. Le saumon et le fromage furent considérés comme acceptables, le chocolat comme une friandise merveilleusement surprenante. Cependant, c'est avec le sucre que Kinnison décrocha la timbale. Il ressentit en son propre esprit l'impression extatique qui envahit son compagnon tandis qu'un morceau de cette délicieuse substance se dissolvait dans sa gueule. Il mangea bien aussi la pomme de terre – n'importe quel animal trencanian étant à tout moment susceptible de manger n'importe quoi –, mais c'était de la nourriture, sans plus.

Sachant maintenant comment manœuvrer, Kinnison fit sortir son assistant malgré les formidables bourrasques de vent, et relâcha son emprise sur lui tandis qu'il lançait en l'air un morceau de sucre. Le Trencos le saisit au vol, le mangea, et manifesta sa joie comme un fou.

« Encore, insista-t-il, en s'efforçant de grimper le long de la jambe cuirassée du Fulgur.

« Si tu en veux plus, il te faudra le gagner, lui expliqua Kinnison. Arrache les feuilles larges de ces plantes, et viens les déposer ici, dans ce récipient. Alors, je te donnerai d'autres sucres. »

C'était une idée entièrement neuve pour l'autochtone mais dès que Kinnison eut pris le contrôle de son esprit pour lui indiquer comment accomplir consciemment ce qu'il avait accompli inconsciemment pendant l'heure précédente, le Trenconian se mit très volontiers au travail. En fait, avant que la pluie ne commence à tomber, mettant ainsi un terme au labeur de la journée, il y avait à l'ouvrage une douzaine de ces créatures et la récolte arrivait à un rythme tel que la garnison rigellianne ne parvenait pas à la traiter. Même lorsque l'astroport eut été fermé pour la nuit, les Trencos continuèrent à s'agglutiner

devant le sas d'entrée sans se soucier du déluge, amenant chacun leur petit lot de feuilles et demandant plaintivement qu'on les laissât pénétrer.

Il fallut à Kinnison un certain temps pour leur faire comprendre que le travail de la journée était terminé mais qu'ils devraient revenir le lendemain matin. Il réussit à la longue à leur en faire admettre l'idée, et le dernier homme-tortue, dépité, s'éloigna à la nage. Mais le matin suivant, avant même que la boue eût séché, les douze mêmes créatures étaient déjà là. Alors les deux Fulgurs se posèrent simultanément la même question :

« Comment diable ces Trenconians s'y étaient-ils pris pour retrouver l'astroport ? Étaient-ils simplement restés à proximité pendant la tempête et le déluge de la nuit ?

— Je l'ignore, répondit Kinnison, à la question muette de Tregonsee, mais je dois pouvoir le découvrir. » Il examina de nouveau, avec plus d'attention encore qu'auparavant les esprits de deux ou trois de ces créatures : « Non, elles ne nous ont pas suivis, annonça-t-il, elles sont beaucoup moins bêtes que je ne l'avais pensé de prime abord. Elles sont dotées du sens de la perception globale, un peu comme vous, Tregonsee, peut-être même vous sont-elles supérieures dans ce domaine. Je me demande... ne pourrions-nous pas les dresser ? Ce serait des assistants d'une incontestable utilité dans toutes vos missions de police.

— De la façon dont vous les manipulez, certainement. Je peux bien sûr converser un peu avec elles, mais jusque-là elles n'avaient jamais manifesté le moindre désir de coopération.

— C'est parce que vous ne leur avez jamais proposé de sucre, répliqua en riant Kinnison. Vous connaissez le sucre, n'est-ce pas ? J'oubliais que beaucoup de races n'en consomment point.

— Et c'est notre cas, à nous les Rigellians. L'amidon nous est beaucoup plus agréable au goût, et s'adapte nettement mieux à notre métabolisme. À nos yeux, le sucre n'est qu'un corps chimique parmi d'autres. Cependant, nous pouvons nous en procurer facilement. Mais il y a autre chose : vous êtes en mesure d'indiquer à ces Trencos ce qu'ils ont à exécuter et vous

pouvez parfaitement vous faire entendre d'eux. Moi, j'en suis incapable.

— Je peux arranger cela à l'aide d'un traitement mental approprié qui ne devrait pas me prendre plus de cinq minutes. De plus, je vais vous laisser un stock de sucre suffisant en attendant qu'il vous en soit livré. » Pendant les quelques minutes au cours desquelles le Fulgur avait discuté de leurs alliés potentiels, la boue avait séché et un extraordinaire manteau de végétation commençait à recouvrir le sol.

« Ces plantes du petit matin sont les plus riches de toutes en thionite, beaucoup plus riches que les feuilles à bord large, mais par suite du vent les Zwilniks ne parviennent jamais à en obtenir plus d'une poignée, indiqua le Rigellian. Maintenant, si vous voulez procéder à votre traitement, je verrai ce que je peux faire avec les « crêpes ». »

Kinnison s'exécuta et les Trencos travaillèrent pour Tregonsee avec autant d'ardeur que pour Kinnison. Ils dégustèrent d'ailleurs leur sucre avec tout autant d'enthousiasme.

« Cela suffit, décida finalement le Rigellian, nous en avons assez pour vous assurer vos cinquante kilos, et même au-delà. »

Il paya donc ses aides en leur demandant de revenir lorsque le soleil serait au zénith. À ce moment, il y aurait de nouveau du travail et du sucre. Cette fois, il ne s'éleva aucune plainte, les créatures ne traînèrent pas inutilement alentour et n'apportèrent nulle brassée de feuilles superflues. Elles apprenaient vraiment très vite !

Bien avant midi, le dernier kilo de poudre, d'un bleu violacé, avait été ensaché. Les machines furent nettoyées et l'on purgea les lieux des déchets, des feuilles inutilisées et de l'air contaminé. La pièce et ses occupants furent aspergés d'une solution anti-thionite. Alors, et seulement alors, la garnison ôta ses masques et ses filtres à air. L'astroport de Trencos était redevenu une base de la Patrouille et avait cessé d'être le paradis des Zwilniks.

« Merci à vous, Tregonsee, et à tous les autres... » Kinnison s'arrêta puis reprit d'un ton dubitatif : « Je suppose que vous ne voudrez pas...

— Exactement, coupa Tregonsee, notre temps vous appartient, vous le savez et ce sans qu'il soit question d'indemnisation. En fait, c'est uniquement notre temps que nous vous avons consacré !

— Certes ! votre temps et un bon milliard de crédits de thionite.

— Cela bien sûr n'est rien, vous ne l'ignorez pas. Vous nous avez grandement aidés, bien au-delà de ce que nous avons été en mesure de faire pour vous.

— J'espère en effet avoir pu vous être de quelque utilité. Eh bien, je file maintenant. Peut-être vous reverrai-je un de ces jours. »

Et derechef, le Fulgur tellurien reprit la route de l'espace.

Chapitre XXIV

Le ver dans le fruit

Kinnison aborda avec prudence l'amas stellaire AC 257-4736, et tout comme la première fois, fit franchir à sa vedette le cordon extérieur d'astronefs de veille. Cependant, cette fois-là, il ne tenta même pas d'approcher la planète d'Helmuth. Il devrait y résider trop longtemps et les risques de repérage seraient nombreux s'il voulait placer son appareil sur une quelconque orbite autour de ce monde. Au contraire, il avait calculé une longue et étroite trajectoire elliptique qui lui permettait de tourner autour du soleil lui-même, tout en demeurant à l'intérieur de la zone surveillée par les pilonneurs. Il n'avait pu déterminer qu'approximativement celle-ci puisqu'il ne connaissait pas exactement l'importance des masses susceptibles de la modifier, ni les facteurs capables de la perturber. Cependant, il laissa sa vedette à l'aphélie de son orbite d'attente car il pensait pouvoir la retrouver à l'aide d'un simple magnétomètre. Dans le cas contraire, ce ne serait d'ailleurs pas une perte irréparable. Il endossa donc sa nouvelle armure et s'élança dans le vide.

Il savait qu'il existait autour de la planète d'Helmuth un écran psychique et soupçonnait fort la présence de plusieurs autres. C'est pourquoi, parvenu presque aux antipodes de la Grand-Base, il coupa toutes ses sources d'énergie et se laissa tomber comme une pierre sur la face nocturne. Les flammes de ses réacteurs dorsaux étaient évidemment, soigneusement masquées mais, malgré cela, il ne se freina qu'à la dernière extrémité. Il toucha lourdement le sol, puis, progressant par bonds en phase aninertielle, se dirigea vers l'endroit qu'il avait préalablement retenu : une vaste grotte creusée au sein d'un filon métallifère, à proximité de son objectif. Il se dissimula au

fond même de cette grotte, puis tenta de savoir si son approche avait été signalée. Jusque-là, cela ne semblait pas être le cas.

Mais, alors qu'il poursuivait ses investigations, il se rendit compte, à son grand étonnement, qu'Helmuth avait encore renforcé ses défenses. Non seulement chaque homme à l'intérieur du dôme était sous la protection de l'écran psychique planétaire, mais tous portaient également leur scaphandre de combat. Il se demanda si l'on avait aussi songé à protéger de la sorte les chiens. Ou bien les avait-on purement et simplement supprimés ? Cela n'avait en soi aucune importance puisque, en cas de nécessité, n'importe lequel des animaux domestiques ferait l'affaire ou même, à la rigueur, un simple lézard de roche ! Néanmoins, il projeta son sens de la perception globale à l'intérieur des baraquements où il avait pu noter, peu de temps auparavant, qu'on gardait des chiens. Ceux-ci s'y trouvaient toujours sans aucune protection particulière. Il n'était pas venu à l'esprit pourtant circonspect d'Helmuth qu'un chien pouvait être une source potentielle de danger psychique.

Avec des précautions infinies et afin d'éviter d'en inhaller un seul grain, Kinnison transféra sa thionite dans le récipient prévu spécialement pour son utilisation. Une seule journée d'observation lui suffit pour enregistrer le visage, le grade et le rythme des relèves du personnel chargé de la surveillance. Le Fulgur, alors, ayant presque une semaine d'avance sur son planning, se prépara à tuer le temps jusqu'au moment où il pourrait passer à la phase suivante de son action. Cette attente ne lui parut pas indûment éprouvante car, lorsque tout était en place, il savait se montrer aussi patient qu'un chat à l'affût devant un trou de souris.

Le moment vint d'agir. Kinnison s'empara du cerveau d'un chien qui aussitôt bondit sur la couchette où dormait l'un des membres des services de sécurité. Il était impossible de parvenir à contrôler une sentinelle pendant qu'elle était de faction devant les écrans mais là, dans le dortoir, cela se révéla ridiculement simple. Le chien, sur ses longues pattes fines, s'avança silencieusement vers le dormeur, sa gueule se projeta délicatement en avant et ses dents pointues se refermèrent doucement sur une des fiches de la batterie alimentant l'écran

psychique de l'homme au repos. Celle-ci débranchée, l'écran s'éteignit et Kinnison prit instantanément le contrôle de l'esprit de l'individu.

Lorsque cette sentinelle regagna son poste le lendemain, son premier geste fut de laisser pénétrer Kimball Kinnison, Fulgur Gris, dans la Grand-Base de Boskone. Kinnison s'introduisit donc en volant en rase-mottes tandis que la sentinelle se plaçait devant son écran de telle sorte que personne ne put suivre au passage cette scène par trop révélatrice. En quelques minutes, le Fulgur atteignit l'un des accès du dôme lui-même. Là encore, la porte s'ouvrit puis se referma derrière lui. Il libéra alors l'esprit de la sentinelle et observa la suite des événements. Rien ne se produisit, tout était pour le mieux !

Puis, dans tous les baraquements sauf un, utilisant chaque fois l'animal, quel qu'il fût, qui se trouvait là présent, Kinnison manœuvra rapidement mais efficacement. Il ne tua personne mentalement – il n'avait pas d'énergie psychique à gaspiller – mais le simple geste consistant à déverrouiller une vanne aboutit exactement au même résultat. Certains de ces hommes actuellement au repos seraient peut-être en mesure de répondre au prochain appel d'Helmut. Mais ils seraient bien peu nombreux et ceux qui seraient encore valides lors de l'alerte générale n'auraient sans doute plus très longtemps à vivre.

Le Fulgur descendit niveau après niveau jusqu'à la salle où se trouvaient les installations de conditionnement d'air. Maintenant, les pirates pouvaient toujours accourir. Même s'ils l'avaient au bout d'un de leurs rayons espions, il était trop tard pour intervenir. Désormais, par les tripes de Klono, la flotte ferait bien d'être au rendez-vous.

Elle y était. L'armada de la Patrouille galactique était là, sur pied de guerre. Chacune des bases de la galaxie entière avait envoyé la quasi-totalité de ses unités. Chaque astronef avait à son bord, soit un Fulgur, soit un autre officier de haut rang. Ceux-ci avaient tous en leur possession deux neutralisateurs, un sur eux, l'autre dans leur placard personnel, les deux appareils étant destinés à protéger leur vaisseau de tout repérage.

En longue file, individuellement et par intervalles, ces centaines de milliers d'unités s'étaient infiltrées entre les forteresses spatiales protégeant la Grand-Base. Ces avant-postes d'ailleurs n'étaient guère à blâmer : leur personnel étant de faction depuis des mois, il n'y avait même pas eu un malheureux météorite pour rompre la monotonie de cette veille. Rien jamais ne se produisait, ni ne se produirait. La surveillance des écrans d'observation ne s'était jamais relâchée, mais nul n'avait jugé utile d'en faire plus. D'ailleurs, qu'auraient-ils bien pu entreprendre ? Comment auraient-ils pu imaginer qu'un appareil comme le neutralisateur de détection avait été inventé ?

La flotte de la Patrouille était déjà massée au-dessus de ses objectifs prioritaires, chaque vaisseau occupant strictement la position qui lui avait été assignée. Pilotes, capitaines et navigateurs bavardaient entre eux par intermittence et à voix basse, comme si, en élevant le ton, ils eussent risqué de dévoiler prématulement leur présence à l'ennemi. Les officiers de tir étaient déjà devant leur console, contemplant avidement les touches qu'il leur était interdit de manipuler pendant de longues minutes encore. Bien loin au-dessous d'eux, devant l'unité de purification d'air des pirates, Kinnison, pendant ce temps, se libérait de son armure. Il ne lui fallut qu'un bref moment pour découper un panneau dans le conduit principal de climatisation, y déposer le container renfermant la thionite et l'asperger d'un produit qui devait, en soixante secondes, en dissoudre complètement les parois sans affecter ni le métal du conduit ni la thionite elle-même. Il fixa alors sur l'orifice ainsi pratiqué une sorte de gigantesque emplâtre adhésif et réenfila son armure. Le tout ne lui prit guère plus d'une minute. Il en avait encore onze devant lui, c'était parfait.

Dans l'un des baraquements proches, pendant même que le Fulgur regagnait à toute allure les niveaux supérieurs, un chien, de nouveau, débrancha l'écran psychique d'un homme endormi. Celui-ci alors, au lieu de regagner son poste, s'arma d'une paire de pinces coupantes et entreprit de sectionner les câbles d'alimentation des générateurs d'écran de chacun des occupants

de sa chambrée. Il trancha ces fils tellement à ras qu'aucune épissure n'était possible sans ôter préalablement l'armure.

Dès que ces câbles furent sectionnés, les hommes se réveillèrent et firent irruption dans le dôme central. Ils couraient de passerelle en passerelle et c'est apparemment tout ce qu'ils faisaient. Mais chaque coureur passant derrière un homme de faction à son poste déconnectait l'une des bornes de sa batterie. Sous l'impulsion de Kinnison, la sentinelle entrouvrait alors la visière de son armure et respirait profondément l'air maintenant chargé de drogue.

La thionite, comme on a déjà eu l'occasion de l'expliquer, est peut-être la pire de toutes les drogues connues. En quantité pratiquement infinitésimale, elle entraîne un état dans lequel la victime a l'impression de voir ses désirs, quels qu'ils soient, se réaliser. Plus la dose est forte, plus les sensations éprouvées sont violentes jusqu'à ce que – et cela se produit très vite – l'augmentation de la dose produise une extase d'une telle intensité que la mort s'ensuit inévitablement.

Il n'y eut de la sorte aucun avertissement, aucun cri et rien ne put donner l'éveil. Chacun des membres du personnel touché resta figé sur place, conservant exactement l'attitude qu'il avait à l'instant où avait été soulevée la visière de son casque. Mais maintenant, au lieu de remplir la tâche qui était la sienne, chaque homme s'enfonçait de plus en plus dans ce nirvana paroxystique propre à la thionite et dont il ne se réveillerait pas. C'est ainsi que plus de la moitié de l'immense dôme se trouva paralysé avant même qu'Helmuth eût commencé à se rendre compte qu'il se déroulait des événements insolites.

Cependant, dès que celui-ci en eut pris conscience, il déclencha aussitôt l'alerte générale et aboya ses ordres aux responsables des divers départements. Mais le nuage de mort l'avait précédé et, à sa grande consternation, un quart à peine de ses officiers lui répondirent. Un certain nombre d'hommes arrivèrent bien au dôme, mais la plupart s'écroulèrent avant d'avoir atteint les passerelles où se trouvaient les divers pupitres de commande. Par ailleurs, près des trois quarts des hommes en poste moururent avant qu'Helmuth s'avisât de l'existence des messagers galopants de Kinnison.

« Descendez-les », hurla-t-il, en les désignant alors par de grands gestes du bras.

Descendre qui ? Les complices du Fulgur venaient de leur côté d'ouvrir le feu un peu partout, en même temps qu'ils lançaient des ordres d'une voix impérative.

« Abatsez les hommes qui ne sont pas de service. » La voix furieuse d'Helmuth emplissait maintenant le dôme. « Vous là-bas, au pupitre 479 ! Liquidez-moi l'individu qui se trouve sur la coursive 28 au poste 495 ! »

Grâce à ces ordres précis, les agents de Kinnison furent éliminés les uns après les autres, mais dès que l'un d'eux était tué, un autre prenait sa place, et bientôt les rares pirates survivants à l'intérieur du dôme se mirent à tirer aveuglément sur tout ce qui bougeait. Pour couronner le tout, l'heure H arriva...

La grande Flotte de la Patrouille galactique s'était rassemblée et chaque croiseur, chaque vaisseau de ligne, chaque pilonneur se trouvait désormais au-dessus de la cible qui lui avait été désignée.

Le vieux chef lui-même avait insisté pour donner en personne l'ordre d'ouvrir le feu. Il se tenait assis devant le chronomètre principal de la console centrale de tir, s'adressant à tous sur la longueur d'onde prioritaire. À ses côtés, se trouvait von Hohendorff, le commandant des cadets. Ces deux vétérans pensaient depuis longtemps en avoir à jamais fini avec les guerres spatiales, mais seul un ordre du Conseil galactique au grand complet aurait pu les empêcher de se trouver là. Ils étaient farouchement déterminés à assister à la bataille jusqu'au bout. Si le ciel voulait qu'Helmuth périsse, tant mieux, si, d'un autre côté, le jeune Kinnison succombait, ils devraient sans doute l'accompagner dans la mort, si tel était leur destin.

« Maintenant les gars, souvenez-vous bien d'une chose ! Que personne n'appuie sur ses touches de tir avant que j'en donne l'ordre. » La voix paisible d'Haynes continua à ronronner, ne dévoilant rien de l'effarante tension à laquelle le vieil homme était soumis. « Je vous préviendrai suffisamment à l'avance. Je vous indiquerai quand nous en serons aux cinq dernières secondes... Je sais que chacun de vous veut être le

premier à ouvrir le feu, mais soyez sûrs que je n'hésiterai pas à étrangler de mes propres mains quiconque ne respecterait pas mes instructions ! » La voix se fit de plus en plus basse : « Cinq, quatre, trois, deux, un. Feu ! » hurla-t-il.

Peut-être quelques-uns de ses hommes n'attendirent-ils pas jusqu'au bout, mais il y en eut fort peu. En fait, ce fut un déluge synchronisé de destruction qui s'abattit à partir des cent mille projecteurs de la Flotte fonctionnant tous au maximum de leur puissance. Aucune arrière-pensée ne se fit jour, ni à propos de la durée de vie du matériel ni sur la nécessité de se réserver afin de pouvoir éventuellement produire un nouvel effort. Il leur fallait maintenir ce pilonnage pendant quinze minutes seulement et si la tâche qu'ils avaient devant eux ne pouvait être menée à bien à la fin de ce quart d'heure, c'est sans doute qu'elle se révélerait irréalisable. Il est donc parfaitement inutile de décrire ce qui se passa alors, ou de dépeindre ce qui s'ensuivit lorsque énergie et écrans s'affrontèrent. Comment expliqueriez-vous le rose à un homme né aveugle ? Il suffit de dire que le flot d'énergie des projecteurs de la Patrouille finit par venir à bout des écrans à déclenchement automatique d'Helmuth, écrans qui résistèrent jusqu'à la limite ultime de leurs possibilités... possibilités qui étaient grandes ! Si l'habituel état-major d'Helmuth avait été à son poste, si ses brillants lieutenants s'étaient trouvés là pour renforcer les écrans primaires, ceux-ci auraient alors disposé d'une puissance quasi illimitée. Jamais ces défenses n'auraient cédé, même sous la formidable poussée de cet assaut titanique. Mais ces lieutenants n'étaient pas à la place qu'ils n'auraient jamais dû quitter et les écrans des vingt-six objectifs prioritaires cédèrent. Vingt-six flottilles se mirent alors majestueusement en mouvement, dévorant tout, au long de la trajectoire qui leur avait été préalablement assignée.

Lorsque les forces massées de la Patrouille galactique s'attaquèrent aux vingt-six emplacements vitaux de la Grand-Base, tous les signaux d'alarme du dôme d'Helmuth se déclenchèrent dans une cacophonie frénétique. Mais ces appareils résonnèrent en vain. Aucune main ne se leva vers les interrupteurs dont l'abaissement aurait déchaîné les fantastiques énergies des irrésistibles projecteurs de Boskone,

aucun œil ne se pencha sur les dispositifs de visée qui auraient dû pointer ces projecteurs sur les vaisseaux assaillants.

Seul Helmuth, dans son poste de commandement autonome, était encore conscient. Or, Helmuth était l'intelligence directrice, le maître-cerveau et non un simple opérateur. Maintenant qu'il n'avait plus d'exécutants à diriger, il était totalement impuissant. Il distinguait parfaitement l'immense armada de la Patrouille, et la menace terrible que celle-ci faisait peser sur sa base ne lui échappait point. Pourtant, il lui était impossible de renforcer ses écrans ou de mettre en batterie un seul projecteur. Il pouvait simplement rester assis, grinçant des dents de rage et observant sans bouger la destruction d'un arsenal qui, s'il avait seulement été employé, aurait effacé du ciel croiseurs et pilonneurs comme brins de duvet dans une fournaise.

À plusieurs reprises, il bondit sur ses pieds comme s'il s'apprétait à foncer vers l'un des pupitres de contrôle de tir. Mais il abandonnait aussitôt toute velléité d'action et se rasseyait derrière son bureau. Que pourrait faire une seule batterie ? Cela ne modifierait en rien la situation... En outre, ce maudit Fulgur était derrière tout cela et il était, il devait être quelque part là, à l'intérieur du dôme. Il souhaitait sans aucun doute qu'Helmuth abandonnât son bureau, c'est tout ce qu'il attendait ! Tant que le directeur des opérations de Boskone demeurerait à son poste, sa sécurité personnelle serait garantie. En fait, tout ce dôme était à l'abri. Le projecteur de bord n'existe pas encore qui puisse venir à bout de ses écrans. Non, quoi qu'il advienne, il ne quitterait pas son bureau.

Kinnison, qui l'observait, s'émerveilla de sa force de caractère. En de pareilles circonstances, il savait qu'il n'aurait pu rester là et il savait aussi qu'Helmuth ne bougerait pas. Le temps passa rapidement, cinq des quinze minutes s'étaient déjà écoulées. Il avait espéré qu'Helmuth abandonnerait ses appartements trop bien protégés, mais si le pirate s'y refusait, il appartenait au Fulgur d'y pénétrer. C'était justement pour donner l'assaut à ce saint des saints qu'il avait conçu sa nouvelle armure.

Il s'avança donc mais ne prit pas Helmuth au dépourvu. Avant même qu'il ait forcé les écrans défensifs du bureau, son propre système de protection s'embrasa brutalement et, au travers d'un rideau de flamme, lui parvint l'abolement caractéristique d'une mitrailleuse lourde.

Ah ! Il y avait une mitrailleuse, bien qu'il ait été incapable de la repérer ! Helmuth décidément était un type futé ! Une chance vraiment qu'il ait pris le temps d'apprendre à manœuvrer son scaphandre au sein même du flot de projectiles d'une mitrailleuse. Les écrans du scaphandre de Kinnison étaient presque ceux d'un vaisseau de ligne, et son armure, toute proportion gardée, était pratiquement aussi résistante. Grâce à cela, il poursuivit sa progression malgré le pinceau d'énergie destructrice du projecteur semi-portable et le torrent d'acier rageur percutant son blindage. Maintenant, de son propre projecteur, il ouvrit le feu sur l'armure d'Helmuth. La puissance de son arme n'était guère inférieure à celle d'un engin semi-portable. L'armure du Fulgur ne disposait pas de mitrailleuse incorporée – il y avait quand même une limite à la charge que pouvait transporter ce puissant équipement – mais, avec les facultés maintenant accrues de son esprit, Kinnison se concentra sur la tête qui lui faisait face et dirigeait sur lui le tir de l'arme automatique. Il maintint farouchement son cap et poursuivit sa progression.

Il fut heureux pour le Fulgur qu'il ait concentré ses facultés mentales sur le cerveau protégé qu'il avait devant lui car lorsque l'écran psychique de son adversaire faiblit légèrement et qu'une pensée commença à filtrer au travers en direction d'une énigmatique et scintillante sphère immatérielle, Kinnison était prêt. Il étouffa sauvagement la pensée émise avant que celle-ci ait eu le temps de prendre forme et attaqua l'écran mental si férocemment qu'Helmuth n'eut d'autre possibilité que d'en rétablir instantanément la pleine intensité ou de mourir sur-le-champ. Le Fulgur, en effet, avait étudié longuement et sérieusement ce globe d'énergie. Dans toute la base, c'était la seule chose qu'il n'était pas parvenu à comprendre et c'est pourquoi il la redoutait quelque peu. Mais sa crainte venait de se dissiper. Cet objet était activé, il le savait maintenant, par la

pensée, et si terrifiants que puissent en être les pouvoirs, celui-ci était et demeurerait inoffensif. En effet, si le chef des pirates affaiblissait suffisamment son écran pour laisser passer un message télépathique, c'était son immédiate condamnation à mort !

Il décida donc de brusquer les événements. Poussant à fond ses réacteurs dorsaux, il bondit par-dessus la mitrailleuse et percuta de plein fouet la silhouette en tenue de combat qui se tenait derrière. Ses crampons magnétiques l'agrippèrent et la maintinrent puis les réacteurs de son armure crachant des flammes, Kinnison pivota sur lui-même et entraîna de force Helmuth qui se débattait désespérément, cherchant à le placer dans la ligne de tir de la mitrailleuse qui continuait à vomir son torrent de balles.

Tous les efforts d'Helmuth n'aboutirent qu'à déséquilibrer le Fulgur et les deux hommes s'écroulèrent sur le plancher. Les deux combattants, s'empoignant furieusement, roulèrent sur le sol, en direction de la ligne de feu.

Kinnison la coupa le premier et les projectiles rebondirent en sifflant sur le blindage de son cuirassé personnel, claquant violemment sur tout ce qui se trouvait sur la trajectoire toujours changeante des ricochets. Puis vint le tour d'Helmuth. Les balles perforèrent par dizaines son armure et son corps, en déchiquetant tous les organes vitaux.

Ce fut la fin !

FIN LIVRE III